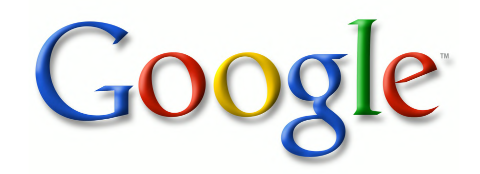
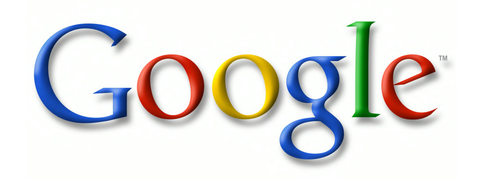
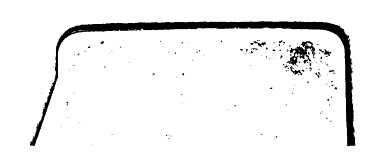







TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



PUJOL

CHEF DE MIQUELETS

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

PUJOL

CHEF DE MIQUELETS

PAR

JACQUES ARAGO

PARIS

ADOLPHE DELAHAYS, ÉDITEUR

RUE VOLTAIRE, 4-6.

1854



PRÉFACE

— Est-ce un roman : est-ce une histoire ?

— Ce n'est pas un roman.

— Donc c'est une histoire.

— La conséquence n'est pas logique. Pujol a vécu, je l'ai vu, je l'ai connu, je lui ai parlé, j'ai dîné avec lui, à côté de lui, à sa table, à la mienne. Bras dessus, bras dessous, il s'est souvent promené à Perpignan avec le maréchal duc d'Albuféra, avec les généraux Maurice-Mathieu, Decaen et Lamarque, qui l'aimaient beaucoup, ainsi qu'avec un grand nombre d'officiers supérieurs de l'armée de Catalogne, aux sanglantes époques dont je vais vous parler.

Pujol a rempli de terreur la haute Espagne; il a donné des millions à la France, puisqu'il aurait pu se les approprier par droit de conquête. Sa bande infernale a pillé, dévasté, incendié, égorgé; je l'ai vue à l'œuvre, le stylet au poing, l'escopette à l'épaule, se rire des larmes, des prières, du désespoir. Cette horde de coquins échappés aux cachots, au gibet, et devant laquelle les populations armées fuyaient et s'enfermaient dans les citadelles, je

l'ai vue tremblante sous une parole, sous un regard, sous un geste de Pujol son capitaine.

— Ainsi donc, c'est une histoire parfaitement vraie?

— Non, lecteur; c'est une histoire *vraie;* mais, pour qu'elle le devînt *parfaitement*, il faudrait qu'elle fût complète; et qui pourra jamais compléter l'histoire des passions de Pujol? Demandez à ceux qui, comme moi, mieux que moi sans doute, ont connu ce terrible et redouté guérillero; ils vous diront de quoi il était capable, et si jamais son âme de fer a reculé devant un péril ou s'est émue devant une menace des hommes ou du ciel. A côté de Pujol, les brigands de la Calabre ont des gants glacés, sont vêtus de soie, se bercent de doux rêves, jouent de la guitare et sentent le parfum.

Je vais dérouler quelques-uns des principaux feuillets de la vie de mon célèbre bandit; je ne vous promets pas davantage. Il y aura là de la générosité, des scéléralesses, de la grandeur d'âme, de monstrueux assassinats, des sacriléges et de nobles passions. C'est le génie du bien et du mal luttant corps à corps : c'est le génie du mal toujours vainqueur.

C'est Pujol!

PUJOL

CHEF DE MIQUELETS

OU

LA CATALOGNE (1808-1814)

I

AVANT-SCÈNE.

C'était encore une époque grande et mémorable, quoique l'on s'aperçût déjà que le large soleil qui calcinait la France ne projetait plus que des rayons douteux sur toutes les autres parties de l'Europe.

Il ne fallait point d'horizon à l'ambition et à la gloire de Napoléon Ier; il voulait, lui, avoir ses coudées franches dans le monde; il étouffait au milieu du cercle immense qu'il s'était tracé; et pourtant, au nord comme au sud, de tous côtés se dressaient de formidables barrières qui le heurtaient et le faisaient trébucher dans ses pas de géant. Soldat indompté, empereur omnipotent, dès qu'il jetait sur un empire un regard de colère, cet empire tremblait et tenait prêtes les clefs d'or de ses cités vaincues.

Un enfant au berceau régnait sous son nom dans la ville des Césars et des papes; la Suède lui était dévouée par le chef dont il l'avait dotée; l'Espagne avait vu sur son trône lézardé un de ses frères contraint d'en descendre; mais elle l'avait senti bientôt peser de nouveau sur elle, traîné à la remorque de celui qui brisait toute résistance. Vienne, Berlin, toujours soumises et toujours prêtes à secouer leur manteau de servitude, ne se taisaient encore que parce qu'elles attendaient que leurs voix fissent écho avec les cent voix des autres royaumes menacés. L'Angleterre bloquait nos ports sans oser les attaquer de trop près. La Russie, qui devait être bientôt le froid tombeau de nos valeureuses armées, s'agitait sourdement, comme un colosse aux abois, pour résister aux gigantesques attaques qu'on méditait contre elle. Le blocus continental, triste utopie pour les esprits médiocres, mais grande et sublime pensée sous laquelle devait se courber l'ambition britannique, rencontrait de toutes parts une opposition à laquelle Napoléon ne s'était pas attendu. Il reconnut que la Russie, en tête de la coalition, luttait par ses agents secrets avant de lutter avec ses canons et son hiver.

La conquête de la Russie fut arrêtée.

Dès que toutes les vanités royales humiliées par les victoires de Napoléon eurent osé le regarder en face, dès qu'elles se furent mises d'accord pour opposer leurs mille digues au torrent qui les avait submergées, le retentissement fut terrible, et la première défection devait amener les autres. Aussi, petit à petit, les souverains créés par le grand empereur se virent-ils forcés de rebrousser chemin, et vinrent-ils, presque tous ensemble, se grouper auprès du génie qui les avait couronnés, comme pour s'abriter sous le même manteau protecteur, ou plutôt pour s'ensevelir dans le même cercueil.

Alors eurent lieu de sanglantes catastrophes, alors l'his-

toire des vainqueurs du monde civilisé brisa les cœurs sans refroidir l'enthousiasme; alors le large soleil se ternit, et, sans crier merci, ce fut à nous de trembler dans nos provinces envahies.

La déroute devint générale: un homme contre cent mille hommes! un peuple contre cent peuples! il fallut succomber, et le rocher bitumineux de Sainte-Hélène reçut le dernier soupir de cette gloire immense, à laquelle nulle autre gloire ne peut être comparée.

Voyez pourtant comme on marchait alors, et comme les événements se pressaient au sein de l'Europe ébranlée! L'aigle des Césars, reine du monde, a-t-elle jamais eu un vol plus rapide? L'aigle, roi des airs, a-t-il jamais plus vite envahi l'espace?

Le 9 mai, Napoléon quitte Saint-Cloud, aire impériale.

Le 16, le roi et la reine de Suède le rencontrent à Fribourg et lui jurent alliance et fidélité..... Le 18, il est à Dresde.

Le 6 juin, il visite Dantzig; le 22 commence l'ouverture de cette campagne de Russie où périrent de si nobles courages et où la gloire resta seule debout au milieu de tant de froids et sanglants holocaustes.

Le 23, l'armée passe le Niémen: cette armée où se dessinaient, inaccessibles à toute douleur physique, ces silencieux et graves soldats que l'empereur dont ils étaient nés pouvait appeler par leur nom ou par celui des batailles qui les avaient illustrés.

Le 1er juillet on s'empare de Wilna.

La marche était assez rapide, les victoires assez éclatantes, pour que, sur son trône éloigné, le czar entendit déjà l'écho sonore des pas de l'avant-garde française s'avançant comme à un triomphe assuré.

Suivons nos légions de braves.

Le 23 juillet le prince Bagration veut tenter le sort des

armes à Mohilow. Davoust se charge de lui prouver qu'il a tort.

Le 25, un détachement fait mine de vouloir arrêter l'élan de l'armée. Nansouty, à la tête de deux divisions de carabiniers, le culbute en avant d'Ostrowno. Et, comme si tant d'échecs n'étaient pas encore d'assez utiles enseignements, le 27, l'arrière-garde russe, forte de dix mille hommes, est complétement défaite à Ostrowno.

Le 17 août, Smolensk se dresse devant l'empereur avec ses murs élevés et sa formidable garnison. Il y eut ici un point d'arrêt, un repos de quelques heures, une bataille rangée, une victoire. L'armée russe veut s'opposer au vol de l'aigle; l'aigle ouvre ses ailes et passe outre en laissant cinq mille cadavres sur le sol et en livrant sept mille prisonniers à l'armée française.

Salut à la ville sainte, à la cité aux coupoles d'or! Elle se lève à l'horizon, orgueilleuse, comme si ce jour ne devait point précéder celui de ses funérailles.

La bataille de la Moskowa fut une des plus meurtrières qu'on eût jamais livrées: nous eûmes vingt mille morts; les Russes perdirent trente mille hommes et nous laissèrent cinq mille prisonniers. Il y fut tiré plus de soixante mille coups de canon de chaque côté; et, depuis Marengo, Napoléon n'avait pas montré plus de bravoure personnelle, de sang-froid, d'activité et de génie.

Cependant l'armée russe en débris traversait Moscou dans sa plus grande longueur et se retirait vers l'est, tandis que les Français faisaient leur entrée triomphale dans cette seconde capitale de l'empire des czars. Vous savez le rôle que joua la flamme quand le bronze eut gardé le silence.

Et, pendant que se déroulait si loin cette brûlante page de notre histoire, que faisait Paris? Il attendait les bulletins glorieux; et un beau jour le général Mallet poussa

un cri de révolte et proclama, le 23 octobre, la déchéance de Napoléon Ier.

Le 5 décembre, l'empereur quitta l'armée.

Le général Mallet fut fusillé. Mais il y eut aussi des paroles de clémence, car les sanglantes hécatombes n'étaient comprises par l'empereur que sur les champs de bataille.

Le 14 février 1813, Napoléon demanda des renforts au Corps législatif.

Le 27 mars, la Prusse déclara ouvertement la guerre à la France.

Le 15 avril, Napoléon quitta Paris pour se mettre à la tête de sa nouvelle armée, forte de cent soixante-six mille hommes.

Ne dirait-on pas un coursier numide, libre de tout frein et courant devant lui pour voir si la terre lui fera défaut, ou plutôt ne croirait-on pas entendre les élans du lion abyssinien allant se jeter au-devant de la caravane périodique sur laquelle il a coutume d'assouvir sa faim dévorante ?

Et puis, est-ce seulement un homme qui se lève, part et s'éloigne ?

Voyez plutôt.

Le 12 mai, bataille de Lutzen, où nos soldats se couvrent de gloire.

Le 18 mai, l'armée française fait son entrée à Dresde, et le 31 elle livre la fameuse bataille de Bautzen et de Würschen.

Le 4, suspension d'armes conclue à Pletswitz et au congrès de Prague. L'empereur accepte la médiation de l'Autriche.

Quelques jours plus tard cette puissance nous déclare la guerre comme venait de le faire la Prusse; et, le 12 août, ses armées se mettent en marche pour combattre

les nôtres et se joindre à la formidable coalition. Les 26 et 27 eut lieu la sanglante bataille de Dresde. Le général Moreau y fut tué, et le boulet qui s'empara du transfuge alla le chercher au milieu des rangs ennemis : le canon aussi a de l'intelligence.

La bataille de Leipzig dura quatre jours. Nous avions sous les armes cent trente-huit mille hommes, les ennemis en comptaient trois cent mille. Accablée sous le nombre, trahie par les Saxons, l'armée française fut contrainte à la retraite.

Le 30 octobre, les Bavarois, réunis aux Autrichiens, voulurent arrêter nos braves à Hanau. Ils se virent culbutés, et les soldats de l'immortelle armée se retrempérent à ce nouveau succés, qui fut, hélas ! comme le dernier rayon d'une gloire prés de s'éteindre. Tout était perdu, *fors l'honneur !* Napoléon arriva à Paris le 9 novembre; et le 31 décembre les alliés traversèrent le Rhin et envahirent le territoire sacré.

Ici se déroule la plus admirable campagne du premier capitaine de tous les pays et de toutes les époques. Ici Bonaparte naît une seconde fois et retrouve toute l'activité de ses premières guerres d'Italie. Ici Napoléon et Bonaparte ne font qu'un. Ce n'est plus à coups d'hommes que les victoires sont remportées, c'est le génie luttant corps à corps avec les masses, tombant et se relevant toujours plus grand et plus fort. On croit être à chaque instant au dernier soupir de la lutte, et le colosse contre lequel viennent se heurter les mille légions coalisées est à peine ébranlé dans le choc. Partout où son œil d'aigle lance la foudre il y a brèche et chaos. Saint-Dizier, Brienne, Champaubert, Montmirail, peuvent marcher de pair avec Arcole, Lodi, Montenotte, Rivoli. Napoléon était là où le danger se montrait le plus pressant. Quand la retraite devenait tumultueuse, le capitaine s'élançait l'épée à la main, rapide

comme la pensée; l'armée se reformait en bataille, et la victoire cheminait encore sous nos drapeaux criblés.

Pourtant, il fallut succomber. Paris était dans un réseau de fer; nos phalanges broyées marchaient encore soutenues par leur ardent patriotisme; mais elles entendaient derrière elles les hurlements ennemis, et les yeux des soldats se remplissaient de larmes.

Ils allaient, ils allaient où on leur avait dit d'aller. C'était une agonie à briser l'âme, c'était un convoi funéraire... Et les débris mutilés de la plus puissante armée du monde erraient ainsi çà et là, demandant du pain comme ils avaient autrefois demandé des cartouches... Mais, au jour du péril, on leur avait donné des cartouches; au jour de la misère, on leur refusa du pain. On les traqua comme des bêtes fauves, eux qui avaient encore un peu de sang rouge pour le dernier râle de la France.

Et, quand toutes ces grandes choses se passaient là-bas, près du pôle, et ici, au bord de la Loire, que faisaient les autres enfants de la patrie envoyés au midi ?

Ce qu'ils ont fait partout.

Ils se battaient tous les jours, ils couchaient aux camps, ils manquaient de nourriture et ils mouraient en criant : *Vive l'empereur!* car il y avait encore un empereur en France, et ce cri retentissait fort et puissant de Cadix à la Moskowa.

Soult rentrait, poursuivi par les Anglo-Portugais, dont il sut, devant Toulouse, si bien châtier l'insolence, et Suchet traversait le Perthus, réunissant ses admirables troupes à Perpignan, dont les pavés criaient sous les roues dentelées des caissons et des canons de campagne.

Avec l'armée française, sous les ordres de Maurice-Mathieu, de Decaen et de Lamarque, on vit arriver aussi à Perpignan une poignée d'hommes à la mine hâve, aux joues creuses, à l'aspect farouche, commandés par un

autre homme petit, propre, coquet, bariolé de broderies d'or sur toutes les coutures.

Cet homme, c'était Pujol.

Ce Pujol, que je n'ai jamais pu regarder sans un double sentiment de terreur et d'admiration, je m'engage à vous faire connaître sa nature exceptionnelle. Je n'en ai jamais compris une plus dramatique, plus noble, plus hideuse.

Je vais vous parler de lui. Je vous dirai sa mort aussi, mort digne de sa vie; cadre sanglant d'un tableau peint avec du bitume; dernier soupir d'un volcan; dernière lave d'un cratère qui vient de pousser sa dernière menace.

Pujol devait mourir comme il est mort. Il y a des destinées qui ne sont complètes que lorsque le sang a cessé de circuler; alors que la tombe s'est fermée sur les cendres muettes; alors que la voix des hommes et les élans de leur colère sont impuissants à les raviver.

Si Pujol s'était éteint calme dans son lit, s'il avait poussé son dernier soupir aux bras de ses amis en pleurs, si la foudre n'avait pas éclaté à ses tortures dernières, la vie de Pujol eût été incomplète; il y aurait eu mensonge dans cette carrière si longue et si bornée à la fois, où tout a été grand, terrible, effrayant.

Napoléon devait mourir à Sainte-Hélène, Pujol était prédestiné aux tenailles et au gibet.

Napoléon et Pujol!

Pourquoi pas? Il n'a peut-être manqué à celui-ci, pour être un grand homme, que des soldats disciplinés et les secousses d'une république naissante. Dieu ou plutôt l'enfer n'a pas voulu qu'il en fût ainsi : l'enfer ou Dieu a eu tort. Si les hommes se taillaient leur vie, il y aurait peu de contrastes dans ce monde; mais la monotonie du bonheur tuerait toute émotion, et notre globe serait l'empire

du sommeil. Le ciel bleu n'est riant que parce que les nuages l'ont obscurci la veille, et le repos des océans n'a tant de majesté que parce qu'il succède à la tempête.

II

DÉPART.

Avant de vous présenter le terrible et hardi champion que je vous ai nommé; avant de vous montrer mon Pujol à l'œuvre, il importe que je vous dise le champ de bataille où il va faire manœuvrer ses bandits, et les ennemis qu'il veut combattre. Lui, voyez-vous, n'allait pas provoquer ceux-ci en rase campagne, face à face, à armes égales, en leur criant: « Mettez-vous en garde, car je suis là. » Non, Pujol aurait été vaincu à cette lutte sans proportion.

S'il ne possédait pas le génie de la guerre, il avait du moins au plus haut degré l'instinct des combats, et son âme grandissait aux périls. Ses ennemis étaient des soldats façonnés aux bivacs, habitués aux batailles rangées, dressés au choc des escadrons et aux éclats de la mitraille. Ses ennemis, ceux du moins qu'il s'était volontairement donnés, avaient été acteurs intrépides des plus beaux faits d'armes de tous les siècles, commandés par les plus vaillants généraux du monde, sous les ordres du plus illustre capitaine des temps anciens et modernes. Les ennemis de Pujol connaissaient les Pyramides, Arcole, Lodi; ils avaient franchi les Alpes, ils avaient traversé le Rhin et le Danube, ils s'étaient battus sous toutes les zones, ils avaient triomphé de toutes les puissances européennes. Pujol le savait à merveille; il comprit que, pour vaincre des hommes accoutumés à regarder la mort sans sourciller, il lui fallait, à

lui, une tactique nouvelle et des moyens nouveaux. Il le savait, et il s'était mis en mesure d'atteindre son but. L'hyène souvent trouve aussi le moyen de lutter avec avantage contre un ennemi plus fort qu'elle, la ruse vient au secours de la faiblesse pour soumettre la force; et Pujol était l'hyène et le renard à la fois : la première pour la cruauté, le second pour l'astuce.

Et puis, que possédait Pujol pour s'opposer à l'envahissement de la Catalogne, qu'il avait choisie pour champ de bataille? Six cents bandits échappés aux prisons, arrachés à la potence et ne croyant qu'à la puissance du poignard ou du tromblon. Il était riche encore de deux mulets portant deux petites pièces de campagne. Quand il se hasardait à descendre dans la plaine, il faisait monter une quinzaine de ses bandits sur autant de chevaux volés dans les maisons et les granges isolées et auxquels il donnait le titre pompeux de *cavalerie de Pujol*.

Cela fait, et le combat ou plutôt le carnage achevé, il démontait ses cavaliers; et les flibustiers, redevenus piétons, regagnaient avec lui les rochers sauvages, les forêts silencieuses, ou les sommets pyrénéens couronnés de neige.

Comment s'était formée cette bande redoutable qui a fait si longtemps et tour à tour trembler la France et l'Espagne? Le voici :

Pujol était de Bezalu, jolie petite ville peu distante de Figueras. Fils aîné d'une mère pieuse et vénérée, il se leva au premier cri d'indépendance des Catalans ligués pour repousser les armées françaises qui venaient de franchir le col du Perthus. Il se lança d'abord dans les montagnes avec une douzaine de jeunes gens braves comme lui, et fit, comme essai, une guerre de chasseur. Il tirait à l'homme, ainsi qu'il le disait souvent, comme on tire au chamois, et il aimait beaucoup que les loups de son pays ne manquas-

sent point de nourriture. Il avait un frère plus jeune que lui de deux années auquel il prêcha une brûlante croisade. Il lui montra la religion traquée par les *tueurs de rois*, comme on nous a toujours appelés dans la Péninsule ; il lui fit entrevoir dans le lointain la palme du martyre ; il combattit enfin si puissamment les prières et les larmes de sa mère, que le bon Mathias, faible et timide, calme et pieux, se laissa entraîner et se livra pieds et poings liés à son frère, dont la fougue lui parut une inspiration du ciel. Mathias quitta ses livres saints, dit adieu aux austérités du cloître, qu'il avait si longtemps caressées dans ses mystiques méditations, et s'arma de la redoutable escopette.

Pujol avait encore une sœur, douce et suave jeune fille, blonde et pâle dans un pays où tous les visages sont bruns et chauds, ne comprenant qu'une chose au monde, le bien, c'est-à-dire un amour pur et saint pour Dieu et pour sa mère, chérissant ses frères parce que son âme de vierge lui disait qu'il faut les chérir et implorer pour eux la bonté céleste. Quand Agatha levait les yeux au ciel, une grâce en descendait à l'instant même. Dieu n'aurait voulu lui rien refuser, et la créature et le Créateur s'unissaient, le plus fort protégeant le plus faible et le plus faible bénissant le plus fort.

Hélas ! les larmes, le deuil, le désespoir, étaient encore incompris d'Agatha ; mais, quand on est à peine arrivé à seize ans, la vie peut se dérouler longue et orageuse, et nous saurons dans le cours des événements que je vais suivre à la trace si, au dernier jour de la jeune fille, nous aurons à pleurer une coupable ou une martyre.

Bezalu renfermait dans son sein un bouquet de fraîches et nobles Catalanes qui, en allant à la promenade ou à l'église, attiraient à elles les regards avides des jeunes cavaliers dont les cœurs battaient de désirs et de jalousie.

Mais Agatha, parmi ses compagnes, n'excitait dans la

ville que respect et adoration. Les regards s'éloignaient de son front, où la noire mantille se dessinait comme une pudique auréole. Sa taille était souple comme un jeune palmier, on devinait ses pieds plutôt qu'on ne les voyait; et quand par hasard de son œil bleu tombaient d'ardents éclairs plus rapides que la pensée, une teinte rose se posant sur ses joues semblait emprunter le coloris de ses lèvres pâles et frémissantes.

Pauvre enfant! quelle sera ta destinée sur cette terre d'Espagne où tant de passions vont se trouver en lutte, où tant de sang va couler, où tant de crimes vont se commettre? Que le ciel te protége, ô sœur de Joseph Pujol! ô fille de la mère de Pujol!

Agatha priait tous les matins pour sa mère, qui, chaque jour, priait aussi le ciel pour sa fille bien-aimée et ses autres enfants. Elle priait surtout pour Joseph, l'aîné de tous; car lui, principalement, avait besoin de prières, car, dès son enfance, il s'était habitué à regarder toute religion comme un mensonge, tout culte comme une hypocrisie, tout prêtre comme un fourbe. Pujol ne s'était jamais agenouillé dans un temple en présence de Dieu; mais, bien souvent, en face de sa mère, l'athée courbait le front et s'inclinait timide et respectueux devant une douce menace. Les exhortations de la piété tombaient dans l'âme de Pujol sans l'émouvoir. Les plus sages conseils mouraient stériles, les larmes s'échappaient sans désarmer ses mains; et cependant, je vous l'ai dit, Pujol aimait sa mère comme les anges aiment Dieu, comme Dieu aime la justice. Si elle souffrait, Pujol était là, auprès de son lit de douleur, ne confiant à personne les soins qu'il se réservait à lui seul; et, si quelqu'un eût osé l'outrager, Pujol aurait, sans remords, essayé le fer de son stylet sur une poitrine.

Il y avait deux natures dans Pujol, deux puissances ennemies se le disputaient tour à tour, le brisaient et le tor-

turaient. Vaincu enfin par le génie du mal, il se laissa aller à sa fatale destinée, comme le nageur habile qui a longtemps lutté contre les flots et que le courant et le tourbillon entraînent dans l'abîme.

— Ne réveillons pas notre bonne mère, dit-il à Mathias la nuit de leur départ, elle pleurerait sans doute, elle supplierait vainement, nous ne devons pas l'affliger davantage.

— Réveillons-la, Joseph, avait répondu Mathias, elle nous donnera sa bénédiction, et cela nous portera bonheur.

— Enfant, la bénédiction d'une mère voyage comme la prière et l'anathème, elle nous atteindra de loin, et le bonheur dont tu parles viendra nous visiter avec elle.

— Et notre sœur?

— Elle dort tranquille, elle rêve peut-être d'anges et de paradis, tu vois donc bien qu'il ne faut pas troubler son sommeil.

— Mais si nous ne devons plus revoir notre sœur et notre mère?

— Nous les reverrons, Mathias; mais nous ne les reverrons que lorsque nous aurons été utiles au pays, qui a besoin de nous; ce pays a droit à notre amour, ce pays est lâchement occupé par des étrangers qui ont pillé nos récoltes, se sont emparés de nos places fortes par la trahison, et qui finiront, si nous les laissons faire, par nous enlever nos mères et nos sœurs.

— Peut-être aussi brûleront-ils nos églises?

— Ils n'iront pas jusque-là, répondit Pujol avec un rire moqueur; et puis, Dieu est trop puissant pour ne pas les punir de tant d'impiété. Allons, mon frère, ôtons notre chapeau devant la chambre de notre vieille mère, et volons à la défense de la Catalogne.

Mathias s'agenouilla, répandit quelques larmes, baisa pieusement la porte de la petite chambre où reposait sa

sœur, et suivit Joseph, ou plutôt se laissa entraîner par lui.

— Où allons-nous? dit timidement le plus jeune des frères après qu'ils eurent dépassé les dernières maisons du village.

— Laisse-toi conduire. Nous avons à la ceinture une vingtaine de balles, un bon stylet, une escopette sur l'épaule; avec de tels compagnons et du cœur, on s'ouvre tous les chemins.

— C'est que je n'ai pas de cœur, moi.

— Je t'en donnerai du mien, Mathias, car je sens qu'il bondit trop fort dans ma poitrine. Tiens, regarde-moi et tâche de m'imiter. La vie que je veux te faire est belle et glorieuse, mais elle est périlleuse aussi, et maintenant que tu as essayé le premier pas, il serait imprudent de reporter tes regards en arrière.

— En arrière pourtant est le toit sous lequel dorment notre mère et notre sœur.

— C'est pour cela que je te prie d'en détourner les yeux. Quand on aime les gens et qu'on est forcé de les quitter, il ne faut penser à eux que dans les circonstances difficiles et lorsqu'ils ont besoin de nous. Sois tranquille, Mathias, les occasions viendront sans doute, et tu verras si je les laisse échapper.

— J'aurai aussi du courage alors, mon frère.

— Et moi donc! dit Pujol en pressant le manche de son poignard.

— Oh! toi, tu en as toujours, Joseph.

— C'est vrai.

Ce premier et court entretien achevé, ils cheminèrent quelque temps en silence, coude à coude, d'un pas rapide et régulier, l'un en récitant sa prière du matin, l'autre en bourdonnant un air national rimé dans le pays. Après deux heures de marche ils commencèrent à gravir une petite

colline au sommet de laquelle se dessinaient des fantômes changeant de place, se montrant et s'effaçant par intervalles. Mathias se signa.

— Ce sont eux, dit Pujol.

— Des démons? demanda Mathias en mettant un genou à terre.

— Non, des hommes, des Français peut-être.

Mathias se vit debout et armé.

— C'est bien, mon ami, c'est bien, je suis content de toi.

Le sifflet aigu de Pujol retentit, un sifflet pareil répondit à ce signal, et bientôt les deux frères se trouvèrent auprès d'une vingtaine d'individus aux regards farouches, à la poitrine velue, au langage homicide.

— Nous vous attendions, capitaine.

— Je suis donc votre capitaine?

— Oui, nous t'avons nommé en ton absence.

— A la bonne heure. Camarades, je vous remercie, d'abord pour moi, mais surtout pour vous, car vous serez bien commandés. Avez-vous entendu quelque tambour, quelque trompette? nul bruit de chariots et d'artillerie n'est-il venu jusqu'à vous?

— Rien. Seulement le glapissement des loups dans la forêt voisine.

— Il y a aussi des loups à combattre? dit Mathias à son frère d'une voix tremblante.

— Presque pas, mon ami. — Compañeros, poursuivit-il, je vous amène une excellente recrue, mon frère cadet, un garçon de courage, un enfant tonsuré, qui a dit plus de *Pater* et d'*Ave* que vous n'avez fait de vols, et qui a plus souvent servi la messe que tu n'as commis d'assassinats, toi, Taumareillas.

— Tu le flattes, répondit orgueilleusement celui-ci d'une voix rauque et en fumant sa cigarette.

— Avez-vous déjeuné? demanda le capitaine.

— Il n'est pas encore jour.

— En route donc! Quand nous aurons faim, nous ferons halte, et nous ne manquerons pas de vivres.

La petite troupe se remit en marche, et le soleil commença à dorer l'horizon.

La Catalogne était pour ainsi dire pavée de places fortes défendues par de valeureuses garnisons. Là, là et là, commandés par de braves capitaines à la figure balafrée sous les sabres des mameluks ou les lances des Cosaques, se promenaient des soldats qui avaient une gloire à se faire ou une gloire à soutenir. Ils tombaient cependant les uns après les autres, écrasés sous un ciel de plomb, percés par une balle ou troués par un poignard.

Figueras et sa citadelle casematée, Barcelone et son Mont-Jouy dominateur, Rosas, Gerone et quelques autres places fortes protégeaient les Français en haleine, et toutefois de nouvelles troupes étaient incessamment demandées par les généraux aux abois, tandis que la route de Perpignan au Perthus résonnait tous les jours sous les pas des chevaux et des mules, sous les roues épaisses des chariots, des fourgons et de l'artillerie.

Oh! ce sont de nobles poitrines qui ont cessé de battre alors dans la Catalogne en feu! Oh! c'est une époque sanglante que celle dont je vous parle, et l'historien des grandes choses qu'on y a vues s'accomplir n'a pas encore taillé sa plume. L'épopée et le drame s'y déroulent pourtant à chaque page.

Vous connaissez maintenant les ennemis que Pujol avait à combattre, les citadelles d'où s'échappaient à flots pressés les intrépides soldats qui se ruaient contre sa redoutable bande. Voilà le sol abrupte sillonné par cette horde de miquelets, non pas enfants de cet indompté Miquel, à qui l'indépendance de sa patrie donna jadis un si fanatique courage, mais fils du vol et de l'assassinat, cœurs farou-

ches, êtres dégénérés qu'on devait plus craindre comme amis que comme ennemis, car on était plus souvent auprès d'eux.

Eh bien ! ces bandits indisciplinés jusque-là, mais que la voix et le regard seuls de Pujol avaient pu soumettre, vous allez les voir à l'œuvre, se vautrant dans le sang, souriant à la torture dont ils se font une arme, et n'invoquant que l'enfer dans leurs prières de damnés.

Je vous le dis parce que cela est, de tous les triomphes de Pujol, le plus grand, le plus merveilleux, le plus incroyable, c'est sans contredit la conquête de ces hommes de bitume, vomis ici-bas dans un jour de colère, dans un jour de justice divine.

Il y a eu pourtant trois ou quatre nobles cœurs dans l'armée de Pujol; il faut y croire encore parce que je vous l'atteste et que je les ai connus.

Quant à Pujol, c'était de l'or et du bronze; c'était de la boue et du sang généreux. Pujol n'a jamais failli au crime, et pourtant Pujol était un homme de cœur et de probité.

Jugez-le.

III

UNE HALTE

Ils étaient trente-quatre seulement, trente soldats, trois officiers supérieurs et le chef suprême. Pour table, une pelouse au-dessus de laquelle pointaient quelques petites roches aiguës, derniers efforts des mamelons pyrénéens, qui ont leur base si loin de leur cime; pour mets, un porc cuit sous la cendre, des oignons, de l'ail, du pain bis; pour boisson, de l'eau qu'on allait puiser à tour de

rôle dans un ruisseau rapide dont la source jaillissait au pied d'un sapin noir sur le tronc duquel se voyaient des entailles faites à l'aide du sabre, signaux fort connus, écriture intelligible, parfaitement comprise par les contrebandiers illettrés des deux Catalognes; çà et là, des briquets, des poignards, des couteaux espagnols s'ouvrant et se fermant avec un grand bruit, fabriqués à Tolède, luisants au bout, rouillés en haut par l'insouciance du soldat qui y laisse trop longtemps reposer le sang dont ils ont été rougis; puis des escopettes, des ceintures de cuir, des bonnets rouges descendant jusqu'aux reins, des souliers de corde, des couvertures de laine bariolées, et des gourdes vides.

Cela ne ressemblait nullement aux derniers râles d'une orgie, mais cela avait quelque chose d'étrange et de sauvage à la fois, qui eût fait reculer d'épouvante le voyageur que le hasard ou son mauvais destin aurait égaré jusque-là.

Le site était un enclos élevé, un cirque abrupte dominé de tous côtés par des crêtes neigeuses sur les flancs desquelles un œil exercé pouvait découvrir des taches noires ou de légers rubans inégaux, tantôt de haut en bas, tantôt horizontalement; et celui qui aurait été au fait des événements militaires qui se passaient alors dans la haute Espagne se serait bientôt convaincu que ces rubans et ces taches noires étaient des hommes isolés ou des pelotons réunis de ces hordes de miquelets, de contrebandistes ou de guérillas pivotant sans cesse autour des mêlées générales des grandes armées, pour recueillir, à l'aide du couteau, du tromblon et de l'assassinat, les débris d'hommes et d'argent échappés aux désastres de la guerre.

C'était cela en effet.

La redoutable bande de Pujol, lasse des pillages des jours précédents, reposait et veillait en même temps à sa

sûreté en se préparant à une nouvelle rencontre; car, chez elle, chaque jour était un combat, chaque heure une escarmouche, chaque étranger un ennemi, chaque ennemi une victime, chaque victime un cadavre.

Le groupe de trente-quatre hommes était une sorte d'état-major dont s'entourait toujours l'indompté capitaine; et lui, le plus petit de tous, mais le plus leste, le plus intelligent, les dominait de sa parole, de son geste, de son regard. Il trônait là comme l'aigle sur les forêts qui couronnent cette partie des Pyrénées, et nul n'aurait osé donner un démenti à ses moindres volontés pour peu qu'il eût tenu à la vie. Sur un signe de Pujol, une poitrine était percée, et le lendemain les loups et les vautours de la montagne se repaissaient de chair humaine. La justice de Pujol, c'était son stylet aigu, guilloché, qui ne ployait pas sur une côte, je vous l'atteste, surtout quand le bras du capitaine le poussait ou le lançait. Vous connaîtrez Pujol.

Prés de l'état-major dont je vous ai parlé, étaient accroupis, les mains liées derrière le dos, trois individus psalmodiant à demi-voix des cantiques catalans rimés d'ordinaire par les valets des couvents, poëtes par devoir et par servitude. En Espagne, chaque saint a sa chapelle, ses nombreuses oraisons, ses *ex voto* à la robe d'or qui les couvre. En Espagne, toute chose qui sort des règles communes de l'équilibre ou de la chute des corps est réputée miracle; et, s'il se trouve au milieu de l'événement une robe brune ou grise, une tête tonsurée, des pieds déchaussés, un moine, un récollet, un jésuite, un capucin, à l'instant même un béat est sanctifié, il a fait le miracle, lui; on l'entoure, on s'agenouille sur son passage, on l'arrête pour lui baiser les mains, les sandales, on déchire sa robe crasseuse pour en faire des reliques que l'on vend fort cher à la foule, et les cloches sonnent dans toutes les églises de la province.

Rien n'est aussi commun qu'un miracle en Espagne, et il serait presque vrai de dire qu'il n'y a de merveilleux que le naturel. Le martyrologe seul des deux Castilles et de la Catalogne est dix fois plus riche que celui de tous les autres royaumes européens, y compris les Etats du pape et de la Sicile.

Des trois hommes accroupis, pâles, tremblants, auprès des soldats attablés, deux avaient de quarante-cinq à cinquante ans, l'autre n'en avait guère que dix-neuf à vingt. C'étaient trois piétons. Les deux premiers possédaient chacun une grange aux environs de Figueras; ces granges, les soldats de Pujol venaient de les dévaster, et, en arrêtant les patrons, ils n'avaient pas voulu les laisser jouir de l'éclat de l'incendie. Les brigands aussi ont leur générosité.

— Qu'on les *envoie*, dit Pujol d'une voix calme mais décidée, ils me rompent la tête avec leurs cantiques! Ces drôles-là chantent faux comme les cloches du Mont-Serrat.

Le plus âgé de ces hommes fut soulevé de terre par deux bras vigoureux, poussé sous les branches solides d'un figuier sauvage; on lui passa une corde au cou après l'avoir un peu exhaussé, et on l'*envoya*, comme l'avait ordonné Pujol.

La même cérémonie commença pour le second, qui ne fit pas la moindre résistance, car il avait prévu que toute prière serait inutile. Deux cadavres s'agitèrent au vent, et l'on allait procéder à la même opération pour le jeune homme, lorsque s'adressant à Pujol :

— Qu'ai-je fait à Votre Altesse? lui dit-il d'une voix tremblante.

— Ce que tu m'as fait, drôle? A moi personnellement rien, car tu ne serais pas là; mais aux miens, à ma sainte cause, tu as fait ce qu'il ne fallait pas faire.

— Votre Altesse est dans l'erreur.

— Tu es un espion.

— Je suis un mendiant.

— L'un n'empêche pas l'autre.

— Erreur, monseigneur. J'arrive de Banyuls-del-Mar. Après bien des courses et des fatigues, ayant appris que des guérillas se formaient pour combattre les Français, je m'étais mis en route; et, lorsque vous m'avez trouvé endormi au pied de ce sapin, je rêvais que saint Jacques de Compostelle me prenait par la main et me conduisait à une guérilla protectrice.

— Saint Jacques le bienheureux ne t'a pas trompé, mon garçon; va le remercier, répliqua Pujol en souriant.

—Pitié, monseigneur; pitié, par Notre-Dame-de-Peine!

— Va, mon ami, va! Envoyez donc ce criard!

On obéissait à la voix de Pujol lorsque des pas précipités se firent entendre sous la roche qui abritait un côté du site où avait lieu l'étrange scène que je viens d'esquisser.

—Alerte, enfants! dit à voix basse le capitaine, alerte, et aux escopettes! Paix!

Pujol fit retentir un sifflet avec certaines modulations en pressant sa lèvre inférieure à l'aide du pouce et de l'index.

Il y eut un moment de silence, interrompu bientôt par un sifflet parfaitement semblable au premier. Après celui-ci, un sifflet plus aigu sembla interroger. La réponse ne se fit pas attendre, et la troupe déposa tranquillement les armes déjà en arrêt.

Le mot d'ordre avait été compris à merveille.

— C'est lui, dit Pujol; il a fait diligence.

C'était lui en effet, Ripoll, un homme de cinq pieds dix pouces, avec des cheveux longs, un bonnet rouge drapé sur sa tête et figurant à merveille la coiffure phrygienne, une couverture de laine en bandoulière, des espardillas aux pieds, des pistolets et un poignard à sa ceinture de

cuir, de larges pantalons de velours vert avec un nœud de rubans au bas. Sa voix avait quelque chose d'harmonieux et de terrible qu'on voulait écouter et qu'on craignait d'entendre. D'épais et larges favoris noirs ombrageaient ses joues creuses et brûlées; des prunelles ardentes roulaient dans leur orbite, protégées par des cils pressés et des sourcils d'un noir d'ébène. Ripoll portait à ses oreilles des boucles en acier, pieux et antique présent de sa dévote et vieille mère, qui les avait fait bénir par l'évêque de Barcelone; et sur ses bras nus se voyaient, d'un côté, le mot *independencia*, de l'autre, tatoué avec de la poudre glissée entre cuir et chair, un saint-sacrement entouré de sa gloire figurée par des rayons rouges. Le tout était curieux et effrayant à observer, je vous jure; le tout rappelait à merveille un de ces intrépides flibustiers dont les historiens du moyen âge nous ont fait de si dramatiques portraits.

— Carail, c'est moi, dit-il en arrivant, c'est moi, enfants. Le convoi passera après-demain au col de....... de neuf à dix heures; trente-six mulets, deux voitures, douze chariots, huit cents hommes de troupes, un colonel, deux cent mille francs.

— Bien raconté, dit Pujol. — Pedro, va prévenir Iriarte. Beppò, vole au-devant du brave Saletas. Thomas, cours vers Garcias. Soyez tous de retour à minuit à la Cruz-del-Sol, ou l'affaire est manquée. En attendant, envoyez ce bambin, et qu'il tienne compagnie à ses camarades.

On se mettait en devoir de relever le malheureux, dont l'agonie était si lente et si douloureuse, quand Ripoll, en baissant la tête pour voir de quoi il s'agissait :

— Comment! toi ici? s'écria-t-il; et qu'y fais-tu?

— Hélas! je vais être pendu.

— Pourquoi?

— Son Altesse le capitaine m'accuse d'être un espion.

— Et tu ne l'es pas?

— Je mendie, et je viens de Banyuls-del-Mar.

— Oui, on m'a dit que tu t'y étais volontairement exilé.

— Tu connais donc ce bambin? dit Pujol à son lieutenant.

— Si je le connais, je le crois parbleu bien! C'est à lui que je dois la vie; sans lui, je n'aurais pas le plaisir de vous serrer la main aujourd'hui à vous tous, mes braves compagnons.

— Conte-nous cela.

— C'est court. Vous savez que dans une de nos dernières affaires, près de Barcelonnette, quand j'appartenais encore au moine Valdez, nous fûmes dispersés; je vous perdis de vue, on m'arrêta, on me reconnut, je fus jugé à Mataro et condamné à la corde. J'attendais l'heure fatale en sifflant et en pensant à vous dans ma prison lorsque ce drôle, en venant nettoyer mon cachot, laissa tomber à mes pieds une lime et une petite scie. Deux heures après je fus libre. Mais j'y pense, vous n'ignorez pas cela, compañeros.

— Nous ne savions pas que ce fût cet honnête coquin.

— C'est lui!

— Qu'on le délie donc et qu'il soit des nôtres. As-tu du cœur?

— Voyez, je tremblais diablement tout à l'heure; mais je m'y ferai, on dit que ça s'apprend.

— Les occasions ne te manqueront pas. Allons, mange un morceau avec celui que tu as sauvé et qui te sauve à son tour. Voilà du pain, de l'ail, un bel oignon, dépêchez-vous, et en route.

— Que le ciel vous récompense de vos bienfaits!

— Laisse le ciel tranquille là-haut. Qu'il ne s'occupe pas plus de nous que nous de lui, et surtout plus de canti-

ques, entends-tu? à moins que tu ne les adresses à Satan.

— Cela serait bien impie.

— L'impiété est notre religion, mon petit chérubin. Tu feras comme nous tous, il n'y a pas d'exception parmi les soldats de Pujol. Tiens, voici une escopette, des balles, de la poudre; je te prête ce poignard, tâche de me le rendre digne de la cause que nous défendons. Marchons maintenant. Je vois nos camarades de la montagne qui se réunissent; bientôt nous serons près d'eux; en descendant, entonnons le cantique de la liberté. Une autre fois ce sera le saint cantique du démon.

Enfants, c'est la voix du tonnerre,
Qui dans l'espace rebondit.
C'est là notre signal de guerre!
C'est là le concert du bandit!
A l'éclair qui petille,
A la flamme qui brille,
Soudain fuyons le port;
Narguons toute menace,
Changeons toujours de place,
Le sommeil, c'est la mort.

Si, là-bas, dans la riche plaine,
Glissent tartanes et caissons,
Comme des tigres hors d'haleine,
Indomptés, nous nous élançons.
Qu'importe la jeunesse?
Qu'importe la vieillesse?
Partout coule le sang;
Contre toute poitrine
Que notre carabine
Se rue en frémissant.

Les vents, les tourbillons, la grêle,
L'avalanche aux robustes reins,
Le fracas du mont qui chancelle,
Nous trouvent calmes et sereins.

Que le monde s'écroule,
Qu'il se brise et qu'il roule
Dans le vide emporté.
Nous, d'une voix sonore,
Nous pousserons encore
Un cri de liberté!

IV

LES GITANOS.

Le chemin était tortueux, rocailleux, difficile, et les pieds nus des sauvages gitanos le parcouraient sans paraître en éprouver la moindre douleur, tant l'habitude des courses aventureuses à travers les montagnes les avait durcis et cuirassés. La sueur ruisselait sur leurs fronts, mais une sueur âcre, blanchâtre, traçant de larges rigoles sur leur peau basanée. Des poitrines velues et haletantes s'agitaient par soubresauts, et les jarrets nerveux accusaient, par leurs muscles en saillie, une de ces natures privilégiées qui ne demandent qu'une lutte perpétuelle contre toutes les vicissitudes de la vie de mendiant nomade.

Ils venaient de Malaga, sur l'extrémité méridionale de l'Espagne, et ils allaient sans doute au fond de la Norwége; car ces hommes, voyez-vous, lorsqu'une fois ils se sont mis en route, sans but précis, ne s'arrêtent que quand la terre leur fait défaut. La vie du gitano pur sang est une vie de mouvement et de secousses. Il ne trébuche même pas, lui, aux obstacles que vous avez peine à gravir. Le vrai gitano ne fait rien comme les autres hommes; il ne mange pas, il ne dort pas comme eux. Vous cherchez pour vous reposer un lieu chaud en hiver, frais en été, propre, où vous soyez à l'aise, où l'air vous arrive pur et limpide,

tiède et parfumé; lui, le bohémien, semble choisir de préférence le gîte dont l'aspect seul fait reculer d'horreur. Presque toujours c'est une grotte naturelle, un éboulement, le caprice d'un bloc de granit ouvrant ses larges flancs par suite d'une commotion souterraine. Point de végétation autour, point de mousse, point d'eau. Le gitano ne mangerait peut-être pas s'il ne lui en coûtait rien pour se procurer sa nourriture, et il ne tiendrait pas tant à son or, à son couteau, à son âne, s'il ne les avait pas volés. Le gitano digne de ce nom s'abrite dans sa hideuse saleté comme vous vous abritez sous le voile le plus sain et le plus commode. Les traces d'un animal immonde sont là, le bohémien se couche là sans pousser du pied ce qui aurait dû l'éloigner avec dégoût. Oh! ne regardez que de loin l'auge favorite du gitano, car il y a péril pour vous à vous en approcher de trop près. Ce sont les insectes les plus repoussants agglomérés les uns sur les autres, vivant les uns des autres, et qui, s'ils trouvent par hasard une proie étrangère et facile, font cause commune alors et s'élancent sur vos jambes pour envahir et harceler en un clin d'œil votre corps endolori. Vite, vite, cherchez sans retard une eau limpide et profonde pour vous purifier, car cette lèpre ardente qui ronge le gitano sans l'abattre, sans le fatiguer, sans qu'il y songe, ne vous laissera, à vous, ni trêve ni repos, et vous succomberez à la lutte.

J'ai vu un gitano qui se plaisait assez à changer de chemise une fois chaque trimestre. Eh bien! cet homme exceptionnel devint le mépris de ses camarades; on le conspua, on le chassa. Forcé de renoncer à l'état de bohémien, il se fit voleur, et il y gagna quelque chose, car il mourut sur une potence, en plein air, pouvant respirer à l'aise jusqu'à son dernier soupir.

Je vous ai dit que le gitano avait un âne pour compagnon de ses courses; ceci est presque une vérité générale. Le gi-

tano qui a ramassé, en disant la bonne aventure dans les villages, ou en volant et troquant les objets volés, assez d'argent pour acheter un âne, ne s'en fait pas faute, et ils voyagent ensemble, côte à côte, comme deux vrais amis de vagabondage. Ils causent ensemble, ils se disent de douces et bonnes choses, ils se caressent, ils se racontent leur vie passée; et, si par hasard le chemin qu'ils ont à parcourir est long encore, si le sommeil a saisi le moins intelligent des deux piétons, je veux dire le gitano, celui-ci fait un saut et se hisse sur sa monture. Sa bride est une corde de dix brasses au moins, et le cavalier, qui la tient de la main gauche, ne se place qu'à l'extrémité du baudet, tout à fait à l'extrémité, à la naissance de la queue, sans qu'il soit possible de comprendre comment on peut s'y tenir en équilibre.

Ainsi huché, ses yeux se ferment petit à petit, sa bouche fétide se colore de la salive noire du tabac qu'il cesse alors de mâcher; il murmure, entrecoupée de hoquets, une romance catalane ou andalouse; sa tête va d'un côté et de l'autre selon le pas du camarade oublié, et la route se franchit, et l'âne s'arrête quand il sent que la tâche a été assez lourde. Alors le gitano rouvre les yeux, il bâille, étend les bras, voit que le jour baisse, se rappelle qu'il n'a pas mangé, attache son ami à un battant de porte ou à un banc héréditaire, se glisse dans une grange voisine ou le long des murs isolés des maisons du village où il a fait halte, songe à son couteau enfermé dans sa gaîne de cuir, en arme sa main, et tue au passage un coq imprudent ou un chat étourdi qui guettait à son tour une victime.

La nuit arrive, tout dort aux alentours, et le voyageur remarque, sur le coteau voisin, un feu brillant éclairant l'espace. C'est le gitano qui soupe.

Le costume du gitano est varié, mais seulement dans ses accessoires. Jamais on n'a vu un de ces hommes exceptionnels en habit, en redingote, en manteau, en souliers. Il lui

faut, à lui, une couverture de laine pour s'abriter contre la pluie ou contre la rigueur de l'hiver. Cette couverture moisie, jaune et trouée, est aussi son meuble principal en été, et il prétend que ce qui protége contre le froid protége aussi contre la chaleur. La tête du gitano, où se lacent et s'entrelacent en tous sens d'épais et longs cheveux, est coiffée, tantôt d'un chapeau à larges bords, tantôt d'un bonnet rouge descendant jusque sur le poitrail, mais le plus souvent d'un mouchoir ou d'un morceau de linge sale et gras, noué à tout hasard devant, derrière ou sur les côtés. Il a toujours des boucles d'oreilles en or ou en laiton; il ne doit pas se faire la barbe, mais il ne porte jamais de moustaches; ses favoris se croisent presque sous son menton et gardent toute la largeur que leur donne la nature; une chemise couvre ses épaules et ses pectoraux, et des culottes en velours, descendant jusqu'aux genoux, serrent ses reins à l'aide de boutons de bois ou d'os, entrant dans deux boutonnières. Les jambes du gitano sont nues, ses pieds le sont également, mais il n'est pas rare d'en voir quelques-uns chaussés de souliers de corde. Toutefois, ceux qui en appellent à ce secours sont les fashionables de la troupe, en général les plus mauvais marcheurs et les plus dégénérés de la race. Aux yeux du vrai gitano, la propreté et l'élégance des vêtements accusent la bassesse et la servitude.

La première passion du gitano, c'est l'indépendance. Je me hâte pourtant d'ajouter que, si le gitano n'aime pas l'air étroit des cités, du moins se plaît-il dans leurs alentours; et peut-être est-ce cette sorte d'esclavage imposé par nos usages et par nos mœurs qui lui donne, à lui, l'amour de la liberté dont il va s'enorgueillir sur les grandes routes, au sein des montagnes et au milieu des forêts solitaires.

Maintenant, donnez une large ceinture de cuir avec deux gaînes, l'une à droite, l'autre à gauche, enfermant un couteau et une paire de ciseaux immenses; placez, comme con-

traste, des bagues aux doigts du gitano, et vous aurez son costume complet, et vous connaîtrez sa physionomie et ses allures.

La gitana laisse flotter son immense chevelure noire, dont un demi-rets emprisonne pourtant quelquefois une partie. Une gitana que le ciel eût fait blonde serait répudiée. Les cheveux de la gitana tombent sur ses reins, sur sa gorge, quand elle est debout, sur ses genoux quand elle se tient assise, sur la viande qu'elle mâche, dans le bouillon qu'elle avale. On dirait que la chevelure de la gitana est un assaisonnement de rigueur à ses mets de chaque jour. Elle aussi orne ses oreilles, ordinairement fort petites, d'énormes boucles d'argent; son corps est couvert par une chemise d'homme fermant rarement sur la poitrine; des jupes grossières de laine et des espardillas complètent son pittoresque accoutrement. Il n'est pas rare d'en rencontrer portant un clavier d'argent suspendu à la ceinture, et à l'extrémité duquel se trouvent de petits ciseaux, des Christs, des tibias et des têtes de mort en miniature. D'autres aussi laissent flotter sur leur estomac un rosaire et une croix, des os, des coquillages et des dents passés à un fil de laiton. J'ai vu des gitanos et des gitanas agenouillés dévotement à l'église et se frappant fortement la poitrine. Ne demandaient-ils pas pardon à Dieu d'avoir, par leur maladresse, laissé échapper l'occasion d'un vol ou d'un incendie? Tous les hommes ont leur religion.

La caravane des gitanos, qui glissaient comme des fantômes le long du col de Llers et se rapprochaient de Gerone, se composait d'une vingtaine d'individus de tout âge. Celui qui ouvrait la marche portait sur sa tête un grand vase de terre nommé *ouille;* à ses côtés, le front haut et fier, cheminait une commère de quarante ans, forte, grande, aux allures masculines, chantant une seguidilla nasillarde, attentivement écoutée par quatre marmots pivotant autour

d'elle et trébuchant presque à chaque pas, tant ils étaient attentifs à la gaie chansonnette. Plus loin venaient les hommes mûrs, chargés de provisions de bouche et fumant la cigarette de papier allumée d'un seul coup à l'aide d'un briquet d'une forme elliptique très-allongée, dans lequel sont placés les doigts de la main droite.

Les vivres sur lesquels on allait se jeter étaient des oignons, des poireaux, de l'ail, du pain noir, un mouton tué dans la route et un chien noyé qu'on avait arraché au cours du torrent qui mugissait au pied du col rapide, bordé à gauche par des masses gigantesques de roches taillées à pic. A quelques pas de distance des jeunes gens bondissait, pleine de force et de santé, une jeune fille de seize ans au plus, à la taille élevée, à l'allure fière, au regard insolent et orgueilleux. Qui donc lui avait dit qu'elle était belle? Personne; mais elle l'avait soupçonné. Pas un de ses compagnons de voyage ne semblait se douter qu'elle fût là, et pourtant tous l'aimaient peut-être. Mais Beppa n'avait rien compris de leurs regards ou de leurs paroles, et dans sa bouche petite et admirablement cadencée, sur son front large et développé, on devinait qu'il y avait un langage à part, une pensée haute et virile qui brûlait de se jeter au dehors. Beppa était une gitana, née d'un père et d'une mère gitanos, et Beppa ne le croyait pas. Dans les grottes où dormait la famille voyageuse, hommes et femmes mêlés et confondus paraissaient ignorer qu'il y eût deux sexes parmi eux; Beppa le savait à merveille, et sa place au gîte était toujours loin, bien loin de ses camarades, qui la regardaient en pitié.

Les gitanos sont bavards par essence; ils parlent toujours et de tout. Ils vous disent les mœurs des peuples qu'ils ont visités; ils vous font la description des villes qu'ils ont traversées; ils s'occupent aussi de politique, eux qui n'ont ni chefs, ni cités, ni provinces, ni impôts à payer.

Ils parlent de beaux-arts, de sciences, d'astronomie surtout. Ils prétendent savoir le cours des astres, ils ne s'épouvantent ni de la foudre, ni des éclairs, ni des météores extraordinaires dont l'apparition glace parfois les hommes civilisés; et, par une bizarrerie assez singulière, dès que s'élance sur leur tête une de ces étoiles filantes qui embrasent l'espace, ils font à l'instant même et avec dévotion un signe de croix pour accompagner, disent-ils, l'âme qui s'échappe du purgatoire.

Beppa entendait les merveilles de ces narrations et ne les adoptait point parce qu'elle ne pouvait les comprendre. Elle se laissait doucement aller au torrent fangeux qui l'entraînait; mais chez elle on voyait que c'était la résignation de l'impuissance. Rien n'était positif dans son âme que son abaissement; elle devinait presque toutes les émotions qui font la vie, et c'est pour cela que sa position actuelle était pour elle une torture de tous les instants. Si on lui avait demandé ce qu'elle pensait de ses camarades, de ses amis, de sa famille, elle aurait répondu par un sourire de pitié; puis, revenant à elle, elle se serait demandé aussi avec amertume en quoi elle valait mieux qu'eux et sur quel mérite elle étayerait son orgueil. Beppa souffrait et pleurait de tout ce qu'elle voyait; aussi jamais ne mêlait-elle son sourire aux rires éclatants qui faisaient retentir la caverne où l'on s'abritait. Beppa dînait avec ses compagnons; mais on voyait qu'elle était d'autant plus seule et isolée qu'on l'entourait de plus près. Nul de ses camarades ne lui avait jamais dit: « Je t'aime; » et Beppa, cependant, attendait ce mot, n'importe de quelle bouche, n'importe de quelle âme. *Je t'aime* eût été pour Beppa un baptême nouveau, une lumière au cœur, un rayon céleste, une vie d'élu. Mais ce mot si saint, si puissant, elle ne l'avait jamais entendu, elle ne savait de combien de syllabes il était formé, et elle ne se l'expliquait que par le sentiment.

Beppa ne l'avait point lu, Beppa n'en connaissait point l'harmonie, et elle courait en aveugle, en insensée, vers un bienfait rêvé que le ciel s'obstinait à lui refuser.

Un jour pourtant que le hasard avait jeté à ses côtés un de ses plus jeunes compagnons de voyage et qu'elle regardait le ciel comme pour s'inspirer et se plaindre :

— Que regardes-tu là-haut? lui dit son camarade.

— Si le jour m'arrivera.

— Il est midi et le soleil nous brûle.

— Je ne sens pas le soleil et il fait nuit.

— Tu es folle, Beppa!

— Je le crois, je le crains...

— Cela porte malheur à toute une famille, et, si ton père le sait, si seulement il s'en doute, il pourra bien te faire un mauvais parti et te tuer.

— Va lui dire que je suis folle.

— Non, j'aime mieux te dire à toi que je veux t'épouser.

— Tu veux m'épouser, dis-tu?

— Oui.

— Pourquoi?

— Pour avoir une femme.

— Je m'en doutais.

— N'est-ce pas que tu le veux?

— Tu es fou, Guilhem!

— Tu es plus folle que moi; je t'assure, Beppa, que j'ai toute ma raison, tout mon calme.

— Je m'en doutais encore.

— Mais pourquoi ne veux-tu pas être ma femme?

— Parce que je veux rester fille.

— Il ne faut pourtant pas que notre race se perde.

— Elle est maudite, notre race, Guilhem, dit Beppa en frémissant, et, puisque tu veux la perpétuer, pourquoi ne t'adresses-tu pas à Rosa?

— Je lui ai fait la même demande ce matin.

— Va-t'en Guilhem, va-t'en vite, je suis malade, je veux être seule, va-t'en, ou je te frappe au visage.

Le dîner avait été préparé. Le mouton lâchement assassiné et le chien volé au torrent, déchirés plutôt que découpés, étaient déjà retirés de la braise, tandis que les autres débris sanguinolents demeuraient suspendus à des cordes onctueuses tendues aux deux parois de la grotte. La meute vorace se rua dessus avec des grognements sourds, et Beppa, plus attristée que la veille, s'était retirée à l'écart sur un roc, à côté d'un maigre olivier au feuillage terne et rare. Son ardente imagination la jetait en avant, et elle ne vivait plus que dans l'avenir, car elle regardait son existence présente comme une tombe où elle était ensevelie sans air et sans lumière.

— Mon Dieu! dit-elle enfin à haute voix, mon Dieu! qui suis-je, et pourquoi m'a-t-on fait naître? Ai-je demandé la vie, moi? Qui me l'a donnée? Qui dois-je maudire? Souffrir et toujours souffrir! Pleurer et toujours pleurer sans être comprise; *oïmé!* J'attends. Ce que je veux, le sais-je moi-même? Un remède à la torture qui me brise; il doit y en avoir puisqu'on dit qu'il y a un Dieu; et qui fait le mal peut le guérir sans doute!... Mon Dieu! guérissez-moi, car je suis bien malade! Et Guilhem qui veut m'épouser; Guilhem qui vient à moi après avoir demandé Rosa! Oh! mais Guilhem est un infâme, je le tuerai!

La tête de la jeune fille tomba sur sa poitrine, ses grands yeux noirs se remplirent de larmes, son sein s'agita avec violence, et ses dents et ses membres craquèrent convulsivement. — C'en est fait, poursuivit-elle, j'ai assez souffert comme cela; on ne doit pas plus étouffer dans la tombe que je ne le fais ici. Je mourrai; je ne tuerai pas Guilhem, mais je me tuerai, moi. Souffrons une dernière torture,

mais la dernière de toutes, et puis le néant; car, s'il y avait un Dieu, il ne laisserait pas souffrir ainsi une pauvre malheureuse créature qui ne lui a rien fait.

Toute résolution de Beppa était un acte accompli. Plus calme, elle se leva, et elle se disposait à rejoindre ses camarades habitués à ses absences lorsqu'un bruit sourd de pas précipités fixa son attention. —A la bonne heure! s'écria-t-elle: du mouvement, des hommes, un monde s'il le faut, mais surtout un monde autre que celui qui me consume. Les voilà là-bas, voyons-les sans qu'ils me voient: ils me tendraient peut-être la main et me jetteraient une pièce de monnaie ou un morceau de pain. Je ne veux ni du pain, ni de l'argent, ni de la pitié de personne. C'est autre chose que je veux.

Douze ou quinze piétons cheminaient en gens pressés d'arriver. Celui qui les dominait avait une allure si leste, qu'on eût dit que ses pieds, chaussés d'espardillas, ne touchaient point le sol. Avant d'arriver en face de la grotte, ils s'arrêtèrent étonnés d'un roulement confus de voix, et le chef de la bande, marchant à pas de loup, fit signe aux siens de ne pas bouger. Tous obéirent. Mais lui, tirant un poignard et un pistolet de sa ceinture, s'élança d'un seul bond vers l'angle qui abritait les gitanos, et se posant fièrement en face des affamés:

— Bon appétit, enfants, dit-il d'une voix familière, bon appétit. Je m'attendais à trouver ici d'autres gens que vous.

— Et toi, bonjour, répondit le plus vieux des gitanos; mais que veux-tu?

— Je veux librement passer mon chemin.

— Pour cela, il faut que tu fouilles dans ta ceinture.

— Comme vous y allez!

— C'est notre habitude. Ainsi jette-nous quelque chose. ou nous saurons bien t'y forcer.

— Avec quoi ?

— Avec nos couteaux.

— Vos couteaux sont trop rouillés, et n'ai-je pas là mon stylet et mes deux pistolets chargés !

— Nous sommes vingt contre un.

— Ce n'est pas assez, enfants, et le premier qui bouge est mort !

— Camarades, en avant !

— A moi, les miens !

Les compagnons du petit homme armé bondirent, et les gitanos dans leur caverne se virent à l'instant mis en joue. Beppa allait s'élancer pour voler au secours de ses camarades quand le chef de la guérilla, que vous avez deviné se nommer Pujol, s'écria :

— Bas les armes, enfants, et que nul ne bouge !

Beppa resta stupéfaite.

Les gitanos étaient tous à genoux et demandaient merci avec force signes de croix.

— Eh bien ! dit Pujol en baissant son pistolet, vous voilà muselés, mes chiens ! vous n'osez plus aboyer maintenant. Mais ce n'est pas tout : fouillez à votre tour dans vos ceintures, et que rançon nous soit acquise, puisque vous vouliez en obtenir une de nous.

— Un voleur ! se dit tout bas Beppa inaperçue, un voleur ! je m'étais trompée.

— Tenez, tenez, señor, poursuivit le vieux gitano, voilà tout ce que je possède ; voilà aussi tout ce que possèdent mes compañeros.

— Quelques maravédis ! deux piécetas !

— C'est tout.

— Vous mentez, canaille !

— Nous sommes de la canaille, c'est vrai, mais nous ne mentons pas.

— Que mangez-vous donc là ?

— Un mouton volé et un chien ramassé.

— Diable ! diable ! Et votre pain ?

— Le voilà.

— Il est bien noir.

— Il est délicieux quand on le mange sans peur.

— Par l'enfer ! dites-vous vrai ?

— Par le ciel ! nous disons vrai.

— Par le ciel ! soit, si cela vous amuse.

— Allons, enfants, continua Pujol en s'adressant à sa troupe, ces coquins sont de grands maladroits, et il faut leur venir en aide. Que chacun de vous leur jette une piastre ; moi, je leur en donne dix, car je suis dix fois plus riche et plus généreux que vous.

— Cependant, capitaine...

— Si tu dis un mot, je te tue...

Et le poignard de Pujol était à deux pouces d'une poitrine.

— Voilà, capitaine.

— Une autre fois ne réplique pas, Antonio. Il faut faire l'aumône, il faut aider qui souffre. Et toi, Francisco Marini, qui sembles si ému en donnant ta piastre, songe bien qu'il faut donner par devoir, mais non point par compassion : l'homme ne doit jamais pleurer. Au revoir, gitanos de guignon, faites ce soir un meilleur repas que celui de tout à l'heure, mangez du pain, ne volez que les riches ; donnez une double ration à ces bambins qui me tendent les bras, et que je vous demande la permission de baiser sur leurs sales joues, et buvez à la santé de Pujol.

— Pujol ! s'écrièrent les gitanos, épouvantés du nom terrible qui venait de retentir.

— Pujol ! se dit en elle-même Beppa en avançant la tête pour mieux le voir.

Et Pujol poursuivit sa route, et les gitanos émerveillés ramassèrent la fortune qui venait de les enrichir ; et ils ar-

rivèrent avant la nuit au Llers, où ils perdirent dans une orgie épouvantable le souvenir de leur bonheur présent et de leur douleur passée.

Beppa seule manqua à la fête.

V

LE CONVOI.

Le défilé que nous avions à franchir était long, étroit et difficile, car les éboulements de la montagne, très-fréquents en hiver, détachaient parfois de la cime des roches énormes qui s'emparaient de la route. Le piéton pouvait aisément se détourner pour continuer son chemin ; mais les chariots et les bagages, forcés de faire halte, donnaient toujours le temps aux redoutables guérillas, rôdant sur les hauteurs, de se trouver à point nommé aux passages scabreux, et là surtout se faisait l'attaque principale ; là surtout les Français avaient à craindre les bandes de miquelets et de contrebandistes âpres à la curée, et il fallait bien qu'ils succombassent contre des ennemis tirant sur les hommes comme sur une cible, et cachés eux-mêmes dans les anfractuosités des rochers où souvent ils perçaient de redoutables meurtrières. La guerre de la Catalogne ne fut, à vrai dire, à cette époque, qu'une guerre d'escarmouches, et, hormis les places fortes prises par trahison et sans siége, tout se passa, comme nous le disons, en embuscades, en combats particuliers, en assassinats. Chaque uniforme français qui se montrait sur les grandes routes était troué par dix balles à la fois. Le mot seul *independencia* avait fait en Catalogne un soldat de chaque homme, un meurtrier de chaque soldat. Quant aux moines, ils bénissaient les escopet-

tes et les poignards, n'avaient que des anathèmes pour les consciences paisibles et ne réservaient leurs palmes qu'aux martyrs de la cause sainte.

Alors le prêtre portait à côté du crucifix un stylet béni. Il en avait encore un dans la manche de sa longue robe grise ou brune, et dans sa ceinture se heurtaient les pommeaux de deux belles pistoles aux ressorts bruyants dont il se servait à merveille, je vous jure. Dans leurs sermons quotidiens, le Français était un *tueur de rois* qui méritait la mort la plus honteuse, la plus cruelle; et, après une sanglante action, il n'y avait point d'oraison funèbre sur les cadavres frappés de la balle et du poignard, mais bien des vociférations et des blasphèmes.

Et le guérillero, que faisait-il, lui? Il se mettait dévotement à genoux, priait dévotement et tuait aussi dévotement, par derrière, tout homme armé ou désarmé qui se trouvait à la portée de son couteau ou de son tromblon. La palme du martyre ne peut se conquérir que par des sacrifices, et chaque Espagnol au combat se regardait comme un saint apôtre en face de ses persécuteurs. Pujol seul n'avait pas voulu de prêtres dans sa milice; il avait dit aux siens: « Mes enfants, nous ne nous battons ni pour le ciel, auquel nul de vous ne doit penser; ni pour la gloire, dont vous ne voulez guère plus que moi; ni pour l'indépendance de notre pays, qui ne sera plus indépendant, qui ne peut pas l'être, qui ne veut pas l'être; mais nous nous battons, parce que tout homme de cœur doit se défendre et bien se défendre quand il est attaqué. Nous nous battons surtout parce que ces hommes qui viennent chez nous ont de l'argent, qu'ils en ont beaucoup, et que nous en avons fort peu. Quant à moi, vous le savez, je n'y tiens pas essentiellement et vous devez reconnaître qu'après chaque butin il n'est pas rare que je songe à moi lorsqu'il n'y a plus rien à prendre; mais je me sauve sou-

vent aussi sur le lendemain, et j'ai toujours ma bourse ouverte à celui de vous qui vient m'emprunter, même alors que je sais que cet emprunt est un vol. Au surplus, mes braves, quand vous serez las du métier, vous irez vous faire pendre où vous voudrez, je ne vous en empêche pas; mais, tant que vous serez dans mes rangs, vous m'obéirez comme des moutons, ou je vous brûlerai la cervelle comme à des coquins.»

A cela, les soldats de la bande répondaient : *Vive Pujol!* et tout était dit, et l'on tirait sur les traînards de tous les régiments, et aux arbres de la route pendaient des cadavres, et l'on en trouvait surtout un grand nombre troués par derrière, et l'on voyait souvent aussi des enfants déchirés sur le sein de leurs mères égorgées. Sanglantes annales qui brisent la plume dans la main chargée de les retracer !

Nous l'avons déjà dit, Pujol n'aimait pas les prêtres, il les méprisait et les haïssait à la fois; et, comme il ne croyait pas en Dieu, il ne pensait pas que quelqu'un de bonne foi pût y croire.

Il disait souvent que les prêtres n'étaient bons, selon l'esprit de leur état, que lorsque l'homme auquel ils offraient leurs secours n'était bon à rien, c'est-à-dire à l'heure de la mort, ajoutant qu'il fallait extirper les prêtres de la société comme hypocrites et dangereux.

Un prêtre vigoureux et jeune s'était un jour présenté à son camp, et lui avait demandé à être incorporé dans son armée.

— En qualité de quoi? lui dit Pujol.

— Mais, en qualité de prêtre.

— Quelles seront tes fonctions?

— De bénir vos armes.

— En deviendront-elles meilleures?

— Je prierai aussi.....

— Qui prieras-tu ?

— Le Dieu des chrétiens, et pour la cause que vous défendez.

— Nous ne défendons aucune cause, mon ami, nous sommes libres d'attaquer aujourd'hui Espagnols ou Français, et je ne sais pas trop laquelle des deux nations nous hait et nous redoute davantage. Cependant, tu es là, poursuivit-il du ton d'un homme qui ne veut point de réplique à ses arguments, tu resteras, je te déclare prisonnier de guerre ; et, puisque je suis de bonne humeur aujourd'hui, au lieu de te faire pendre comme j'en ai le droit et presque l'envie, je t'enrôle dans une de mes compagnies. Au lieu d'un rosaire, tu auras un poignard, au lieu d'un crucifix une bonne escopette, et un sabre effilé au lieu d'un goupillon. Allons, mon petit, ne fais pas la grimace, tu seras le plus gentil de nous tous, et tu pourras te dire saint Paul ou saint Martin, à ta guise. Ce que je t'offre n'est pas à dédaigner, et, pour te donner de moi une excellente opinion, je te permets de prier, de prier ton Dieu ; mais crois-moi, prie en toi-même, car, si tes camarades t'entendaient, ils pourraient bien te faire un mauvais parti. J'ai là des gaillards qui ne veulent pas qu'on se singularise, ils sont si impies, mes gredins.... Ainsi voilà qui est dit, tu es soldat de Pujol, soldat dans la compagnie de Saletas, mon meilleur lieutenant ; j'espère que tu feras ton devoir.

Le jeune prêtre fit son devoir en effet. Il se nommait Torrellas, et il fut pendu à Barcelone pour je ne sais plus quel sacrilége commis sur des vases saints volés dans un tabernacle du couvent de la Merced. Pujol l'avait converti au crime.

Ainsi se faisaient d'ordinaire les recrues de la formidable guérilla, effroi des bourgs et des cités autour desquels elle rôdait ; et, quand un honnête homme résistait aux

prières et aux menaces, on l'*envoyait*, comme disait Pujol, et, dans leurs jeux quotidiens, les joyeux bandits s'amusaient en passant à donner des coups de poing ou de sabre aux jambes pendantes des cadavres suspendus aux arbres et flottant au gré des vents.

Cependant les avis qu'avait reçus Pujol d'un de ses plus adroits espions le mettaient en belle humeur, et, pour la faire partager à son armée, il lui communiqua ses projets d'attaque pour le soir même. Des cris d'une joie farouche répondirent à sa voix, et il n'eut plus qu'à contenir ses soldats pour que le coup de main ne fût pas sans résultat.

Le convoi était parti de Figueras entre deux et trois heures de l'après-midi. Pujol, aussi habile que Mina dans cette guerre d'escarmouches, qui seule pouvait lui réussir, avait pris les devants avec ses intrépides miquelets, et, après avoir expédié à travers les montagnes ses plus agiles marcheurs pour donner l'éveil à ses avant-gardes éloignées, il se rendit avec le gros de ses soldats au lieu même où le combat devait être livré.

— Trois cents hommes de l'autre bord, dit-il à Saletas; mène-les là, mon brave, et point de quartier. Faites rouler des pierres sur la route; creusez des fossés comme si un torrent avait fait l'ouvrage. Deux cents hommes en avant pour achever ce qui pourra s'échapper; ils seront commandés par Taumareillas : c'est lui surtout qui ne comprend pas le mot grâce!

Taumareillas sourit d'orgueil et marcha fièrement vers le lieu indiqué avec ses bandits déterminés.

— Soixante lurons en avant de chaque côté de la route, à travers les broussailles et les rochers; point de bruit si c'est possible, point de coups de fusil, le stylet tue aussi bien et plus commodément. Quand les voisins se mêlent de la querelle, il y a tumulte, et ce qu'il nous faut, à nous,

c'est le silence. Je vous permets de frapper en face, pour peu que cela vous amuse; mais surtout que les fuyards ennemis n'aillent pas loin, il faut les traquer dans leur course. A cet effet, qu'on dépêche quelques éclaireurs; tâchez que nulle alerte ne puisse être donnée. Ce que je vous recommande avant toute chose, c'est de ne point faire de prisonniers; à quoi nous serviraient-ils? il serait par trop ridicule de leur donner la moitié de nos vivres. Allez; moi, je me poste ici en tête de mes bons, et je réponds bien de ne pas laisser trop de besogne à Taumareillas. C'est dit? c'est entendu? qu'on visite les armes, qu'on se couche, et qu'on ne bouge qu'à ma voix ou à mon sifflet.

Un piquet de huit cuirassiers ouvrait la marche du convoi. Après lui, braves comme les soldats de la grande armée de Napoléon, marchaient coude à coude deux compagnies de grenadiers et de chasseurs derrière lesquelles roulaient bruyamment de petits canons de campagne précédant la caisse et les vivres apportés au quartier général de Maurice-Mathieu. Le nombre de chariots avait été parfaitement signalé à Pujol, et ceux-ci, nommés dans le pays *carros* et *tartanas*, étaient traînés par de vigoureuses mules au pas sûr et léger, harnachées, pavoisées et couronnées d'une haute pyramide de plumes vertes, bleues, rouges et jaunes, entremêlées d'une immense quantité de petits grelots discordants. Elles cheminaient gravement, allant à droite et à gauche, guidées par leur admirable mémoire, comme elles l'avaient fait la première fois qu'elles s'étaient trouvées sur la même route. Les tartanes allongées avaient à chaque bord un banc recouvert de peau, où se délassaient parfois les piétons épuisés et où l'on pouvait également, de temps à autre, se mettre à l'abri du soleil brûlant sous un dôme de toile peinte en rouge, soutenu par des cerceaux implantés dans les parois du chariot.

Puis venaient encore deux autres compagnies régulières

auxquelles se mêlaient, pour tromper l'ennui de la route, peut-être aussi pour se donner du cœur contre les périls dont on les avait menacés, les voyageurs, les spéculateurs, les fournisseurs, les vagabonds de chaque pays, avides de tout bouleversement, et quelques douces femmes aussi, que leur tendresse de mère, d'épouse ou de fille, appelait au milieu des camps et des batailles. Huit chasseurs à cheval fermaient le cortége, dont la longueur occupait un vaste espace.

A de courts intervalles des coups de fusil retentissaient, et les gens du défilé pensaient que ce pouvaient être les éclaireurs qui cherchaient à éloigner ainsi les paysans curieux ou importuns dont l'habitude était de rôder autour des convois et qui finissaient ainsi par voler quelques bagatelles aux piétons distraits par leurs importunités et leurs prières.

Ce n'était pas cela pourtant.

Quelques soldats de Pujol, blottis derrière des touffes épaisses de romarin, bondissaient le fer à la main contre les soldats français servant en quelque sorte d'avant-garde. Dès que le cri d'alarme était poussé, une balle l'étouffait et le silence succédait au bruit.

— On tousse par là-bas, disaient les vieux soldats aguerris.

— N'est-ce pas le canon ? demandaient les piétons alarmés.

— Le canon ? il a une plus forte poitrine ; on tire peut-être aux lapins ou aux perdrix.

On tirait à des poitrines d'homme.

A peine les premières tartanes eurent-elles dépassé le centre de la célèbre compagnie dont Pujol avait pris le commandement, que celui-ci fit retentir son redoutable sifflet d'attaque. A l'instant même, une décharge générale

des troupes appela du côté gauche les regards effrayés des gens du convoi.

Les grenadiers et les chasseurs en alerte cherchaient l'ennemi sans le voir, et, tandis qu'ils se préparaient bravement à gravir la côte presque à pic, une seconde décharge eut lieu du côté droit, et les hommes tombèrent frappés par derrière. C'est que ce sont de dangereux pointeurs que les contrebandistes et miquelets de Pujol ; c'est que, lorsqu'ils visent une poitrine ou une tête, la tête ou la poitrine est percée, et quelques-uns d'entre eux ajoutent encore à leur arme favorite le terrible tromblon, dans le sein duquel ils jettent une poignée de balles qui tombent dévorantes, comme un vaste réseau, sur les rangs ennemis.

Les cuirassiers de l'avant-garde, contre lesquels aussi Saletas et Pujol ordonnaient de tirer, voyaient leurs armures d'acier trouées, leurs chevaux renversés, et devenaient de la sorte inutiles dans un défilé si étroit et si escarpé sur les bords. Tout le cortége s'était arrêté. En avant, Taumareillas n'avait rien à faire, et ses dents, jaunies par le tabac, pressaient convulsivement ses lèvres épaisses et baveuses. La queue du convoi ne savait si elle devait rétrograder, et pourtant, soldats taillés pour les fortes épreuves, vigoureux mulets des tartanes, voyageurs aux abois, tombaient sous les balles, et à peine, çà et là, au-dessus des broussailles, découvrait-on une tête de bandit coiffée de sa gorra écarlate, riant aux éclats du désordre épouvantable qui régnait dans le défilé.

Cependant on ne pouvait demeurer ainsi immobile, car la mort planait sur tous les rangs ; le chef du convoi donna l'ordre d'abandonner les vivres et la caisse, et d'aller en avant.

Pujol l'avait prévu.

— A vous le butin, dit-il aux siens, à moi les hommes!

Et, seul, il s'élance vers le poste qu'il avait indiqué à Taumareillas.

— Ici, lui cria-t-il, du plus loin qu'il aperçut son lieutenant, ici la route forme un coude; cinquante bons tireurs, accroupis et l'arme à l'épaule, je les commande; toi, Taumareillas, sur les hauteurs, et vise bien; le convoi est à nous, il faut des cadavres aux loups de la montagne.

— Je te donnerai des cadavres, répondit Taumareillas de sa voix haute.

Les débris du convoi dispersé avançaient avec ce courage de la résignation qui va si bien à celui qui accomplit son devoir en dépit du destin. Arrivés au détour du défilé, ils se croient à l'abri de toute atteinte; tout à coup les balles de Pujol sifflent et le stylet achève ce que le plomb a commencé.

Mais il y a de l'espace pour combattre; voltigeurs et grenadiers se relèvent au cri de *Vive la France!* des pelotons se forment, des sergents deviennent officiers, on répond au feu par le feu, on marche la baïonnette en avant... Nul ennemi n'est là pour servir de point de mire; tout s'est effacé, tout a disparu, comme par enchantement, et les soldats français se trouvent seuls avec leur impuissante bravoure à l'extrémité du fatal défilé. Pujol et ses intrépides sont déjà hissés sur les hauteurs d'où partent sans cesse des coups d'autant plus certains que nulle résistance n'est possible. Il n'y a pour les vaincus ni honte à effacer, ni gloire à recueillir; ils fuient, et Pujol, dont l'ardeur croissait à la bataille, se mettait en devoir de les poursuivre jusqu'à la plaine, lorsque, actif et prévoyant, il dit encore à Taumareillas : « Ne bouge pas, attends-moi là, et plus de coups de fusil. »

Le lieutenant obéit, mais en rugissant, car lui, le tigre, il voulait du sang à tout prix; et, quand il s'en était assouvi, il en voulait encore. Pujol, agile comme le chamois,

s'était avancé vers la plaine où se terminait le défilé, afin de s'assurer si des renforts, partis de Barcelone, n'étaient pas expédiés au-devant du convoi dont l'arrivée avait sans doute été annoncée. Parvenu là, il gravit avec la prestesse du chat sauvage un sapin élevé; et, en effet, il aperçut dans le lointain les éclatantes étincelles des baïonnettes françaises qui s'avançaient en ordre de bataille.

— Vous arrivez trop tard, mes paresseux! dit-il en se laissant glisser le long de la tige filandreuse, vous arrivez trop tard, la besogne est faite.

Infatigable, il repart, il court, il se hâte, il bondit. Arrivé à son premier poste, le sifflet connu et retentissant annonce aux soldats de Saletas que le pillage doit s'achever et qu'il faut regagner les montagnes.

— Et les blessés? lui crie son ami.

— Qu'on les achève.

— Et les femmes?

— Pitié pour elles, qu'elles ne souffrent plus!

— Et les enfants?

— Qu'ils ne soient pas séparés de leurs mères! Tuez tous les mulets qui sont encore debout; emportez tout l'or, accrochez aux arbres quelques soldats trop mutins, et que leurs camarades qui arrivent de Barcelone sachent enfin comment nous fêtons nos visiteurs. Alerte donc, enfants, et vive la guerre de guérillas!

— Vive Pujol! répondit sa troupe haletante, vive le héros de la Catalogne!...

Les ordres du redoutable capitaine furent exécutés: les branches de quelques arbres s'affaissèrent sous le poids des cadavres; les chariots du convoi furent mis en pièces; les bandits se réunirent comme le fait une meute de loups affamés qui pénètre dans une bergerie sans défense, et, lorsque les troupes envoyées de Barcelone arrivèrent guidées par les tristes débris échappés au massacre, elles trouvèrent

sur le sol ensanglanté des têtes séparées du tronc, des bras déchirés, des torses hachés, des langues coupées et des enfants percés du poignard sur le sein de leurs mères en lambeaux.

L'armée de Pujol venait de se couvrir de gloire!

VI

L'ESPION.

C'était dans une vallée délicieuse, plantée çà et là de figuiers et de pommiers abandonnés à la richesse du sol. Des oliviers au tronc bizarre et déchiqueté, tout parés de leurs fruits amers (car l'hiver était venu âpre et rude avec ses rafales du nord), se tordaient au pied des cimes chevelues de ces chaînes de monts secondaires qui semblent guider les voyageurs vers les hautes crêtes pyrénéennes. Puis, ainsi que des nids d'aigles, se montraient sur des mamelons taillés par la main des hommes, en échelons réguliers, de petites maisonnettes blanches, coquettes, avec leur élégant pigeonnier et leur toit en tuiles rouges mêlées à des tuiles noires formant des losanges et des dessins gracieux. Puis encore des enclos bordés de haies de grenadiers avec leurs fruits pendant au milieu des roseaux souples qui leur servaient de tuteurs. Un ruisseau, devenu torrent après chaque orage, serpentait au fond de la vallée, et sur les flancs des collines la vigne noueuse poussait horizontalement ses larges rameaux, auxquels on ne donne, en Espagne, ni appui, ni direction. Dans ce royaume de Catalogne, si rempli de contrastes, si diversement coloré, si chaud, si âpre à la fois, deux choses pourtant sont générales et uniformes: la paresse et la superstition. A l'une

et à l'autre appartiennent presque tous les instants de la journée. Les soins de famille, les besoins du ménage, n'ont jamais assez d'importance pour faire oublier la sieste et le rosaire. On peut prier assis, debout, à genoux ou couché, et l'oraison à saint Jacques ou à saint Philippe se dit à merveille quand la bouche laisse tomber la cigarette ou quand les yeux se ferment au sommeil. En Espagne, mais en Catalogne surtout, une besogne pénible est réputée faite alors qu'elle est seulement commencée. Sans cela, cette province si pittoresque, si généreusement dotée par le ciel, serait un des pays les plus beaux et les plus riches du monde.

Mais le Catalan ne connaît aucune servitude, celle du travail surtout l'oppresse et l'écrase; il s'en affranchit à tout prix; il aime mieux une misère sans soins qu'une opulence avec sueurs. Le Catalan est brave, mais inconstant; généreux, mais abrupte; dévot par tradition et libertin par tempérament. Le sang du Catalan est le plus ardent de toutes les Espagnes, et, si la fatale influence des moines ne s'exerçait encore toute-puissante sur les habitants des bourgs et des campagnes, la Catalogne, qui a toujours rêvé de gloire et de liberté, serait, comme aux temps anciens, un pays à part, un sol indépendant, où germeraient toutes les vertus qui font les grands citoyens et toutes les magnanimités qui font les grandes républiques. Mais la guerre avait brisé bien des courages; mais le pillage et la dévastation avaient anéanti bien des fortunes. On avait émigré pour s'abriter dans des grandes villes ou dans des pays moins tourmentés; et la belle Catalogne, jadis si noble et si florissante, n'était plus qu'un cadavre infect que le bruit du canon ne pouvait ressusciter et que les pieds des soldats foulaient comme pour insulter encore à sa splendeur passée.

La vallée où Pujol, après sa course d'observation et

d'avant-garde dont je vous ai parlé, avait donné rendez-vous à son armée de brigands, présentait quelque chose d'étrange et offrait à la fois un air de luxe et de misère qui attristait les regards. Les campagnes étaient silencieuses, les habitations désertes; il y avait là de belles parures et point de corps pour s'en enorgueillir. On eût dit qu'une peste, semblable à celle qui ravagea Barcelone presque à la même époque, venait d'y faire peser son bras de fer, et l'on devinait tout d'abord que les hommes qui s'y promenaient en ce moment étaient des nouveaux venus, empressés de l'abandonner; car ils n'y trouvaient ni richesse à emporter, ni ennemis à combattre. C'étaient des soldats ou plutôt des hommes qui se disaient soldats pour s'absoudre et se rehausser à leurs propres yeux; leur chef leur avait répété si haut et si souvent que la guerre qu'ils faisaient était une guerre d'indépendance, que la plupart d'entre eux, que presque tous se tenaient glorifiés du rôle qu'ils jouaient, et ils se disaient soldats de Pujol avec un tel sentiment d'orgueil, qu'on eût cru entendre un vieux grognard se déclarer enfant de la grande armée de Napoléon le Grand. Grenadier de la vieille garde et soldat de Pujol!

Pujol et Napoléon!.... Il y a des histoires qui veulent ces rapprochements.

Ce que Pujol appelait ses compagnies de braves était disséminé dans la petite plaine étroite et longue où campait l'armée; et lui, sans abri, sans aucune tente, assis sur une pierre, ancienne limite de quelque plantation, il était entouré de son trésorier, qui savait admirablement compter sur ses doigts, et de quelques-uns de ses plus chauds partisans, dont le dévouement et l'amitié pour lui allaient jusqu'au fanatisme. Des coffres ouverts, convoités par certains regards, se trouvaient là aussi, protégés par la parole du chef, qui, d'un seul mot, éloignait les curieux et les importuns trop avides.

Puis, d'une voix brève et contre laquelle nul contrôle ne s'avisait de protester, il disait : — Toi, Garcias, prends ces mille piastres; part égale aux amis. — Toi, Saletas, voilà trois mille francs pour ta compagnie; et, surtout, pas d'injustice, pas de faveur, ou tu auras affaire à moi, quelque vive amitié que je te porte. — Toi, Taumareillas, voici ta ration et celle de tes intrépides; ils ont tous mérité la double paye qu'ils touchent. — Toi, Villaseca, voici du papier et de l'or; le papier, c'est de l'or aussi, garde-le, et donne les pièces jaunes à tes soldats; ils aiment tout ce qui fait du bruit, depuis le canon jusqu'aux maravédis. — Toi, Angelo, tu t'es battu comme un vrai miquelet, comme un contrebandiste déterminé, presque comme moi, je ne t'ai pas oublié non plus, tiens, prends. — A propos, triple part à Francisco Marini, qui a sauvé la vie à un de ses camarades et qui a tué deux voltigeurs assez fous pour s'attaquer à lui; il est vrai qu'il les a tués à genoux, en récitant son Pater. Est-ce tout?

— Oui, car il n'y a plus rien, répondit le trésorier.

— Et ta part, Pujol? dit Saletas.

— Ma part? je l'aurai demain, un autre jour, peu importe.

— Ceci ne me paraît pas juste, car enfin la récolte de demain peut nous manquer.

— Avec des gaillards comme toi, mon garçon, il y a toujours du blé au grenier, du vin à la cave et de l'or à la ceinture.

— Merci, capitaine.

— Brûlez ces coffres; tenez-vous en haleine; que chacun se repose et que les armes soient en bon état demain matin.

— Il y aura donc encore un passage de convoi?

— Il y aura autre chose peut-être : je ne sais, j'ai un

projet qui m'occupe, qui me tourmente, qui me brûle, laissez-moi.

— Tu parais inquiet, dit à voix basse le frère du commandant en lui frappant légèrement sur l'épaule.

— Inquiet, non, mais irrité. Ces coquins de paysans, de moines et de citadins ne nous ont été d'aucun secours; au contraire, ils se montraient toujours prêts à nous trahir, à nous livrer, et je grille de les punir.

— Nous sommes là à ton service.

— J'y compte.

Tandis que les chefs et sous-chefs des compagnies de la bande redoutable se partageaient l'argent pris la veille au convoi, dont le passage avait été fidèlement dénoncé par les espions de Pujol, celui-ci attendait les rapports qu'il exigeait chaque jour, à chaque heure, de ses principaux officiers.

— Capitaine, lui dit l'un d'eux, qui venait d'achever sa distribution, trois blessés, un tué.

— C'est beaucoup.

— Capitaine, point de blessés dans ma compagnie, dit un autre.

— C'est peu; ce n'est pas assez; une autre fois, qu'on ne se cache pas avec tant de soin.

— Capitaine, neuf tués.

— C'est trop; vous êtes des maladroits.

Et Pujol n'était content de rien, et il fronçait le sourcil.

— Capitaine, lui dit Taumareillas, un des plus hardis coquins qui aient jamais battu les Pyrénées, point de morts, point de blessés, un déserteur.

— Qui donc?

— Donate.

— Tu mens, coquin.

— On n'a pas retrouvé son cadavre.

— Porte-toi aussi bien que lui. Par mes ordres, le drôle est à Barcelone, jurant contre nous et fêté par les Français qui le caressent. Il doit revenir demain pour nous donner certaines nouvelles qui nous manquent.

— Tu es bien habile, Pujol.

— Je le sais. Si je n'avais pas été un coquin, je serais un grand homme.

— C'est comme moi, si je...

— Toi? tu seras toujours un gredin; tu seras toujours un homme de sac et de corde; tu mourras comme tu as vécu, en gueux et en voleur. Au surplus, j'ai les yeux sur toi, et veille bien à ta peau, elle n'est pas si dure que je ne puisse aisément la trouer.

Taumareillas se retira tremblant et atterré. Il savait, lui, le prix d'une menace de Pujol; et de ce jour, il résolut de se soustraire au châtiment et à la vengeance du chef qu'il s'était imposé, pour échapper à la potence que lui réservaient ses crimes passés.

Pujol s'assit à terre, et il allait s'assoupir quand il vit venir à lui un de ses meilleurs amis d'enfance, un de ses plus fidèles compagnons de périls. Du plus loin qu'il put se faire entendre :

— Capitaine, un espion.

— Qu'on le pende.

— Il veut te parler.

— Qu'on le pende, te dis-je.

— Il assure qu'il a un grand secret à te communiquer.

— Un piége, une trahison. Si dans cinq minutes je ne le vois pas flotter à l'air, c'est à toi que je m'en prendrai.

Tandis qu'ils échangeaient ces rapides paroles, et au moment où Saletas s'éloignait pour faire exécuter l'ordre de Pujol, le groupe de soldats qui conduisait l'espion arriva auprès du capitaine.

Les mains du prisonnier étaient fortement liées derrière

le dos, et sur ses vêtements de velours vert se voyaient les traces des bourrades et des blessures reçues à l'instant même où on l'avait saisi se glissant derrière les rochers protecteurs du camp. Le sang d'une ouverture faite avec le poignard qui avait effleuré sa tête ruisselait sur son front; une entaille lui avait ouvert le genou, et, malgré ces profondes blessures, la figure de l'espion était calme, grave, empreinte d'une tristesse et d'une résignation attestant à la fois une grande douleur et un grand courage. Ses yeux secs, mais tranquilles, regardaient ceux de Pujol, qui, sans le vouloir, baissa un instant les siens et les releva plus irrités que jamais. Un léger sourire, un mouvement imperceptible se fit remarquer sur les deux coins de la bouche du prisonnier, et un gros soupir fit bondir sa poitrine.

— A-t-on préparé la corde? dit Pujol d'une voix qui commença terrible et qui s'acheva en faiblissant.

— Oui, capitaine.

— As-tu entendu? poursuivit-il en s'adressant à l'homme qui le couvait toujours de sa prunelle noire; as-tu entendu?

— Oui, j'ai entendu.

— Et sais-tu pourquoi cette corde?

— Pour me pendre.

— C'est vrai. Et tu ne trembles pas?

— Ne savais-je pas ce qui m'attendait en venant auprès de toi, Pujol!

— Tu me connais donc?

— Qui ne te connaît pas en Espagne!

— Tu sais donc aussi que je n'ai jamais fait grâce aux coquins de ta sorte?

— Je le sais, et pourtant je suis venu; car, vois-tu, Pujol, quand un cœur comme le mien veut quelque chose, cette chose se fait. Regarde, mon crâne est ouvert, ma jambe est déchirée, j'ai reçu encore des blessures plus pro-

fondes et qui m'ont fait plus de mal; deux coups de pied, un soufflet : celles-là seules tuent. Eh bien! je suis sans peur parce que j'accomplis ce que je m'étais promis d'exécuter.

— Souffres-tu?

— Oui, beaucoup.

— Que mon chirurgien soit appelé, dit Pujol à un de ses officiers; qu'il vienne à l'instant.

— Ton chirurgien ne me guérira pas. Et puis, à quoi bon des secours à celui que l'on va pendre?

— Oh! sois tranquille, tu ne l'échapperas pas. Mais, dis-moi d'abord, es-tu envoyé par les Français ou par les Espagnols?

— Ni par les uns ni par les autres.

— Par qui donc?

— Je ne veux pas te le dire, ou plutôt je ne veux le dire qu'à toi seul.

— Et si je te lance dans le nœud fatal?

— C'est le moyen le plus sûr et le plus prompt d'étouffer ma parole.

— Non, j'y pense; tu as un secret à m'apprendre; soit, je veux l'entendre. Voici le chirurgien de mon armée; qu'on délie les mains de l'espion. Eloignez-vous, compañeros, qu'on me dresse une tente avec mes manteaux et qu'on se prépare pour la fête de demain.

— Bon, j'y serai, dit tout bas l'espion.

— Oh! tu n'iras pas jusque-là, répondit Pujol.

— Peut-être; à moins que le docteur ne déclare mes blessures mortelles.

— Elles ne le sont pas, dit celui-ci; mais tu dois bien souffrir.

— Bah! bah! nous sommes tous ici pour cela; depuis longtemps je suis fait à toute douleur.

Dès que le docteur eut achevé son office, en homme qui

avait toujours pansé des chevaux et tué des gens, Pujol voyant sa tente dressée, dit à l'espion :

— Veux-tu me confier ton secret ?

— Oui.

— Prends garde au moins; si tu mens, je t'assure que mon poignard ne m'a jamais trompé.

— Je ne te mentirai pas; viens sous ta tente.

L'espion et Pujol s'assirent sur une couverture de laine, face à face, et gardèrent quelques instants le silence, mais sans cesser leurs regards scrutateurs.

— Parle donc, lui dit enfin Pujol d'un ton impératif, parle donc, puisque tu es venu pour cela.

— Si tu commandes, je me tairai. Toi, tu aimes à dominer; moi, je ne sais pas obéir; il faut me laisser faire et ne pas m'interrompre quand j'aurai commencé.

— Les moments me sont précieux, je n'ai pas le temps d'entendre de longues narrations.

— Aussi je serai bref.

— J'écoute.

— L'Espagne est à feu et à sang, Pujol, et c'est à peine si les mendiants mêmes peuvent y voyager avec quelque sécurité. J'étais loin, bien loin de toi, et cependant ton nom est venu jusqu'à ma retraite; on ne le prononçait jamais qu'avec une sorte de respect mêlé de crainte, car, si l'on savait tout ce que tu faisais pour affranchir la Catalogne, on n'ignorait pas non plus la cruauté, les assassinats des partisans que tu avais enrôlés.

— Il n'y a que les ennemis morts qui ne reviennent pas. La guerre se perpétue par les prisonniers, et d'ailleurs, pouvons-nous en faire, nous qui changeons si souvent de retraite, nous qui courons si souvent après le pain qui doit soutenir nos forces !

— Je te répète ce que l'on dit sans te blâmer, sans t'absoudre. Mais les hommes comme toi, Pujol, ne sont pas de

ceux dont on parle avec froideur, dont on suit les traces avec indifférence. Quand on parle de toi, Pujol, c'est avec une haine qui tient du mépris ou avec un amour qui tient de l'enthousiasme. Tu étais, au sein de ma famille, le sujet de toutes nos conversations, et ton nom seul faisait battre bien des poitrines. A la nouvelle de chacun de tes succès, il y avait de la joie sur tous les visages, et l'on exaltait ton patriotisme; à chacun de tes revers, auxquels nous ne croyions guère, la tristesse et la douleur se glissaient dans les âmes et les nuits se passaient silencieuses et sombres. Tu as été tué tant de fois par les balles ennemies que nous avons fini par te croire immortel, et je ne comprends pas que les Français aient si souvent continué dans leurs journaux ce jeu à ton égard, puisque chacune de tes résurrections était une victoire plus éclatante remportée sur eux.

— Il faudra finir par succomber, car ils se renouvellent sans cesse, eux, et le nombre de mes braves camarades diminue chaque jour.

— Je l'ai compris, et je viens te faire deux propositions, Pujol : veux-tu d'une nouvelle recrue?

— Intrépide? digne de ma cause?

— Digne de ta cause, intrépide autant que toi, plus que toi, peut-être.

— C'est toi, sans doute?

— C'est moi.

— Tu es bien téméraire.

— Tu m'as vu à une épreuve, essaye la seconde, place-moi quelque part en avant-garde et attends mon retour.

— Mais, si c'était un piége infâme, ce que tu me dis là?

— J'attendrai. Je ne suis pas un espion, Pujol, et si tu doutes encore, je n'ai plus rien à te dire, tu peux me lancer à l'air, comme tu le disais tout à l'heure. Je suis pauvre, j'ai toujours été pauvre, ces vêtements de velours qui me

couvrent, je les ai volés hier pour venir te voir, te parler.

— Achève.

— La recrue que je t'offre te sera dévouée comme à sa religion ; tu peux l'accepter sans crainte, et l'avenir se chargera de la justifier.

— Soit, tu seras des nôtres; tu seras des miens.

— J'aime mieux cela ; mais, ce n'est pas tout, et ici ma tâche devient plus difficile, car tu ne me comprendras pas, sans doute.

— N'importe, dis toujours.

— Lorsque, comme toi, on a sans cesse vécu dans les montagnes, occupé à chaque instant du soin de sa sûreté ; lorsque chaque jour est une lutte et que chaque lutte peut être la dernière, on n'a dans l'âme qu'un seul sentiment, l'amour de l'indépendance, et nulle autre passion ne vient s'y loger. N'est-ce pas, Pujol?

— C'est cela.

— Eh bien! par devoir, par pitié, je me suis chargé de donner à cette passion ardente qui te domine un secours, un appui qui doit la grandir encore, peut-être aussi l'ennoblir.

— Je ne te comprends pas.

— Je le savais, Pujol... Qu'as-tu fait hier?

— Rien. Une journée perdue.

— Non, pas pour tout le monde.

— Toujours du mystère !

— Je vais me faire comprendre. Tu dis que tu n'as rien fait hier parce que tu oublies aisément tes générosités ; permets-moi d'aider ta mémoire. Vous étiez douze, toi en tête, vous descendiez le col du Llers, tu as entendu du bruit, tu t'es avancé seul d'abord, et plus tard tes camarades t'ont rejoint pour te défendre, car tu étais menacé.

— C'est vrai. Qui t'a dit cela ?

— Je l'ai vu. Les hommes de la caverne étaient des gitanos et j'étais avec eux.

— Tu mens.

— J'étais avec eux, te dis-je.

— Et moi, je te répète que tu mens; pas un d'eux n'avait une figure chrétienne, et toi, tu es si beau!

La figure de l'espion s'épanouit comme à un rayon céleste; il continua :

— Pujol, j'étais là quand tu as mis ton stylet et ton pistolet en main; j'étais là quand tu as noblement jeté des piastres à la misère, quand tu as pardonné, alors que tu avais le droit de punir. J'étais là quand tu as embrassé les deux petits enfants de la famille des gitanos.

— Je m'en veux de ne t'avoir pas aperçu, car à coup sûr je t'aurais recruté.

— Eh bien! me voici, ton œuvre est faite. Mais je n'ai pas tout dit. Il y avait aussi parmi nous une jeune fille que tu n'as pas vue non plus, car elle se trouvait à l'écart lorsque tu as fait toutes ces choses, et cette jeune fille, Pujol, tu l'as rendue à jamais malheureuse. Ne m'interromps pas. Née gitana, elle ne comprend point sa naissance, car elle se sent une âme, elle rêve de belles et grandes actions, elle sait le sens de certains mots; cette jeune fille est un mensonge au milieu de sa famille qui la méprise, parce qu'elle en est méprisée; cette jeune fille souffre depuis son enfance, et plus elle avance dans la vie, plus son intelligence s'est développée, plus elle s'est sentie malheureuse, car elle a vu que l'immensité la séparait du reste des hommes. Où a-t-elle appris ce qu'elle sait? Dans le malheur qui est un flambeau. Où a-t-elle appris qu'elle n'est pas ce qu'elle paraît être? Dans le dégoût que lui inspirent ceux avec qui elle est souvent. Oh! bien des fois elle s'est demandé si elle était folle; mais cette question même lui montrait la puissance de sa raison, et elle retom-

bait de tout son poids dans l'infortune qui tendait à l'abrutir. Au sein des villes qu'elle traversait en mendiante, lorsque ses camarades tendaient la main, elle, la pauvrette, détournait ses regards des passants comme si elle eùt craint d'être reconnue, elle écoutait comme une musique céleste les paroles des citadins qu'elle regardait honteusement et en cachette. Oh! tu ne sauras jamais par combien de tortures elle s'est placée au-dessus de l'horrible position où l'enfer l'a jetée. Des soupirs, des larmes de feu, des prières ardentes au ciel, des déchirements au cœur, le désespoir, le délire, et tout cela au milieu de l'abrutissement et de la corruption, car cette femme, vois-tu, cette jeune fille dont je t'ai parlé.....

— Continue, continue!

— On dit que Dieu a mis tous les hommes sur la terre; elle, cette jeune fille, se croit une exception fatale, et elle se dit fille de Satan, puisqu'elle souffre comme les damnés.

— Je la plains.

— Ce n'est pas assez, Pujol, elle mérite plus que cela. C'est pour elle que je suis venu ici auprès de toi. Là-bas, là-bas, bien loin, elle parlait de toi souvent; elle t'a vu hier, elle n'en parle plus; elle t'a vu secourant le malheur, et elle s'est sentie frappée à l'âme.

— Il faut la faire venir: pourquoi ne t'a-t-elle pas accompagné?

— Parce qu'elle t'aime, Pujol, et qu'elle a compris encore qu'aimer tout seul était un enfer mille fois plus brûlant que celui où elle se consume.

— Qu'elle reste donc, car, de l'amour, Pujol n'en ressentira jamais : l'amour est une faiblesse et un malheur à la fois, et Pujol n'en éprouvera que deux dans sa vie, celui qu'il a eu pour sa mère, et l'amour de l'indépendance. Va dire cela à ta compagne.

— Cette compagne, c'est ma sœur.

— Eh bien! va consoler ta sœur.

— Non, son désespoir me tuerait; je réclame une escopette, des munitions : me veux-tu pour soldat?

— Je ne demande pas mieux. Jure de m'obéir.

— Je te le jure!

Pujol sortit de sa tente; il apprit à ses officiers que l'espion n'était pas un espion, et que l'armée comptait une recrue de plus.

Le gitano, qui se fit nommer Andreu, fut incorporé dans la compagnie de Taumareillas, et, quoique chacun admirât sa belle figure et sa tournure toute martiale, on se plaignit hautement que le vent n'agitât pas, la nuit comme un fantôme, un cadavre sous la corde qui avait été préparée avec tant de joie.

VII

UNE RÉVOLTE.

L'armée de Pujol était composée de Catalans, d'Andalous, de Basques, de Mayorquais, chassés de leur pays, traqués dans leur domicile clandestin pour vols ou assassinats. Tous ou presque tous avaient sur le corps quelque condamnation flétrissante; tous ou presque tous avaient habité les présides, les cachots, ou s'étaient échappés des mains des gendarmes et des *corrigédors* inhabiles à les garder. Pour des gens taillés de la sorte, les gros verrous, les fortes serrures, les triples murailles étaient sans puissance, et l'on en comptait au moins une trentaine au milieu de ces bandes redoutables que leurs amis dévoués avaient arrachés à la potence au moment même où le

moine, les pénitents et le bourreau les escortaient au lieu fatal.

Parmi ces compagnies, composées chacune de soixante-dix à quatre-vingts hommes, celle de Taumareillas surtout se faisait remarquer par son insatiable ardeur de pillage, d'incendie, de dévastation, d'assassinat. Pas un des scélérats de cette milice de sang n'avait su faire grâce à un ennemi désarmé et à genoux; pas un qui n'eût à se reprocher le meurtre d'un vieillard ou d'une femme implorant en vain sa miséricorde; et lui, le chef farouche de ces coquins, lui, Roussillonnais de naissance, s'était évadé des prisons de Sainte-Thérése, à Perpignan, pour venir grossir les rangs de Pujol dont on ne parlait dans tous les lieux abjects qu'avec admiration et amour.

En arrivant au milieu de ces hommes aux mains de fer, aux cœurs de bronze, à l'âme de boue, Andreu, l'espion, se sentit étouffer, et comme tout, dans sa démarche, dans la régulière beauté de ses traits et dans le tranquille courage qu'il avait montré lors de son arrestation, semblait lui assigner dans la suite le premier rang parmi eux, quelques-uns, offensés de cette supériorité qui les avait frappés, résolurent, selon leur barbare usage, de l'essayer dans quelque querelle, et de donner ainsi un insolent démenti aux prévisions de Pujol, qui avait présenté Andreu comme un coquin digne bientôt d'occuper un rang distingué dans l'armée. Le bitume qui fermente dans les poitrines de ces hommes ne tarde pas à éclater, et la journée ne devait pas se passer calme pour Andreu qui, pourtant, se tenait éloigné de ses nouveaux camarades qu'il regardait avec mépris. Pujol fut instruit par son fidèle Saletas des dispositions hostiles des soldats de Taumareillas contre Andreu; mais le vaillant capitaine avait répondu à son ami : — Le nouveau venu est un brave, il a du cœur comme toi et moi, je ne suis pas fâché que mon armée en soit instruite,

le courage se communique aux lâches par le contact. Mais va, Saletas, donne de ma part ce stylet à Andreu, dis-lui qu'il m'a servi longtemps, que je l'autorise à s'en servir à mon exemple contre tout gredin ami ou ennemi ; mais surtout, s'il y a rixe, je veux qu'elle ait lieu à armes égales. Si les coquins de la compagnie de Taumareillas se mettent deux ou trois contre Andreu, je t'autorise à le protéger, à le défendre. Va, mon ami, moi, je médite un projet que tu combattras sans doute, mais que je suis décidé à accomplir.

— Pujol, ici et partout, je suis ton ami, ton ami inséparable.

— Si je n'avais que des soldats de ta trempe, trois mille seulement, en quinze jours je serais à Madrid et maître de l'Espagne.

— Trois mille hommes dévoués comme moi feraient mieux que cela, Pujol, répondit Saletas en lui serrant fortement la main.

— Laisse-moi et va voir Andreu.

Saletas obéit. Le faux espion, accoudé sur un roc de granit, était absorbé dans une seule pensée, quand le lieutenant de Pujol s'approchant l'appela par son nom. Celui-ci tourna à peine la tête, et son regard, plein de tristesse et d'indifférence, lui demanda ce qu'il voulait.

— Je veux te parler au nom du capitaine.

— De Pujol ? dit Andreu en se relevant comme sous une violente commotion.

— Oui.

— Que veut-il ? qu'exige-t-il de moi ? Parle, je suis prêt.

— Il t'envoie ce stylet.

— Pourquoi faire ?

— Il sait qu'on murmure, qu'on t'accuse d'être véritablement un espion, il craint qu'on ne te menace, qu'on ne te frappe, et il veut que tu te défendes.

— Donne-moi ce stylet, remercie Pujol, et, puisqu'il veut que je me défende, assure-le que je le ferai assez bien pour mériter son estime. Pujol ne t'a plus rien dit ?

— Plus rien.... Comment vont tes blessures ?

— Je n'y ai pas songé. Pourquoi Pujol n'est-il pas venu avec toi ?

— Il médite une attaque pour demain.

— A la bonne heure.

— Tu es donc décidé à te bien battre ?

— Oui, surtout si je suis près de Pujol. Mais, sois tranquille, il entendra parler de moi, que je sois près ou loin de lui.

— Dis-moi encore ; aimes-tu Pujol ? l'aimes-tu bien ?

— Comme un frère.

— Sois donc le mien.

— J'accepte. Ton nom ?

— Saletas.

— Saletas, je suis ton frère à tout jamais.

Il y avait dans la voix, dans les regards du jeune Andreu une exaltation si fébrile, que Saletas en fut ému, et que le sentiment de préférence qu'il lui avait déjà accordé devint en un instant une de ces affections puissantes qu'on n'éprouve guère que lorsqu'on a longtemps souffert ensemble. Les deux nouveaux amis se séparèrent ; Saletas se mit en devoir d'exécuter les ordres de Pujol, et Andreu reprit la place qu'il venait de quitter.

La nuit qui précéda cette journée si bien remplie avait vu quelques-uns des plus hardis maraudeurs de la compagnie de Taumareillas fouillant aux alentours du lieu où s'était passée la principale attaque du convoi ; et dans une grange incendiée ils s'étaient emparés de plusieurs barils de ce vin capiteux de la Catalogne qui brûle et fait bondir. Selon les statuts de Pujol, le butin fait en linge, en meubles, en provisions de bouche, par un ou plusieurs hom-

mes, leur appartenait exclusivement, et ils pouvaient en disposer à leur gré sans que leur chef fût en droit d'intervenir. Il résultait de cette permission donnée à tous, de ce privilége de chacun, que l'ardeur du pillage était la première passion des soldats de Pujol après celle de l'assassinat, et que l'égoïsme étouffait en eux toute noble et généreuse pensée en faisant germer dans leur âme une basse et honteuse cupidité.

Le vin avait donc commencé la fête des damnés, le fer et le sang devaient l'accomplir. Le délire bachique de pareils hommes ne pouvait se museler que par les chaînes ou la mort, et Pujol même, le redoutable Pujol qui avait percé tant de poitrines, n'était pas toujours sûr de triompher de la révolte.

Un de ses parents, actif, indompté comme lui, avait déjà péri dans une de ces secousses qui agitaient tant de bras frénétiques; et son frère Mathias, né bon, généreux, humain, qui ne s'était jeté là qu'afin de protéger son frère, mais que la chaleur de la bataille mettait souvent au niveau de ses camarades, était alité en ce moment et souffrait d'une fièvre aiguë occasionnée par de récentes blessures.

Garcias et ses soldats jouaient à la manille les piastres gagnées au partage; deux autres compagnies en faisaient autant aux postes qu'elles occupaient; mais Saletas, docile aux ordres de son ami, veillait auprès de la bande écumeuse de Taumareillas et tenait ses affidés en haleine de ce qui allait se passer.

— Tu ne viens donc pas boire avec nous, dit un nommé Ripoll d'une voix creuse entrecoupée de hoquets fétides, en s'adressant au jeune Andreu?

— Je n'ai pas soif.

— On a toujours soif en présence d'un baril de bon vin catalan; et si tu ne viens pas, nous croirons que c'est par dédain.

— Vous aurez tort : mais je ne veux pas boire.

— Et si nous t'y forcions ?

— Qui, nous?

— Moi, par exemple.

— Tu n'es ni assez fort ni assez brave pour cela.

Il y eut un long murmure de menaces parmi les camarades de Ripoll, et Saletas, qui feignait de dormir en écoutant ces interpellations et ces réponses, essaya si la lame de son poignard sortait librement de sa gaîne et rajusta sur le bassinet de son pistolet de camp l'amorce que le mouvement avait un peu dispersée.

— Sais-tu bien, poursuivit Ripoll en se relevant, que tu as l'air de nous menacer et que j'ai pour habitude de répondre avec mon stylet à toute provocation.

— Qu'importe à celui que tu provoques, s'il a un stylet aussi ?

— En as-tu un ?

— Oui, et bien trempé, à ce qu'il paraît.

— Veux-tu l'essayer contre le mien?

— Je ne le désire pas; mais, si tu m'y forces, je me défendrai.

— Défends-toi donc, car je te crois plus de cœur à la langue que dans la poitrine.

— En cercle, ici! s'écria Taumareillas qui avait excité Ripoll par ses gestes et ses regards de loup. Il faut que l'espion paye sa bienvenue. A chacun des deux combattants une couverture, et que nul ne dépasse la limite que je vais tracer.

Les deux champions se dressèrent. Ripoll, aidé des siens qui l'excitaient encore, se couvrit le bras gauche d'une petite couverture descendant flottante de deux pieds; Andreu en fit autant sans se hâter, sans montrer la moindre émotion, et dit, avant de s'armer du poignard :

— Songe bien, Ripoll (car je t'ai entendu nommer),

songe bien à ce que tu vas faire; et vous tous je vous prends à témoin que je suis provoqué.

— Cela ne regarde personne, répliqua Ripoll en colère, le vin est tiré, il faut le boire. Tu es là, moi ici, tu as ton manteau, moi le mien, chacun de nous tient dans sa main droite le manche de son poignard, voyons où se plantera la lame.

— Dans ta poitrine, si tu approches.

— Pare donc ce coup, gredin!

— Et toi celui-ci, misérable!

Un cadavre était à terre, celui de Ripoll : le cœur avait été percé; chacun suivait de l'œil le sang qui sortait à grands flots, et Andreu dit à demi-voix :

— Je l'avais prévenu.

— Ce n'est pas assez, répondit Avila, un cousin de Ripoll, son frère par ses crimes, tu as une autre poitrine à frapper.

— Et après celle-ci une autre, s'écria Laurens Rivol.

— Et après celle de Laurens la mienne, dit Marchena.

— Cela est bien lâche, repartit Andreu, de se liguer vingt contre un.

— Cela est plus que lâche! s'écria à son tour le généreux Saletas en s'élançant au milieu des combattants comme un taureau furieux. Oui, cela est méprisable et vil, cela mérite châtiment, et c'est moi qui me charge de l'infliger. Veux-tu donc, Taumareillas, essayer ton stylet contre le mien? Je consens à descendre pour me faire ton égal.

— Saletas, tu me connais et tu sais si jamais j'ai refusé une rencontre avec qui que ce soit. Mais je connais aussi Pujol, et je crains sa colère, si je ne crains pas ton poignard.

— Eh bien! donc, avec un des tiens; car ce jeune homme ne se battra pas deux fois.

— Tant que l'on voudra ! s'écria vivement Andreu, et avec qui voudra !

Puis, s'adressant à Saletas à côté de qui il s'était fièrement placé :

— Tu resteras neutre dans cette querelle, lui dit-il, elle ne regarde que moi seul, Pujol a trop besoin d'un homme de ta trempe. Ainsi donc, avec moi, et qu'on nous laisse le champ libre ; je veux donner un camarade au cadavre de Ripoll.

Taumareillas furieux en appela à tous ses soldats de l'insulte qu'il disait avoir reçue. Il les excita hautement à la révolte. Poussé par la rage, il osa vomir contre Pujol lui-même les imprécations les plus terribles et alluma une sédition générale. Saletas fit entendre un vigoureux sifflet ; ses soldats s'élancèrent ainsi que des bêtes fauves à la rencontre de ceux de Taumareillas qui se dirigeaient déjà vers la petite maison barricadée où les munitions et les escopettes en faisceaux dormaient à l'abri de la pluie ; et toute l'armée debout se vit bientôt prête à combattre pour ou contre Pujol, car c'était en effet lutter contre le chef suprême que de s'attaquer à son ami, à son premier lieutenant.

Re'enu, comme je l'ai dit, près de son frère alité dans une grange isolée, Pujol n'entendit pas tout d'abord les premiers cris de la révolte qui levait une tête audacieuse ; en s'approchant de la croisée, le retentissement bien connu du sifflet de Saletas arriva jusqu'à lui ; il ouvrit promptement les volets, il jeta un regard perçant sur la plaine et aperçut, armés déjà de leurs poignards et de leurs grands couteaux, les soldats de trois compagnies prêts à en venir aux mains et se menaçant par les blasphèmes les plus épouvantables. « Ne bouge pas, dit-il à son frère, il y a là-bas du sang qui coule, malheur, malheur à qui me forcera de punir ! »

Pujol se saisit de ses armes et s'élança vers la mêlée. Les soldats de Saletas, guidés par leur intrépide chef blessé à l'épaule, cédaient le terrain, accablés qu'ils étaient par le nombre; et Andreu, toujours à côté de l'ami dévoué du terrible capitaine, avait déjà étendu à ses pieds deux coquins qui le serraient de trop près. De l'autre côté du camp accouraient aussi ceux qui, placés là en embuscade, pensaient que leur présence serait plus efficace auprès de Pujol. Celui-ci, presque seul d'abord, volait plutôt qu'il ne courait vers son fidèle Saletas; mais voyant venir derrière lui les postes d'avant-garde : « A moi, les bons ! s'écria-t-il d'une voix de tonnerre, à moi, les bons, et point de quartier ! » Son sifflet d'alerte retentit après sa parole, et Francesco Marini lui dit le premier, en se signant suivant son habitude : « Me voilà. »

— J'y comptais, ami, reprit Pujol; fais comme moi et tu vas voir comme je travaille.

Au coup de sifflet du capitaine, les révoltés s'étaient un instant arrêtés frappés de stupeur. Ils savaient tout ce qu'avait de puissance l'homme qui était parvenu à soumettre tant d'hommes invaincus jusque-là, et avec la crainte du châtiment s'éleva dans leur âme le remords de l'avoir mérité.

Aussi, dès que Pujol fut arrivé au milieu du tumulte, peu d'entre les mutins osèrent jouer du poignard, tandis que celui de Pujol, poussé par son bras nerveux, faisait de profondes trouées et choisissait ses victimes avec discernement. C'étaient des cris et du sang, c'étaient des imprécations et des blasphèmes, c'étaient la rage et le désespoir, c'étaient des menaces à Dieu et des invocations à Satan. Sur la même ligne, le capitaine, les lieutenants Saletas, Garcias, le jeune Marini qui frappait en fermant les yeux, et Andreu qui taillait en ouvrant les siens, cherchaient les poitrines les plus téméraires, et bientôt Pujol et ses amis n'eurent plus qu'à frapper sur le dos des fuyards. Un nou-

veau sifflet du chef retentit, le carnage cessa, les bras se reposèrent, les cœurs battirent moins fort, et l'on se regarda de part et d'autre sans que nul osât faire un pas pour châtier ou se venger.

Pujol debout, irrité, promenant sur cette scène une prunelle furieuse, dit avec un accent à faire trembler les coupables : « Assis! tout le monde assis!... » Et l'on obéit. « Toi, mon brave Saletas, à mes côtés; toi, volontaire Andreu, tout près aussi; toi, Marini, derrière moi; nous formons le conseil qui va juger et punir. Et vous, canaille incorrigible, vous qui n'êtes bons qu'à piller et qui n'avez de cœur que pour la révolte, voyons si vous vous jouerez encore de ma clémence. Je veux savoir comment a commencé cette révolte, et malheur à qui ne dira pas la vérité! »

Saletas instruisit Pujol de la conduite insolente des soldats de Taumareillas et de la bravoure d'Andreu.

— Andreu est caporal, dit Pujol; à la première affaire il sera sergent.

Puis, s'adressant à Taumareillas qu'il appela d'une voix brève et sévère :

— N'est-ce pas, lui dit-il en le serrant à la gorge, que tu ne m'attendais pas sitôt? N'est-ce pas, brigand, que la vie te pèse? Eh bien! misérable, je veux t'en laisser écraser encore; ton sang ne doit pas plus souiller mon poignard que ton front ne doit arrêter une de mes balles. A moi, dix soldats de sa compagnie! poursuivit-il.

Les dix soldats se présentèrent.

— A genoux! dit alors Pujol à Taumareillas, à genoux et lève la tête; si tu la baisses, ta dose sera double. Allons, enfants, que chacun de vous passe devant lui, que chacun de vous lui crache à la face et lui applique un vigoureux soufflet sur la joue. Gare à celui qui fera mine de ne pas frapper de toute la vigueur de son bras.

La sentence fut exécutée, et Pujol, poussant ensuite Tau-

mareillas du pied, le fit tomber face à terre et le pressa de son talon en lui disant :

— Maintenant, vis encore, chien. Te voilà baptisé indigne. Mais, ce n'est pas tout, il y a ici d'autres coupables qui, sans avoir mérité ton châtiment, doivent servir d'exemple à ceux qui seraient tentés de les imiter un jour. Qu'on me les nomme.

Trois soldats furent désignés par leurs camarades mêmes, et Pujol, saisissant son pistolet, fit sauter la cervelle au premier. Il allait percer de son stylet la poitrine du second, quand Andreu s'élança et lui dit :

— Grâce, capitaine; il s'est battu contre moi, et il s'est battu en brave.

— Qu'il en soit fait ainsi, répondit le capitaine, je n'ai rien à te refuser aujourd'hui.

— Toi, qui m'es aussi désigné, dit-il encore à celui qui croyait réciter déjà ses dernières oraisons, tu t'absoudras de ton crime à la première affaire. Puis-je y compter?

— Je te le jure, Pujol.

— Cela suffit. Maintenant, qu'on enterre les cadavres et que les capitaines de chaque compagnie, hormis Taumareillas qui est dégradé, me suivent à mon poste.

Andreu prit le bras de Saletas et lui dit à voix basse :

— Laissons-les s'éloigner, j'ai un secret à t'apprendre.

— Les voilà loin, que veux-tu?

— Je suis blessé, peut-être à mort.

— Et tu ne l'as pas dit?

— Je ne le savais pas... Soutiens-moi, je faiblis, la blessure est sur la poitrine, elle saigne peu, mais elle est profonde.

— Veux-tu que j'appelle?

— Non

— Pourquoi?

— Tu vas le savoir.

Andreu tomba. Saletas le prit dans ses bras, appuya sa tête sur ses genoux, déchira sa chemise, et s'écria :

— Ciel! une femme!

— Tais-toi, dit la gitana Beppa d'une voix affaiblie, tais-toi, et qu'il l'ignore jusqu'après ma mort.

Saletas chargea la jeune fille sur ses épaules, se retira sous sa tente, fit appeler le chirurgien qui rassura le brave lieutenant après avoir examiné la plaie et attiré le sang au dehors. Beppa s'évanouit, doucement posée sur d'épaisses couvertures qu'on lui avait préparées, et le lendemain, en ouvrant les yeux, elle vit à côté d'elle Pujol attendri qui lui pressait la main.

— Tu sais donc tout maintenant, lui dit la jeune fille. Veux-tu que je te parle encore de ma sœur?

— Oui, parle-moi de toi.

— Je me nomme Beppa, Pujol.

— Eh bien! Beppa, je suis ton frère.

— Mon frère!... J'attendrai.

VIII

LE DRAME.

La révolte était apaisée, mais non les colères; et cette bande redoutable de scélérats, qui ne fraternisaient que pour le crime, vécurent désormais dans la haine les uns des autres. S'ils avaient pu deviner une terre où leur tête eût pu reposer tranquille, peut-être auraient-ils dit un adieu éternel à cette vie de fatigues, d'embûches, de combats et de meurtres dans laquelle ils se vautraient depuis si longtemps.

Mais, si le cœur des hommes de Pujol se taisait vite au

souvenir du passé, en revanche parlait-il haut dès qu'il s'agissait dans l'avenir d'une vengeance, d'un assassinat. Aussi, nul enrôlé dans la milice redoutable ne s'éloignait-il du camp sans avoir bien fouillé à sa ceinture pour y sentir le manche de son poignard.

Comme la vie devait glisser belle et joyeuse au milieu de tant et de si douces émotions!

Taumareillas, on le devine bien, n'était pas le moins irrité de ceux à qui l'émeute avait été funeste, et il s'était bien promis de laver avec du sang les honteuses flétrissures gravées sur sa face. Il lui fallait, à lui, plus d'une victime : Saletas, Andreu et surtout Pujol ne devaient, selon ses espérances, mourir que de sa main; et, pour l'accomplissement de ses projets, il aurait vendu à Satan l'âme de sa mère.

Taumareillas était un de ces êtres incomplets, difformes, qui ne comprennent guère que la bassesse et l'abrutissement; nés pour le meurtre, destinés au gibet, et qu'on devine du premier coup devoir appartenir au bourreau et à l'enfer. Expliquez cet anathème de Dieu. Toute la famille de Taumareillas, honnête et pauvre dans le Roussillon, était considérée et bénie au village qu'elle habitait, et les crimes de celui dont nous parlons n'avaient rien fait perdre aux honnêtes parents de l'estime dont on les entourait.

Cependant Pujol, auprès de la couche de Beppa qui s'emparait de ses affections sans qu'il cherchât désormais à les lui disputer, se sentait quelquefois rappelé vers le projet qu'il avait si longtemps médité, et alors ses traits, ordinairement calmes et graves, s'assombrissaient, et ses yeux d'aigle se voilaient de larmes.

— Ce n'est pas moi, au moins, qui t'attriste? lui disait Beppa en lui prenant la main et d'une voix caressante.

— Toi, belle fille! Non, non, tu es au contraire un

baume au mal qui me ronge, tu me consoles même dans l'avenir !

— Il est donc bien triste ton avenir?

— Oui, Beppa.

— Ne peux-tu le changer? faire mentir le destin?

— Non, il faut obéir à la fatalité qui commande.

— Pourquoi refuses-tu de me confier tes peines?

— Tu en souffrirais la première et j'aurais une affliction de plus, car il en sera ce que j'ai arrêté.

— Pujol, crains-tu un poignard?

— J'ai le mien; et puis, qu'est-ce que la mort pour qui la regarde en face et de si près chaque jour?

— Tu as raison.

— Tiens, Beppa, cesse de m'interroger, je serai muet jusqu'à l'événement; dès qu'il sera accompli, dès qu'il n'y aura plus possibilité de retour, alors seulement toi et Saletas en serez les premiers instruits; le reste obéira parce que j'aurai commandé.

— Tu te flattes, ami : ton armée te redoute plus qu'elle ne t'aime; elle cède encore à la puissance de ta volonté; mais il y a ici bien des stylets qui frappent dans l'ombre et par derrière.

— C'est vrai; et j'ai bien souvent envie d'épargner à un bras ennemi la peine qu'il voudrait bien prendre.

— Pujol, ce soir je redeviens gitana, ce soir je vais à la recherche de ceux que j'ai quittés.

— Toi, Beppa?

— Oui, moi; tu flétris mon âme, tu ne me comprends pas, tu ne me comprendras jamais.

— Pardon, Beppa; mais si tu savais quelles tortures me déchirent!

— Donne-m'en la moitié si tu ne peux me les donner toutes; est-ce qu'on souffre à deux?

— Eh bien! encore trois jours.

Les rapports que le chef de la bande si fatale aux Français recevait de tous côtés lui étaient donnés, tantôt par des moines fanatiques, tantôt par des muletiers, tantôt aussi par des femmes vêtues en mendiantes, et voyageant souvent avec les convois ennemis qu'elles abandonnaient dans un défilé ou au passage difficile de quelque torrent.

La guerre devenait plus désastreuse que jamais; Figueras, Rosas, Gerone, Barcelone, hérissées de canons, flanquées de soldats, protégeaient, il est vrai, par d'audacieuses sorties, les convois de recrues et d'argent exigés par les nécessités d'une campagne désastreuse; mais, hélas! que d'assassinats loin des villes, que de cadavres dans les grandes routes et jetés aux vents sur les branches des oliviers ou des figuiers des campagnes! Les loups et les oiseaux de proie ne manquaient pas de vivres dans la Catalogne à l'époque dont nous déroulons quelques sanglantes pages, et le deuil des familles se portait sans qu'on sût presque jamais de quel côté était parti le coup qui avait frappé la victime. Oh! bien des larmes ont coulé avec le sang qui engraissait alors les plaines et les montagnes de cette malheureuse province.

Revenons au camp.

La jeunesse, la sérénité d'âme et la force de caractère avaient hâté la guérison de Beppa, qui faisait souvent d'assez longues promenades appuyée sur les bras amis de Saletas et de Pujol, à qui elle racontait les mille incidents de sa vie passée, les mille déchirements de son cœur, avec ce dramatique langage qu'elle seule savait trouver, et que comprenaient à merveille ses deux nouveaux camarades. Le costume de miquelet qu'elle portait toujours lui donnait une physionomie tout à fait ravissante, et plus d'un soldat de l'armée se disait en la voyant passer : Gare à la fière Catalane à qui ce drôle déclarera son amour.

Ces promenades intimes, ces conversations familières,

où trois cœurs se trouvaient si bien à l'aise, n'avaient pourtant pas assez de puissance sur Pujol pour dérider son front où passaient de sombres et rapides nuages; et ni Beppa, que nous appellerons toujours Andreu, ni Saletas, si chaud dans son amitié, ne pouvaient rien lui arracher du secret qu'il s'obstinait à garder.

— Il aura son exécution, leur disait-il souvent, je l'ai résolu, irrévocablement résolu, et si je vous le confiais j'aurais à coup sûr à vous combattre.

— Puisqu'il en est ainsi, nous te promettons une obéissance aveugle, répondait Saletas.

— Et puis il n'est pas juste que tu souffres de tes combats, poursuivait Andreu.

— Vous me connaissez, amis; je vous ai résisté jusqu'à ce jour, je résisterai encore, et vos prières hâteraient mon départ.

— Ton départ, Pujol! s'écria Beppa, comme frappée d'un malheur imprévu.

— Une absence de trois jours seulement.

— Seul?

— Seul.

— Pas un camarade avec toi?

— Si, mon poignard. Je vous ai dit maintenant tout ce que je voulais vous dire; je défends toute autre question.

— J'obéirai, dit tristement Andreu; mais je devine.

— Si tu devines, j'avouerai; parle.

— Tu aimes, Pujol, et tu vas voir celle que tu aimes.

— Enfant!

— Jure-moi que je me trompe.

— Par l'affection que tu m'as inspirée, Beppa, tu te trompes.

— Me voici donc tranquille et heureuse.

— Ma tendresse, ajouta Saletas, aurait pourtant voulu

davantage ; mais, puisqu'elle est si méconnue; je tâcherai d'en modérer la violence.

— Toi, lui répondit Pujol, tu ferais mieux de te taire, et si je savais qu'il se trouvât au monde un homme qui eût pour un autre homme une tendresse égale à celle que je te porte, j'irais lui en demander raison le stylet à la main.

— A la bonne heure ! voilà de bonnes paroles dont je serais un ingrat de ne pas être fier et touché.

— Je ne dirai à personne l'absence que je médite, poursuivit Pujol plus à voix basse en voyant venir à lui deux de ses officiers ; vous, mes amis, tâchez qu'elle demeure secrète ; je craindrais pour vous la mutinerie des coquins.

Les deux nouveaux venus se mêlèrent à la conversation intime que nous venons de rapporter ; mais elle changea aussitôt d'objet.

— Eh bien ! mes braves, leur dit Pujol, est-ce qu'il y a du nouveau?

— Oui, du nouveau ancien, comme ils ont l'habitude de nous en donner.

— Qui ?

— Eux, les Français, ces pourchasseurs de moulins à vent !

— Ah ! ah ! ils ont la qualité *des tambours, plus on les bat, plus ils font de bruit.* Mais qu'est-ce donc?

— Des nouvelles du quartier général des Français.

— Que disent-elles? Chantent-elles toujours des triomphes? assurent-elles que tout leur argent est arrivé à Barcelone? que pas un de leurs soldats n'a été tué? qu'un seul de leurs hommes a eu une mèche de cheveux brûlée? Sur mes mille braves, en ont-ils égorgé six mille?

— Lis, tu le sauras.

Pujol prit l'ordre du jour du général apporté par un espion, et lut à demi-voix, en s'interrompant de temps à autre par quelque rapide réflexion.

« Le général Maurice-Mathieu, commandant en chef...
« etc., etc., etc.

« L'armée vient de se couvrir de gloire. »

— Oui, la nôtre.

« Un convoi de vivres et d'argent a été attaqué dans le
« défilé de Puerta par six mille brigands. »

— La peur grossit les objets. Quant à brigands, j'avoue que nous ne sommes pas de petits Jésus.

« Qui, des hauteurs où ils s'étaient lâchement postés,
« ont fait un feu nourri sur nos braves. »

— C'est vrai, ça.

« Il en est d'abord résulté un peu de désordre. »

— Quel peu !

« Mais on s'est bien vite rallié; nos voltigeurs ont gravi,
« l'arme au bras, les côtes élevées, en ont débusqué les
« bandits, et les ont poursuivis la baïonnette aux reins
« jusque dans les montagnes, d'où la nuit nous a chassés.
« Si nous avons à regretter la perte de quelques-uns de
« nos meilleurs soldats et de notre caisse, du moins la
« terrible guérilla est-elle à jamais détruite ; et l'on ajoute
« même, ce qu'on a su par des prisonniers, que Pujol
« avait perdu la vie dans cette sanglante affaire. Vingt
« mille francs sont promis à qui apportera au général la
« nouvelle certaine de la mort de ce scélérat. »

Pujol ôta son chapeau. Merci, général, merci. Vingt mille francs! je vaux mieux que cela... Ah! j'ai été tué! ah! on met ma tête à prix!... Savez-vous bien que vous mériteriez que je vous punisse de votre ingratitude?

— Que dis-tu, Pujol? s'écria Saletas avec un regard scrutateur.

— Rien, rien.

— Cependant, tes paroles...

— Je te défends de les interpréter.

— Il suffit.

Andreu nourrissait aussi des projets qu'il gardait au fond de l'âme. Il avait étudié les démarches et les regards de Taumareillas, et il ne doutait pas que ce scélérat ne méditât de sinistres résolutions contre Pujol. D'un autre côté, il ne perdait guère de vue celui à qui il avait voué son existence, et il eût été difficile au chef de la bande de lui cacher ses démarches les plus secrètes.

Le temps était froid, l'hiver, si redoutable sur ces montagnes, déployait à l'air ses larges nuages chargés de neige, et les rapides bouffées du Nord soufflaient avec une violence à déraciner les pins robustes, les bouleaux et les châtaigniers qui avaient bravé tant de colères.

L'armée s'abritait de son mieux dans les maisonnettes éparses et sous ses couvertures; mais l'hivernage était impossible sur les hauteurs et l'on demandait à haute voix à descendre dans la plaine.

Nul ordre n'arrivait cependant. C'est que Pujol avai quitté le camp.

Il était dix heures à peine; la porte de sa chétive retrait s'ouvrait doucement, et le capitaine glissait dans les téné bres. Mais la tendresse alarmée dort peu. Andreu avait v son ami et s'était avancé furtivement sur ses traces, arm d'un pistolet et d'un poignard. Pour abréger le chemi qu'il devait franchir, Pujol s'était dirigé vers les haute crêtes des montagnes dont il connaissait si bien les diffi ciles sentiers, et Andreu le suivait de loin pour ne pas e être aperçu. Le premier, d'ailleurs, dans la parfaite con viction d'avoir bien caché sa fuite, ne songeait pas à re garder derrière lui et hâtait sa marche en homme impa tient d'arriver.

A minuit, pourtant, Pujol fit halte et se reposa quelqu instants au pied d'un chêne noir qui se dessinait da l'ombre comme un gigantesque fantôme. Andreu se blott sous une roche nue que le givre commençait à blanchi

et le pauvre piéton ne se réchauffait qu'au feu de sa tendresse. Pujol reprit sa route en fredonnant un chant d'indépendance, et Andreu s'était levé pour le suivre, quand du côté opposé le sourd retentissement de quelques pas le force à l'immobilité. Ses yeux inquiets fouillent à travers les roches et les broussailles, il se penche, se couche, se redresse pour mieux voir et entendre, et il aperçoit enfin, debout sur un monticule, la silhouette d'un homme qui semble chercher sa route ou délibérer sur un parti à prendre. C'est à lui désormais que va s'attacher Andreu; c'est lui surtout qu'il ne quittera plus du regard : car, qui donc peut se jeter ainsi, seul, dans ces terribles solitudes, sous une neige glacée, pendant une nuit sombre, si ce n'est le dévouement ou le crime?...

L'homme était descendu de son observatoire et avait poursuivi sa marche dans la direction même d'Andreu qu'il venait de dépasser en le frôlant presque de son manteau. Cet homme, c'était Taumareillas à la piste de Pujol.

Mais les flocons de neige commençaient à tomber avec une violence extrême, et, s'il fallait à l'un des piétons toute son adresse de montagnard pour ne pas rouler dans les précipices qui bordaient le route, il fallait à l'autre toute sa haine pour le guider à travers les ravins; il fallait surtout au troisième toute la passion qui le brûlait pour ne pas laisser fuir trop loin de lui le scélérat dont il voulait faire justice, puisque le ciel ne daignait pas s'en charger. Pujol avait hardiment pris son élan vers les sommets les plus aigus; et lui, intrépide contre les hommes et contre les éléments, secouait souvent ses vêtements épais pour se dégager du réseau qui l'emprisonnait et se contentait de dire, en modulant sa phrase comme un désœuvré poursuivi par l'ennui : « Quel chien de temps! quel chien de temps! »

La nuit devenait sombre et ténébreuse par la blancheur

même des éclatantes zones neigeuses poussées en tous sens selon la direction des vents et des roches; le chaos était là avec toute son obscurité et son vacarme; l'ouragan soufflait avec toute sa fureur et faisait crier les roches aiguës, l'avalanche menaçait de chaque côté : rester, c'était mourir; avancer, c'était courir à une mort inévitable; et Pujol chantait toujours : « Quel chien de temps! quel chien de temps! » sur l'air d'une romance catalane, comme refrain d'une gaie ségadilla. Ainsi font les grands courages qui se retrempent aux obstacles et aux dangers. Pujol avait pris une détermination; il s'était jeté dans les montagnes pour arriver plus tôt au but : il fallait que les montagnes fussent franchies, et le ciel même n'était pas de force à lui faire rebrousser chemin. Mais les deux autres voyageurs, où les chercher au sein de ces tourbillons, gravitant sans cesse de cime en cime, d'aspérité en aspérité, et se déchirant avec fracas contre un pin noir ou un chêne noueux qu'ils entraînaient dans leur naufrage? Peut-être les retrouverons-nous, peut-être la tempête céleste leur aura-t-elle fait grâce. Pujol, plus fort que l'obstacle, avait atteint la crête la plus élevée de la montagne et commençait à descendre; le long et solide bâton qu'il avait ramassé dans la route lui servait en même temps de guide et d'appui, et cependant il s'aidait encore de ses mains vigoureuses et de la pointe de son poignard pour s'ouvrir un sentier où son pied pût sûrement reposer. Il avait bien là-bas, là-bas, devant lui, une plaine immense que l'étincelle électrique lui montrait à de longs intervalles; mais le péril et la mort étaient sur sa tête, à ses côtés, et la neige tombait avec plus de violence que jamais.

Tout à coup, pareil au retentissement de mille tonnerres, un craquement épouvantable se fait entendre. La redoutable avalanche se déchaîne pour tout usurper, l'ouragan la saisit par les épaules et la pousse en avant; elle se

blottit comme pour résister, s'engouffre, se redresse, grandit, étend ses bras, attire avec elle tout ce qu'elle touche, tout ce qu'elle heurte, tout ce qu'elle aspire; elle devient colosse immense; elle fait encore un pas, elle se rue avec des mugissements à ébranler le monde, elle roule, elle envahit, elle pulvérise; et Pujol, cramponné à une masse de granit, est saisi dans le courant et roule avec les mille débris de branches d'arbres, de troncs déracinés qui vont combler la profonde vallée. « Adieu, mes bons! » s'écrie notre intrépide. Et ses mains se déchirent, et ses épaules se meurtrissent, et son corps se crevasse....... Dieu!..... il trouve un appui, ses doigts le saisissent, c'est une puissante racine horizontale, née dans les anfractuosités d'une roche vieille comme la création; le voilà suspendu sur l'abîme; il appelle, la tempête seule lui répond; ses pieds cherchent un soutien et trouvent une faible saillie où ils s'étayent à peine. Mais pourquoi retarder ainsi une mort qui, s'il le veut, sera si prompte? Pourquoi lutter contre le ciel et l'enfer ligués ensemble? Et cependant il tient ferme, et il espère encore donner un démenti au ciel et à l'enfer.

L'âme de Pujol n'a jamais compris l'impossible, et son corps est au niveau de son âme. Mais ses forces l'abandonnent, il n'ose pas regarder sous lui; car si l'on n'aime point à voir le fer brûlant qui va vous percer le cœur, on détourne aussi les yeux des rochers contre lesquels va se briser votre crâne. Il ne prie pas, lui, il a depuis son enfance oublié toute pieuse oraison, mais il jure et vomit avec fureur mille horribles blasphèmes, et de temps à autre son éternel : «Quel chien de temps! quel chien de temps! » revient à sa bouche écumeuse.

Depuis un quart d'heure il était là, solidement cramponné à la branche robuste; mais il fallait en finir avec la douleur, et, après une épouvantable invocation à Satan,

un éclair brise la nue, Pujol dit adieu au monde; il ose enfin regarder le gouffre qui doit à jamais l'engloutir...

Il était à deux pieds du sol, d'un sol tranquille, à vingt pas d'une cabane respectée par l'ouragan et l'avalanche.

— Qu'on ne me dise plus qu'il n'y a pas de diable, s'écria-t-il, il y en a, j'en suis sûr maintenant, et mon projet s'accomplira.

En un instant il arriva à la cabane. Elle était habitée par un brave homme et une brave femme qui priaient en ce moment au pied du crucifix d'ivoire pour les malheureux voyageurs égarés sur la montagne.

— L'hospitalité! dit brusquement Pujol en poussant du pied la petite porte mal jointe.

— Entrez, répondit le patron, et remerciez Dieu de vous avoir conduit jusqu'ici.

— Est-ce qu'il y aurait un Dieu comme il y a un diable? se dit tout bas le bandit.

— Vous êtes bien meurtri, poursuivit le vieillard, avez-vous besoin de secours?

— D'un peu de repos seulement.

— Vous pouvez en prendre tant que vous voudrez. Aussi bien, êtes-vous le second que nous avons eu le bonheur de recueillir cette nuit.

— Ah! on est déjà venu vous visiter?

— Oui, un rude miquelet; guère dévot, celui-là.

— Il vous a dit qu'il était miquelet?

— Il nous l'a dit, et nous avons compris à ses manières brutales, à ses regards de loup, qu'il devait être de l'armée de Pujol; aussi avons-nous tremblé qu'il ne nous assassinât.

— C'est donc une armée de brigands que l'armée de ce chef de guerilleros?

— Une armée de démons, et leur capitaine!... Signe-toi, ma femme; signez-vous aussi, vous.

Pujol fit le signe de la croix en souriant, jeta quatre astres sur une table délabrée et se leva.

— Voilà pour payer votre charité, leur dit-il ; le temps e presse, je suis forcé de partir. Adieu, mes braves gens, suis Pujol !

— Ave Maria !

— C'est cela, priez, priez ; qui sait ? peut-être que vos aroles arriveront quelque part.

— C'est l'antechrist, murmura le vieil homme en appro- iant du feu quelques feuilles de laurier bénit le jour des meaux.

— C'est l'antéchrist ! répondit la femme agenouillée.

Le miquelet qui avait passé une partie de la nuit dans cabane des bonnes gens était Taumareillas, poussé là ır la tempête. Dès que le ciel se fut un peu remis au beau, reprit son chemin, et, dans son ardeur de vengeance, il ·ava quelque temps encore le danger qui se présentait à ıaque pas. Il avait pris, lui, un chemin de traverse dédai- ıé par Pujol, et il savait bien que celui-ci ne pouvait l'a- ›ir dépassé, pour peu que l'avalanche, dont le fracas s'é- it fait entendre au loin, l'eût retenu en route.

Ainsi placé en embuscade derrière une haie naturelle de oisetiers sauvages, comme un loup qui attend sa proie, sa ›itrine bondissait d'impatience et une écume jaunâtre obulait sur les deux coins de sa grande bouche. Au plus ger mouvement des branches qui gémissaient encore sous brise, il plaçait le doigt sur la détente de sa carabine, il avançait traîtreusement la tête pour jouir plus tôt de présence de celui dont il voulait la vie. Mais, Beppa, la ›néreuse fille, avait aussi, elle, suivi à la piste, ainsi qu'une ›nne qui guette une hyène, le bandit Taumareillas, et ieu seul aurait été capable de le lui faire perdre un seul stant de vue. Les cris de l'ouragan, les voiles épais de la ›ige tourbillonnante, les aspérités des rocs, les crevasses

dans lesquelles on roulait tour à tour, y avaient perdu leur puissance, et Beppa était l'ombre qui s'attache au corps. Beppa, guidée par son amour, ne voyait qu'une seule chose sur ces montagnes, la silhouette d'un assassin.

Cependant, dans le lointain, pointe une tache noire qui se meut et grandit. Elle disparaît, se montre et s'efface de nouveau, et la haine de Taumareillas et la tendresse de Beppa ont reconnu Pujol. Taumareillas écarte de sa main gauche quelques petites branches qui peuvent le gêner, il se place à genoux à deux pas du sentier que doit bientôt franchir son capitaine, il ôte son chapeau pour plus de liberté, il écoute encore, il appuie la redoutable escopette sur son épaule; Pujol bondit toujours en sifflotant; il est là, tout près...

Un coup part, un homme tombe..... c'est Taumareillas.

L'intrépide Pujol s'élance le poignard à la main.

— Toi, Beppa! s'écrie-t-il d'une voix terrible en la voyant debout et calme sur une roche.

— Moi! oui, moi et un cadavre, regarde!

— Viens! viens, et pardonne-moi, ma sœur, je t'accusais. Oh! je suis bien infâme! j'osais t'accuser, ma Beppa, ma sœur bien-aimée!

— Ta sœur? Je vois que tu ne me comprends pas encore.

— Si, si, dès ce moment, et je t'aime, Beppa! dit Pujol avec un enthousiasme frénétique.

La gitana lui serra fortement la main et ils poursuivirent leur route jusqu'à une petite chapelle abandonnée et en ruines, auprès de laquelle s'élevait la maison de l'ancien prieur.

—Reposons-nous ici, dit Pujol, et raconte-moi ta course de cette nuit.

— Et tes projets, me les diras-tu, maintenant?

— Non !

— Tu ne m'aimes pas.

— C'est parce que je t'aime.

Après une heure de repos, la gitana et le guerillero sortirent de la chapelle silencieuse.

— Toi, par là ; moi, par ici ; dit ce dernier ; au revoir, femme de Pujol.

— Sans adieu, mari de Beppa ; songe que je t'attends dans trois jours.

— Quatre, au plus.

— Si tu n'es pas auprès de moi dans trois jours, je me tue.

— Je serai près de toi.

IX

LE MOINE.

C'était un jour de fête pour tout le monde : il y avait foule à la Rambla, où se passait une brillante revue des troupes françaises, il y avait foule aussi dans les églises, où l'on célébrait la fête de je ne sais plus quel martyr, connu seulement de la dévote Espagne. Du mont Jouy venait de descendre la musique militaire de la garnison, et belles dames et brillants cavaliers de Barcelone oubliaient, dans leur promenade favorite, que leur ville appartenait aux étrangers, que les canons de la citadelle étaient constamment braqués sur leurs maisons menacées et que le soir même il y aurait peut-être des rixes sanglantes entre deux peuples que rien n'a jamais pu faire amis l'un de l'autre, tant leur caractère est opposé, tant les événements présents les rendaient ennemis irréconciliables.

Les soies, les velours et les mantilles à larges franges de riches dentelles paraient la Rambla; les peignes d'or et d'écaille ciselés tenaient captifs les cheveux noirs et lisses des Catalanes pleines de coquetterie; les éventails au langage si bien compris de tout amoureux espagnol, se jouaient gracieusement entre les doigts agiles des petites mains exercées à les faire manœuvrer. Les lèvres roses des jeunes filles laissaient tomber par intervalles, en s'adressant à leurs mères inattentives, quelques-unes de ces syllabes innocentes qui portent le trouble ou la joie dans les cœurs avides à les saisir à la volée, tandis que, discrets et timides, des yeux noirs et veloutés échangeaient furtivement de loin et à travers la foule, ces regards de feu qui brûlent le jour et font si doucement rêver la nuit. Comme le ciel était limpide, comme les flots méditerranéens venaient doucement mourir sur la jetée, l'on eût dit un jour de fête patronale pareil à ceux que l'on célébrait au temps où nul uniforme français ne se montrait insolemment dans la capitale de la Catalogne. Barcelone était là, calme et joyeuse, parée de sa fraîche verdure, comme pour assister à une de ces courses de taureaux qui font courir les heureux désœuvrés de toutes les provinces, et où vainqueurs et vaincus se heurtaient, se frôlaient sans colère, ainsi que des voisins inattentifs habitués à se voir sans se regarder.

De toutes les cités espagnoles, Barcelone est sans contredit celle qui tient le plus à se montrer distincte des autres. Grenade, Valence, Murcie, Séville, gardent encore dans leurs jeux et leurs repos cette couleur triste et fatiguée dont les Maures les ont appauvries au milieu de leurs suaves ceintures de grenadiers et d'orangers. Mais Barcelone a secoué depuis longtemps son manteau râpé d'esclave et s'est donné une allure de vigueur et d'indépendance qui lui va à ravir et subjugue les étrangers. Si l'Espagne s'affranchit jamais du joug monacal et de celui d'une royauté

bâtarde, soyez sûrs que le premier cri de liberté partira de la Catalogne et qu'il retentira puissant jusqu'à Malaga et à Cadix, dont les remparts se mirent, ternes et chauds, dans les flots africains.

Cependant la fraîcheur de la soirée, en portant atteinte au vif incarnat des frivoles désœuvrés, rendait plus libres les allées de la Rambla. Les intrépides continuaient toujours leur promenade d'un pas régulier et grave, tandis que, moins empressés de regagner leurs cellules et leurs couvents, moines, capucins, religieux gris, blancs, bruns, chaussés et déchaussés, voltigeaient comme des oiseaux de nuit, et semblaient chercher clandestinement pâture à leur ardente soif de libertinage. Parmi ces derniers, un surtout s'était fait distinguer dans la soirée par la suavité de ses traits réguliers, par sa démarche austère, par la vivacité de son regard à affronter ceux des hommes, par son empressement à se baisser dès qu'il se portait involontairement sur une croix d'or battant contre une gorge amoureuse ou sous une mantille voilant à demi un front plein de sève et de désirs.

Le religieux dont nous parlons avait fait aussi ses charités à la canaille mendiante; mais ce n'étaient point seulement des maravédis qui tombaient de ses mains généreuses, il distribuait des piastres avec une prodigalité toute princière, et il mettait tant de réserve dans ses bienfaits qu'on eût dit que sa main gauche ignorait les secours donnés par sa main droite. Lui, aussi, quitta enfin la promenade, mais alors seulement qu'il n'y eut plus de pauvres à secourir, plus de misères à soulager. L'*Angelus* pourtant l'y retint encore quelques moments, et les curieux, qui l'avaient en quelque sorte suivi avec vénération, le virent ôter son chapeau gris, s'arrêter pieusement, se signer, et dire à voix basse la prière du soir et du matin, à laquelle tout bon Espagnol ne fait jamais défaut.

La nuit était venue; nuit espagnole avec ses amours, ses jalousies et ses mystères; une porte s'ouvrait et se fermait silencieusement, deux hommes passaient à côté l'un de l'autre et se lançaient un de ces regards étincelants comme la pointe du stylet caché dans leurs manteaux couleur des ténèbres. Le mendiant, sans cesse occupé du soin d'entretenir la plaie à l'aide de laquelle il émeut la pitié publique, ronflait au coin des bornes; l'haleine parfumée des campagnes voisines se promenait sur tout cela, et à la place Mayor on entendait les pas mesurés de la sentinelle veillant auprès de la vaste demeure du général Maurice-Mathieu.

— Qui vive? cria-t-elle en apprêtant son arme.

— Moi, Francisco Paulo.

— Au large!

— Francisco Paulo, moine de la Merced.

— Au large! vous dis-je.

— Je désire parler au général gouverneur.

— Vous lui parlerez demain; au large!

— Je tiens à lui parler aujourd'hui, à l'instant même.

— Au large, ou je fais feu!

Ne tenant nul compte de l'avertissement trois fois renouvelé, le moine avance d'un pas, un coup part, une balle lui perce sa large coiffure et il avance toujours. A la détonation, la garde est sur pied; on accourt, on s'empresse, on entoure le moine, on l'arrête, on le fouille et on le conduit dans une salle basse où il est interrogé par le commandant du poste.

— Je n'ai rien à vous dire, répond le moine, c'est à votre général que je veux parler.

— Attendez donc son réveil.

— Il serait peut-être trop tard demain; c'est à l'instant même qu'il faut que je lui parle, il y va de ses intérêts les plus pressants. Qu'on le prévienne donc ou je me retire.

— Oh! maintenant, tu es notre prisonnier et tu ne sortiras d'ici que sous bonne escorte.

— Frères, mon chapeau est percé d'une balle; en approchant de cet hôtel, je pouvais en recevoir une dans la poitrine, et pourtant je n'ai pas fui, c'est vous dire que j'ai une importante mission à remplir. Votre refus de prévenir le général entraînera des conséquences si graves, que le salut de son armée dépend à coup sûr de votre empressement à faire ce que je dis. Pour la dernière fois, veut-on prévenir le gouverneur?

Maurice-Mathieu entra, réveillé à la détonation de la sentinelle. Selon le vœu exprimé par le moine, ils restèrent seuls dans la grande salle où ils se trouvaient, les officiers de garde veillèrent autour, et le général assis dans un fauteuil, le moine debout devant lui et les bras croisés sur la poitrine, une rapide conversation s'engagea entre les deux personnages.

— Qui êtes-vous? D'où venez-vous?

— Général, je répondrai à toutes vos questions; mais nous avons besoin l'un et l'autre de beaucoup de calme. Ma démarche vous prouve déjà que je désire fort vous être utile.

— J'ai trouvé jusqu'ici parmi les gens vêtus comme vous tant d'hostilité, tant de mauvais vouloir, qu'il m'est permis de suspecter vos intentions.

— Il est vrai que mes confrères sont des coquins qui ne vous aiment pas et qui voudraient vous voir tous au fond des enfers; mais, puisque je vous offre une exception, profitez, croyez-moi, de ma bonne volonté et de mon pouvoir, vous vous en trouverez bien. Je m'appelle Francisco Paulo, je suis grand prieur du couvent de la Merced, que vous avez déjà si fort rançonné, je viens en mon nom seul, vous offrir un immense service; c'est à vous, général gouverneur, de vous décider.

— Si ce que vous me proposez est acceptable.

— Veuillez me répondre d'abord, général, votre convoi d'avant-hier est-il arrivé intact?

— Je n'ai pas reçu une piastre, ce coquin de Pujol a tout volé.

— Le brigand!

— Si je peux jamais le saisir!...

— Oh! vous ne le saisirez pas, je vous en réponds, général; Pujol est un bandit déterminé de sac et de corde qui a toujours à sa ceinture un bon poignard, et, avant que de tomber dans vos mains, il se percerait le cœur. Et puis, voyez-vous, quand vous le cherchez au midi, il est au nord, et il glissera dans la main de vos soldats comme une anguille dans la main du pêcheur. On dit, général, que vous avez mis sa tête à prix?

— C'est vrai, et je compte sur plus de succès que vous ne l'espérez vous-même. Sa bande le redoute plus qu'elle ne l'aime, et j'ai, parmi ces vauriens, quelques affidés qui veillent pour moi sur ce misérable.

— Je connais vos affidés, général, et je crains fort que vos soins, vos démarches, ne soient perdus. Les coquins de Pujol accepteront votre argent, ils vous berceront de belles promesses; mais nul bras n'osera s'approcher assez de la poitrine de Pujol pour la trouer.

— Taumareillas, cependant...

— Ah! il en était aussi, lui? Eh bien! général ne comptez plus sur le secours de ce misérable, car il sert en ce moment de pâture aux loups et aux oiseaux de proie.

— Tu crois cela? et Pedrillo?

— Des âmes de boue; cela n'a de mains que pour le pillage, cela ne sait frapper que par derrière et dans l'ombre. Or, Pujol les connait et il se présente toujours de face à ses adversaires. Tenez, général, repoussez cette pensée; Pujol ne vous sera livré mort ou vif par aucun des siens;

'il a des ennemis dans sa bande, il y compte aussi des mis chauds et dévoués qui se feraient hacher sur un seul mot de lui et qui viendraient brûler Barcelone pour peu qu'il leur en donnât l'ordre. Or, maintenant que je vous ai prouvé que je connaissais ce scélérat qui vous tue tant de monde et qui s'empare si cavalièrement de votre argent, je viens vous faire une proposition que je vous engage fort à accepter et qui mettra votre or et vos soldats à l'abri des stylets et des escopettes de Pujol.

— Au nom de qui vous présentez-vous?

— Au nom de Pujol lui-même.

— Vous lui avez parlé? Vous l'avez vu?

— Je l'ai vu, je lui ai parlé.

— Et si je vous forçais à me dire sa retraite!...

— Vous n'y réussiriez pas; je suis également inaccessible à la crainte et à la douleur; c'est pour cela que Pujol m'a chargé de cette mission.

— Vous êtes son ami?

— Pas toujours; mais enfin je viens en son nom; la nuit est avancée, il me faut une réponse, je l'attends, et, si je ne la lui apporte pas deux heures après le lever du soleil, le nouveau convoi qui vous est annoncé n'arrivera pas.

— Formulez donc les prétentions de ce bandit.

— Il vous propose son concours et celui de ses braves.

— Ah! il veut se vendre!

— Oui, ou plutôt se donner; un caprice, une idée, qui sait? peut-être autre chose aussi.

— Combien demande-t-il?

— Je vois que vous ne le connaissez pas. Il a de l'or plus que vous, et, s'il en manquait, il viendrait en puiser dans vos coffres. Ce qu'il attend de vous, ce qu'il désire, ce qu'il veut, c'est autre chose.

— Quoi donc?

— Je recule autant que je peux, car il vous sait homme à préjugés; il craint votre refus, vos scrupules.

— Pourquoi n'est-il pas venu lui-même me faire ses propositions?

— Parce que vous l'auriez fait fusiller.

— Fusiller! lui! il se flatte; je l'aurais fait pendre, voilà tout.

— Vous voyez donc bien qu'il s'est montré fort sage de m'envoyer à sa place. Cependant, général, je crois en effet que vous traiteriez mieux cette affaire avec lui qu'avec moi; et, si vous le voulez, je lui donnerai avis de vos intentions à son égard.

— Où peut-on voir cet homme si redoutable? je veux lui parler; qu'il vienne, allez le chercher.

— Votre parole, général, que, si vous n'êtes pas d'accord, il pourra s'en retourner librement.

— Croira-t-il à ma parole, ce bandit?

— Quand il la donne, lui, c'est une chose sacrée; mille tortures ne la lui feraient pas trahir. La parole d'honneur de Pujol, c'est l'arrêt de votre Dieu, c'est l'anathème de son sang; la parole d'honneur de Pujol, c'est le plomb de son escopette, c'est la pointe de son stylet: rien n'est plus sûr que la parole d'honneur de ce bandit.

— En ce cas, je lui donne la mienne.

— En ce cas aussi, général, permettez-moi de m'asseoir à votre côté et d'entamer la conversation.

— Que dites-vous?

— Je suis Pujol.

Il y eut un moment de silence entre les deux interlocuteurs. Le gouverneur plongeait ses regards surpris dans les regards altiers de l'intrépide miquelet; puis, avec un mouvement rapide : — Pujol! s'écria-t-il, vous êtes Pujol!

— Moi-même, dit celui-ci d'un ton calme et d'une voix tranquille; veuillez vous asseoir, général.

— Je vous tiens donc enfin!

— Moins que jamais.

— A moi, quelqu'un!

— Pardon, général, notre conversation doit être particulière, et ces deux messieurs qui viennent d'entrer sont de trop ici.

— Le général a appelé? dit un des deux officiers en tirant son épée du fourreau.

— Oui, répondit froidement Pujol; mais seulement des valets pour quelques rafraîchissements qu'il veut bien m'offrir.

Les officiers sortirent.

— Savez-vous, reprit Maurice-Mathieu, que vous êtes un effronté coquin?

— J'ai trente ans et il y en a seize que je sais cela; mais je sais aussi que je suis dans la demeure d'un brave général, d'un soldat du grand empereur; que je me suis fait connaître après avoir reçu sa parole d'honneur qu'il ne m'arriverait rien de fâcheux par ses ordres; que si je lui avais donné, moi, ma parole de bandit, dans une occasion analogue, nulle puissance au monde ne m'y ferait manquer, et qu'ainsi je suis tranquille dans ce salon comme dans mes montagnes entouré de mes miquelets. Continuons donc, monsieur le gouverneur, notre conversation interrompue, et tâchons de conclure un marché profitable à nos deux armées.

— Votre bande une armée!

— Eh! eh! général, cette bande fait d'assez belles choses pour qu'on ne la dédaigne pas. Voulez-vous tenir une gageure que votre prochain convoi ne passera point?

— Non. Mais enfin, voyons; vous désirez vous vendre?

— Oui, me vendre, c'est le mot, corps et âme.

— Quelle foi peut-on accorder à qui se laisse marchander?

— Quelle foi? Celui qui croit à la parole d'autrui a aussi une parole sacrée; et tout à l'heure, général, si j'avais occupé votre fauteuil et vous ma chaise, si vous aviez été le bandit Pujol et moi le général gouverneur de Barcelone, deux officiers n'auraient pas franchi à ma voix le seuil de cette porte. Et puis encore, est-ce réellement un marché que je vous propose? C'est un échange, et voilà tout. Vous y gagnerez plus que moi, j'en suis certain.

— Stipulez donc le prix; quelle somme demandez-vous?

— Pas un écu, pas un maravédis; quand je veux de l'or, j'en ai. Est-ce que vos caisses ne passent pas près des postes que j'occupe? C'est moi, au contraire, qui viens vous offrir de belles quadruples d'Espagne si estimées dans tous les pays.

— Et que vous donnerai-je en retour?

— Des épaulettes.

— Des épaulettes! des épaulettes!

— C'est peu, mais je m'en contente; des épaulettes simples, à petits bouillons, semblables à celles que portent vos capitaines; l'ambition me viendra plus tard, et alors, général, je vous demanderai, et vous me donnerez la graine d'épinards.

— Allez, Pujol, quittez Barcelone, dit Maurice-Mathieu en se levant, vous avez reçu ma parole d'honneur, il ne vous sera rien fait.

— Cela ne me suffit pas, répondit froidement le bandit, je pourrais être reconnu, et je demande une escorte.

— Est-ce encore une de nos conventions?

— C'est une courtoisie à laquelle je n'aurais pas manqué s'il m'était arrivé un parlementaire de votre part.

— Toujours des parallèles qui me blessent.

— Ce n'est pas mon intention, monsieur le gouverneur, et cependant, pour vous prouver que je ne suis pas tant à dédaigner que vous voulez bien le dire et le croire, j'ai

l'honneur de vous donner avis, général, que le 17 de ce mois doit partir de Figueras un convoi de vivres, de munitions et d'argent; qu'il y a quinze cent mille francs dans les coffres, que les détachements qui l'accompagnent formeront en tout huit cents hommes, et que vous ne recevrez pas une piastre qui ne soit tachée de sang français, si je permets à un des vôtres de vous apporter des nouvelles de notre attaque. Adieu, général.

— Restez encore, Pujol, je n'ai pas tout dit.

— A la bonne heure, vous commencez à comprendre ce que je vaux. Ai-je les épaulettes?

— Il faut d'abord les avoir méritées.

— Mais ma démarche seule me les a acquises, et nul de vos braves n'oserait venir déguisé dans mon camp comme je suis venu auprès de vous, moi.

— C'est qu'on assure que vous brûlez la cervelle à de malheureux piétons égarés avec une férocité qui vous rend l'effroi de tout le pays.

— Je brûle la cervelle aux espions, aux traîtres et aux lâches. Je tends la main aux pauvres, et jusqu'à présent je n'ai point enlevé de jeune fille à sa mère.

Les yeux de Pujol se remplirent de larmes, ses joues devinrent pâles, son front se rida, ses lèvres violettes frémirent, et tout son corps trembla d'un mouvement convulsif.

— Je vous comprends, Pujol, je sais quel deuil a été porté dans votre famille; mais vous êtes si redouté des Espagnols, que nul Catalan ne vous plaint à Barcelone, et que le corrégidor lui-même n'oserait point punir le coupable s'il était arrêté.

— Les infâmes! Ce n'est pas le corrégidor qui punira Marcelino Perez! ce n'est pas le bourreau qui lui serrera le cou; ce n'est pas une balle qui lui percera la poitrine! Je mourrais damné si je ne châtiais pas moi-même ce misérable ravisseur... Oh! tenez, achevons cette conversation

qui fait bondir mon cœur dans ma poitrine !... Mes heures sont comptées, on m'attend là-haut, je dois être de retour au milieu de mon armée demain matin, et il faut que je fasse diligence. A moi les épaulettes, à vous vos convois : à moi le titre de capitaine, à vous vos munitions et votre or. Est-ce dit ?

— Pujol, un nouveau convoi m'est annoncé, escortez-le, rentrez avec lui à Barcelone, et le grade que vous demandez vous est acquis.

— J'accepte votre parole, général, et d'avance je vous donne la mienne que mes coquins n'arracheront pas un centime à vos caisses. Je ne tente pas là une chose aisée, j'ai affaire à des vauriens qui frappent fort avec des lames bien trempées ; ma poitrine n'est pas plus dure à trouer que celle d'un honnête homme ; mais j'ai dans mon camp des amis qui sont prêts à se disputer l'honneur de mourir pour moi, et, plus puissante que ces amis avec tout leur attachement, j'ai ma parole de feu qui embrase les âmes de mes bandits, et les forcerait, si je voulais, à devenir aussi pieux que les desservants de Saint-Jacques de Compostelle.

— Pujol, vous avez manqué votre vocation.

— Général, je l'accomplis.

L'escorte demandée par le chef miquelet lui fut accordée. Trente soldats de l'armée française commandés par un sous-lieutenant l'accompagnèrent jusqu'aux premières hauteurs qu'il avait à franchir. Le moine ouvrait la marche, et se plaisait, pour abréger la longueur de la route, à raconter les mille traits de courage et d'impiété qui avaient signalé la vie de Pujol depuis l'entrée des Français en Espagne. — Ici, leur disait-il, ce brigand a surpris un de vos détachements, il y a un mois à peine, et deux hommes seulement se sont sauvés pour en porter la nouvelle à Barcelone. Là, on a trouvé une femme égorgée, et

personne n'a douté que ce ne fût le célèbre bandit qui l'eût percée de son poignard toujours rouge de sang. Vous voyez bien, poursuivait-il, ce couvent de saints religieux qui pare le bord de cette vallée? Eh bien! Pujol le dévalisa un jour de fond en comble, et mit en se retirant le feu à la chapelle de la Vierge afin d'éclairer sa retraite, car la nuit était sombre et menaçante alors que fut commis cet horrible sacrilége. Tenez, vous apercevez bien encore là-haut, là-haut, sur ce mamelon isolé, un petit presbytère à côté d'un cloître en ruines? Croiriez-vous que, sans crainte de la foudre, l'antechrist que nous nommons Pujol, et qui n'est peut-être que Satan lui-même fait homme, a osé épouser, sans prêtre, sans témoins et au pied des autels, une jeune gitana qui l'aimait avec passion!... Oh! le ciel fera vengeance de tout cela, mes frères, et le jour n'est pas loin peut-être où l'enfer s'ouvrira au damné et se refermera sur lui pour l'éternité tout entière. Selon moi, mes braves, le meilleur moyen de vaincre Pujol n'est pas de lui expédier des balles et des boulets : ces armes n'ont pas assez de puissance, croyez en mes paroles; à votre place, quand on m'enverrait contre lui, je ferais faire force signes de croix aux soldats, et je leur donnerais un goupillon à la main et un petit vase d'eau bénite à la ceinture. C'est alors qu'il ferait d'horribles grimaces de possédé et tomberait à la renverse.

— Nous avons plus foi en nos fusils et en nos sabres, lui répondait le commandant de l'escorte; et, si jamais il se trouve à portée de mon sabre, je vous jure bien de m'assurer s'il y a une âme dans le corps de ce scélérat.

— Soins inutiles! Pujol passera cent fois à vos côtés, il vous serrera la main comme je le fais en ce moment, que vous ne le reconnaîtrez pas. Et, tenez encore, voulez-vous que je vous apprenne un secret que vous saurez sans doute plus tard?

— Qu'est-ce?

— Je sais positivement que Pujol, cette nuit même, s'est promené dans les rues de Barcelone, qu'il s'est montré la veille à la Rambla, et qu'il a eu une longue conversation avec votre général, sans que celui-ci se doutât d'abord de la mystification du chef miquelet.

— Sornettes que tout cela.

— Je vous dis la vérité, frères, et Pujol est capable de vous jouer d'autres tours plus merveilleux encore. Au surplus, à votre arrivée à Barcelone, parlez-en au gouverneur, et étudiez son sourire quand il vous répondra.

On s'arrêta au sommet d'une colline escarpée, et là le révérend frère Francisco Paulo, toujours en tête du détachement, se retourna dévotement vers les braves, ôta son large chapeau gris à gouttières de l'arrière et de l'avant, prononça quelques paroles à voix basse, leva la main et envoya sa bénédiction aux voltigeurs de Maurice-Mathieu; puis, serrant avec cordialité la main du sous-lieutenant:

— Retournez-vous-en vite, lui dit-il; la terrible guerilla de Pujol rôde peut-être par ici, et malheur à vous si elle vous donnait chasse.

— Pujol! dit l'officier d'un ton de menace, qu'il vienne, et il verra si nos fusils portent droit, et si nos balles percent les poitrines.

— Il ne viendra pas aujourd'hui, dit le moine, c'est moi qui vous l'assure; et la preuve, c'est que je m'en vais, et que je m'en vais seul.

X

VOLTE-FACE.

Si le départ avait été tourmenté par les colères du ciel, le retour le fut bien davantage par les orages de la conscience; car, on a beau dire, le scélérat aussi entend cette voix intérieure, terrible et solennelle, consolation ou torture de la vie, à laquelle nul homme ne peut échapper. Mais dans la poitrine de Pujol bouillonnait, ainsi que la lave dans les profondeurs du cratère, une de ces haines puissantes qui font taire toutes les autres passions et jusqu'au souvenir des premières caresses d'une mère. La haine de Pujol était la lumière de ses yeux, l'air de ses poumons, le sang de ses artères; la haine de Pujol ne pouvait se comparer qu'à son amour pour Beppa; car tout ce qu'éprouvait Pujol devenait une violence, une secousse galvanique; le calme de Pujol était au niveau de la fureur, et au bout de tout cela, le meurtre, le sang! Le chef de bandits, en revenant de Barcelone, ne trouva plus ni cabane du pauvre, ni précipice dangereux, ni avalanche, ni brigand aposté pour l'assassiner, ni femme généreuse pour le sauver; il passa devant la chapelle déserte où une jeune fille lui avait livré son cœur dans des baisers incompris jusque-là par le chef miquelet, et il soupira profondément.

Ce soupir, c'était de la reconnaissance.

Au camp, l'agitation des esprits était extrême; la plupart des coquins, irrités des fatales conséquences de l'émeute, ne parlaient rien moins que de guet-apens tendus à Pujol, et nul bras ne se levait pour punir les mutins, dans

la crainte de les irriter davantage et de réveiller un nouveau désastre avant l'arrivée du capitaine.

Beppa et Saletas se confiaient en secret leurs mortelles alarmes; le frère de Pujol, tout à fait convalescent, se joignait presque chaque jour aux entretiens intimes des amis dévoués, et tous trois, poursuivis par de sinistres pressentiments, ne parlaient que parce que le silence aurait rendu leur promenade plus douloureuse encore.

— Tu dis donc, Andreu, que tu l'as suivi dans les montagnes?

— Oui, en dépit de l'avalanche qui a failli m'entraîner.

— Et puis?

— Et puis j'ai tué un homme qui s'était posté là pour le frapper.

— Tu es sûr au moins que c'était Taumareillas? dit le frère de Pujol.

— Mon amour et ma haine l'avaient reconnu.

— Ta haine, pour qui?

— Pour le bandit.

— Et ton amour?

— Pour ton frère.

— Toi, Andreu?

— Moi, Beppa.

— Tu es une fille! s'écria Mathias effrayé.

— Non, je suis la femme de ton frère. Une chapelle a été témoin de notre bonheur et de nos serments.

— Tu me l'avais caché, reprit Mathias en s'adressant à Saletas d'un ton de reproche.

— Ton frère m'avait ordonné de garder le silence; je devais obéir.

— Et, maintenant que tu sais la moitié de mon secret, poursuivit Beppa, apprends comment j'ai commencé à aimer Pujol.

— Et moi, continua Saletas, je te dirai comment elle a aussi conquis mon ardente amitié.

— C'est donc un homme de cœur que cette fille-là?

. Beppa raconta alors sa course avec sa famille de gitanos, leur entrevue avec Pujol, la générosité de celui-ci et les dangers qu'elle avait bravés pour arriver au camp. Saletas à son tour dit à Mathias le duel de Beppa avec Ripoll, le commencement de l'émeute et la part glorieuse que la jeune fille avait prise dans cette sanglante affaire.

— Ainsi donc, s'écria Mathias, unis à tout jamais par l'amitié, la reconnaissance et l'amour à mon frère Pujol!

— Unis à tout jamais, répondirent Saletas et Andreu en lui serrant affectueusement la main.

Et ils rentrèrent au camp.

Cependant Pujol devait arriver dans la journée; Saletas et Mathias l'attendaient dans la petite maison; et Andreu, plus impatient que les deux amis, venait de s'avancer vers le sentier étroit que Pujol avait pris en quittant son armée, lorsque, tournant les regards vers un champ voisin bordé par une haute cloison de roseaux serrés, il aperçut quelque chose de noir et de mobile qu'il prit d'abord pour une bête fauve. Aussitôt il s'arme de son pistolet, marche lentement vers cet objet inconnu et se prépare à une attaque ou à une défense.

— Comment! toi ici, Francisco? et à genoux! que fais-tu donc?

— Je prie le bon Dieu.

— Que lui demandes-tu, mon pauvre guerillero?

— Qu'il me guérisse.

— Tu es blessé?

— Oui, Andreu, blessé mortellement.

— Où?

— Au cœur. Tu ne sais pas, mon ami, comme l'on souffre quand on souffre en silence.

— Si fait, si fait, je sais cela aussi, moi, et je te plains.

— Plaindre, quand on peut consoler, ce n'est pas assez.

— S'il est vrai que je puisse être pour toi de quelque secours, parle, Marini, parle, je suis d'excellent conseil.

— Eh bien! alors ne m'en veuille pas, si je te confie des choses que tu aurais voulu ne pas entendre.

— Va, va, dit Andreu en souriant, je puis tout écouter, surtout de braves gens comme toi. Cependant je te préviens, pour abréger ton récit, que je sais qui tu es et comment tu es venu ici. Maintenant continue.

— Oh! alors je serai bref. Figure-toi, Andreu, que j'ai découvert un secret que tout le monde ignore au camp, j'en suis sûr, et qui, s'il était connu, surtout de Pujol, deviendrait fatal à qui le lui a caché. Oui, mon ami, mon bon Andreu, ici, dans le camp, au milieu de tant de bandits (car nous sommes des bandits au moins), jurant, se battant et couchant avec nous, vit une jeune fille...

— Mensonge.

— Une jeune fille, te dis-je, jeune et belle; et cette fille, qui a changé tout mon être, qui me ferait tigre ou mouton à son gré puisqu'elle m'a maintenu dévot et qu'elle peut me faire moine, cette jeune fille, Andreu, c'est toi.

— Moi, Francisco? Tu rêves.

— Je ne rêve pas : c'est toi, mon ami, et je t'aime.

— Francisco, je ne sais où tu as pris cette pensée, mais elle est absurde, et je te prie de ne pas la communiquer à tes camarades, qui seraient capables de trop s'amuser à tes dépens.

— Sois tranquille, je ne leur dirai rien, non point parce que tu m'en pries, mais bien parce que je craindrais trop de rivaux; car je t'aime, poursuivit avec emportement Francisco, je t'aime comme j'aimais à neuf ans la Vierge del Carmel; je t'aime comme Taumareillas aime le sang,

comme ses soldats aiment l'enfer, comme les anges aiment le ciel.

— Le soleil est bien chaud, dit Andreu feignant de n'avoir rien entendu.

— Pas plus que mon cœur, poursuivit ardemment Francisco en se jetant à ses genoux.

— Tu vas salir tes culottes de velours, Marini; la terre est humide.

— Pas plus que mes yeux qui versent des larmes.

— Quelle heure est-il?

— L'heure de t'aimer et de te le dire.

— Je rentre au poste, Francisco, reste, je veux être seul, ou seule si cela te fait plaisir.

— Non, tu ne me quitteras pas ainsi, je ne le veux pas.

— Je te quitterai ainsi, parce que je le veux, moi.

— Mais j'ai une volonté aussi, une volonté que l'amour rend puissante; prends garde, je peux user de violence, et tes prières alors ne me toucheront plus, continua Francisco Marini avec une sorte de frénésie.

— Je ne prie jamais, s'écria Beppa en se levant comme une lionne, je ne prie jamais lorsque j'ai un poignard à mon côté.

— Un duel avec une fille! Non, non; mais le secret que j'ai découvert, un autre le saura, et cet autre, c'est Pujol.

— Il le sait, dit Pujol lui-même, qui, caché depuis un instant derrière les roseaux, avait écouté cette conversation rapide.

— Toi, mon ami? s'écria Beppa en lui jetant les bras autour du cou.

— Moi, Beppa, ma femme bien-aimée; et toi maintenant, Francisco Marini, si tu dis un mot, un seul mot de tout ceci, tu sais comme *j'envoie* ceux dont j'ai à me plaindre.

Francisco fit un signe de croix, baissa la tête et s'éloigna

en tremblant. Les deux fiancés s'acheminèrent vers le camp, bras dessus, bras dessous.

— Cela est bien à toi, dit tendrement Beppa à Pujol, d'avoir été fidèle à ta parole ; si tu l'avais trahie, je n'aurais pas trahi la mienne, moi.

— Quand Pujol dit : Cela sera, cela est, et ce n'est pas à toi, Beppa, que j'aurais menti pour la première fois de ma vie. Mais hâtons nos pas et sachons ce qui se passe chez nous.

—On murmure, on te menace sourdement, on conspire contre tes jours.

— Je percerai bien des poitrines avant qu'on ait effleuré la mienne. Que veulent donc ces canailles? Leur métier est de tuer et de mourir de faim ; je leur permets leur métier, je l'appuie, je le protége, et je leur donne en plus des vivres et de l'or ; où seront-ils mieux ? Est-ce sur une potence? Eh bien ! de par le diable ! j'en dresserai, s'il le faut, et nous verrons où s'arrêtera la danse des cadavres... Tiens, voici mon frère et Saletas qui accourent. A la bonne heure des hommes de la sorte ! on se sent un cœur auprès de tels amis.

— Et auprès de moi ? dit Beppa en le regardant avec amour.

— Auprès de toi, on s'en croit deux.

Les intimes se serrèrent cordialement la main, et, comme le bruit de l'arrivée de Pujol venait de se répandre, les plus scélérats de la bande redoutable se virent obligés de garder le silence pendant quelque temps encore, sous peine d'être forcés de le garder pour toujours. Il y eut inspection générale le lendemain, et Pujol, fidèle à son habitude de sévérité, brûla la cervelle à deux sous-officiers de la compagnie de Taumareillas, lesquels avaient publié tout haut que, si leur capitaine était absent, c'est que Pujol l'avait assassiné.

— Vous avez tenu ces infâmes propos, dit-il aux coupables avant de décharger ses armes sur leurs fronts; eh bien! vous en avez menti, car celui qui a frappé Taumareillas, c'est Andreu, et il l'a frappé, parce que ce coquin s'était aposté sur ma route pour me tuer. Justice a été faite sur lui, justice doit être faite sur vous. Allez! qu'on enterre ces deux cadavres.

Le calme fut rétabli; mais ce calme, c'était celui d'une bande de loups affamés pris dans des piéges ou réduits au silence et à la peur par la présence du tigre qui les guette de sa prunelle et de ses griffes.

Quand la nuit fut venue, Pujol se retira dans la petite maison de son frère, et y appela Saletas et Beppa. On devine que le chef avait bien des choses à dire, et l'impatience des amis était d'autant plus grande, que leur capitaine semblait vouloir ne laisser tomber ses paroles qu'avec regret. Enfin, faisant un violent effort sur lui-même :

— Que pensez-vous de mon absence? leur dit-il.

— Tu nous as défendu de penser, répondit Saletas.

— Eh bien! je vous le permets maintenant, et, quelque extravagante que soit cette pensée, je vous parie mille contre un qu'elle l'est moins que ne le paraîtra tout d'abord à vos yeux ce que j'ai à vous confier.

— Pourquoi ne pas nous le dire tout de suite?

— C'est que je voudrais savoir si je peux être compris.

— Tu viens d'embrasser ta mère au milieu de tes ennemis? dit Beppa.

— Si cela m'eût été permis, j'aurais cru en Dieu; mais on l'entoure de tant d'espions!

— Tu viens de te venger de quelqu'un? continua Mathias.

— D'un homme?

— D'un homme? de quinze millions d'hommes! s'écria Pujol avec un mouvement frénétique et en pressant de sa

main droite le manche de son poignard; oui, je viens de me venger de quinze millions de lâches, à qui je voudrais ouvrir les entrailles, et dont j'aspire à boire le sang. Si vous saviez, mes amis, tout ce que j'ai souffert depuis huit jours; si tu savais, toi surtout, Mathias, quel épouvantable malheur est venu nous frapper! Tais-toi, tu vas tout savoir. Oh! cela est affreux d'avoir l'âme déchirée, d'être torturé par toutes les fureurs de l'enfer, de ne pas oser se plaindre, de ne pas oser dire à un ami : Tâche de me consoler, trouve un remède à la plaie qu'on m'a faite, brûle le cancer qui me ronge. N'est-ce pas, Beppa, que cela est horrible?

— Je le sais comme toi, Pujol.

— Mais toi du moins, jeune fille (car Mathias doit savoir qui tu es maintenant), toi du moins, ma femme, tu ne souffrais que par toi, pour toi, et tu pouvais espérer un secours. Mais Pujol, mais le frère de Pujol, mais la mère de Pujol, n'ont plus désormais que des larmes et du sang à répandre, et Satan même n'est pas assez puissant pour leur donner une heure de joie.

— Parle donc, mon frère, car tu me fais mourir.

— Ecoute :

Te rappelles-tu le señor Marcelino Perez, jeune insolent de vingt-cinq ans au plus, qui, à la Rambla, étalait aux regards le luxe de ses bijoux, la honte de ses nobles maîtresses, et dont tant d'autres Catalanes de haut rang se disputaient les regards?

— Oui, certes.

— Te rappelles-tu qu'un jour, en descendant la Calla-Real, il me heurta rudement du coude, moi, plus jeune que lui de cinq ans, et que, sur une de mes justes observations, il me lézarda la figure d'un coup de cravache?

— Oui, frère, et je me souviens que tu appliquas sur

sa joue un vigoureux soufflet qui le renversa dans le ruisseau.

— Je n'avais pas de poignard, il fallut bien le frapper de la main.

— Je me souviens encore que, dès qu'il fut à terre, tu t'élanças sur lui et lui broyas l'épaule avec ton talon.

— C'est bien, c'est bien cela, Mathias, tu n'as rien oublié. Un jour, un de mes amis, brave, généreux et dévoué comme un vrai Catalan, se présenta de ma part chez le señor Perez, et lui demanda raison, les armes à la main, de l'outrage que j'avais reçu. Perez le fit saisir par ses valets, conduire devant le corrégidor, où le misérable dit que mon ami l'avait insulté, meurtri, et on envoya le plus noble des jeunes gens aux présides d'Afrique pour cinq années.

— Eh bien! tu viens de tuer Perez?

— Non, et je ne t'ai dit encore qu'une de ses lâchetés, une de ses bassesses; son crime, le voici. La semaine dernière, un de mes gens les plus sûrs et les plus dévoués m'a apporté une lettre de ma vieille mère. Cette lettre m'a brisé l'âme; cette lettre, mes amis, coûtera bien des larmes et du sang à l'Espagne. Ecoutez tous : « Cher et malheureux enfant, toi flétri par ta vocation, ta sœur flétrie par le crime! Le soufflet que tu as donné au señor Perez a porté le deuil dans la maison, et pourtant je te félicite de ton courage. Il y a un mois à peu près qu'un jeune homme, se disant Alvarez Mina, se présenta chez nous avec un autre homme qu'il appelait son père. Leur langage fut grave; le plus jeune dit qu'il avait souvent vu Agatha à l'église; que, touché de ses grâces et de sa piété, il en était devenu éperdument amoureux, et qu'il me la demandait en mariage, s'il avait le bonheur de lui plaire. Il ajouta que sa fortune était grande, et qu'on pouvait, qu'on devait même prendre des renseignements dans toute

la ville, persuadé qu'on était que ces renseignements tourneraient tous à son avantage.

« Agatha entra en ce moment. Le cavalier était beau, on reçut son aveu en rougissant, et moi, heureuse de donner un appui à notre enfant chérie, j'allai aux enquêtes. Partout on me faisait le plus bel éloge de Mina, et j'eus confiance

« Hélas! j'ai été trompée, lâchement trompée. Mina était en effet un noble jeune homme, mais Marcelino Perez avait usurpé ce nom pour nous séduire et se faire recevoir chez nous.

« Un soir, oh! mon fils, que de tourments! Un soir, Agatha disparut de chez sa mère; il y a eu violence pour nous l'enlever, car tout, dans son appartement, atteste la brutalité des ravisseurs. Je pleurai, je priai Dieu, je me jetai aux pieds des juges; mais Marcelino était riche et noble, son or avait acheté toutes les consciences; on me renvoya comme une mère qui aurait vendu sa fille, son enfant, et Agatha déshonorée n'a plus reparu dans le monde. Oh! mon cher Pujol, n'est-ce pas que tu auras des poignards pour la vengeance? N'est-ce pas que tu fouilleras dans bien des cœurs espagnols? Ce n'est plus notre fille qu'il nous faut, c'est le sang des misérables qui l'ont souillée! Je bénis ton stylet, mon enfant, et je te bénis, toi, si tu venges Agatha, si tu venges sa mère. »

— Pauvre sœur! dit Mathias avec une grosse larme dans les yeux.

— Oui, pauvre sœur! répéta Pujol avec un grincement de dents.

Et Saletas leur serrait affectueusement la main à tous deux.

— Où demeure ce Marcelino Perez? poursuivit Beppa d'une voix calme. Que fait-il? Quelle tournure? Quel âge?

ıne mère, une sœur aussi? Je suis curieuse d'ap-
ǝ tout cela.

rave fille, noble femme, qui a lié son sort au mien et
ıt également être de moitié dans mes vengeances!
aime, Beppa, ce n'est point pour ton dévouement,
e veux pas que tu coures des dangers que je ne par-
is pas avec toi. Plus que jamais le camp a besoin de ma
ce et par conséquent de celle de mes amis; tu reste-
ılus tard peut-être nous prendrons une revanche.

Nous la prendrons à coup sûr, ami; mais réponds à
uestions de tout à l'heure. Je te jure de ne pas m'é-
r.

ɔl ne se fit point prier davantage; Beppa recueillit
ment dans son âme les détails qui lui furent donnés,
soir même, des agents pleins de courage et d'adresse
expédiés sur les montagnes de toute la Catalogne
aux frontières de l'Espagne, avec des ordres émanés
ɘf de la principale guerilla dont on ne parlait qu'a-
ɪroi.

Tu nous as conté le passé, dit Saletas qui voulait à
force savoir le secret de Pujol; pourquoi t'obstiner
ɜ cacher le présent? Le présent aussi nous intéresse.
tu passé ces trois jours d'absence?

A Barcelone.

A Barcelone! s'écrièrent à la fois les trois amis ef-

Oui, à Barcelone, au milieu des Français, sous des
ents de moine, empruntés de force à un religieux que
rencontré sur la route de Saria.

Et tu n'as pas trouvé Perez?

Ce n'est pas lui que je cherchais là-bas.

Pujol, ta longue discrétion est un outrage à notre
: tu devrais tout nous dire.

Vous saurez tout aujourd'hui même, dit Pujol avec

un mouvement d'exaltation fébrile. Etes-vous mes amis voués?

— A la vie, à la mort.

— A ce soir donc, et moi à votre tête.

— Nous aurons une affaire?

— Une affaire chaude, je vous en réponds.

— Eh bien donc, vive Pujol! et vive l'Espagne!

— Taisez-vous, impies, dit Pujol d'une voix reter sante, taisez-vous, et que nul cri ne s'échappe de vos trines avant que je l'aie permis.

L'ordre fut donné aux troupes pour une inspection vère des armes et pour une revue générale, et l'intré et bouillant chef de guerilla, avec sa prudence habitu expédia des courriers dans toutes les directions afin d surer l'accomplissement de ses hardis projets.

A une heure arriva un envoyé de l'état-major de M rice-Mathieu.

— Qu'on me l'amène les yeux bandés, dit Pujol.

Puis, jetant un regard vers le lieu par où l'envoyé en au camp, il vit une centaine de ses coquins entou l'aide de camp du général, lui vomissant à la face les i res les plus grossières et le menaçant de leurs poigna Pujol et Beppa s'élancèrent comme la foudre, et les lérats se dérobèrent par la fuite au châtiment qui les a dait.

— Vous n'avez plus rien à craindre maintenant, dit jol à l'officier français; si je n'avais redouté pour vo balle de mon pistolet, je l'aurais envoyée au milieu de misérables auxquels je commande. Mais il y aura c ment, et vos ordres à ce sujet seront exécutés.

— Je demande leur grâce, répondit avec calme voyé.

— Il sera fait comme vous dites. Mais que voulez- de moi?

— Un entretien particulier.

— Seul à seul ?

— Oui.

— Qui vous envoie?

— Le général commandant de Barcelone.

— Qu'on nous laisse, cria Pujol à ses principaux officiers accourus sur ses pas.

Le chef des bandits et l'envoyé se mirent à l'abri du soleil sous une tente au milieu du camp; quelques sentinelles veillèrent autour, et rien ne transpira au dehors de la conversation intime qui eut lieu entre le parlementaire et le capitaine miquelet.

Après une heure ils sortirent en se tenant par le bras, et Pujol, pour se relever aux yeux des siens, dit à haute voix :

— Je vous remercie, commandant, de l'honneur que vous me faites; c'est la première fois que votre général me traite avec tant d'égards, et je répondrai dignement à l'opinion qu'il a de moi.

— Est-ce un armistice? demanda Saletas qui s'était joint aux deux officiers avec la permission de son commandant.

— Un armistice! répondit Pujol; non, non, autre chose.

— Toujours du mystère avec tes amis.

— C'est que je viens de traiter une affaire en diplomate. Le silence est le succès des négociations.

— Tu entends comme tes soldats murmurent?

— Je les bâillonnerai assez bien pour qu'on ne puisse plus les entendre. Tenez, voyez mes hommes, poursuivit Pujol en s'adressant à l'envoyé, ne diriez-vous pas des bandits sans feu ni lieu, des gredins de sac et de corde, des gibiers de potence ?

— C'est vrai.

— Eh bien! vous auriez raison; mais ils font de gran-

10.

des choses quand je me mets à leur tête. Je gage une demi-piecette que, sur un sifflet de moi, ils accourent et vous brûlent la cervelle ou vous percent la poitrine de leurs stylets.

— Je ne tiens pas le pari, répondit l'officier en souriant ; mais, à votre place, Pujol, je craindrais pour moi la catastrophe dont vous me menaciez tout à l'heure.

— Oh ! je n'ai rien à redouter, répliqua le *héros* avec un sentiment de vanité qui se peignit sur tous ses traits ; je règne sur ces coquins comme l'aigle aux airs ; je suis maître ici cent fois plus qu'un roi au milieu de ses sujets. Sur un mot de ma bouche, sur un geste de ma main, sur un regard de mes yeux, le plus hardi chenapan de mes compagnies vient en tremblant, s'agenouille, baisse la tête et tombe. En voulez-vous une preuve?

— Je vous crois sur parole.

— Eh ! bon Dieu ! c'est peut-être un mauvais service que vous rendez à quelqu'un ; il vaut toujours mieux mourir d'une balle que par une corde.

— Oui, d'une balle, quand on meurt pour son pays.

— Et si on n'a pas de pays ?

— On s'en donne un par le travail et d'utiles services.

— Commandant, nous allons cesser de nous comprendre.

— Quel malheur, capitaine, que ce langage ne puisse vous toucher !

— Ce serait un malheur, en effet, si depuis mon enfance je ne m'étais trouvé dans la position que l'enfer m'a faite.

— L'enfer ne doit jamais être invoqué, et ce n'est pas lui qui est le maître de nos destinées.

— Si vous pouvez me prouver cela, vous ferez de Pujol le plus pieux capucin de toutes les Castilles.

— J'ai envie d'essayer de la conversion.

— Vous y perdriez vos soins, monsieur, et je n'ai pas

trop de temps à moi pour accepter l'épreuve. Restons comme nous sommes et faisons notre métier.

Les interlocuteurs étaient arrivés à une des extrémités du camp où ils se dirent adieu en se serrant la main.

— Voici des guides, monsieur, des guides et des défenseurs en cas de guet-apens. Vous pouvez maintenant partir sans crainte. Ces scélérats que je vous donne se feraient hacher plutôt que de vous laisser insulter. Au surplus, si vous n'êtes pas content d'eux, vous pouvez leur brûler la cervelle. Les heures passent vite au milieu de ces délassements.

— Pujol, vous êtes un fanfaron.

— Je crois du moins avoir appris aux Français que ce fanfaron savait assez bien tenir un sabre, un stylet et une escopette.

— Cela est vrai.

Le soir était venu, et Pujol, sous sa tente, recevait les avis de ses fidèles envoyés.

— Capitaine, lui dit l'un d'eux, des compagnies d'indépendants viennent de se montrer sur les hauteurs; ils ont fait feu sur nous, et Jeronimo Pueblo a été tué.

— Ils me payeront cher la mort de ce brave.

Un second miquelet arriva essoufflé et dit avoir entendu, caché derrière une roche de la route, où par bonheur il n'avait pas été découvert, qu'on voulait attaquer le premier convoi qui passerait, et que, si Pujol se réservait pour lui et les siens tout le butin, on se ruerait sur Pujol lui-même.

— Ils sont fous, en vérité, répondit Pujol en haussant les épaules. Que de canaille en Espagne!

— Tes ordres, capitaine?

— Je les donnerai ce soir.

A l'exemple de Pujol, que l'on disait possesseur de richesses immenses, les hommes de cœur que nourrissait la

Catalogne se levaient encouragés par les moines que rançonnaient sans cesse les Français, et de tous côtés de nombreuses guerillas sillonnèrent les hauteurs qui dominent les routes.

Il y avait bien entre elles, par-ci par-là, quelque échange de coups de fusil et de poignards, mais, en général, elles mettaient assez d'accord au moins pour les attaques, le pillage et le meurtre, et nulle sécurité n'était acquise aux voyageurs, pas plus qu'aux convois et aux détachements de troupes appelés au quartier général. L'argent et les vivres manquaient à l'armée, et cependant, de tous les soldats du Portugal ou de la Péninsule, ceux de l'armée de Maurice-Mathieu étaient le plus exactement soldés, grâce à l'habitude administrative du chef, grâce aussi à la richesse des couvents frappés d'impôts à la nouvelle de chaque prise de convoi.

Il fallait en bonne justice que les frais de la guerre fussent payés par ceux qui l'allumaient et la rendaient si sanglante.

Dès que Pujol fut parfaitement instruit de la position des miquelets, contrebandiers et guerillas organisées s'échelonnant sur le chemin à parcourir par les Français ; dès qu'il sut par ses affidés et par quelques déserteurs accourus sur sa réputation de cruauté, le nombre de ces redoutables défenseurs du pays envahi, il jugea nécessaire de les laisser agir à leur guise et de ne pas les inquiéter dans leurs projets sur le convoi qui lui avait été prochainement annoncé. Mathias, Saletas et les autres officiers, jaloux pourtant de leurs succès passés et peu désireux de voir augmenter le nombre des partisans armés pour l'indépendance de la Catalogne, voulaient qu'on attaquât les nouveaux venus afin qu'il se trouvât moins de petites parts au butin. Mais ces considérations n'étaient pas assez fortes pour vaincre la résistance de Pujol ; on lui parla alors de sa gloire compro-

mise, de rivaux jaloux qui ne manqueraient pas de s'attribuer les massacres dont lui seul devait tirer vanité et du danger probable de les voir tous se liguer enfin pour écraser et piller celui qu'ils redoutaient à si juste titre.

— Puisqu'ils me redoutent, répondait Pujol, ils ne m'attaqueront pas.

— Et pourtant ils ont déjà tiré sur les tiens.

— Soyez tranquilles; ils en sont peut-être déjà aux remords.

La nuit qui suivit la visite extraordinaire de l'envoyé du général Maurice-Mathieu fut une nuit d'alerte sur toute la ligne dominant le défilé de la route royale, par où les convois étaient contraints de passer. Toutes les guerillas, nouvellement formées et indépendantes de Pujol, avaient été aussi bien instruites que ce chef redouté, et des feux échelonnés répandant au loin des clartés blafardes indiquaient la position précise des divers partis.

Le chef de l'*invincible armée*, comme était alors appelée en Espagne la bande de Pujol, avait bien envie de faire irruption sur ces vagabonds qui semblaient vouloir achever seuls la besogne; mais il se contint pourtant et convia au coucher du soleil ses principaux officiers à un splendide festin. Pour la première fois alors, depuis l'ouverture de la campagne, il leur tint un langage amical et modéré; il parla avec une apparence de douleur qui fit sourire bien des bouches des massacres qui avaient eu lieu, des cruautés inutiles dont on les accusait avec tant de raison, et il déclara enfin qu'il était résolu à faire des prisonniers qu'on échangerait plus tard contre des piastres.

Saletas, Mathias et Andreu, que Pujol avait fait reconnaître comme sous-officier dans la journée, furent de l'avis de leur capitaine, mais eux seuls, parmi les convives, comprirent la nouvelle morale qu'on leur prêchait. C'était, d'après l'avis du plus grand nombre, tuer le passé glorieux

de l'armée; c'était accepter tacitement les anathèmes dont on les frappait et montrer aux ennemis qu'on redoutait de sanglantes représailles. Ils ajoutaient avec orgueil que leur cœur était également incapable de crainte et de pitié, que le plomb avait été fabriqué pour tuer de loin, le poignard pour frapper de près, et ils assuraient qu'ils ne donneraient de démenti ni à la mission du poignard, ni à celle de l'escopette.

— Au surplus, ajouta Toreillas, le plus mutin et le plus féroce des lieutenants de Pujol depuis la mort de Taumareillas son ami, en de pareilles circonstances chacun peut agir comme il l'entend; si vous voulez faire des prisonniers, je n'y trouverai point à redire; si Pujol lui-même veut en faire aussi, je suis prêt à l'approuver; mais, pour moi, je déclare d'avance que je n'aurai pitié d'aucun Français à portée de mes balles ou de mon fer, et, quoi qu'en dise Pujol, je gage qu'il est content d'entendre ce langage sortir de ma bouche.

— Je le suis si peu, répliqua le bouillant capitaine, que peu s'en faut que je ne t'en punisse à l'instant même. Il y a huit jours à peine, je t'aurais embrassé pour ce que tu viens de dire; maintenant je veux, entends-tu, Toreillas? je veux qu'il en soit ainsi que je l'ai ordonné. Eh! qui sait? peut-être en agirai-je mieux encore? Il faudra bien se soumettre de gré ou de force à ma volonté!

Pujol lançait en même temps des regards de colère sur Toreillas; celui-ci garda le silence, et le repas s'acheva sans autre incident.

Pour ceux qui connaissaient le hardi chef de guerillas, il était aisé de s'apercevoir que son cœur était bourrelé, que de terribles combats se livraient dans son âme, et que l'exécution des projets que ses amis avaient vainement cherché à découvrir dépendrait seule des circonstances où il allait se trouver. Quelque détermination que prenne un grand

courage, il est mille petits événements dans la vie qui la font souvent succomber sans qu'on ait le droit d'accuser de faiblesse ou de mensonge celui qui change de résolution. Le lion aussi s'éloigne parfois de la bête tremblante qui doit assouvir sa faim, et nul ne peut affirmer que c'est la générosité qui ordonne la retraite. Pujol cependant était un homme de parole, et il avait fallu de bien impérieuses circonstances pour le forcer à se parjurer. Le vol, l'incendie, le meurtre, l'assassinat, étaient pour lui des mots simples exprimant des choses futiles. Mais un manque de parole lui aurait pesé au cœur comme un cancer dévorant, et il se le serait reproché toute sa vie comme un crime.

Vous voyez que Pujol valait beaucoup mieux que les neuf dixièmes de ses officiers.

Mais la nuit était avancée, et Pujol, qui avait promis une confidence à son frère, à Saletas et à Beppa, la retardait encore. Ceux-ci, loin de le presser comme ils avaient osé le faire d'abord, le plaignaient sincèrement des efforts violents qu'il s'imposait, sans doute dans la crainte de l'affliger davantage, et cependant avant de le quitter ils lui serrèrent affectueusement la main en lui jurant de nouveau une fidélité à l'épreuve de toutes les catastrophes.

— Je vous comprends, mes amis, leur dit-il avec un sourire plein d'une tendre amertume, je vous devine et je suis touché de tant de dévouement. J'en ai plus besoin que jamais, mes camarades, car cette nuit est sans doute la dernière de mes nuits en ce monde.

Beppa éperdue se jeta sur son cœur et serra convulsivement dans ses bras son capitaine et son mari.

— Pujol, lui dit-elle, songe que tu nous as dit le désespoir de ta mère; il faut donc que ce désespoir te condamne à vivre. Ne le lui as-tu pas promis? Ne le lui as-tu pas juré? Est-ce que tu mentiras à ta mère, quand tu n'as pas voulu mentir à Beppa, quand tu n'as jamais menti à per-

sonne? Pujol! Pujol! je t'en supplie, attends, il y a au fond de tout ceci une vengeance sanglante de l'outrage qu'a reçu ta sœur; et tu parles de mourir! Va, tu n'aimes pas plus ta sœur que Beppa; tu n'as de courage et d'énergie que dans la bataille; ton cœur ne bondit avec force qu'au choc des armes, au bruit du tromblon, au cliquetis du stylet. Pujol, je croyais que tu valais mieux que cela, et je ne t'aurais pas aimé si je t'avais connu si faible.

— De la faiblesse! Beppa, s'écria Pujol en frémissant; moi faible! moi tiède pour la vengeance! Non, Beppa, tu ne m'as pas compris encore; et à mon tour je te dirai que j'avais mieux pensé de ton âme. Ma mère, ma sœur et toi, vous êtes mes plus douces affections. J'aime aussi avec ardeur mon frère Mathias et Saletas mon dévoué. J'aime Marini quoique bigot. Pour vous, mes amis, je jure qu'il n'est point de sacrifice que je ne fusse prêt à accepter, point de dangers auxquels je ne voulusse courir, point de mort affreuse au-devant de laquelle je refusasse de me précipiter. Eh bien! ma mère, toi Beppa, vous mes intimes, vous me supplieriez en larmes de vous sacrifier ma vengeance, que je vous frapperais d'un poignard plutôt que de vous céder.

— A la bonne heure, Pujol, voilà comme nous t'aimons! s'écria Beppa.

— A la bonne heure donc, mes fidèles, et dans quelques instants cette vengeance pour laquelle je tiens à la vie aura commencé.

L'horizon se colorait, les bizarres et grandioses silhouettes des montagnes se dessinaient petit à petit sur un ciel moins bleu, les brillantes étoiles se décoloraient et la brise du matin réveillait les émanations balsamiques des genêts et des romarins endormies sous la rosée. Le camp de Pujol était calme comme une retraite de pieux cénobites; ses soldats, faisant mentir les orages ténébreux de leur journée, rêvaient peut-être d'amour et de paisible foyer maternel,

car le mensonge est l'enfant des ténèbres; les oiseaux gazouillants secouaient leurs petites ailes et commençaient leur concert matinal en s'échappant de leur asile protecteur, et les frais ruisseaux qui enclavaient le redoutable camp semblaient murmurer avec plus de bonheur et bondir sur les cailloux avec plus de joie.

Deux êtres seuls, au milieu de ce silence et de cette douce harmonie, étaient torturés par de sinistres pensées : Pujol et Beppa. Celle-ci, succombant sous le poids de l'amour qui la brisait, n'avait pas voulu gagner la tente voisine de Pujol, qui lui servait d'abri ainsi qu'à Saletas; et seule, pensive, triste, elle s'était assise sur un rocher d'où, pour la première fois, elle avait entrevu le camp de la guerilla.

Pujol inquiet l'aperçut et vint la rejoindre.

— Pourquoi ne prends-tu pas de repos, ma belle amie?

— En prends-tu, toi?

— Oh! moi, je suis maudit des hommes et de Dieu.

— Qu'importe si tu m'aimes, puisque je veux être maudite avec toi?

— Tu as raison, femme; tu vaux mieux que Pujol.

— Oui, je vaux mieux, car, si j'avais un secret dans l'âme, m'eût-il été confié sur la tombe de ma mère, je te le dirais à toi, ingrat, qui ne me veux de moitié que dans tes plaisirs.

— Encore quelques instants, Beppa. Mais, dis-moi d'abord : hais-tu les Français? les aimes-tu?

— J'aime qui tu aimes, je hais qui tu hais.

— C'est bien, mais silence! Ecoute. N'entends-tu pas du bruit, un bruit sourd et lointain?

— Oui, Pujol, comme un roulement de tambours.

— C'est possible; écoute encore... N'est-ce pas la tempête de ma poitrine qui mugit?

— J'avais bien entendu.

— Regarde toujours. Là-bas, là-bas, sur les hauteurs, personne ne vient-il? Regarde bien, Beppa.

— Si, si, des gens qui t'appartiennent, je crois.

— Tu as bien vu, amie. Ceux-ci sont à nous; ceux du défilé ce sont des Français, à nous aussi!

— A nous des Français! à nous, capitaine!

— Femme de Pujol, voici le moment terrible et fatal..... Aux armes! aux armes! s'écria le chef de la bande formidable. Et le cri aux armes s'étendit en soubresauts répétés par les sentinelles vigilantes.

En un instant tout fut debout à côté de l'escopette, du poignard, du sabre et du tromblon.

— Les Français! le convoi! se disait-on de toutes parts à voix basse. Alerte, compañeros! Il y aura de l'or et du sang : la journée sera belle.

Pujol, actif comme la tempête, rapide comme l'ouragan, eut bientôt passé en revue sa bande déterminée, et, après une courte allocution dans laquelle il ne parla guère que de l'obéissance passive du soldat aux ordres de son chef, il ordonna une marche silencieuse vers les plateaux qui dominaient le défilé près duquel se trouvait déjà la tête de la colonne française.

Là encore il harangua ses troupes, et il acheva sa terrible allocution par la phrase que ses coquins entendaient le mieux : « Si l'un de vous refuse d'obéir aux ordres que je vais donner, je le tue comme un chien. »

Lorsque de semblables paroles étaient sorties de sa bouche, il y avait malheur pour quiconque aurait cherché à les combattre.

Le convoi avait pénétré dans l'étroit défilé. Apres à la pâture, les troupes postées sur les hauteurs brûlaient de commencer l'attaque et de se ruer sur le butin; les principaux chefs de l'armée, étonnés du calme et de l'inaction de leur capitaine, s'interrogeaient du regard, et Saletas et

Andreu surtout ne pouvaient s'expliquer une conduite à laquelle toutes les actions de Pujol donnaient un énergique démenti.

— Mais, commandant, lui dit enfin son frère, si les Français passent notre colonne, les guerillas nos ennemies vont avoir tout le butin et toute la gloire de l'affaire.

— Elles n'en auront pas un maravédis, répondit Pujol.

— Voilà un orage qui nous menace; le ciel est noir comme l'était l'âme de Taumareillas; les éclairs déchirent la nue, la pluie nous inonde; permets-nous de nous réchauffer au feu de nos mousquets.

— Bientôt, bientôt.

— Les Français ne nous croient pas si près d'eux.

— Tu te trompes, ils nous savent ici.

— Que dis-tu, Pujol?

— Silence!

— On murmure, on se plaint, on te menace.

— Silence, te dis-je, et en avant!

Arrivés au coude aigu formé dans les gorges où s'était passée depuis peu de temps la sanglante attaque dont nous avons déjà parlé, les troupes de Pujol firent halte derrière un bois épais de sapins noirs et s'accroupirent sous des haies touffues de romarin. Leur colère débordait; mais l'extrême agitation qui se peignait depuis un instant sur les traits de Pujol leur donna à comprendre que l'action ne tarderait pas à commencer.

Des coups de fusil se firent entendre à quelques centaines de pas de la terrible guerilla, comme pour répondre au roulement de la foudre, et le convoi cheminait toujours paisiblement.

— Trahison! trahison! s'écrièrent alors cent bouches à la fois. En avant, camarades!

— Oui, en avant, répondit Pujol d'une voix retentissante en mettant ses deux pistolets au poing, en avant! et faisons

comme le tonnerre qui éclate. Soldats de Pujol, en avant sur les guerillas qui nous ont devancés !

Toreillas et Huerta se précipitent en désespérés contre leur chef qu'ils veulent abattre; le poing du premier tombe sous le sabre d'Andreu toujours à côté du vaillant capitaine, et le second meurt d'une balle de Saletas, aveuglément dévoué à son ami. Il y eut un moment d'irrésolution; mais Pujol déployant à l'air un drapeau tricolore qu'un des siens avait jusque-là caché dans sa couverture en sautoir sans songer qu'il portait le signe de ralliement des Français : — Saletas, s'écria-t-il, nous changeons de patrie! nous escortons des amis! Nos ennemis les voilà, ce sont les Espagnols qui devant nous attaquent le convoi: sauvons le convoi des Français! je le veux, je l'ordonne, et qui m'aime me suive!

De toutes parts les guerillas qui s'étaient déclarées indépendantes furent poursuivies, harcelées, écrasées, et les soldats de Pujol, qui avaient d'abord mal interprété les paroles de leur chef, comptaient toujours sur le pillage après cette première victoire. L'escorte française, au milieu du tumulte qui retentissait autour d'elle, était précédée du plénipotentiaire que nous avons vu au camp des miquelets et qui avait dit à ses braves : « Soldats, ne bougez pas, c'est notre ami Pujol qui s'est chargé de nous mener à bon port. »

Dociles à la terrible voix du chef, les bandits obéissaient comme des loups tremblants sous la griffe du lion. Leur ardeur belliqueuse croissait à la bataille; chaque homme qui tombait sous leur stylet leur donnait un avant-goût d'une autre victime. Les bras des soldats de Pujol ne se lassaient jamais à la besogne; ils ne se reposaient que lorsqu'il n'y avait plus ni poitrine à trouer, ni tête à faucher, et le moment le plus douloureux à leur âme était la fin du carnage.

Etonnés, subjugués, les hommes de la formidable gueriila, sur un mot de Pujol, descendaient d'un pas léger les aspérités de la route aux yeux ébahis des Français, et le capitaine guerillero, tantôt en avant, tantôt sur les côtés, lançait à l'air de ces paroles énergiques qui faisaient rentrer aux cœurs des siens toute soif de l'or ou du sang. Le pistolet au poing, la colère au regard, la menace à la bouche, il voltigeait, actif comme la pensée, surtout autour des coffres solides qui renfermaient la solde de l'armée, et celui de ses miquelets qui eût osé jeter dessus un œil d'ardente convoitise aurait servi de pâture le lendemain aux bêtes fauves et aux aigles de la montagne.

Mathias, Saletas et Beppa, fatigués de leur chasse aux guerillas indépendantes, rentrèrent bientôt en ligne, et ce fut alors seulement qu'ils comprirent tout ce qu'avait dù souffrir l'âme de Pujol.

Le convoi cheminait pour la première fois ainsi qu'il l'eût fait pour une promenade militaire, et les soldats de Pujol, qui, la veille encore, auraient bu le sang des Français, aujourd'hui côte à côte avec eux, les escortaient sans témoigner la moindre haine, sans faire entendre le plus léger murmure. C'est que Pujol l'avait voulu, et que tout ce que voulait Pujol devait s'accomplir.

Bien sûr du succès, maître absolu de l'esclave volonté de ces coquins, Pujol, sans forfanterie, mais avec ce sentiment d'orgueil et de dignité qui va si bien à tout grand courage, prit la tête de la colonne et se plaça à côté du commandant qu'il avait si cordialement reçu au camp.

— C'est bien cela, Pujol, lui dit tout bas l'aide de camp de Maurice-Mathieu.

—Non, commandant, cela est mal, cela est infâme; mais cela était difficile, périlleux.

— Pujol, si vous l'aviez voulu, vous seriez un grand homme.

— Vous me jugerez un jour; maintenant vous êtes inhabile à me comprendre.

— Nos caisses renferment quinze cent mille francs. Savez-vous ce qui vous revient pour votre part?

— Je vous jure que je n'accepterai pas un réal. Quant à mes braves, c'est différent, il leur faut des piastres : il leur en faut pour le jeu, pour l'orgie et pour la débauche. J'ai là, voyez-vous, des lurons insatiables!

— Je ne croyais pas à un succès si complet.

— J'en doutais un peu aussi, moi, dit Pujol en baissant la voix.

— Et pourtant vous aviez donné votre parole au général.

— Eh bien! si j'avais été vaincu, je me serais fait sauter la cervelle.

— Que de grandes choses dans votre âme! que de contre-sens!

— Cela est vrai; il y a plus de turbulence dans mon sein qu'il n'y en a sur les flots aux jours de la tempête, qu'il n'y en a dans le cratère au moment de l'éruption. Pujol, en une heure, peut souffrir plus qu'un martyr en dix années.

— Et pour la joie, Pujol?

— La joie chez moi, c'est comme la douleur, et depuis que je suis homme je ne me rappelle pas avoir éprouvé un seul jour de calme.

La route était devenue large et dégagée, les renforts envoyés de Barcelone se montrèrent au loin et rejoignirent bientôt le convoi; on fraternisa; quelques cris de *Vive Pujol!* retentirent dans les rangs mêmes des Français; Beppa s'en émut d'orgueil, Saletas et Mathias se sentirent plus grands, et Pujol, l'œil terne et baissé, le front soucieux, les lèvres vibrantes, laissa tomber ces mots :

— Ma vengeance a commencé!

XI

UNE REVANCHE.

Pujol et Beppa logeaient ensemble à Barcelone, et leur amour, loin de s'affaiblir, devenait plus fort et plus puissant chaque jour. La belle gitana était pleine d'enthousiasme pour l'homme dont l'entrée triomphale dans la capitale de la Catalogne avait été saluée par les plus vives acclamations, et chaque jour aussi Pujol se sentait grandir à la violence d'une haine qu'il avait fait naître dans un cœur vierge et sauvage. Le général Maurice-Mathieu appelait souvent le chef miquelet dans son hôtel; à celui-ci les armes étaient portées et les officiers de l'armée française regardaient le noble bandit, sinon comme un héros digne de la vénération publique, du moins comme un de ces êtres extraordinaires nés pour les grandes choses et toujours prêts à se jeter au-devant des irritations humaines, des menaces célestes et de la mort, pour prouver qu'ils sont au-dessus de ce qui épouvante et fait reculer les autres hommes.

Lorsque, à la Rambla et sous son costume coquet de velours chamarré de dorures, il se montrait paré de sa réputation de bravoure et de cruauté, les dames se retournaient pour expliquer le contraste de cette mesquine charpente à laquelle l'enfer et le ciel avaient également coopéré; quelques-unes souriaient, d'autres laissaient arriver sur leurs traits une légère teinte de tristesse et d'effroi; et ce n'étaient pas celles-ci que Pujol aurait eu le plus de peine à vaincre si son cœur et son âme n'avaient appartenu tout entiers à la gitana.

Quant aux hommes, ils s'arrêtaient aussi, eux, pour le suivre dans sa démarche indépendante, et, tout en regrettant que le bandit eût changé de drapeau, ils se félicitaient en eux-mêmes de voir les Français contraints d'admirer un ennemi qu'ils n'avaient pu vaincre; d'autres se flattaient encore que la récente détermination du chef si redouté cachait un nouveau piége où se prendraient bientôt les envahisseurs de leur patrie.

Et puis tous se demandaient quelle était cette femme mystérieuse, si alerte dans sa démarche, si brave dans les combats et pour laquelle soldats et officiers de la terrible guerilla montraient l'attachement le plus respectueux.

Elle, Beppa, tantôt vêtue en miquelet, tantôt en Catalane avec ses jupons courts, ses petits souliers à boucles d'or, son ret plein d'élégance, emprisonnant une immense et soyeuse chevelure noire, lançait çà et là des regards presque insolents sur la foule empressée, et semblait dire aux jeunes filles qui poursuivaient son mari : « Celui-ci est mien, celui-ci est l'homme de Beppa qui s'est donnée à lui, qui n'appartiendra jamais qu'à lui. »

Cependant les jours glissaient assez uniformes dans la cité plus tranquille, les chants nocturnes avaient repris leur cours, les mandolines vibraient sous la plume aiguë, les romances montaient jusqu'au balcon doré et forçaient les rideaux de satin à s'entr'ouvrir; les courses de taureaux étaient annoncées à son de trompe, quoique le gouverneur les défendît encore, et les Catalans, oublieux des malheurs passés, se livraient avec confiance aux joies premières de leurs paisibles années.

Au milieu de cette sérénité générale Pujol seul était souvent triste et pensif. Parfois aussi il se montrait dans les rues, inquiet, recueilli, et ne retrouvait un peu de calme qu'auprès de Beppa, si habituée à le consoler.

Beppa n'était point jalouse des absences de Pujol, et,

quoique chez elle ce sentiment l'eût portée au suicide et à l'assassinat, elle avait compris que le silence et l'éloignement de son mari tenaient à des causes qu'elle n'avait pas de peine à s'expliquer.

Elle aussi, la femme ardente et dévouée, faisait des courses mystérieuses dont le but n'était deviné par personne, et lorsqu'elle rentrait, et que Pujol, à son balcon, la voyait arriver, ils échangeaient entre eux des regards inquisiteurs qui disaient : « Rien ! rien encore ! »

Il était minuit, Pujol se trouvait seul dans la rue de Santa-Martha, en face d'une grande et belle maison dont les stores étaient fermés. Assis sur un banc, il poussait de profonds soupirs, et, comme le ciel était en feu par un épouvantable orage né sur les côtes des Baléares, Beppa inquiète sortit aussi de sa demeure malgré le tonnerre et les éclairs. Elle savait bien où elle trouverait Pujol, et elle chemina vers la rue Santa-Martha.

— J'étais bien sûre de te rencontrer ici, mon ami.

— Et moi bien sûr aussi que tu viendrais m'y chercher.

— Rien, n'est-ce pas?

— Rien.

— Et pas une voix sortant de cette solitude?

— Pas une voix ! Oh! que j'y aimerais mieux une fête, de la joie, du délire et cent mille hommes armés.

— Je te jure, Pujol, que tu ne porterais pas le premier coup à cette poitrine, dit Beppa en saisissant d'une main frénétique le manche de son poignard.

— Je te jure, Beppa, que, si tu me ravissais ce bonheur, je serais capable de te maudire.

— Tu feras donc, Pujol, tu feras seul. Mais, dis-moi, tu n'as pas vu de lumière dans cette maison?

— Je te l'ai dit.

— Et pourtant dans une heure cette maison éclairera la rue.

— Va donc, noble fille.

— C'est une menace plutôt qu'une vengeance.

— La vengeance viendra plus tard, j'ai pris mes mesures.

Le chef de guerilla s'éloigna, Beppa resta seule, et une heure après la superbe maison de Marcelino Perez était la proie des flammes. On appela, pour combattre l'incendie, les troupes de Pujol cantonnées dans le quartier ; et, quoique pour les exciter au travail on leur eût fait entrevoir la possibilité d'un riche pillage, nul soldat ne quitta la caserne ; car Pujol, en passant, leur avait dit : « Quoi qu'il arrive, ne bougez pas. »

Le lendemain, les journaux de la ville portaient ces mots : « Le magnifique hôtel du noble Marcelino Perez, dont on ignore encore la retraite, a été entièrement consumé par les flammes.

« Deux malfaiteurs qu'on a vus rôder la nuit dans la rue Santa-Martha, et dont on n'a pu suivre les traces, permettent de supposer que cet incendie est le résultat d'un crime. Quelques personnes assurent même qu'on a vu, au premier moment d'alerte, une jeune femme, une torche à la main, s'échappant par les hautes murailles du jardin situé derrière l'hôtel. Les agents du corrégidor sont sur ses traces. »

— Qu'ils viennent te chercher, qu'ils viennent, dit Pujol en serrant Beppa sur son cœur, qu'ils osent te punir de ton courage d'homme et de ton amour de femme! Ils appellent cela un crime! poursuivit-il en se frappant le front avec violence. Un crime cela!... Et, sans savoir pourquoi j'ai déserté ma première vocation, ils me glorifient de ma félonie, ils m'appellent le converti; voilà bien la justice des hommes!

— Combien y a-t-il de jours que nous sommes à Bar-

celone? dit Beppa à son ami, comme pour adoucir l'amertume de ses pensées.

— Dix.

— Demain, nous quitterons Barcelone : il le faut.

— Mais j'ai écrit à ma mère, qui s'est réfugiée à Minorque, et je l'attends!

— Pujol, tu ne dois embrasser ta mère qu'après l'avoir vengée; demain nous partirons.

— Demain, où irons-nous?

— Au camp que nous avons quitté.

— Du mystère avec moi?

— Laisse-moi faire, ami, ce n'est pas toujours la violence qui renverse, ce n'est pas toujours la force qui triomphe; la prudence et la ruse ont souvent plus de pouvoir, et je veux te venger, Pujol, car je te l'ai promis.

Selon les vœux, ou plutôt selon les ordres de Beppa, Pujol, la nuit même, alla prendre congé du général, et partit avant le lever du jour avec sa troupe de bandits renforcée d'une centaine de vagabonds que la misère et la débauche faisaient soldats.

En peu de temps les défilés furent franchis, et le vaillant capitaine, toujours escorté de sa fidèle Beppa, de Saletas et de son frère, revit le camp où s'étaient passées les scènes assez dramatiques que nous avons racontées.

Un nouveau convoi devait arriver de Figueras sous quelques jours, et la guerilla l'attendait pour avoir part à la récompense accordée aux éclaireurs de la ligne de passage. Les lois de Pujol étaient si rigoureusement observées, que l'or des Français ne trouvait pas de plus sûre sauvegarde que ces mêmes hommes qui naguère le regardaient comme une conquête naturelle achevée à leur profit.

On jouait et on dansait sur la haute montagne d'où la neige avait tout à fait disparu. Par intervalles quelques alertes de miquelets et de contrebandistes rivaux donnaient

l'éveil aux troupes redoutées de Pujol; mais, à part ces incidents passagers, les guerilleros dormaient tranquilles la nuit, faisaient paisiblement aussi leur sieste le jour, et se plaisaient à cette vie de paresse et de sommeil qui ne les laissait manquer ni de vivres ni de repos.

Beppa seule, tourmentée par une pensée amère et profonde, rôdait sans cesse autour du camp, interrogeait les divers sentiers tortueux qui y conduisaient, et rentrait sous sa tente sans oser s'approcher de Pujol, dont le cœur blessé à mort semblait perdre de sa force et de son énergie. Tous deux s'étaient devinés, et c'est pour cela qu'ils échangeaient des regards de douleur, et qu'ils passaient silencieux l'un à côté de l'autre en se serrant fortement la main.

— J'étouffe ici, dit un soir d'une voix sombre le capitaine à sa femme; laisse-moi seul errer sur les montagnes; je t'en prie, Beppa, ne me suis point, ajouta-t-il avec un abattement mortel.

— Et si l'on t'attaque?

— Eh bien! une balle finira mes tortures.

— Va, Pujol, va, n'ai-je pas aussi mon poignard pour achever les miennes?

— Cela est trop long et trop lourd: quand l'enfer bouillonne dans une poitrine, cette poitrine devrait éclater. Nour mourrons demain, Beppa; mais cette nuit, je veux la passer seul, à penser à ma mère, à pleurer ma sœur.

— Va, Pujol, je t'attendrai.

Il était deux heures du matin à peine, quand un agile coureur se précipita dans la tente de Pujol et s'écria:

— Desespions!

— Où donc? demanda Beppa, qui commandait dans cet asile en l'absence du chef.

— Là-bas, on les amène. Ce sont des gitanos.

— Des gitanos! des gitanos! s'écria-t-elle avec un mou—

ement d'enthousiasme ; qu'on les respecte, qu'on ne leur parle que chapeau bas !

— Ils ont volé une jeune fille.

— Grand Dieu ! grand Dieu !... vite, vite, par là un piéton à la recherche du commandant ; cent piastres à lui s'il est de retour dans une heure.

Et dix hommes s'élancèrent à la fois. Les gitanos arrivèrent. Ce furent des cris de joie, des hurlements de tendresse, des vociférations de plaisir. La bande de Beppa était au grand complet : les émissaires de la femme de Pujol l'avaient trouvée en France, dans une grotte près du petit village d'Estagel, d'où elle allait partir pour le Nord. Les prières de Beppa l'avaient fait rentrer en Espagne où elle s'était dispersée pour la conquête qu'elle méditait. Elle apprit qu'à dix lieues de Barcelone, dans une retraite isolée, Marcelino Perez, sous un nom supposé, fuyant le courroux de Pujol, se tenait caché avec sa famille; que la sœur du miquelet s'était volontairement tuée, quoiqu'on n'eût pas trouvé son cadavre, et qu'une jeune fille de seize ans, d'une beauté ravissante, sœur de Perez, attendait là aussi que la guerre éclatât avec moins de fureur pour donner sa main à un grand de première classe. Le soir même, la sœur de Perez fut enlevée, et c'était elle que les gitanos amenaient prisonnière au camp. Le récit était à peine achevé, que la voix de Pujol se fit entendre. Beppa s'élança au-devant de lui.

— Embrasse-moi, étouffe-moi dans tes bras, lui cria-t-elle, tu seras vengé, Pujol.

— Qui te l'a dit?

— Mes gitanos qui viennent d'arriver. Ils te conduisent une fille.

— Ma sœur?

— Non, la sœur de Marcelino Perez.

— Tais-toi, Beppa, car je te tuerai si tu ments.

— Viens, la voilà, regarde.

— Qu'elle est belle! qu'elle est belle! dit Pujol en la parcourant de ses grandes prunelles fauves. Oh! Beppa! qu'on ne me dise plus qu'il n'y a pas de Dieu; il y a un Dieu, Beppa, un Dieu tout-puissant, éternel, qui veut que les hommes de cœur puissent punir les lâches. Beppa, je reconnais un Dieu, je m'incline, je me prosterne, je l'adore, ou plutôt toi, toi, femme, c'est toi qui es mon Dieu, mon sauveur.

Oh! mon Dieu! mon Dieu! je deviens fou, mes veines se gonflent, le sang m'étouffe, mes nerfs se brisent, ayez pitié de moi! Qu'elle est belle en effet! plus belle que ma sœur encore, et plus riche et plus noble... Oh! je serai bien vengé, car il l'aimait sans doute, l'infâme! Et ma sœur! ma pauvre sœur!

— Morte, dit Beppa.

— Morte! s'écria Pujol en souriant avec frénésie; morte! Oui, Beppa, il y a un Dieu, car ma sœur est morte, et j'ai là, là, devant mes yeux, sous ma main, la sœur de Perez, la sœur du misérable qui a déshonoré ma sœur et brisé l'âme de ma mère.

— Calme-toi, Pujol, calme-toi, je t'en supplie!

— Tu peux maintenant ordonner, Beppa, l'Espagne t'appartient, si tu veux l'Espagne, Pujol se fait fort de la conquérir et de te la donner.

— Ce que je veux, répondit Beppa, c'est ton amour; ce que je veux, c'est que tu ne souffres plus.

— Que parles-tu de souffrances, ô ma femme adorée! est-ce qu'on souffre quand une belle vengeance s'offre à vous pour effacer la douleur passée? Oh! maintenant, c'est du délire à pleins bords! Oh! maintenant, c'est une vie d'extase et de grandes choses. Et d'abord, ne pleure pas, jeune fille, poursuivit-il en regardant la vierge tremblante; écoute-moi bien. Je ne veux pas te prendre en traître,

vois-tu. Tu as affaire à un homme loyal, qui ne te tendra pas de piéges, qui ne te gardera pas pour ses baisers de chaque nuit ! A Pujol, noble héritière, il fallait un corps et non pas une âme; tu seras traitée comme ton frère a traité ma sœur ; tu seras avilie comme ton frère a avili ma sœur; mais toi, sœur de Perez, tu n'auras pas le courage de te tuer après l'effrayante revanche que je vais prendre. Eh bien ! tu iras dire à ton frère que j'ai manqué de courtoisie à ton égard.

Holà ! quelqu'un !

Bigorre se présenta.

— Tu es trop jeune et trop beau. Va-t'en; qu'on appelle Calmettas le bossu, le difforme.

Calmettas arriva.

— Approche, Calmettas, prends cette jeune fille, je te la donne, elle t'appartient, dit Pujol en jetant la noble victime aux bras du hideux miquelet; je te la donne, ou plutôt je te la prête; tu la rendras ensuite à Cadena qui la fera passer à Garrigue.

Allez, mes enfants, et, maintenant que j'ai accompli ce premier devoir, ce devoir sacré, ce vœu de mon âme, qu'on me laisse à la reconnaissance. Je puis porter à la fois la joie et la douleur.

— Te rappelles-tu, dit Beppa d'une voix prophétique à Pujol dont le cœur brisait la poitrine, dont les yeux ardents étaient remplis de larmes ; te rappelles-tu les gitanos à qui tu donnas quelques piastres la première fois que tu les vis ?

— Oui, oui.

— Ce sont ceux qui, sur ma voix, ont été à la recherche de la famille de Marcelino Perez : tu sais le reste.

— Tes amis sont les miens, Beppa, ta famille est la mienne, et ils pourront désormais se reposer ici, car il est des services que l'on payerait de son bonheur éternel.....

Les gitanos sous la tente de Pujol se livrèrent à une orgie que le vin de Catalogne ne permit pas de prolonger longtemps; ils tombèrent tous assoupis sous les couvertures de laine, et les soldats de Pujol veillèrent sur ces voleurs de jeune fille comme les saints prêtres veillent sur les vases sacrés du tabernacle.

Le jour venait de naître.

— Qu'on m'amène la sœur de Perez, dit Pujol, je ne l'ai pas assez vue, pas assez admirée; elle a été bien heureuse sans doute; je veux entendre sortir cette assurance de sa bouche pure et rosée : mais je ne suis point avare, elle goûtera ce bonheur quelques nuits encore, et puis elle reverra sa famille consolée.

Trois jours après, en effet, l'infortunée reprit à pied la route de Barcelone. Par ordre de Pujol, elle voyagea sous bonne escorte, et, par un raffinement de cruauté, le chef des bandits voulut sans doute qu'on la prît pour une vierge conduite à l'autel, car il orna son front et son corset de fleurs blanches et parfumées, et c'est ainsi parée qu'elle fit son entrée à Barcelone où elle ne trouva plus d'asile, et où, pourtant, elle fut recueillie au couvent de Sainte-Thérèse.

— Et maintenant que j'ai la joie au cœur, dit Pujol à Beppa, maintenant que ma vengeance est satisfaite, songeons à la reconnaissance. Je donnai un jour quelques piastres à tes gitanos, je veux leur donner ce soir assez d'or pour les faire renoncer à leur vie de vagabonds. Le général, d'ailleurs, est mécontent des moines de la Merced : allons les visiter et recevoir leur sainte bénédiction. Cent bandits prirent gaiement l'escopette, et, guidés par Beppa et Pujol, ils arrivèrent en trois heures devant la maison sacrée où l'on chantait vêpres.

— Cela sera nouveau, dit Pujol à ses gens : allons nous agenouiller à côté des robes grises, et frappons-nous vive-

ment la poitrine en expiation de nos peccadilles. Si quelques-uns de vous désirent se cloîtrer, je jure de ne pas m'y opposer et de les protéger auprès du révérend prieur dont je connais le zèle apostolique.

Les portes du couvent furent franchies, les soldats de la milice infernale pénétrèrent silencieusement dans l'église et se prosternèrent avec dévotion, au grand étonnement des religieux qui croyaient avoir donné de nouveaux apôtres au ciel. Mais, quand l'office divin fut achevé, quand l'Ordre se retirait dans la sacristie :

— Halte-là ! s'écria Pujol en s'armant du stylet, halte-là ! mes frères, la charité chrétienne vous ordonne de secourir les malheureux. Eh bien ! j'ai dans mon camp appauvri une vingtaine de gitanos qui meurent de faim : il me faut pour eux des onces, de belles et bonnes onces d'or ; il m'en faut beaucoup ; ne vous faites pas tirer l'oreille, et comptez dans l'avenir sur ma protection, pour peu que je sois en humeur de ne pas vous rançonner une seconde fois.

— Pujol, prenez garde à la colère du ciel ! répondit le prieur. Elle peut vous écraser sous ces voûtes.

— Bah ! bah ! elle ne m'atteindra pas ici puisque vous y êtes, les innocents doivent être épargnés. Au surplus, comme je n'aime pas les criailleries, je vous préviens que je n'ai pas de temps à perdre et que chaque minute de retard vous coûtera dix onces et vous vaudra dix coups de crosses de fusil de plus sur les reins ; c'est ma manière de procéder.

Les moines savaient à merveille à qui ils avaient affaire ; ils demandèrent à Pujol quel était le montant de la rétribution exigée, et Pujol la fixa à cinquante mille francs. La communauté n'osa pas murmurer, la somme fut comptée exactement, et le chef de la guerilla, s'avançant alors vers le maître-autel, dit, en frappant le tabernacle de son poignard : « Il me faut à moi aussi un vase d'or pour boire à la

santé de mes bienfaiteurs. Je prends celui-ci que vous avez souvent porté à vos lèvres sacrées, le vin doit y être délicieux. »

Francisco Marini qui était de la partie faisait force signes de croix et se frappait la poitrine avec une componction tout angélique, prêt à frapper du stylet ou à bénir, selon les dispositions de son ennemi.

— Anathème! anathème! dirent les moines effrayés.

— Oui, anathème, s'écria Pujol d'une voix terrible comme celle de la trompette du jugement dernier, anathème sur le lâche ravisseur de toute jeune vierge!

XII

COMBAT DE TAUREAUX.

Ne déshéritez pas le peuple vaincu de ses mœurs et de ses usages, laissez-lui le souvenir de ce qu'il a été pour ne pas trop le rapetisser à ses propres yeux en lui montrant ce qu'il est. Ce que l'on garde des temps passés, c'est le débris de la fortune perdue, et mieux vaut encore une demi-aisance qui vous permet de vivre, qu'une misère qui vous laisserait mourir de faim. Quand la soumission est complète, il n'y a pas seulement de la brutalité au vainqueur à faire entendre le retentissement des chaînes qu'il a forgées, il y a encore de la folie, je dis plus, il y a de la bassesse et de la lâcheté à la fois.

Le conquérant qui détruit doit être regardé comme un vagabond à qui le ciel a donné la puissance dans ses décrets immuables et sacrés. Fouler le monde n'est point le posséder. Dites-moi ce qui reste de l'incendie quand la flamme dévorante a achevé son office?

Celui qui veut humilier, alors même que la force le lui permet, ne comprend pas tout ce qu'il perd à son insolent protectorat; l'orgueil est souvent un ridicule, car il est presque toujours le résultat du hasard ou des circonstances qui se sont tournées de votre côté pour vous servir d'appui, pour vous donner la main. Aussi l'orgueil a-t-il réveillé dans un grand nombre d'âmes prêtes à l'obéissance un sentiment de grandeur et de dignité qui a changé bien des fortunes.

La générosité n'est à vrai dire que l'amour de la justice, et il est toujours et en tout temps équitable de tendre la main à l'ennemi qui ne peut plus vous combattre. Après avoir lutté avec vaillance, quand la menace se tait, quand la sédition est morte, quand le glaive est rentré dans le fourreau et que la colère s'est élancée du cœur, quand le canon n'éclate plus et que les cadavres des champs de bataille ont reçu la sépulture, le vainqueur doit tout oser pour rétablir l'harmonie détruite par la tempête qui vient de passer; et s'il fait défaut à ce principe de tous les temps, soyez sûr que l'avenir se déroulera sombre pour lui, et que le jour viendra de crier à son tour merci et miséricorde, sans qu'il ait droit de se plaindre de se les voir refuser.

On disait alors en tous lieux, mais à voix basse pourtant, ce que l'on avait déjà dit à propos de la mort du duc d'Enghien, que *la guerre d'Espagne était plus qu'un crime, que c'était une faute.*

La Péninsule avait été la poule aux œufs d'or de Napoléon. Quand le grand capitaine le voulait, on lui donnait des chevaux, de l'or, des hommes; et toutefois l'ambition de l'empereur exigea davantage: elle eut tort. N'acculez jamais vos ennemis sans leur laisser un chemin pour la retraite; il est imprudent de les mettre dans la nécessité absolue de vaincre ou de mourir, car le désespoir seul en-

fante des prodiges, et plus d'une fois, après la bataille, on a vu la victoire changer de drapeau.

Dans cette fatale guerre qui a coûté tant de sang, non-seulement à nous et aux Espagnols, mais encore aux peuples dévoués à la France, le fusil du soldat était moins à craindre que l'escopette du paysan, et il y a eu plus de poitrines trouées par le stylet que par la baïonnette. C'est que le peuple, voyez-vous, plus que les souverains, a l'instinct de la justice, et que toute félonie le blesse plus profondément que la tyrannie. Si l'Espagne n'avait acheté par aucun sacrifice l'alliance et l'amitié de la France, il est certain qu'elle se serait trouvée dans les mêmes conditions que les autres royaumes envahis par nos armées. — Mais l'Espagne était notre alliée naturelle, l'Espagne ne demandait pas mieux que de s'affranchir de la vaniteuse tutelle de la Grande-Bretagne qui ne s'impose jamais qu'à prix d'or, et cette lutte désastreuse fut pour nous la cause première de nos malheurs et de notre chute.

Certes, les nobles courages, les généraux habiles, ne manquaient pas plus au midi qu'au nord; il y eut, là-bas comme ici, de grandes actions, d'héroïques dévouements ; mais le bras puissant qui se lassait à frapper les colosses unis, dont l'hiver allait devenir le redoutable auxiliaire, avait déjà compris la nécessité d'une retraite qui devait lui rendre des soldats aguerris; et les commandants des divers corps d'armée, en Espagne et en Portugal, se laissaient souvent aller au torrent qui les entraînait, non point parce qu'ils ne pouvaient lui résister, mais parce qu'ils sentaient que toute énergie prolongerait la crise sans empêcher la catastrophe. Ce qu'il fallait donc, avant tout, c'était de faire oublier au pays conquis l'injustice de l'attaque, en se montrant généreux envers le peuple; ce qu'il fallait d'abord, après la conquête, c'était de faire comprendre au peuple que la politique seule avait allumé la guerre

et qu'un empereur avait cherché querelle à un roi; mais que lui, citoyen des grandes cités ou des bourgs, se verrait toujours respecté dans ses habitudes et dans ses mœurs.

Ce à quoi on tient le plus, c'est à ce qu'on veut vous arracher par la violence, et le sacrifice le plus douloureux est celui qui vous est imposé. Les Espagnols avaient donné une partie de leur or, leurs villes épuisées ne leur appartenaient plus, et la famine étendait ses bras longs et décharnés sur les campagnes saccagées.

Certaines provinces du centre de l'Espagne se reposaient, encore endolories de la terrible secousse qui les avait ébranlées. Les remparts en ruines, les routes jonchées de cadavres, laissaient de trop sanglants souvenirs dans l'âme ulcérée des vaincus, et l'on eût crié anathème dans Saragosse contre tout insouciant qui aurait osé sourire au drapeau tricolore planté sur des cendres encore brûlantes.

Palafox avait défendu de quartier en quartier, de maison en maison, d'étage en étage, la cité glorieuse. Rien n'était debout, ni hommes, ni édifices. L'orgueil seul, cet orgueil national qui sied si bien à tout cœur plein de son devoir, se dressait encore au milieu des débris mutilés par la hache et le bronze, et le nom de l'immortel Palafox n'était jamais prononcé au sein des familles sans que le père portât la main à son chapeau, sans que la mère en deuil dit à son fils épargné : « Voilà, mon enfant, comme doit se défendre quiconque est traîtreusement attaqué dans ses foyers. »

Sagonte avait donné à ses rois l'exemple du dévouement et du mépris de la mort; Saragosse l'imita sans la surpasser, et les funérailles des deux villes retardèrent peut-être de quelque temps la conquête morale des Espagnes.

Qui ne se retrempe aux sublimes sacrifices?

Mais ainsi ne firent pas toutes les provinces de la Péninsule, ainsi ne fit pas Barcelone l'indomptée qui ne comprend pas, qui n'a jamais voulu comprendre que le com-

merce et l'industrie sont les fils de la liberté. Le joug monacal et le joug de Madrid étaient un poids si lourd aux épaules des Catalans, que l'arrivée des Français chez eux y fut presque regardée comme un bienfait. La Catalogne était devenue française : des préfets, des maires, des procureurs généraux, des tribunaux avec le jury remplacèrent les alcades, les *gobernadorcillos*, les *corregidores*, les simulacres de l'inquisition mutilés sous nos loyales balances, et les Français purent un moment se croire avec des amis trop longtemps négligés.

Cependant la Catalogne, toute fière de sa couleur si distincte, ne voulut consentir à la perte d'aucun de ses priviléges; elle sembla au contraire s'y rattacher avec une nouvelle force, et, pour prouver aux dominateurs qu'elle ne se sentait point blessée de leur tutelle, la vaniteuse mettait une sorte de coquetterie à étaler ses anciennes allures, qui du reste plaisaient fort aux nouveaux venus.

Ce qui surtout a droit de surprendre les étrangers arrivant au sein de la Péninsule assoupie, c'est l'activité nécessaire à presque tous les jeux, à presque toutes les danses auxquelles se livrent les Espagnols; et ce qui est pour tous un perpétuel objet d'admiration, c'est l'amour ou plutôt le fanatisme de tous les enfants de l'Espagne pour les combats de taureaux.

A ces délassements, en effet, toute artère bat vite, tout regard s'anime, toute ardeur petille. On compte les heures qui doivent passer avant l'ouverture de la fête, on se questionne sur la vigueur des taureaux reçus, sur la beauté des mules et des chevaux montés par les *picadores*. Les paris pour tel ou tel jouteur s'engagent, les bourses longues de soie s'emplissent de quadruples neuves, car l'Espagnol est vaniteux dans l'opulence et plus encore dans la misère.

La fête est avant la fête. Quand elle arrive, c'est le bonheur, le délire; le triomphe, c'est la frénésie, alors sur-

tout que la corne du taureau a éventré bien des chevaux, broyé des côtes à bien des hommes, quand l'arène est bien rouge de sang.

Et les femmes donc! voyez comme elles se parent avec coquetterie, comme elles se font belles de leurs beaux yeux noirs, de leurs cheveux d'ébène si longs, si soyeux, de leurs mantilles à larges franges dont elles se drapent avec une grâce si dangereuse, et de leur incarnat vif et coloré où se peint le bonheur et surtout le désir qui les embellit encore!

Une course de taureaux est en Espagne ce qu'étaient nos tournois aux temps chevaleresques, et nul prince sur le trône n'a été assez fort pour détruire cet amusement national auquel tout noble ou roturier espagnol tient autant qu'au pittoresque de son costume, à la majesté de son langage.

L'immense cirque bâti en planches solides, peintes en vert, s'était épanoui sous les plus belles parures, car il est d'usage ici de se vêtir d'une façon coquette pour aller voir égorger des hommes et des chevaux. Les éventails s'agitaient avec une grâce et une agilité à fasciner les cœurs et à lasser les yeux, tandis que de leur côté les jeunes soupirants, la cigarette à la bouche, envoyaient courtoisement avec un mouvement de tête imperceptible, parfaitement compris par le regard intéressé, la bouffée de tabac parfumé vers la dame de leurs pensées. Les indifférents erraient çà et là, proposaient des paris pour tel ou tel taureau, soutenaient le picador Matéo, ou gageaient des quadruples contre lui. La fête allait son train, même avant d'être commencée, la joie et l'impatience se peignaient sur tous les visages, les tribunes des hauts dignitaires s'emplissaient petit à petit; les diamants jetaient au loin de vives étincelles, et les regards scrutateurs des Catalanes, en se promenant sur la foule, savaient bien distinguer les homma-

ges rendus à leurs personnes et l'admiration causée par l'éclat de leurs riches parures.

Avant d'entrer en Espagne, on entendait les Français crier hautement contre ces combats meurtriers où les hommes jouent leur vie sans aucun bénéfice pour la société; ils disaient qu'un des premiers articles de leur code porterait l'abolition de ces joutes de sang, de ces tueries barbares, et ils s'indignaient que les Espagnols les eussent gardées si longtemps dans leurs mœurs toutes de galanterie. Selon eux, les dames qui assistaient à de pareils spectacles méritaient des flétrissures publiques, et ils avaient des anathèmes pour toute jeune fille qui contait les traits de courage et d'adresse dont elle avait été témoin à ces jeux si palpitants.

Tant que la guerre fut permanente, surtout tant que la formidable guerilla de Pujol s'était ruée sur les convois, Barcelone n'eut point de fêtes populaires, les danses publiques restèrent interdites sinon par une loi, du moins par un sentiment de dignité nationale. Les brillantes sérénades avaient cessé leurs accords, et c'est à peine si dans les rues silencieuses les incertaines vibrations de la mandoline faisaient soupirer la brise de la nuit.

Les Français dominateurs n'avaient pas voulu d'abord les fêtes guerrières; ils trouvaient mesquines et froides les romances des amoureux, et ils dépoétisaient cette Espagne poétique qu'ils ne connaissaient pas ou dont ils ne voyaient que la lente et douloureuse agonie.

Mais Pujol portait une épaulette française, peu de cadavres heurtaient sur les routes publiques les roues des chariots voyageurs, les convois d'hommes et d'argent arrivaient sans être trop inquiétés, et les désastres passés s'effaçaient presque dans la quiétude présente.

Ainsi tout semblait reprendre sa couleur primitive dans Barcelone rajeunie; tout, excepté pourtant le combat de

aureaux, contre lequel s'élevaient tant de voix menaçantes.

Pujol prit sur lui de braver les cris et les colères : il lança dans les montagnes environnantes une cinquantaine de ses hommes les plus alertes et les plus exercés à la chasse des taureaux sauvages, et un beau matin on entendit dans quelques rues de la ville un roulement terrible et prolongé qui forçait les habitants à se barricader dans leurs demeures. C'étaient les soldats du miquelet, montés sur de légers coursiers, armés de piques, menant au milieu d'eux une vingtaine de taureaux étonnés de leur obéissance, mais se promettant peut-être de prendre bientôt une revanche éclatante.

Les taureaux furent casernés, et le lendemain on se pressait autour de l'enceinte où ils se préparaient à la lutte, et chacun pouvait admirer la vigueur et l'audace de ces redoutables champions, dont les cornes effilées menaçaient le ciel.

— Que prétendez-vous faire? dit Maurice-Mathieu à Pujol, qu'il avait envoyé chercher.

— Donner une course de taureaux.

— Je les ai défendues.

— Vous les permettrez.

— Il y aura du sang versé.

— Je l'espère bien.

— Vous feignez de ne pas me comprendre.

— Pardon, général, je comprends très-bien que vous nous menacez de la colère de vos troupes.

— C'est cela.

— Ne craignez rien; s'il y a du tumulte, ce ne sera que parmi ceux qui ne trouveront pas de place dans l'enceinte. Pas un de vos officiers n'y manquera, et vous-même je crois que vous avez hâte d'y occuper la loge la plus belle et la plus commode.

— Cela est donc bien attrayant?

— Cela est noble, cela est grand. Un homme contre u taureau, des beuglements épouvantables, des cornes ai guës, des mouvements rapides, de la rage et de la douleu contre le calme, le silence et l'épée. Vous verrez, général si de pareils amusements n'ont pas une tout autre porté que vos anciens et ridicules tournois où l'on se bardait d fer et où l'on se menaçait avec des lances émoussées et de glaives sans tranchant. Il n'y a point de courtoisie possi ble entre les adversaires descendus dans la lice, et il fau que l'un des deux succombe.

— Mais cela est horrible!

— Cela est beau, voilà tout! répondit Pujol d'un ai triomphant.

— Ecoutez, je laisserai annoncer le spectacle; les alca des permettront qu'on appose les affiches; mais, si mes of ficiers apprennent que les soldats veulent s'opposer au com bat, je ferai évacuer le cirque.

— Vous n'aurez point cette peine, général. Un proverb dit que qui n'a pas vu Séville n'a pas vu de merveilles moi je vous dis que celui qui n'a pas vu de combats de tau reaux n'a pas vu l'Espagne. Vos troupes se révolteraien contre vous si vous leur ôtiez cette satisfaction.

— Entrerez-vous en lice?

— Peut-être, dit Pujol en baissant la voix comme s'i méditait un sinistre projet.

— Avez-vous déjà combattu des taureaux dans un cir que?

— Général, j'ai tout fait.

— Excepté le bien, dit Maurice-Mathieu en souriant.

— Vous êtes un ingrat.

Pujol avait dit vrai. Pas un des officiers de l'armée d'oc cupation ne manquait à la course, tous s'y étaient rendus même en oubliant leurs devoirs; et, si en ce moment o avait tenté une attaque contre la ville, toute défense eût ét

impossible, car les sous-officiers et les soldats avaient également envahi l'estrade de l'arène. La curiosité est le plus puissant des aiguillons.

Cependant les fanfares commencèrent leur harmonie, les cœurs des Catalans battirent avec plus de violence; et, tandis que dans leurs cases respectives les taureaux étaient excités par des piqûres aiguës et des poids dont on surchargeait leurs épaules, les picadors, les saltadors et les toréadors, par quadrilles et vêtus de la manière la plus coquette, parcouraient le cirque, les uns étalant avec orgueil leurs muscles pleins de séve pressés sous la soie, les autres leur extrême habileté à manier leurs coursiers. Quelques officiers de Pujol à pied et en costume de miquelets étaient aussi descendus sur le terre-plein avec un petit drapeau rouge à l'aide duquel on excite le taureau; ils se promenaient bras dessus, bras dessous, comme si l'heure du péril ne devait jamais sonner, et ils s'étaient cependant engagés à arracher du front du taureau qu'on disait le plus furieux une cocarde rouge fixée par un ruban autour de ses cornes. Sur cette cocarde se trouvaient ces mots : *Cent piastres au vainqueur*. Et cette somme était en effet promise à la main téméraire qui arracherait le ruban.

Les soldats de Pujol n'étaient pas gens à jamais refuser de l'or; mais dans cette circonstance on voyait que leur amour-propre surtout était en jeu et qu'ils ne se disputaient la victoire que par vanité.

Pendant que les cœurs battaient d'impatience, pendant que les yeux cherchaient où devait s'ouvrir la première barrière par laquelle le taureau allait s'élancer, que faisait Pujol? Seul, préoccupé, l'âme tout entière à la vengeance, il s'était accroupi inaperçu prés de la case où le taureau le plus furieux avait déjà reçu sur le front la cocarde et le ruban. Mais lui aussi il avait caché sous un des plis de son petit manteau un morceau de soie noire d'un pied carré,

sur lequel on voyait écrit en lettres rouges deux mots, deux noms, dont la vue, dont le retentissement, le brûlaient comme un fer rouge. Là il fut accosté par Beppa vêtue en miquelet.

— Pujol, quel est ton projet? lui dit-elle à voix basse.

— Tu le sauras tout à l'heure, répondit Pujol en grinçant des dents.

— Fais-m'en part, afin que s'il y a un péril à courir je puisse le partager.

— Va, Beppa, il n'y a rien à craindre pour moi. Laisse-moi seul; toi à mon côté on nous remarquerait davantage, et jusqu'à la plus belle course je veux rester inaperçu.

— Tu t'épuiseras en vains efforts. Le señor Marcelino n'est pas dans le cirque, tu peux m'en croire : j'ai mes affidés, et ils avaient reçu mes ordres.

— Noble fille! dans chacune de tes paroles un gage de tendresse, à chacun de tes pas dans la vie une nouvelle preuve de ton dévouement. Le ciel t'en récompensera, Beppa, car il doit y avoir un ciel pour toi.

— Je n'en veux point si tu ne dois pas m'y suivre. Mon ciel à moi, ce sont tes yeux quand tu me regardes avec amour; mon ciel à moi, c'est ta main quand elle presse la mienne avec tendresse; mon ciel à moi, c'est le partage de tes douleurs plus encore que le partage de tes joies : je n'en connais pas d'autre, je n'en veux pas d'autre; mon ciel à moi, c'est l'enfer à tes côtés.

Pujol et Beppa se dirent adieu, et les lutteurs se préparèrent au premier combat.

Une petite porte s'ouvrit, un taureau noir comme du jais s'élança, et à l'aspect de tant de monde placé en amphithéâtre il s'arrêta surpris, ouvrant et fermant les naseaux avec violence, grattant la terre de ses sabots, et poussant des beuglements sourds et répétés. Un sifflet aigu appelle

son attention ; ses yeux suivent la vibration aussi bien que ses oreilles, et l'agile saltador qui l'a fait entendre se présente hardiment à la bête écumeuse. Les voilà en présence l'un de l'autre. Le saltador tient de la main gauche un petit drapeau rouge qu'il agite devant lui en l'excitant par des brr... brr... provocateurs. Dans sa droite est un dard aigu où sont noués des nattes de rubans et des grelots.

Le taureau prend de l'espace, le saltador est immobile et attend; le taureau roidit ses muscles, se ramasse, frémit, baisse la tête, presse fortement le sol et part... Le saltador bondit de côté, présente le drapeau rouge à la bête furieuse qui rase sa poitrine, lui lance un dard aux flancs et se retourne pour sourire au taureau, qui, après avoir frappé dans le vide, roule ses naseaux déchirés sur l'arène.

Après ce premier saltador, qui n'était à vrai dire qu'un picador, et qui se courba, humblement vaniteux, aux acclamations bruyantes des spectateurs, surtout aux applaudissements des Français surpris d'une pareille adresse, un nouveau saltador se présenta, plus leste, plus intrépide encore. A son aspect, le vaste champ resta libre. Le taureau s'agitait et se heurtait souvent contre les barrières, afin d'arracher de ses flancs les dards effilés qui les déchiraient : mais ils pénétraient plus profondément à chaque secousse, et la rage de l'animal puisait dans la douleur des colères plus dangereuses.

C'est alors qu'il a atteint le paroxysme de ses fureurs que le saltador l'appelle par un sifflet. Tous les deux se mesurent, plongent un regard dans un regard, se rapprochent et s'éloignent l'un de l'autre comme deux habiles tacticiens qui cherchent à se surprendre.

L'impatience des spectateurs était en haleine; tous les cœurs palpitaient et tous les yeux se fixaient sur les deux adversaires, allant de celui-ci à celui-là, ainsi qu'on le fait au théâtre quand deux interlocuteurs sont sur la scène.

Le taureau veut une victime, le saltador ne veut qu'un jouet; dans le premier la soif du sang, dans le second le désir de briller. Cinq ou six fois déjà les manœuvres de tâtonnement ont eu lieu, et toujours sans résultats. L'homme doit provoquer, mais non commencer l'attaque, et cependant de nouveaux combats sont préparés pour la fête. Le saltador, qui voit qu'il faut en finir, se rapetisse, s'agenouille, pour que le taureau, qui ne raisonne qu'avec les yeux, se croie en présence d'un adversaire aisé à vaincre. Pris au piége, le taureau s'élance, le saltador se redresse, agite le drapeau rouge; le premier baisse la tête, ferme les yeux à l'éclat de la soie, frappe; mais un pied s'appuie sur le front de la bête, deux mains s'étayent de ses cornes; le cou du taureau agite ses muscles, et l'homme, qui devrait être lancé de l'avant et broyé contre les barrières, passe en l'air sur le dos de son ennemi désappointé et tombe debout à vingt pas derrière lui.

Oh! alors il y a de l'enthousiasme dans le cirque, et je vous demande ce que doivent éprouver ceux qui, pour la première fois, sont témoins d'une adresse, d'un courage et d'un sang-froid si merveilleux!

L'affaire du saltador achevée, le toréador se présente monté sur un magnifique coursier; et là, plein de vigueur, armé d'une longue pique, il va au taureau, qu'il force à la défense; de sa main gauche il dirige sa monture, habile à éviter les cornes acérées, et de sa droite il plonge le fer entre l'épaule et le cou de la bête surprise, qui tombe en jetant sur le sol d'énormes caillots de sang noir mêlés de bave verdâtre.

Mais, lorsque le saltador manque du pied le front du taureau, lorsque le toréador à pied ou à cheval ne frappe point à l'endroit précis, hommes et coursiers roulent dans la poussière, les belles parures volent en lambeaux, les flancs sont ouverts, et les naseaux et les sabots de la bête écu

ne s'arrêtent que lorsque nul soupir ne s'échappe poitrine.

e spectacle si récréatif, les tribunes et les amphies s'agitent convulsivement, les bravos frénétiques etentir les airs, le sourire est sur toutes les lèvres, la ans toutes les âmes; il n'est point de parole d'enasme qu'on refuse au taureau vainqueur, et peu s'en ue celui-ci ne salue à son tour la courtoisie espasi empressée à rendre justice à son mérite.

ites ces choses achevées, des mules superbement hares entrent dans l'arène, guidées par un muletier vêtu façon la plus coquette. Des courroies luisantes sont s aux pieds des victimes, un coup de fouet retentit, ıfares jouent un air triomphal, et le terre-plein du , rouge de sang, se revêt sous un sable poli d'une lle parure toute prête pour un nouveau combat.

Viens-tu de la course?

Oui.

Eh bien?

Petite, mesquine; j'y ai bâillé comme au sermon.

Combièn?

Trois hommes tués, deux blessés, six chevaux éventt deux taureaux piqués de la manière la plus mala-

.

Tu as raison, c'est honteux. L'art s'en va. La guerre nnemie de tout progrès, et l'Espagne aura bien de la à se régénérer.

propos, on les entendait presque au sortir de chaourse.

s celle ordonnée par Pujol, un peu froide jusque-là, avoir un dénoûment assez dramatique pour qu'on dât le souvenir.

chef miquelet était connu. Ce ne pouvait être sans un nt motif personnel qu'il avait en quelque sorte forcé

le général gouverneur à permettre l'ouverture du cirque, et son absence même, car peu de personnes l'avaient reconnu sous son manteau, devenait l'objet de mille questions inquiètes qui se croisaient et restaient toutes sans réponse. On eût dit le prélude d'un orage, la première menace d'une tempête, et Pujol était attendu comme la foudre.

La course se continua avec ses divers épisodes de crainte, de joie, de carnage; et, tandis que, par exception, tout le monde se félicitait du choix des taureaux et de l'adresse des combattants, Pujol, absorbé dans ses douloureuses réflexions, restait caché à la foule et préparait la vengeance méditée depuis si longtemps.

Un grand nombre de victimes avaient déjà rougi l'arène, saltadors et toréadors s'étaient montrés dignes de leur haute réputation, et cependant on attendait encore le taureau vigoureux dont tous les chasseurs avaient parlé avec effroi. Ce taureau, appelé Correo, avait reçu la cocarde rouge, et pas un des jouteurs n'osait se vanter de la lui arracher. Le dernier cadavre venait d'être enlevé du cirque quand les fanfares annoncèrent la plus belle course, c'est-à-dire la plus périlleuse. Les valets de pied se présentèrent à la porte de la cabine. Pujol, dont le bras pouvait atteindre les cornes de la bête, se penche, et, armé d'une pointe dentelée, il appuie avec force sur le front du taureau; à cette pointe était la bandelette noire sur laquelle deux noms terribles avaient été tracés : ces deux noms étaient ceux de Marcelino Perez, le ravisseur de sa sœur bien-aimée.

La porte s'ouvre, le taureau beugle et bondit. C'est le tonnerre et l'éclair à la fois. Les spectateurs, émerveillés de ses allures d'indépendance, battent des mains, et le taureau, fier de cet hommage, parcourt l'arène d'un pied insolent. Les picadors se placent à l'entrée des passages qui doivent les protéger; les chevaux et les toréadors se tien-

nent prudemment à l'écart, et Correo, dédaignant tout adversaire qui se cache et fuit, se place immobile au milieu du cirque et semble attendre un ennemi.

Alors seulement on lit distinctement les deux noms inscrits sur la bandelette; alors on s'attend à quelque événement imprévu, car Marcelino Perez est connu dans Barcelone, et l'on sait l'outrage que la famille de Pujol a reçu de ce noble Catalan.

Un saltador se présente pourtant. Le taureau court à lui, esquive son pied, le prend par les flancs, le lance et lui brise le crâne contre la barrière. Un toréador, Marchena, le plus habile de tous, veut venger son camarade; le cheval et le cavalier sont éventrés en un instant et foulés aux pieds.

L'arène se dégarnit; chaque jouteur se tient prudemment à la petite porte, et une nouvelle fanfare, annonçant la fin de la course, se sonnait déjà par ordre du général... lorsque Pujol s'élance sous son brillant costume de velours, la tête nue, les cheveux épars, l'œil fier et menaçant. A l'aspect du chef de la terrible guérilla s'avançant seul, d'un pas ferme, vers le taureau haletant et broyant déjà la terre de ses sabots durs et raboteux, le cirque entier pousse un cri d'admiration, et le nom de Pujol s'échappe de toutes les poitrines. Il est armé d'une courte épée, comme pour un combat singulier; ses pieds sont chaussés d'espardillas, car il ne veut pas que le sol glisse sous lui; il va là comme à la rencontre d'un ennemi qui l'attend, comme il allait à l'attaque d'un convoi, sans peur, avec calme et sang-froid. Il ne veut pas d'une longue lutte; il veut rester seul dans l'arène; le taureau veut rester seul aussi; le premier choc sera rude, le premier élan sera terrible.

Le taureau s'indigne qu'on ose l'attendre, le miquelet s'irrite presque de l'émotion de la foule, qu'il regarde de

temps à autre avec dédain. Il pose enfin son pied gauche en avant et fait entendre son redoutable sifflet. Correo a frémi dans tout son corps; sa queue rapide bat ses flancs, et, frappant du pied le sol qui retentit, il s'élance contre la poitrine de Pujol, qui s'écrie : *A nous deux, Marcelino Perez!*

L'épée du miquelet est entrée dans le cou nerveux de son champion, qui force Pujol à reculer. Mais lui, il a saisi de sa main gauche la corne du taureau, et de sa droite il plonge, il fouille dans la chair de son adversaire. Attachés l'un à l'autre, ils labourent et creusent le sol. La foule muette ne sait encore quel sera le vainqueur.

Cependant les mouvements du taureau sont moins rapides, Pujol est parfois encore enlevé, mais il retombe toujours debout, étonné d'une si longue résistance : un beuglement sourd annonce enfin une agonie. Correo reste immobile sur ses jarrets frémissants; Pujol plonge sa lame plus profondément encore, et un cadavre tombe.

C'est alors un transport, un délire, une joie frénétique, dans toutes les parties du cirque. Les Français surtout agitent leurs chapeaux en l'air, ils battent des mains avec force, et Pujol, avant de quitter l'arène, insulte à sa victime en lui appliquant sur le front un coup du plat de son épée.

Il allait disparaître quand on lui apporta dans une belle bourse l'or destiné au vainqueur. « Il y a des gueux à la porte du cirque, dit-il, qu'on le leur distribue; ce n'est pas de l'or qu'il me faut, à moi, c'est du sang! »

XIII

UNE SŒUR. — UNE AGONIE.

Prêtres, nobles, mendiants, voilà l'Espagne.

Depuis Charles-Quint, depuis Isabelle, tout s'est abâtardi dans ce royaume, qui n'en est plus un que par sa grandeur passée.

L'Espagne a conquis l'Amérique, l'Espagne a eu ses grands capitaines, ses grands ministres, ses grands écrivains, ses grands philosophes. L'Espagne est aujourd'hui la plus petite des nations européennes.

Que faudrait-il à l'Espagne pour qu'elle se régénérât? Qu'on la laissât faire. Tout le monde, dans tous les temps, s'est mêlé de ses querelles. Après la conquête du Pérou et du Mexique, chaque peuple a voulu l'aider à dépenser ses quadruples fabriquées avec l'or du nouveau monde, comme si elle eût été inhabile à s'en appauvrir elle-même. Chaque vagabond se rua sur ses cités florissantes, chaque avide spéculateur se jeta au milieu de ses entreprises. Ses onces roulèrent sur tous les comptoirs, excepté sur ceux de Cadix, de Barcelone, de Valence et de Madrid, où elles ne firent qu'une courte halte, et il fallut l'ouragan de Vigo pour prouver aux Espagnols trop vaniteux jusque-là que la fortune est comme la mer, et qu'il suffit d'un seul de ses caprices pour anéantir les plus légitimes espérances d'un puissant avenir.

L'Espagne a toujours cru que l'or était la vraie fortune des États. Voyez ses terres incultes.

Le plus grand malheur de l'Espagne est venu d'abord

d'elle seule, car elle a douté de sa force et a prêté l'oreille aux conseils étrangers; et ceci est un contraste frappant dans les mœurs et les habitudes de ce peuple exceptionnel, disant à tous qu'il veut vivre en lui et par lui seul.

La paresse de l'Espagnol naît de sa vanité, et cette vanité pourtant ne l'empêche pas d'accepter d'autrui ce qu'il devrait n'acquérir que par lui-même. La paresse et la vanité, voilà les deux plus grands fléaux des peuples.

La noblesse espagnole d'aujourd'hui est gueuse; elle possède encore dans ses palais délabrés les portraits de ses illustres ancêtres, les *bonnes lames de Tolède,* les vieux blasons moisis, les manteaux de drap d'or; mais elle mange de l'ail et n'a pas une piastre dans ses grands coffres bardés de lames de fer et d'acier.

Si les moines d'Espagne sont riches, c'est qu'ils mendient, et il serait vrai de dire que, dans ce royaume, il n'y a que les gueux qui donnent à ceux qui prétendent ne rien avoir.

Le métier de quêteur est le plus productif de toute la Péninsule. Lorsqu'un moine vous tend la main ou la bourse, afin que vous y déposiez quelque chose, il semble tout naturel que vous lui tendiez à votre tour la vôtre pour le même motif. Mais le moine espagnol ne donne jamais que sa bénédiction, et ce n'est pas sans doute ce que vous attendez de lui.

Il est résulté un fait singulier de cet étrange privilége que se sont arrogé les moines, les prêtres, les capucins et les religieux de tous ordres. Les plus désœuvrés d'entre les désœuvrés se sont dit un beau jour: – Puisqu'on n'achète plus ni clef d'or, ni blason, puisqu'on ne donne désormais des titres qu'aux voleurs des deniers publics, et qu'on dresse des potences pour les voleurs de grands chemins, puisque nous n'avons plus d'escopettes pour armer nos guérillas, puisque nous ne possédons pas de jeunes et belles

vendre aux gens de cour et d'église, puisque les l'industrie sont au tombeau, puisque nous ne pou- ntrer dans les couvents et nous vêtir de robes sain- ıvrons-nous seulement d'un lambeau de chemise, et, e le ciel de notre beau pays est si chaud pour nos couchons sur la dure, et mendions à notre tour, car ıdicité seule enrichit. Que risquons-nous? si on ne lonne pas, nous volerons. Ne sont-ce pas des vols ıs quêtes périodiques des couvents au profit de la pa- Ne sont-ce pas des vols et des sacriléges à la fois ıs prédications d'énergumènes qui effrayent le peu- le menacent des tourments de l'enfer quand il n'ap- pas à la sébile bénite le réal ou la piéceta qui doit nner sa nourriture du jour? Nous, pauvres gueux, ıe menacerons personne, nous nous agenouillerons t tout le monde, et nous dirons : *Dieu vous le !* à ceux qui ne nous donneront rien, plus sincère- encore qu'à ceux qui nous viendront en aide.

donc, mendier c'est vivre; mourir de faim c'est faire e.. Le gueuserie espagnole dame le pion à celle de s, de Rome, de la Calabre et de la Sicile; elle est habileté à défier les lois les plus oppressives, et tou- s lois espagnoles se sont brisées contre les mendiants Catalogne, de la Navarre ou des Asturies.

gueux d'Espagne ont leurs usages, leurs mœurs ques, ou plutôt leur code régulier et uniforme. Tan- e les rivalités de province à province voisine offrent latant contraste, plus frappant encore que celui qui entre des royaumes très-éloignés les uns des autres out est royaume en Espagne), il est vrai de dire que ıeux de la Péninsule ont une allure, des manières et hysionomies si exactement semblables, qu'on ju- qu'ils sont tous frères jumeaux, qu'ils ont vécu le même toit, se sont nourris à la même auge, se

sont chauffés au même soleil et vautrés dans les mêmes égouts.

Le gueux de Cadix donne, sans se déranger, la main au gueux de Barcelone, et la même lèpre bienfaisante les ronge tous deux.

Le gueux espagnol court après la vermine et les miasmes d'un cloaque comme vous courez, vous, après la propreté et l'air pur et libre. Si on l'a aumôné d'un linge limpide et sain, il le déchire et le roule dans la boue avant de s'en vêtir. Le gueux espagnol qui aurait le malheur de ne pas oindre ses cheveux et sa barbe de graisse et de suif serait indigne de figurer dans une caravane au milieu des bois ou dans une halte sous le porche d'une église; on le chasserait de la bande comme infidèle aux statuts de l'Ordre. On lui déclinerait le titre de gueux, et on le flétrirait de celui de dupe ou d'honnête homme, synonymes parfaits dans la langue de ces cyniques vagabonds, pouvant, comme Medina-Cœli, de somptueuse mémoire, faire le tour de l'Espagne à pied, et coucher toujours chez eux.

Nul savant docteur ne connaît la propriété des plantes bienfaisantes aussi exactement que le gueux espagnol connaît celle des plantes nuisibles. Quand elles lui manquent, ce qui est fort rare, il les remplace par le scalpel, et vous le voyez, les jambes déchirées par une plaie verdâtre, les ouvrir encore à l'aide de l'acier, et dire à son ami, témoin impassible de l'opération : — Demain, la piéceta tombera plus vite dans le *sarrau:* ma plaie semble dater d'hier, et l'on compatit mieux aux douleurs récentes. Demain, nous ferons ripaille.

Il y a fort peu de gueux en Espagne qui ne consentent pas aux mutilations, afin d'émouvoir la commisération publique. Les hommes étalent orgueilleusement leurs jambes et leurs cuisses nues à la foule accourant aux églises; les femmes jettent aux regards des fidèles leurs

mamelles flétries par de longues rigoles de sang, et leurs épaules où se promène sans douleur le mal artificiel qui les vêtit.

Puis chacun se fait signe ou échange des œillades, des mouvements de tête; on pleure à volonté, on sourit à la jeune enfant qui apprend la charité par la pratique, et, quand l'office divin est achevé, quand l'église se vide, c'est un chœur infernal de cantiques à tous les saints, c'est un concert de possédés qui vous brise le tympan.

C'est aussi un passage qui s'obstrue, ce sont des mains osseuses qui s'accrochent aux robes de soie et aux mantilles de dentelles; vous êtes assailli, traqué, enveloppé, déchiré, et vous ne sortez de ce dédale horrible qu'après avoir jeté aux harpies quelques pièces de monnaie dont on vous remercie par un verset latin intraduisible en toute langue.

Les miquelets de Pujol, postés sur les hauteurs des défilés, sont certainement plus aisés à éviter qu'une compagnie de gueux espagnols à la chasse d'une population dévote, et les moines seuls ont le privilége de se soustraire à l'impôt forcé dont les autres hommes se sentent frappés à toute heure du jour et de la nuit.

Ah! c'est que les moines et les autres religieux espagnols sont, à peu de chose près, de la classe des gueux; c'est qu'ils mendient à merveille, eux aussi, et que l'on n'ignore pas que la curée est assez bien partagée par les bêtes fauves de même nature.

Vous trouvez dans ce royaume si bizarre et si curieux à observer des troupes ambulantes de comédiens, des troupes ambulantes de chanteurs, des troupes ambulantes de toréadors, et surtout des troupes ambulantes de gueux. Quand les plaies saignantes des épaules ont assez longtemps joué leur rôle et touché les cœurs, vient le tour des plaies aux genoux, puis celui des plaies à la poitrine. La

comédie ne procède pas autrement; à la scène dramatique succède la scène comique; après les larmes et les douleurs, les rires et les joies. Le monde, c'est le théâtre; et qui ne sait que le théâtre espagnol est le plus riche de tous? Dites-moi un homme qui, à l'égal de Lope de Vega, ait fait jouer deux mille neuf cent cinquante-sept ouvrages.

La course de taureaux, où Pujol s'était montré si brave et si généreux à la fois, avait attiré aux alentours du cirque, comme l'avait fait la veille la pieuse fête de la Merced, une foule considérable de mendiants, lesquels comptaient sur de bonnes et larges aubaines; et cependant la misère devrait savoir que la joie est peu généreuse, et que le malheur seul tend la main au malheur.

Ils ne s'étaient pas trompés, et tout près des ouvertures par lesquelles on montait aux amphithéâtres ou aux loges, on les voyait groupés en tacticiens qui savent à merveille comment on parle aux yeux et au cœur de la foule.

Quand on vient, de sang-froid, de voir tuer des hommes à coups de cornes, il n'en coûte guère d'en empêcher d'autres de mourir de faim, et, quoique l'on soit bien convaincu qu'une piéceta ou deux de plus ne dispenseront pas le gueux d'étaler aux regards sa gueuserie, les uns donnent par habitude, le plus grand nombre par ostentation, peu par charité. Cela se fait ainsi depuis l'Hindoustan jusque chez nous, cela s'est fait ainsi depuis le commencement des siècles jusqu'à notre époque. La vanité est reine du monde, vanité de gueux ou vanité de millionnaire.

Cependant, au sein d'un des groupes de mendiants qui chantaient le plus à haute voix et le plus nazillardement les cantiques dévots, les intéressés à la curée avaient remarqué l'absence d'une de leurs compagnes, laquelle, grâce à ses yeux de vierge expirante, à sa bouche où se choquaient convulsivement des colliers de perles fines, à ses

épaules nues, à ses cheveux tombant comme des flots tumultueux pour les voiler, et à son sein diapré de plaies livides, appelait à elle seule la générosité publique dix fois plus que toute la communauté réunie; et c'est alors qu'on entendait le patron des mendiants dire à sa voisine d'une voix gracieuse :

— Et Martha ? je ne la vois plus, où peut-elle être ?

— Sans doute avec les amis.

— Tu sais bien qu'elle ne leur donne pas ce titre, et qu'elle ne veut rester qu'auprès de nous.

— Laisse donc, c'est une vaniteuse ; elle ne demande qu'à voix basse, elle chante à peine, et son corps n'est ulcéré que sur une seule partie.

— Va, elle n'en souffre pas moins; tous les jours elle pleure, tous les jours elle s'éteint; la lampe n'a plus d'aliment; et puis elle est folle; hier encore elle dansait, elle riait toute seule, et, si tu veux que je te dise tout, je crois qu'elle est amoureuse de Pujol.

— Bah! fit l'autre en ouvrant de grands yeux hébétés.

— Je le parierais : elle prononçait son nom avec d'autres noms que je n'entendais pas fort bien; mais celui-là sonnait à l'air avec force, et son cœur battait, et des larmes grosses comme ça tombaient de ses yeux, et la pauvre petite se roulait alors dans la boue en disant dévotement : — N'est-ce pas que je suis belle et pure? n'est-ce pas qu'il m'aimera ainsi?

Et elle se promenait avec rapidité, et puis elle se remettait à rire, et ça durait des heures entières.

— Eh bien! continua un autre gueux, ce que tu dis là, Malago, est vrai comme le vrai; Martha est folle de Pujol, celui qui nous donne toujours, et qui nous a jeté là-bas tout l'or qu'il a gagné au combat. Martha l'a vu passer tout à l'heure, elle a voulu se lever, et elle est retombée comme un plomb; elle a essayé de chanter, sa voix n'est

plus sortie; elle a tiré son couteau de sa poche, ell pas eu la force de l'ouvrir, et elle s'est mise à rire c(tu le disais tout à l'heure. Je gage deux oignons et radis qu'elle est amoureuse de Pujol.

— Où crois-tu qu'elle est allée en ce moment?

— A la *casa*, ou sur les pas de Pujol lui-même

— Chantons un cantique pour elle.

— C'est ça, chantons, les autres s'y laisseront pre et nous donneront comme si nous chantions pour eu

Les couplets rimés allèrent leur train, et le cirqu vide que les gueux attendaient encore, afin de suiv cadavres des taureaux et des chevaux tués, dont ils raient une part pour leurs provisions de la semaine

Mais où donc, en effet, aurait-on trouvé Martha s'était rendue en riant à la *casa*, ordinairement d jusqu'à la nuit, et elle était tombée expirante sur la fétide.

La *casa* consistait en une grande pièce propre à nir cent cinquante ou deux cents personnes couché unes à côté des autres, et se posant dos contre dos o trine contre poitrine, souvent sans s'être jamais vue s'être jamais parlé. La nuit, c'était un cloaque infect tant au dehors des miasmes putréfiants; le jour, c'ét core un égout où le remords seul aurait dû cherch refuge.

Là, quelques poignées de paille brisée, des dalles tres à côté d'autres carrés de terre boueuse; au pie murs, d'énormes poutres pour s'asseoir ou pour serv reillers, et, sur les parois du temple, des crochets portant les débris sanguinolents de quelque chat ou tué la veille, à demi enveloppés dans un lambeau de ou dans un filet. Ces apprêts de repas sont respect les gueux des sections de toutes les provinces, et nul traître à cet article du code. Le toit de l'édifice est af

il forme de larges gouttières, de sorte que lorsqu'il pleut les gueux vont se mettre à l'abri au milieu des rues.

Martha s'était réfugiée à la *casa* après le combat de taureaux et la sortie de Pujol; elle venait se reposer de ses fatigues de la journée; et les deux autres malades enfermés dans le cloaque étaient, l'un un vieillard de cent deux ans, bien portant, bon vivant encore; l'autre un jeune homme de quinze ou vingt ans, tombant en lambeaux, tant son ardeur pour les plaies artificielles avait été poussée loin et lui était devenue funeste.

Près de ce lieu de misère, de honte et de crapule, s'élevait, à l'angle de la rue, une maison propre, élégante, coquettement peinte au dehors, ayant un gracieux pigeonnier sur le toit, des centaines de nids d'hirondelles sous les ardoises respectées. Tout était riant ici, excepté pourtant les croisées bardées de fer, comme si on avait voulu arrêter l'air au passage. Là, dans de petites cellules proprettes, cirées, aux murs revêtus d'un papier vert à filet blanc, est un prie-Dieu de noyer, surmonté d'un crucifix d'ébène, puis un lit à rideaux de toile grise, avec une bordure bleue, un oreiller à garniture de mousseline et une couverture d'indienne à petits pois.

Vous y trouverez encore un livre de prières, une armoire dans le mur, un bénitier en faïence et une branche de buis ou de laurier sur laquelle, le jour des Rameaux, on a jeté l'eau bénite, qui, comme on le sait, préserve de la foudre et des tentations de l'enfer.

Quarante-six cellules, toutes régulières, adossées les unes contre les autres, sont dans le même corridor, et, lorsque l'*Angelus* sonne ses trois coups trois fois répétés après un intervalle égal, l'oreille attentive du passant peut entendre un pieux bourdonnement, pareil à celui d'un essaim de joyeuses abeilles voltigeant de branche en branche. Quand *Matines* appellent à l'église, une clef tourne rapi-

dement dans une serrure aux ressorts bruyants, chaque chambrette se vide et vous voyez (non pas vous, profane, qui ne seriez pas admis dans la maison de Dieu, mais vous, confesseur rubicond de tant de jeunes fillettes) de petits pieds dans de petits souliers faisant crier le long corridor se placer à la file les uns des autres comme le feraient des soldats à la parade. Les dévotes créatures descendent en silence, précédées par la supérieure au regard scrutateur et sévère, et de jolis doigts effilés se plongent dans une grande coquille servant de bénitier, et le pouce fait une croix au front, puis une seconde sur la bouche, puis une troisième sur la poitrine, en disant : « Par le signe de la sainte croix, de nos ennemis délivrez-nous, Seigneur. » Le tout est couronné par un signe de croix ordinaire, et l'on s'agenouille, et l'on prie, ou du moins on croit prier, car tous les livres sont écrits en latin, et pas une de ces jeunes vierges ne sait ce que veut dire *Amen*... qui, du reste, est hébreu.

Peut-être aurez-vous bien de la peine à me le dire aussi, vous qui me lisez.

Dès que *Matines* sont dites, on se rend au réfectoire, où l'on prie avant de rompre le pain, dont on couvre la surface d'une couche assez épaisse de confitures fabriquées dans la maison. Après le déjeuner, où l'on ne boit que de l'eau, on prie Dieu encore en disant les *Grâces*, et l'on court au jardin, où l'on cause pour l'ordinaire de choses senties ou plutôt devinées à merveille par le cœur, mais que la crainte des peines éternelles fait regarder en frémissant. On se prend par le bras deux à deux ou trois à trois au plus, car l'amitié fervente veut peu d'intimités, et l'on se demande quelle a été la dernière pensée de la veille, le rêve de la nuit, la première pensée du matin; et l'on se dit plus bas alors que l'âme a été oppressée, qu'un ange (tous les hommes sont des anges pour les recluses) est venu faire vibrer sa douce voix; qu'il s'est approché

tout près, plus près encore, pour mieux se faire entendre, qu'il a fait tomber dans le cœur une extase céleste; que les portes verrouillées de la maison s'étaient ouvertes; que le ciel avait paru dans tout son éclat; que des danses brillantes avaient eu lieu, et que là, au parfum de mille fleurs, à l'harmonie de mille instruments, à celle de mille tendres paroles, à celle de mille jets de lumière, au moment où la tête se perdait dans un ineffable bonheur... la cloche de *Matines*, comme le cri du beffroi funèbre ou le glapissement de la chouette, avait tout effacé.

— J'ai fait un rêve à peu près pareil, la nuit d'avant, disait Ursule.

— Et moi aussi, disait Catherine.

— Et moi, un rêve plus beau encore.

— Et moi donc!

— Et moi!

— Dis, oh! dis, ma petite, je t'ai tout raconté, mon amour, ne me cache rien, toi. Nous sommes si ignorantes de ce qui se passe loin de nous!

— Eh bien! figure-toi que, pas plus tard qu'avant-hier, à peine étais-je endormie, qu'il m'a semblé qu'une main d'homme, qu'une bouche d'homme...

La cloche retentit, les conversations intimes sont interrompues, et l'on monte dans une vaste salle d'étude où a lieu une longue instruction. On y apprend à quelles conditions Dieu fait grâce aux pécheurs, à quel prix on est béatifié, à l'aide de quels sacrifices on peut obtenir des indulgences, comment on doit se tenir en dormant, comment il faut se poser à genoux devant telle ou telle figure du martyrologe, jusqu'à quel point la main doit monter et descendre pour faire le signe de la croix, les pénitences qu'il est nécessaire de s'infliger quand on est poursuivi par une coupable pensée qu'on veut chasser au loin, et

une foule d'autres précieux enseignements qui font la vie du cloître si calme et si heureuse.

Après cette leçon, qui dure deux heures, ni plus ni moins, les pensionnaires se retirent dans leurs cellules et se livrent à la méditation. Elles descendent plus tard et vont apprendre à chanter dans la chapelle; ensuite elles remontent, on leur fait réciter le catéchisme, elles disent le *Benedicite*, elles ont un autre sermon à entendre (je ne dis pas à écouter). Elles vont pendant quelques instants respirer encore l'air du jardin, où les douces confidences continuent et s'achèvent pour renaître le lendemain, et, quand toutes ces grandes choses ont eu lieu, quand la vie a circulé puissante par tous les pores, on s'enferme de nouveau dans la chambrette, on s'agenouille, on prie Dieu, on se déshabille, le sommeil vous saisit, vous berce des rêves passés... et la vieillesse arrive là-dessus, puis la mort, une tombe et une croix de bois sur une terre silencieuse.

Parmi tant de discrètes et pieuses jeunes filles, on en voyait une toujours seule, toujours les yeux baissés et les mains jointes, choisir les allées les plus solitaires du jardin, lever ses grands yeux au ciel, et faire entendre de temps à autre ces mots sacrés : « Mon Dieu! miséricorde! miséricorde! »

Les larmes d'Agatha tombaient alors brûlantes sur les joues pâles et creuses de la pauvre enfant, et lorsque, effrayé de cette tristesse qui ridait si profondément un visage de seize ans à peine, le confesseur avait demandé la cause du remords qui torturait la pauvre enfant, celle-ci lui avait dit à deux genoux : « Je suis innocente, mon père, innocente et pure comme la fille qui n'a pas quitté les bras de sa mère; bénissez-moi, car je souffre; aimez-moi, car l'enfer me brûle, et je suis innocente. »

A l'église, Agatha était la plus saintement recueillie; à

la prière, c'était celle qui se frappait la poitrine avec le plus de componction ; et, quand elle chantait seule au chœur un verset de David, on eût dit le soupir lointain d'une harpe d'or, ou la dernière vibration de l'écho répétant une parole céleste.

Toutes les pensionnaires de la Merced aimaient Agatha, toutes la plaignaient, et nulle n'osait l'interroger; elle leur souriait à toutes, elle aussi, car elle était bonne et indulgente, et elle avait compris qu'il ne fallait pas trop affliger les cœurs purs et naïfs, de crainte de leur donner le dégoût de la vie. La religion, dans ce qu'elle a de plus consolant et de plus noble, avait empêché jusque-là Agatha de penser au suicide; mais il est des tortures contre lesquelles toute puissance succombe, et Agatha sentait, hélas ! que Dieu se chargerait bientôt d'achever son supplice.

Agatha était appelée la *sainte* dans toute la communauté, et seule elle avait le droit de sortir de la maison, d'aller quêter au profit des malheureux et de distribuer les aumônes à la misère.

Elle s'acquittait de ces pieux devoirs avec un zèle, une probité et un discernement exemplaires, et le quartier qu'elle parcourait semblait heureux du passage de la jeune *vierge martyre*, comme disait la foule empressée sur ses pas.

La casa était souvent visitée par Agatha, et, à son aspect, les gueux se levaient, se signaient, arrêtaient leurs jurons à la gorge, et chantaient des cantiques. Mais la course de taureaux ayant épuré ce jour-là le cloaque, Agatha n'y trouva à l'entrée de la nuit que la jeune Martha et les deux hommes dont je vous ai déjà parlé. Ceux-ci reçurent un bouillon bienfaisant et quelques réaux. Puis, s'approchant de la fille qu'elle n'avait jamais vue :

— Vous paraissez beaucoup souffrir, lui dit elle d'une

voix caressante et en se baissant sur elle; où est votre mal?

— Là, là.

Et Martha pressait son cœur sous sa main frémissante.

— Espérez en Dieu, qui guérit tous les maux.

— Dieu ne peut faire que ce qui a été ne soit pas.

— Dieu a des remèdes contre toutes les blessures.

— Taisez-vous, fille, Dieu est le démon.

— Quel blasphème!

— J'avais toujours prié, j'avais toujours été pure... un jour... un jour... un jour...

Et Martha éclata de rire; mais son rire était une convulsion, ses dents s'entre-choquaient, ses bras roidis frappaient le mur, sa tête se roulait dans la fange, ses cheveux hérissés obéissaient aux mouvements fébriles de l'infortunée, et de sa poitrine haletante sortaient ces mots : « Pitié! pitié! j'ai un ami! pitié! je suis sa fiancée, j'ai là ma belle robe de mariée... voyez qu'elle est belle! comme je suis belle aussi, moi! voyez comme le ciel est beau! Son amour à lui, c'est le ciel pour Martha! Allons-nous être heureux, lui par moi, moi par lui.. Et puis... Taisez-vous, des gitanos, le feu... des montagnes, des brigands, des assassins .. et Pujol! Pujol!... Oh! l'enfer!! »

A ce mot terrible de Pujol, Martha s'était laissée tomber de tout son poids sur la dalle froide, et Agatha, pâle comme un cadavre, l'avait suivie dans sa chute.

— Que dis-tu de Pujol?

— Ai-je dit Pujol?

— Oui, oui, tu l'as dit...

— Eh bien!... que me veux-tu, toi? le connais-tu? l'as-tu vu? lui as-tu parlé? Sais-tu que Pujol c'est Satan? sais-tu que je voulais le tuer ce matin, et que mon couteau m'a échappé?... Pujol est Satan, te dis-je; il m'a prise, moi, vierge sans tache, il m'a livrée à ses bandits, il m'a flétrie! flétrie, entends-tu? Et je me suis faite mendiante

pour le suivre et le tuer... Mais Dieu ne le veut pas, Dieu m'appelle, je meurs... je ne souffrirai plus, j'espère... O mon Dieu! pitié! pitié!...

Et Martha riait en prononçant ces paroles. Agatha s'était élancée d'un bond vers la maison sainte et était rentrée avec le prieur.

Martha allait rendre le dernier soupir, le prêtre et Agatha revinrent et se mirent à genoux; le prêtre tira d'une boîte d'or une hostie sainte, la prit entre deux doigts, et, au moment où il allait la présenter aux lèvres de la jeune fille agonisante après lui avoir jeté son pardon, Agatha fit un rapide mouvement, s'empara de l'hostie et s'écria :

— A moi, à moi ce saint ministère aujourd'hui!

Puis, relevant de sa main gauche la tête sanglante de la jeune Martha :

— Sœur de Marcelino, reçois, lui dit-elle d'une voix suppliante, le saint viatique de la sœur de Pujol; à toi le déshonneur par mon frère, à moi le déshonneur par le tien. Tu es plus heureuse que moi, Martha, car tes tortures vont finir et les portes du ciel s'ouvrent pour tes misères. Martha! Martha! veux-tu le viatique de la sœur de Pujol?

La bouche de la mendiante s'ouvrit avec effort, Dieu pénétra dans son âme, ses yeux se fermèrent, sa main pressa doucement la main d'Agatha, et l'on entendit sous le dernier râle ces dernières paroles :

— Mon Dieu ! tu es la justice même.

Le lendemain, Pujol reçut un billet ainsi conçu :

« Frère, ta sœur a été vengée, fais comme elle, et jette dans le sein de Dieu des paroles de pardon. Martha, la sœur de Marcelino, est morte hier dans mes bras, à la *casa* des pauvres de la rue Merced. Moi, je vis cloîtrée jusqu'à ce que le ciel m'appelle à lui. Ma mère sait que je vis : obéissons aux décrets de la Providence. »

Le soir de ce jour si triste, on voyait une bière
verte d'un drap noir sortir d'une église en deuil
laient encore mille cierges; un nombreux cortége p
la dépouille de la jeune fille derrière laquelle une
tion entière de pauvres marchait, psalmodiant des
et le cortége silencieux était protégé par des hom
més de sabres, d'escopettes et de poignards, l
baissé, les yeux ternes, en tête desquels cheminai
cieusement, entre une gitana en pleurs et deux
miquelets, un petit homme que vous auriez dit r
au supplice.

Les soldats, c'était la redoutable compagnie d
celui qui les commandait était Pujol lui-même, le
était celui de Martha Perez, qu'il avait naguère j
pâture à ses bandits.

Après la vengeance le pardon!

Pujol ne pouvait pardonner que lorsque la victi
dans la tombe.

Vous voyez la générosité de Pujol.

XIV

REPOS.

Pujol n'était pas un de ces esprits actifs, un de
ractères robustes qui, en présence des circonsta
plus difficiles, se dressent de toute leur hauteur, e
sent merveilleusement pour prévenir le péril, pour
traliser et le vaincre. Non, l'âme de Pujol était
mieux trempée; elle prédisait les événements ou
sait naître. Tout succès qui tenait du hasard l'irri

ne croyait qu'à une puissance, celle du poignard et de l'escopette, et il disait que rien n'était plus aisé à trouver qu'un seul homme aussi fort que cent mille hommes. Le courage de Pujol se retrempait à chaque catastrophe, je ne dis pas à chaque revers, car il ne fut jamais battu; mais, dès que les hommes et les éléments se liguaient contre lui pour s'opposer à ses projets, il y avait entre eux une lutte ardente, et nulle colère n'était capable de le dompter.

Pujol avait une âme pour la haine et une pour l'amour. La reconnaissance de Pujol pour un bienfait allait jusqu'au fanatisme, sa vengeance pour un outrage jusqu'à la férocité. Tout ce qui était audace ou témérité le désarmait ou le trouvait disposé à la clémence (*car il avait pardonné plus d'une fois*); tout ce qui sentait l'hypocrisie ou la faiblesse le trouvait inflexible; une parole insolente l'aurait plutôt adouci qu'une prière, et il ne comprenait les pleurs que lorsqu'ils témoignaient de l'impuissance de la colère. La vieillesse et l'enfance étaient pour Pujol deux objets de respect et de vénération, et l'on raconte de lui à ce sujet des traits d'humanité qui l'honorent et le relèvent. Ainsi, après la prise d'un convoi, il n'était pas rare de le voir arracher de sa part du butin des sommes considérables, en charger quelques-uns de ses miquelets les plus fidèles, et leur ordonner d'aller à la découverte des plus grandes misères afin de les alléger. « Qu'on ne me nomme nulle part, ajoutait-il, et surtout qu'on distribue cet or pour les besoins des enfants et pour la consolation des vieillards : les premiers ont longtemps à souffrir encore, et nous devons adoucir les maux de ceux qui s'en vont. »

Moi, qui déroule ici cette histoire si féconde en tragiques dénoûments, je vous dirai que j'ai vu les yeux de Pujol se mouiller de larmes au souvenir de la mort d'un ami; et lorsque, plus tard, il apprit, à Perpignan, les tra-

hisons qui avaient affaibli Napoléon, et les derniers efforts de la lutte qu'eut à soutenir le grand homme pour prolonger de quelques jours sa douloureuse agonie, sa poitrine se gonfla, ses bras se roidirent, ses poings se fermèrent convulsivement et il s'écria : « Pourquoi Pujol n'a-t-il pas été appelé? Il n'aurait pas donné la victoire, sans doute; mais les lâches et les traîtres ne se réjouiraient pas un jour de leur trahison et de leur lâcheté. Quand le fusil et le sabre ont fait noblement leur office contre des poitrines de braves gens, c'est au poignard à jouer son rôle dans les flancs des misérables. » Pujol n'eût point été assassin ni bourreau, Pujol eût été vengeur; il aurait, je l'atteste, énergiquement accompli sa mission; mais Pujol, longtemps encore, demeurera incompris.

Il jouait aux sentiments comme il aurait joué aux dés ou aux cartes. Ainsi, dès qu'il avait reçu un bienfait de quelqu'un, il lui était dévoué jusqu'à la servitude, et si, plus tard, la même personne lui devenait hostile, Pujol se disait : « On m'a obligé autrefois, on m'a desservi aujourd'hui, nous sommes quittes, rien de fait. » C'était donc à recommencer et à se créer une nouvelle affection ou une nouvelle haine. Une vie, un honneur, étaient joués en partie liée, Pujol ne comptait pas autrement.

Il disait encore, en conséquence de ces principes, que le métier de dupe était un sot métier, en ce sens qu'il encourageait les gens de mauvaise foi. Ce qu'il affectionnait, avant tout, c'était la droiture. Dans toutes les occasions de la vie, il tenait pour infâme celui qui, après avoir fait serment, se parjurait, et à ses yeux il valait mieux commettre un meurtre que de faire un mensonge, car tout mensonge est une lâcheté.

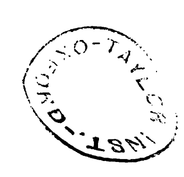
Pujol savait fort bien que, parmi les officiers français, il n'était regardé que comme un brigand dont on employait le courage, et il avait souvent à rougir de certaines

observations humiliantes faites devant les généraux. Mais il se vengeait de ces attaques indirectes par le succès inattendu de quelque entreprise difficile, et, lorsqu'au retour une main généreuse pressait la sienne, il se montrait d'autant plus sensible à ces marques d'affection qu'il y était moins habitué.

Au surplus, la droiture de son esprit se dévoilait si noblement dans toutes les circonstances, que souvent on le prenait pour arbitre dans les graves questions débattues, et qu'on n'en appelait jamais de son arrêt.

Dans les salons du maréchal, dans les appartements des officiers, Pujol marchait à côté des capitaines, des commandants; il était leur égal par le grade, leur égal au moins par la bravoure, et plus que leur égal par les services rendus, et pourtant, dans les promenades publiques, les officiers de l'armée française, après l'avoir salué de la main, s'éloignaient de lui et le laissaient seul, dans la crainte de se montrer solidaires d'une trahison qui leur était si profitable. De son côté, Pujol humiliait ces dédains en se pavanant au milieu de ses intrépides compagnons, et tenait par le bras sa belle et glorieuse Beppa, à qui plus d'un officier de l'armée de Maurice-Mathieu avait inutilement adressé mainte œillade amoureuse.

Quant aux officiers supérieurs, aux généraux, au maréchal lui-même, il n'était pas rare de les voir bras dessus, bras dessous, avec Pujol, causant familièrement de plaisirs et d'affaires sérieuses. Ils voulaient, à l'aide de ces procédés, prouver le cas qu'ils faisaient des services du chef guérillero, et peut-être craignaient-ils aussi qu'il ne leur échappât, au moment surtout où les nouvelles arrivées de France semblaient présager de grands malheurs. Au centre de ces honneurs, de ces affections cachées, de ces antipathies publiques, nées du sentiment que tout cœur généreux éprouve pour un traître à une patrie, même ingrate,



Pujol restait toujours le même, répondait à un regard d'ami par un serrement de main affectueux, et à un sourire de dédain par une parole insolente. Deux officiers le provoquèrent en duel à huit jours de distance l'un de l'autre. Il fit au premier une blessure à l'épaule, et, après avoir essuyé le feu du second, il refusa de tirer sur lui, trop certain qu'il se croyait de le tuer.

Un soir, qu'il était dans les salons du gouverneur de Barcelone, où se donnait une brillante fête, Maurice-Mathieu se retira avec lui dans une pièce écartée, et là une grave conversation s'engagea entre les deux hauts personnages. Pujol était assis cette fois à côté du général en chef de l'armée française.

— Commandant, savez-vous les nouvelles de France?

— Ah ! ah! je suis donc commandant?

— Dès ce jour. Je vous ferai reconnaître demain matin à la parade.

— Merci, général, ce n'est pas volé !

— Savez-vous les nouvelles?

— Oui, général, elles ne sont guère bonnes, et je m'en doutais à la rareté et à l'exiguïté des convois.

— Que ferez-vous si nous sommes un jour forcés de battre en retraite?

— Je vous suivrai, je fuirai à jamais ma première patrie pour ma patrie d'adoption. La nation française est si généreuse, que j'espère bien qu'elle ne refusera pas du pain et un asile à qui lui a conservé tant de millions.

— Ainsi donc, vous nous serez fidèle dans le malheur?

— Entre les Français, moi et les miens, c'est un pacte sacré, c'est un contrat impérissable. Et ne croyez pas, général, que ma résolution soit un effet de la peur. J'ai six cents hommes dévoués, prêts à tout oser sur une parole de ma bouche. C'est peu que ces six cents hommes, n'est-ce

pas? Eh bien! j'en ai assez, et, si je voulais, j'aurais une armée prête à m'obéir et à conquérir l'Espagne. Le nom de Pujol est un drapeau sacré où viendraient se rallier tous les hommes de cœur de ce pays et tous les mécontents, dont le nombre est immense. Si je faisais volte-face et que je me déclarasse de nouveau votre ennemi, non-seulement ma première défection me serait pardonnée, mais on m'en ferait un titre de gloire, tant on serait fier de mon retour. Il n'y a pas de jour que je ne reçoive de tous côtés vingt propositions à ce sujet, et je n'y réponds que par un refus formel. Marcelino Perez a échappé jusqu'à ce jour à ma vengeance: à celui-là seul qui me dirait sa retraite je vendrais mes soldats, les vôtres et mon âme.

— Savez-vous que vous êtes un homme dangereux?

— Général, qu'un lâche vînt vous appliquer un soufflet à la tête de vos soldats, qu'il vous arrachât vos nobles épaulettes et brisât votre épée, que feriez-vous?

— Je tuerais le misérable.

— Livrez-moi donc Perez et que je le tue, car il a fait plus que de me donner un soufflet, car il a fait plus que de m'arracher des épaulettes, il a déshonoré ma sœur et brisé le cœur de ma mère. Tenez, j'aime la gloire, la guerre, les combats corps à corps, stylet contre stylet; j'aime l'air pur et libre de nos montagnes, j'aime l'indépendance du vrai miquelet et du contrebandiste; livrez-moi Perez et qu'on m'enferme ensuite dans un couvent, dans un cachot, dans une tombe. Savez-vous, général, qu'il a flétri ma sœur, une sœur adorée, un ange du ciel, autrefois l'amour et la consolation de ma vieille mère, aujourd'hui son désespoir et sa honte?... Et Perez vit encore et je ne le rencontre jamais...

— On dit que vous en avez déjà tiré une vengeance effrayante.

— Mais non, puisque sa sœur à lui est morte et que par

mes ordres mes soldats l'ont dévotement escortée jusqu'à sa demeure dernière.

— Quel contraste êtes-vous donc?

— Je suis ce qu'on m'a fait. J'ai flétri la sœur de Perez comme l'infâme avait flétri ma sœur, puis je l'ai renvoyée avec une robe blanche et un bouquet virginal. J'ai fait courir après elle et je l'ai surveillée, espérant qu'elle irait rejoindre Marcelino. Mourante, brisée, elle fut recueillie sur la route par une troupe de mendiants, elle perdit la raison; et depuis lors je la vis souvent et l'insultai de mes regards. Il y a trois jours, je la trouvai sous mes pas après la course de taureaux; je lui jetai cinq ou six piastres, elle voulut me frapper de son couteau, mais elle n'en eut pas la force. La soif de la vengeance peut produire cet effet-là, général, et je ne serais pas bien sûr de Marcelino Perez si je le voyais là face à face... N'importe, qu'il vienne!

— Pujol, j'ai désiré cet entretien pour vous dire que depuis quelques semaines mes soldats ne sont point payés.

— Il fallait m'en prévenir plus tôt; de combien avez-vous besoin?

— Combien pouvez-vous me rapporter?

— Ce qui sera nécessaire; une centaine d'onces de plus, voilà. Avez-vous à vous plaindre de quelque village? de quelque couvent?

— Non.

— Cherchez bien, général, ça se trouve.

— Oui, avec de la mauvaise foi.

— Quand cette mauvaise foi seule peut vous donner de bonnes piastres, elle devient délicatesse.

— Quelle morale!

— Faites vivre vos soldats sans elle. Et, d'ailleurs, avez-vous l'odieux de ces expéditions? Non, moi seul je le porte, et, si je ne suis pas encore grillé tout vif par les moi-

nes, les capucins et les alcades, c'est que j'ai près de moi mes miquelets, Saletas et ma fidèle Beppa.

— Ah ! oui, cette bohémienne dont tout le monde parle avec tant d'admiration.

— Merci pour cette parole, général, dit Pujol en se redressant avec fierté. Vous avez besoin de cent mille francs? Je vous en apporterai demain cent cinquante mille et vous remercierez Beppa, c'est à elle seule que vous les devrez.

Pujol allait partir pour se préparer à l'attaque projetée; mais le général le retint encore.

— On ne se lasse point de causer avec vous, lui dit-il, surtout lorsqu'à côté de cette franchise on trouve tant de confiance et d'amitié.

— Vous voulez donc être mon ami, général?

— Oui, parce que je voudrais vous convertir.

— A Dieu?

— A la religion des honnêtes gens, à l'impôt sans supplices.

— C'est cela, faites la guerre sans poudre ni baïonnettes; demandez de l'or le chapeau à la main, et vous verrez où cela vous mènera. Dans des luttes comme celle-ci, nul juste milieu n'est possible, et les morts seuls ne viennent pas vous demander compte de vos actions. Mais vous m'avez dit, général, que les nouvelles de France étaient fort tristes. Est-ce que l'empereur est malade?

— Traqué par toute l'Europe, il fait face à toute l'Europe, qui ne peut le vaincre.

— Je voudrais voir cet homme, le voir seulement! Il me semble qu'on doit se retremper à un seul de ses regards. Il me semble que cet homme a dix coudées au-dessus des autres hommes.

— Qu'est-ce que vous admirez le plus en lui?

— Lui.

— Il ne tiendrait qu'à moi de ne pas vous comprendre.

— L'admiration est une passion que l'on ressent, qui dévore et qu'on n'explique pas.

— Avez-vous entendu parler de Soult, de Ney, de Bessières, de Macdonald, d'Augereau, dans vos montagnes?

— Et de vous aussi, général.

— Qu'en disait-on?

— Que jadis vous aviez été grands comme Bonaparte, mais que plus tard sa taille de géant vous avait rapetissés.

— Sans nous cependant il n'eût pas accompli tant de conquêtes.

— Sans vous il les eût entreprises, car son génie, il ne le tient que de lui seul. Et puis, me permettrez-vous de vous le dire? je crois qu'il a toujours beaucoup plus compté sur ses soldats que sur ses généraux. Que faisiez-vous en effet sur les champs de bataille? Vous répétiez ses ordres, que les soldats exécutaient.

— Comment avec de pareilles idées avez-vous osé nous attaquer à notre entrée en Espagne?

— Ah! c'est que je vaux quelque chose aussi moi, et que le sentiment de l'indépendance me tient fort au cœur. Pour lutter contre vos troupes nous n'avons pas besoin de talent, mais de courage, et le vrai miquelet n'en manque pas. Perché toujours sur le sommet des Pyrénées, il a constamment affaire aux difficultés de la route, aux périls des excursions nocturnes, aux rafales du Nord, aux attaques des avalanches, comment n'emprunterait-il pas de l'énergie à ces luttes perpétuelles? Dans le genre de guerre que nous avons entrepris, les éléments sont souvent plus à redouter que les hommes. Qui ne craint pas l'éclair et la foudre ne bronche pas devant le canon, et nous vivons au milieu des orages.

— On vous reproche bien des cruautés.

— On ne me reprochera jamais une bassesse. Ce que vous appelez crime n'est souvent qu'une nécessité absolue

à laquelle j'ai été quelquefois contraint de me soumettre; mais une honte, un opprobre, jamais je ne les aurais acceptés.

— Les gens qui vous obéissent sont, à très-peu d'exceptions près, des vauriens dignes du gibet.

— Vous vous trompez, général, le gibet est trop haut placé pour eux; sans cela tous, hormis deux ou trois nobles cœurs, auraient depuis longtemps fait connaissance avec le bourreau.

— Par quels moyens êtes-vous parvenu à vous en faire obéir?

— C'est encore un problème à résoudre, car ils sont tous aussi braves que moi.

— Vous ont-ils nommé leur chef?

— Oui, et ils ont bien fait, car je me serais nommé moi-même pour leur rendre service. Le chef doit penser avant de se mettre à l'œuvre; eux, ils sont trop paresseux d'esprit, il n'y a que leurs bras qui aient de l'activité; je leur ai épargné de la besogne, voilà tout.

— Avant et après l'attaque, que faites-vous dans vos bivacs?

— Moi, je me tiens à l'écart à côté de Beppa, je fume ma cigarette et je pense à ma mère. Aujourd'hui c'est autre chose, je pense aussi à ma sœur et à Marcelino Perez... Eux, ils jouent, ils jurent, ils se battent et ils dorment. Capables de tous les crimes, ils ont aussi tous les vices hormis un, le libertinage. Celui-là, ils ne s'y livrent que lorsqu'ils n'ont rien à faire; le vol leur convient mieux que le viol, et ils s'attaquent de préférence au vieillard et non pas à la jeune fille: celle-ci thésaurise moins que celui-là.

— Et vos bandits, que pensent-ils de Napoléon?

— Je vous l'ai dit, général, ils ne pensent jamais.

— Parliez-vous quelquefois de lui à vos soldats... à vos hommes?

— Ne vous reprenez pas, général, mes miquelets sont des hommes et des soldats à la fois : hommes pris au pied de l'échafaud, soldats tout disposés à se jeter à la bouche du canon, sur un faisceau de baïonnettes, au milieu de la mêlée.

— Enfin, leur parliez-vous de Napoléon?

— Souvent ils se le forgeaient vêtu d'une gorra, d'une couverture et d'espardillas. S'ils ne m'avaient pas vu petit, ils lui auraient donné une taille de dix pieds au moins.

— Comment avez-vous appris ce que vaut le grand capitaine?

— Eux, par les journaux français, que nous nous procurons fort aisément.

— Et vous?

— Moi, par ses actions, par sa marche ascendante. Partir de si bas et arriver si haut! Arriver si haut en si peu de temps! La vie de cet homme est comme une tempête qui grandit en un clin d'œil : comment finira-t-elle?

— Par un boulet.

— Ce n'est pas probable : trop d'hommes meurent ainsi, surtout sous son règne. Il doit y avoir exception dans sa mort comme dans sa vie. Tenez, ne m'en veuillez pas si je parle de moi après avoir parlé de Napoléon; mais je suis sûr, très-sûr, que je ne finirai ni par le stylet ni par l'escopette.

— Espérez-vous autre chose?

— Je n'espère pas, je crains

— Sur quoi vous fondez-vous?

— Sur ma vie passée; mais je ne pense pas à l'avenir et j'attends ce qu'il plaira au diable d'ordonner.

— Avez-vous jamais songé à ce que dira de vous l'histoire?

— Il n'y a pas de jour que je n'y songe; et pourtant je ais toujours mon train. Pourquoi? le voici. J'ai lu la se-

ine dernière dans une feuille française que Napoléon it un fou. Quand ces choses-là s'écrivent et se publient vivent de grands capitaines, que voulez-vous qu'on dise ın chef de partisans comme moi? Les journaux de Ma- ıd ont publié jadis que j'étais un homme célèbre, un errier indomptable, un factieux du plus haut mérite, et ıintenant ils me refusent même l'intelligence et le cou- ɡe, tandis que les journaux français font le contraire et ıe je suis à leurs yeux un héros digne de la couronne ci- ɋue. La gloire, la renommée, ne sont bonnes et utiles ıe pendant qu'on est dans ce monde; dès que nous som- es sous terre, que nous font les ovations ou les anathè- es! nous n'entendons rien, la barrière est trop solide, le ur est trop épais. Si les morts se réveillaient aux échos ı la calomnie, il y aurait plus de franchise et de justice i-bas. L'impunité fait le champ libre, et Dieu seul sait le ımbre des coureurs dans cette arène boueuse!... J'ai dit *ieu sait* pour me servir d'une expression usitée.

— Est-ce que vous ne croyez pas en Dieu?

— Croyez-vous au diable, général?

— Il n'est pas logique de répondre à une question par e question.

— Général, votre bal semble s'attiédir.

— Croyez-vous en Dieu, Pujol?

— Je vous assure que vos violons se taisent; il faut que ıus alliez faire les honneurs de votre hôtel et remercier s dames.

— Je vous plains, commandant.

— Vous voyez que l'incrédulité rapporte quelque chose.

— Vous ne croyez donc pas en Dieu?

— Napoléon y croit-il?

— Sans nul doute.

— Je le crois fataliste, car il parle toujours de son ıile.

— Son étoile, c'est sa destinée.

— C'est ainsi que je l'entends.

— Oui, mais sa destinée providentielle. Je crois que vous seriez bien plus maître de vos gens si vous leur aviez donné une religion.

— Ils en ont une.

— Celle du crime.

— Je n'ose pas vous dire le contraire. Et maintenant que vous connaissez ces coquins et leur chef qui vaut un peu mieux qu'eux, parlez : vous avez besoin de piastres, nous vous en apporterons.

Pujol rentra chez lui ivre de joie et de reconnaissance.

— Que tu es belle! dit-il à Beppa en prenant sa tête poétique entre ses deux mains; que tu es belle! et surtout que tu es brave et noble, ma noble et brave gitana!

— Qu'as-tu donc, Pujol?

— Ce que j'ai? de l'ivresse à l'âme, de la fierté, de l'orgueil! Tiens, je parie que tu ne t'en es pas même aperçue? On t'admire dans l'armée française, on fait plus, on te poursuit de regards amoureux, de soupirs empressés, on est à la quête d'un de tes sourires de bonté... N'est-ce pas que tu l'ignores?

— Non, Pujol. J'ai vu tout cela, et j'en étais vaniteuse pour toi seul.

— Quelqu'un a-t-il osé te faire entendre des paroles d'amour?

— Personne ne l'a osé jusqu'à ce jour; mon poignard aurait puni le téméraire.

— Bien, Beppa, c'est parce que tu es gitana et la femme de Pujol, chef de bandits, qu'il faut en agir ainsi. Si tu étais une grande dame, tu aurais le droit de te prostituer à tes adorateurs, on te couvrirait de fleurs et non de sarcasmes; mais toi, Beppa la bohémienne, tu dois châtier l'insolence.

— Pujol, il est des choses qui se devinent et qui ne s'apprennent pas. J'ai deviné mon amour pour toi avant de savoir si ce que je ressentais était dans la tête ou dans le cœur; maintenant je comprends que ne pas t'être fidèle serait un crime digne du plus terrible châtiment. N'as-tu pas entendu dire qu'hier un officier français avait été trouvé percé d'un poignard au milieu de la rue?

— Oui.

— C'est moi qui l'ai frappé. Ils étaient quatre, je n'ai pu atteindre que celui-là, le plus audacieux; les autres ont pris la fuite.

— Les misérables!

— Ils m'avaient déjà saisie et cherchaient à m'entraîner; j'ai joué du stylet.

— Tu ne sortiras plus seule la nuit, mon enfant. Si j'avais été près de toi, quatre cadavres auraient été ramassés à terre.

— Pas un seul; on aurait attendu une meilleure occasion. La leçon est donnée, elle suffira; Beppa pourra sortir maintenant seule et à toute heure.

— Tu as raison, femme, je ne veux pas te déshonorer par mes inquiétudes, et la gitana Beppa, la courageuse emme de Pujol, doit sortir sans autre escorte que son poignard. Le général saura demain qui a frappé l'un de ses officiers; je lui répéterai tes paroles, et il se taira. Demain aussi nous quitterons Barcelone pour toute la journée. Repose-toi, ma fidèle Beppa; demain nous nous battrons peut-être; bonne nuit, Beppa.

— Bonne nuit, Pujol, bonne nuit, mon capitaine.

— Tu te trompes, je suis commandant; le général vient de me l'annoncer.

— A la bonne heure, on sait te rendre justice.

XV

MORTS ET VIVANTS.

— Alerte, Mathias! alerte, Saletas! alerte, Beppa! jette de côté, ma noble fille, tes vêtements de femme, ta croix d'or, tes boucles d'or, ton clavier d'or, tes bracelets, tes dentelles et tes rubans de velours. Endosse, ma Beppa bien-aimée, le beau costume de miquelet qui te va si bien, ta gorra si gracieuse, ton large pantalon de toile, tes solides espardillas, ta ceinture de soie si brillante qui flotte sur tes hanches pleines de souplesse, et suis-moi vers ce riche couvent de la Trinidad, tout protégé par ses créneaux et ses bastions plus encore que par son Dieu.

Alerte, miquelets! le général gouverneur a laissé tomber dans mon âme des paroles amies, de ces paroles qu'on n'ose point se faire répéter après les avoir entendues une fois, de peur de les avoir mal comprises, et j'ai juré de lui rapporter des quadruples.

Alerte, mes braves guerilleros! il m'a dit que Beppa, ma femme, que la gitana Beppa, l'épouse de Pujol, était l'admiration de ses officiers, qu'il l'admirait lui-même, et je lui ai promis l'or dont il a besoin pour solder ses troupes.

Alerte donc, mes intrépides! et que je donne de l'or à ce Maurice-Mathieu, qui trouve ma Beppa une femme belle et généreuse.

Appelez vos soldats sous les allées de la Rambla, dites-leur que je veux qu'ils soient braves aujourd'hui surtout, dites-leur encore que je percerai de mon stylet la poitrine

de celui qui oserait distraire un seul maravédis de la somme que j'ai promise, et que nous allons voler. La probité du guerillero est cette fois plus qu'un devoir, c'est une nécessité, une religion.

Ajoutez, et je tiendrai votre parole, que je les dédommagerai une autre fois, demain peut-être, du sacrifice que je leur impose, et que, si je suis content d'eux, je ferai bientôt naître l'occasion qu'ils auront le droit d'attendre.

Allez donc, mes camarades; moi, je me rends encore chez le général, et je vous rejoindrai dans quelques instants. Je ferai l'inspection des escopettes et des tromblons. Tant pis pour qui sera surpris en faute, il n'aura pas de grâce à attendre de moi.

Après que Pujol eut été recevoir les derniers ordres du général, et qu'il lui eut nommé le meurtrier de l'officier français en lui en apprenant les motifs, il se dirigea d'un pas rapide vers la Rambla, et y trouva sa petite armée accroupie sous les arbres. Dès que le capitaine parut, chaque soldat bondit, plaça son escopette sur l'épaule, assujettit son poignard à sa ceinture et se tint debout, mais non immobile, pour l'inspection.

Pujol, Saletas, Mathias et Beppa se serrèrent affectueusement la main comme ils faisaient avant chaque combat, et le hardi commandant, qu'on avait fait reconnaître à ce grade au champ de Mars, adressa une harangue à ses soldats attentifs.

— Compañeros, leur dit-il d'une voix forte et brève, vous vous êtes conduits jusqu'ici en gens de cœur, il faut continuer. Celui qui n'a de courage que par saccades est un lâche. Nous allons tout à l'heure nous trouver en présence de canailles barricadées dans leur couvent comme dans une citadelle; s'ils ne se montrent pas bons garçons, tapons dessus dur et longtemps, car leur peau est rude à percer; s'ils y mettent de la bonne grâce, prenons amica-

lement leurs onces, et revenons sans trouer de poitrines. Ainsi doivent faire de braves gens comme vous, qui ne valez pas la corde où vous devriez être pendus!

Puis, s'adressant à la plupart d'entre eux :

— Toi, Girone, dit-il, tu as tourné le dos à l'ennemi à la dernière affaire; si cela t'arrive aujourd'hui, je te brûlerai la cervelle comme à un chien que tu es.

Toi, Delmas, tu as aussi une faute à réparer. Hier tu pouvais, en te jetant à l'eau, sauver un enfant qui se noyait; tu as été un gueux en restant sur le rivage; efface ta faute, et je te promets de te traiter à l'avenir comme un brave homme que tu n'es pas.

Toi, Calmetas, je te défends de monter le premier à l'assaut; tu as fait jusqu'ici l'office d'un vrai miquelet, il faut te modérer à l'avenir; les hommes comme toi sont difficiles à remplacer; je te nomme sergent.

Vous tous, compañeros, si vous voulez bien mériter de vos nouveaux alliés, faites comme moi, ni plus ni moins; ils ne manqueront ni de vivres, ni de piastres.

En avant, miquelets! je vous mène au couvent de la Trinidad.

— Vive Pujol! s'écria sa bande.

— Oui, vive Pujol! et, dans quelques heures peut-être, j'irai dans l'autre monde cracher à la face de Taumareillas.

La horde redoutable se mit en route précédée par Pujol marchant fièrement en tête, et par Mathias, Saletas et Andreu, qui se tenaient le bras comme des amis dévoués. A leur aspect, les soldats et officiers français souriaient avec un sentiment d'enthousiasme facile à deviner; mais leur figure se rembrunissait à l'instant en portant leurs regards sur ces hommes de bronze et de lave, qui, la cigarette ou la pipe à la bouche, l'escopette sur l'épaule, la couverture de laine en bandoulière, marchaient sans ordre comme l

ferait une meute de loups appelés à la curée, et fredonnant des chants rauques et sauvages semblables aux hurlements lointains des bêtes fauves.

La ville disparut bientôt derrière eux ; ils franchirent au pas de course les beaux jardins qui la cerclent d'une guirlande odorante, et ils commencèrent bientôt à gravir les premières collines qui servent de piédestal aux âmes pyrénéennes.

Là, Pujol appela du doigt sa belle Beppa, parée de son costume d'officier miquelet, et, la prenant doucement par la taille :

— Amie, lui dit-il, j'ai peur aujourd'hui.

— Tu mens, Pujol.

— Si, j'ai peur, mais pour toi seule.

— Tu mens encore; car moi, vois-tu, si tu mourais, je mourrais; ne ferais-tu pas ainsi?

— Tu le sais bien, amie. Mais n'importe, tu resteras à l'arrière-garde, je le veux, je te l'ordonne; personne ne nous entend, nous ne sommes que deux.

— Tu te trompes, Pujol, répondit Beppa avec une vive émotion, nous sommes plus de deux ici.

— Que veux-tu dire, femme ?

— Qu'ici nous sommes trois, toi, moi et notre enfant.

— Es-tu bien sûre de ce que tu me dis là, ma Beppa bien-aimée? s'écria le capitaine avec un violent transport de joie ; ce serait à en perdre la raison !

— Cela est, mon ami; cet enfant que je porte dans mon sein est l'enfant d'un homme de cœur et d'une femme énergique. Si c'est un garçon, Pujol, ce sera un héros ; si c'est une fille... Oh ! pardon, mon ami, j'ai des projets que tu n'apprécieras pas d'abord peut-être, mais je te prierai avec tant d'amour !

— Une religieuse, n'est-ce pas?

— Oui, Pujol, car, vois-tu, cette idée-là m'est venue du ciel, et j'obéirai au ciel.

— Eh bien! soit, Beppa, tu la mettras dans un couvent.

— Comment as-tu deviné?

— Tu rêves souvent tout haut la nuit, pauvre folle! et je t'écoute, parce que j'aime à t'entendre, soit que tu dormes, soit que tu veilles.

— Ainsi, tu céderas à ma volonté?

— Tu riras bien de moi?

— Au contraire, je te bénirai, et, si cela se pouvait, je t'aimerais davantage.

— Tu feras ta volonté, Beppa.

— Tu me le jures?

— Je te le jure; mais à une condition.

— Parle.

— C'est que si tu me donnes un fils tu n'en feras pas un capucin.

— Non, je te l'abandonnerai.

— Alors ce sera un miquelet et un homme de résolution.

Après cette conversation tout intime, toute de cœur, Pujol et sa femme rejoignirent leurs camarades; la marche se continua sous un soleil ardent sans qu'aucun des bandits osât faire entendre le plus léger murmure, et, petit à petit, les arbres de la plaine se confondirent, imperceptibles, avec la verdure avancée des prés, qui s'effacèrent bientôt à leur tour sous un réseau blanchâtre. Déjà l'on apercevait, à une lieue de distance, le haut clocher du couvent de la Trinidad, lorsque les pas réguliers et sonores de deux mules retentirent sur la route. On fit halte pour ne pas effaroucher les voyageurs, et Pujol, selon son habitude, s'élança en avant.

Au détour d'une roche âpre et noire se montrèrent bientôt deux moines rubiconds, coquettement assis sur

deux mules au pied solide, gras, pimpants, causant dévotement de réfectoire et de jeunes nonettes. Pujol s'abrita sous une touffe épaisse de romarin, et, sitôt que les deux religieux se trouvèrent à portée de son stylet, il se leva :

— Soyez les bienvenus, mes Excellences ; vous avez là deux magnifiques montures.

— Que t'importe, manant?

— Il m'importe si fort, que je vous supplie humblement de m'en prêter une pour continuer ma route.

— Nous avons bien envie de te retirer les moyens de la poursuivre, et, si tu ajoutes un mot, nous te brûlons la cervelle.

— Et moi à toi, si tu bouges! s'écria Beppa qui avait suivi Pujol.

— Et moi à toi, dit Saletas.

— Doucement, doucement, poursuivit le capitaine en souriant, c'est un grand péché que de tuer des serviteurs de Dieu; je vous défends, mes amis, de leur faire le moindre mal.

Puis, s'approchant des deux révérends frères, tremblant dans leur peau, il en saisit un par la jambe, le tira rudement, le jeta à terre et lui appliqua un vigoureux coup de pied dans le dos.

— A genoux, canaille, à genoux, et que ton camarade en fasse autant!

Les moines obéirent.

— Ont-ils l'air de deux chérubins ainsi! Il ne leur manque que la palme du martyre; j'ai bien envie de la leur donner.

— Pitié, messeigneurs, nous sommes deux pauvres quêteurs de la Trinidad.

— Ah! vous quêtez! alors, vite, déliez les cordons de votre bourse et donnez; voici mon chapeau, jetez dedans

tout ce que vous avez; si vous gardez un seul réal, vous êtes perdus.

Les deux moines levèrent leur robe de bure, fouillèrent dans une riche ceinture, en détachèrent quelques piastres, un plus grand nombre de belles quadruples, et obéirent en tout point aux ordres de Pujol.

— Diable! diable! dit celui-ci, pour de pauvres quêteurs, vous n'étiez pas mal nantis; nous, que vous appelez riches, nous n'avons pas la vingtième partie de cette somme. Il faut convenir que vous êtes de bien hardis coquins. Mais ce n'est pas tout, poursuivit-il d'un ton décidé, ce que vous nous donnez là n'est qu'une goutte d'eau dans l'Océan. Il nous faut à nous des sommes autrement rondelettes, et c'est chez vous précisément que nous allons les chercher. Vous êtes, avez-vous dit, du couvent de la Trinidad?

-- Oui, señor.

— A la bonne heure. Retournez alors sur vos pas, reprenez même vos montures afin d'arriver plus vite, hâtez-vous d'avertir la communauté que Pujol, à la tête de ses petits agneaux, va lui faire visite, qu'il sait qu'on est riche au couvent de la Trinidad, qu'il lui faut cent cinquante mille francs, et que si les patrons se font tirer l'oreille il y aura du tumulte dans la sainte maison. Allez, mes coquins, et ne vous amusez pas en route.

Au nom seul de Pujol le corps des deux moines avait frémi; leurs lèvres violettes murmurèrent un *in manus*, et, peu rassurés par les dernières paroles du bandit, ils remontèrent sur leurs mules et tournèrent bride vers le couvent. Dès qu'ils se virent à quelque distance, ils donnèrent de l'éperon et lancèrent leurs mules au galop.

— Ils ont peur encore, dit Beppa.

— J'ai bien envie de leur prouver qu'ils ne sont pas tout à fait à l'abri de nos balles, répliqua Saletas.

— Tu les manquerais d'ici, continua Pujol.

— Regarde.

Un coup de feu partit, les moines baissèrent la tête et poursuivirent leur chemin.

— Maladroit! s'écria Pujol, voici comme on vise.

Une seconde détonation se fit entendre, une balle siffla, et un moine seul gravit la montagne, tandis que quelque temps après l'on vit une mule errer seule et sans cavalier à travers les ravins et sur le penchant des précipices.

— Comme tu vises juste! dit Beppa.

— C'est vrai, répliqua Mathias, qui venait de rejoindre ses amis; mais tu aurais dû leur faire grâce.

— Bah! bah! on ne fait pas grâce aux chiens qui courent les rues. Ils ne servent qu'à ronger les os et à voler. En avant! compañeros.

Et la horde s'avança sans daigner s'enquérir de ce qui venait d'avoir lieu.

A deux cents pas de là, on trouva un cadavre de moine sur la route; il avait la nuque percée d'une balle. Pujol le poussa du pied jusqu'à une ravine, et, une heure après, lui et sa bande se reposèrent sur les glacis du couvent de la Trinidad, vers lequel, contre toutes les lois en usage, Pujol n'envoya aucun parlementaire.

Mais les moines, plus courtois, dépêchèrent deux vieillards vénérables au chef de la guerilla, afin de mieux connaître le but de sa visite. Ils savaient, eux aussi, tout le respect que le chef miquelet professait pour des cheveux blancs, et Pujol, touché de cette attention, les reçut avec encore plus d'égards qu'il ne l'eût fait en toute autre circonstance.

— Mes révérends veulent-ils se rafraîchir?

— Nous n'avons pas soif, Pujol, et nous venons simplement vous demander le motif de votre visite, toujours reçue avec grand plaisir.

— Vous me flattez, mes pères; quant au but de mon importunité, que vous savez déjà par un de vos quêteurs trouvé sur la route, le voici très-précis et très-clair. Le général Maurice-Mathieu, de qui je suis l'ami dévoué, manque d'argent; il m'a prié de lui en procurer. Je sais que votre communauté est riche, je suis donc venu vous en emprunter.

— C'est donc un emprunt?

— Rien que cela.

— Avec intérêt légal et garantie?

— Rien n'y manquera. Pour intérêts, je vous promets d'empêcher mes bandits de fouiller dans vos caves et dans vos réfectoires; pour garantie, je vous donne ma parole que, si vous vous exécutez bravement, pas un seul coup d'escopette ne sera tiré, pas un seul stylet ne sortira de sa gaîne. Vous savez, mes révérends, si j'ai jamais trahi ma promesse.

— Ce n'est pas ainsi, commandant, que nous espérions conclure le marché. Mais enfin, puisque vous avez reçu des ordres à cet égard et que tout inférieur doit obéissance à son supérieur, dites-nous la somme exigée, et nous verrons si nous pouvons vous la fournir.

— Et vous, dites-moi, je vous prie, jusqu'où vous pouvez aller.

— Hélas! les temps sont durs et la misère est partout.

— A qui le dites-vous?

— Eh bien! en nous immolant comme des martyrs, nous irons jusqu'à deux mille piastres.

— Ecoutez-moi, révérends, dit Pujol en se croisant les bras, car ceci est grave. Nous sommes tellement loin de compte, que toute discussion est désormais impossible. Je vais dire à mes gens de se préparer à l'attaque.

— Un moment. Combien demandez-vous?

— Cent cinquante mille piécettes.

— Vous ne les aurez jamais, à moins que vous ne fas-
ez fondre les candélabres et les vases sacrés.

— Nous les fondrons.

— Et les crucifix aussi?

— Les crucifix et les vierges, et tous les saints et tous
s ornements.

— Dieu vous frappera dans sa colère.

— Dieu ne pense pas plus à moi que je ne pense à lui :
us sommes quittes; mais, comme vous ne l'êtes pas avec
urice-Mathieu, souffrez, mes révérends, que je prenne
ngé de vous et que je me mette à la besogne.

— Songez-y bien, Pujol, la communauté est nombreuse,
s portes sont solides, les murailles hautes; il y a là aussi
belles et bonnes armes, des gens courageux que le ciel
utiendra.

— Voilà qui me décide. Je ne me suis pas encore battu
ntre le ciel, je veux en tâter. Quant à vous, comme je
ux vous épargner les angoisses d'un assaut et d'un car-
ge, souffrez que j'en use ainsi que je vais le faire, car la
eillesse est chose sacrée pour moi.

Puis, s'adressant à quatre de ses bandits qu'il désigna du
igt :

— Holà ! Jep, Thomas, Allogna, Salell, venez ici, co-
ins; saisissez-moi ces deux vénérables, priez-les de des-
ndre avec vous ce petit monticule, approchez-les de deux
iviers aux troncs épais, et attachez-les là fortement, sans
ur faire le moindre mal, le dos tourné au couvent, afin
e nulle balle ne puisse les atteindre.

Et continuant :

— Vous voyez, mes pères, que je fais ma besogne en
nscience. Si je vous laissais libres, vous retourneriez
ut-être chez vous, et il vous arriverait malheur. Si au
ntraire vous descendiez la montagne, vous pourriez être
ncontrés par quelques-uns de mes maraudeurs, et ce se-

rait bien pis, ma foi. Respect et vénération aux rides et aux cheveux blancs!

L'ordre de Pujol fut exécuté, les deux moines liés aux oliviers à l'abri des coups de feu, et la bande redoutable s'achemina vers le couvent.

Les moines étaient à leurs postes, et ils avaient fait leurs préparatifs de défense en hommes qui savaient à merveille quels ennemis ils allaient combattre. Avant la bataille, en effet, Pujol se montrait souvent généreux; mais, dès que la première balle avait sifflé, il n'y avait guère plus de pardon à attendre, et toute prière de blessé ou d'agonisant mourait à la gorge arrêtée par le poignard.

Le choc des armes, les râles des blessés, le cliquetis des baïonnettes et des stylets, l'odeur de la poudre enivraient le commandant miquelet, et sa raison ne revenait que lorsque l'action était finie. Il y avait, comme je vous l'ai déjà dit, du calme dans sa résolution, du sang-froid dans sa colère. C'est pour cela même qu'il était plus dangereux, et personne n'a jamais entendu dire qu'il eût fait grâce à quelqu'un au milieu d'une mêlée.

Les moines de la Trinidad étaient à leurs croisées bardées de fer, armés de fusils, de piques, de sabres et de poignards. A l'aspect de Pujol, qui se présenta sans une seule pièce de campagne pour le siége du couvent, leur audace devint insolente, et, avant de lancer leurs balles sur l'infernale troupe, ils vomirent sur elle d'horribles blasphèmes. Pujol et Beppa se tenaient en première ligne. Mathias et Saletas venaient de tourner la position et avaient reçu ordre d'attaquer par le jardin. Ils s'étaient renforcés du tiers des soldats, et le mot de ralliement des deux corps d'armée était Boquica, le surnom de Pujol.

— Vous rendez-vous, canaille? cria d'une voix retentissante le commandant en mettant ses deux mains en entonnoir autour de sa bouche.

— Voilà comme nous nous rendons, répondit une terri-
e basse-taille.

En même temps eut lieu une décharge générale de mous-
ıeterie.

— En avant! dit Pujol, qui vit tomber quelques-uns de
s bandits; en avant et aux grilles!

La troupe se rua vers les portes ferrées. Les crosses de
ısil heurtèrent avec fracas, les balles et tromblons firent
ıuter les fortes serrures, et la brèche devint bientôt pra-
cable. Les grilles de fer qui formaient une seconde en-
ɜinte ne résistèrent pas plus longtemps aux efforts réunis
e la bande écumeuse, et en moins d'un quart d'heure elle
vait pris position dans le presbytère.

— Vite, dit Pujol, qu'on aille seconder Mathias et Sale-
ıs, et qu'on les prévienne par le signal d'usage.

Le sifflet retentit, un second sifflet du dehors répondit au
ıremier; les portes du jardin volèrent en éclats, et la se-
onde bande se joignit à la première. Là encore Pujol, gé-
ıéreux pour la première fois, car il tremblait toujours
ıour Beppa, proposa aux moines de cesser le combat à peine
ommencé; mais il lui fut répondu par une grêle de balles,
t Beppa fut blessée à l'épaule. A la vue du sang qui coulait
le la blessure, Pujol furieux tira son poignard et s'écria :
— Enfants! deux onces pour chaque cadavre de moine.
Enfants! malheur à celui d'entre vous qui fera grâce!

Et, prenant aussitôt sous son bras gauche sa fidèle com-
ıagne insensible à la douleur, il s'élança le premier vers les
ıortes des cellules et vers les corridors.

Pas un moine ne s'y trouvait.

Il court à l'église, à la sacristie, même silence.

Il vole au réfectoire... tout est calme.

Sa troupe fait halte; il lui ordonne de se taire; il lui dé-
end de respirer. Un bruit sourd se fait entendre : Pujol
'agenouille et appuie son oreille sur les dalles de l'église.

— Là, là ! s'écrie-t-il avec rage; ils se cachent dans l caveaux, côte à côte avec leurs morts : qu'ils ne les quitte plus, enfants ! Soulevons ces pierres tumulaires; voilà d échelles, des cordes, des flambeaux. Aux catacombes ! P quez, taillez, trouez. Une poitrine de moine ne peut ébr cher un poignard. Frappez, et point de pitié.

L'église frémit dans ses voûtes souterraines. Le sol e fracassé, ouvert, les pierres brisées, et les sinistres et t nébreux corridors ouvrent leurs gueules béantes. A lueur des torches les squelettes adossés aux murs tout mo sis s'y dessinent d'une manière hideuse; les tombeaux pr jettent au loin leurs ombres fantastiques qui danse comme des apparitions lugubres. Quelques hardis miqu lets n'attendent pas le secours des cordes et des échelle ils s'élancent et roulent dans l'abîme où ils sont accueill par les balles saintes des moines. Pujol se précipite, avec lui Beppa armée du stylet aigu.

Ainsi que des fantômes irrités, tous les autres soldats glissent au milieu des catacombes et se placent en ord de bataille en arrière de leur chef pareil au génie des t nèbres.

De l'autre côté sont les moines tremblants, et les ton beaux régulièrement échelonnés séparent de leur lig blanche les deux hordes de combattants.

— Les voilà donc en face de mon poignard ceux qui o blessé ma Beppa ! s'écrie l'indompté capitaine : dix onc maintenant pour chaque cadavre de moine !

Une décharge de fusils, de pistolets et de tromblo ébranle la voûte, des hommes crient, tombent et se rel vent, d'autres se traînent, se roidissent, expirent et so foulés aux pieds. C'est l'instant du poignard et de la baïo nette, jeu terrible auquel les soldats de Pujol ne connai sent point de rivaux. Ils bondissent furieux sur les rel gieux agglomérés les uns sur les autres, mais inhabil

jà à se défendre. Chaque coup perce une poitrine, chaque itrine percée cesse de battre; on se courbe pour échapr au fer d'un adversaire, on se prosterne pour implorer pitié, on râle, on se débat, on meurt; ce n'est plus un mbat, c'est un massacre, un charnier à la lueur des tores, et bientôt il ne reste debout dans les souterrains de Trinidad que les soldats de Pujol couverts de sang et écume.

— Fouillez, fouillez encore, s'écrie le capitaine, dont le ignard est ébréché.

On ouvre les tombeaux. Un moine s'était couché à côté 'un autre moine enseveli la veille.

— Que tu es bien là ! lui dit Pujol en lui crachant à la ce et en reconnaissant celui qui a blessé sa Beppa. Ress-y donc, puisque tu as toi-même choisi ton cercueil!

Et le redoutable stylet se plonge jusqu'à la garde et disaraît dans les flancs du moine immobile pour l'éternité.

— Est-ce tout? dit enfin le terrible miquelet en branissant son arme fumante.

— Oui, tout, répondit Saletas se relevant blessé du mieu des cadavres.

— Tout, ajouta Mathias en ceignant son front déchiré 'un bandeau de toile.

— Tout, dit aussi Francisco Marini en se signant avec on stylet ensanglanté.

— Eh bien! non, poursuivit Pujol, ce n'est pas tout; u'on entasse ces cadavres de chiens et que la torche les onsume.

Ainsi fut fait, et l'embrasement commença au milieu 'un tourbillon de fumée noire et fétide.

L'armée de Pujol remonte, elle creuse partout, brise les eubles, envahit les cellules, perce les murs, visite les aroires, l'intérieur des châsses saintes, et fait un butin de rès d'un million.

— Le général sera content, dit-il, et vous aussi, mes braves compañeros. Ne perdons pas une minute, remettons-nous en route, et chantons les louanges du Très-Haut comme ils le faisaient ici tout à l'heure

La blessure de Beppa n'était pas dangereuse, Saletas fut mis sur un brancard et porté par ses camarades, on délia les deux vieillards, qu'on amena prisonniers à Barcelone, et le soir même la terrible guerilla fit son entrée triomphante dans cette capitale aux acclamations de la foule.

La nuit, une éclatante lueur éclaira l'horizon et la cime des montagnes. C'était le couvent de la Trinidad qui s'écroulait dans les flammes.

XVI

LES DEUX POTENCES.

La blessure de Beppa était plus grave qu'elle ne le parut d'abord; mais la courageuse guerillera avait une âme trop fortement trempée pour se laisser abattre par la douleur. Son existence aventureuse de jeune fille au milieu des bohémiens errants au travers des montagnes neigeuses de la Catalogne, ses bivacs si rudes dans les grottes humides de la Sierra-Morena, où son insouciante famille s'était abritée pendant plus d'un rigoureux hiver, l'avaient dotée d'une force de caractère et d'une énergie qui la rendaient inaccessible aux souffrances physiques. La vie de Beppa était tout intérieure; rien de ce qui venait du dehors ne pouvait la toucher profondément, et la chute du monde l'aurait moins émue qu'une larme.

Menacer Beppa la gitana, c'était l'irriter et non la vain-

cre; la prier, c'était remporter un facile triomphe. Un regard insolent la trouvait armée pour la défense, et le poignard tombait de ses mains à une parole suppliante. Beppa était le bloc de granit que les colères du ciel n'auraient pu râmollir. Beppa la bohémienne devenait, à un sourire, la tige flexible se courbant sous la brise du matin qui se réveille pour la caresser.

On ne comprenait pas que, venant de si bas, elle se fût dressé un si haut piédestal d'où elle recevait les adorations du peuple, des riches et des grands. Et pourtant, sans cet orgueil, sans cette vanité de femme qui s'ouvre au culte des cœurs passionnés, la sauvage Beppa, l'intrépide gitana, se montrait sur les places publiques, aux revues militaires, aux promenades à la mode, et ne semblait même pas se douter de son empire sur la foule enthousiasmée.

Le chirurgien en chef de l'armée française lui donnait ses soins, et Pujol voulait payer ses visites en prince généreux.

— Si vous me refusez, avait-il dit au major, je croirai que c'est par fierté, il me serait même permis de craindre que ce ne fût par mépris, et vous m'en verriez cruellement blessé. Je sais bien que l'or d'un bandit perd de sa valeur en passant par ses mains; je n'ignore pas qu'on regarde comme des reliques de l'enfer les vêtements du damné qui a vendu son bras et son âme aux ennemis de sa patrie, et que bien des hidalgos et des seigneurs français achèteraient fort cher les dépouilles de Pujol, fussent-elles trouées comme celles d'un mendiant de Séville. Mais je vous sais exempt de préjugés : major, je vous connais un esprit droit, je vous ai franchement appelé auprès de Beppa, et je n'ai de foi qu'en vous. D'un autre côté, ma femme se verrait privée de vos lumières, de votre habileté, et nous vous supplions de ne pas nous abandonner.

— Pujol, avait répondu le docteur, vous appartenez à l'armée; vous êtes officier, votre femme si brave, si digne d'intérêt (car nous connaissons sa vie), est Française aussi par les services qu'elle nous a rendus. Nul de nous n'ignore ses aventures romanesques, ses longues pérégrinations; nous savons tous comment son amour pour vous a pris naissance, comment il s'est accru et consolidé. Dans nos veillées nous avons souvent parlé de son audace à la première apparition qu'elle fit à votre camp, et de son dramatique duel avec un de vos insolents officiers; la part glorieuse qu'elle se taille dans les escarmouches et les attaques des convois a souvent été l'objet de nos plus fervents éloges, et nous avons senti battre violemment nos cœurs au récit du péril imminent que vous courûtes, vous, Pujol, au milieu des neiges de vos montagnes, lorsqu'elle tua de sa main un brigand posté pour vous assassiner. Allez, allez, Pujol, votre Beppa fait rêver bien des têtes et agite bien des cœurs; mais on sait tout votre amour pour elle, on est en admiration devant son amour pour vous, et il y a plus d'un rude combat dans les consciences pour vaincre une passion sans espoir. Tenez, commandant, moi-même, qui viens toucher sa main, compter les mouvements de ses artères, étudier la vie dans ses regards, j'ai été sous le charme comme tous mes camarades, et j'ai dompté mon amour en la voyant si orgueilleuse de vous. Je vénère votre Beppa, Pujol, et votre attachement pour elle n'est ni plus puissant ni plus saint que mon respect.

Les yeux de Pujol se mouillaient de larmes aux paroles du docteur, à qui il serrait affectueusement la main.

— Vous voyez donc bien que je ne puis accepter vos offres, poursuivit le major d'un ton cordial, et que je manquerais à mon devoir si j'agissais autrement que je ne le fais. Toutefois, pour vous prouver qu'aucun de mes senti-

ments ne vous est hostile, je vais vous adresser une demande.

— Je jure de ne pas vous refuser. Que désirez-vous?

— Votre amitié.

— Oh ! de grand cœur, major; elle vous était acquise déjà par la haute estime que vous inspirez à tous ; elle vous appartient désormais par la reconnaissance. Cependant j'ai le droit aussi de me montrer exigeant envers vous.

— Qu'attendez-vous de moi?

— J'ai promis avant de vous entendre.

— Je promets aussi, dit le docteur avec abandon.

— Tenez, major, voici une magnifique tabatière que j'ai trouvée dans la cellule du révérend père de la Trinidad; il est mort, il est brûlé, calciné, en cendres, il peut apparemment se passer de tabac. Acceptez ce bijou touché par un coquin et par un martyr, il vous portera peut-être bonheur.

— Des diamants autour!...

— Ces brigands de moines ne se refusent rien. C'est quelque noble duchesse qui aura donné cette boite au révérend dont la fraiche figure était partout admirée. N'est-ce pas que vous acceptez ?

— Je craindrais de vous affliger, et je vous l'ai dit, je suis votre ami.

— A la bonne heure. Et ma femme ?

— Soyez tranquille ; maintenant elle est hors de danger, et dans une quinzaine de jours elle entrera en convalescence.

— Vous a-t-elle dit qu'elle était enceinte?

— Je m'en doutais; et, puisqu'il en est ainsi, je vous conseille, Pujol, de la tenir pendant quelque temps éloignée du théâtre de la guerre; il y va de sa vie. Les émotions de vos combats ne sont pas jeux assez futiles pour

laisser l'âme en repos, et c'est du repos surtout qu'il faut à votre Beppa.

— Major, on m'a assuré qu'on en parlait diversement dans l'armée française. La calomnie s'attaque à tout et à tous; que dit-on de ma femme? Pardon, mais je n'adresse cette question qu'à ceux en qui j'ai foi. Je sais qu'il est fort téméraire à un mari, à un chef de guerilla surtout, en un mot, à un bandit, d'aller ainsi au-devant d'une confidence exigée d'un homme loyal; mais je vénère tant ma Beppa, que e questionne sans peur. J'attends.

Le docteur laissa poser sur ses lèvres un sourire imperceptible qui n'avait rien d'offensant pour le commandant miquelet, et répondit avec franchise :

— Les jeunes gens l'aiment en silence, les hommes faits la vénèrent; tous l'admirent.

— Et ils ont raison, continua Pujol en haussant fièrement la tête; cette femme-là, major, consolerait de toute disgrâce, de tout malheur. L'amitié de cette femme, c'est l'air frais des montagnes sur un front dévoré par le soleil, c'est la brise qui pousse le navire dans le port, c'est l'escopette atteignant la poitrine ennemie. L'amour de cette femme, c'est le poignard qui fouille dans le cœur d'un lâche; c'est un baume sur une plaie brûlante, c'est une vengeance obtenue. Oh! major, que Marcelino Perez, l'infâme ravisseur de ma sœur bien-aimée, me soit livré un jour, et Pujol le chef de bandits, Pujol le renégat politique, Pujol l'antechrist, comme disent ces cagots d'Espagnols, aura goûté les deux plus grands bonheurs dont puissent jouir les hommes ici-bas. Tout! tout! excepté Beppa, à qui ne livrera Marcelino Perez.

— On nous a dit qu'il était mort quelque temps après son crime,

— Il n'est pas mort, il ne peut pas l'être. Un scélérat comme lui ne doit mourir que dans les tortures, et l'enfer

me réserve à coup sûr le droit de le châtier un jour. Ne m'avez-vous pas vu l'autre soir passer sous les allées de la Rambla, tenant orgueilleusement une vieille femme sous mon bras?

— Oui.

— Eh bien! cette vieille femme, c'est ma mère, ma bonne mère, qu'un misérable a frappée dans ce qu'elle avait de plus cher au monde; cette mère, voyez-vous, c'est une âme comme il n'y en a pas sur la terre, et, ce qui prouve qu'il n'y a point de Dieu, c'est qu'elle prie et pleure sans cesse, c'est que j'ai un poignard à la ceinture, c'est que ma sœur a été outragée, et que Marcelino Perez m'échappe encore!

Pujol se frappa violemment la tête, répandit quelques larmes et tomba sur un siége.

— Je n'ai point de remède pour vos douleurs, lui dit le major avec une extrême bonté, et le temps seul peut cicatriser vos blessures. Espérez.

— Oh! le temps est impuissant à guérir ces plaies, le fer qui les ouvre peut seul les fermer.

— Adieu, Pujol, à demain.

— Adieu, major.

Beppa ne tarda pas à ressaisir ses forces et sa santé, et comme nulle action militaire probable n'exigeait de quelque temps encore le secours de la terrible guerilla de Pujol, celui-ci se décida à envoyer sa femme à Gérone chez un de ses parents en qui il avait toute confiance.

— Il faut nous séparer, Beppa, lui dit-il avec la plus vive tendresse : ta santé affaiblie a besoin de calme, tu te dois au bonheur de notre enfant qui ne vivrait pas au milieu de nos agitations politiques. La vie de miquelet ne te va plus, et quelque douleur que j'éprouve de cette séparation, il faut l'accepter comme un sacrifice fait à notre fils.

— Tu le veux, dit Beppa avec une grosse larme dans les

yeux, j'obéirai; mais sois-en sûr, Pujol, les tourments de l'absence me seront plus funestes que les fatigues de la guerre. Ta présence seule me soutenait; mon énergie va s'éteindre, et je te croirai toujours sans défense au milieu de tes ennemis.

— Je te promets de te rappeler au premier signal, au premier péril, dit Pujol en lui serrant tendrement la main.

— Quand faut-il nous quitter?

— Demain.

— Séparons-nous aujourd'hui, Pujol, à l'instant même, si cela se peut. Tu viens de me frapper au cœur, le mal est fait, le contre-coup me tuerait. Si je n'étais que ta maîtresse, je resterais; je suis ta femme, je pars.

— Crois-tu donc que je ne souffre pas autant que toi de cette dure séparation?

— Non, Pujol, il y a des douleurs de femme que vous autres hommes ne comprenez pas. Mais tu dis qu'il faut que je m'éloigne, j'obéis.

— Gérone est fortifiée, elle est à deux pas d'ici, à peu de distance de Besalu, mon pays natal, où j'ai envoyé ma mère; la Catalogne se repose; je te rejoindrai bientôt à Gérone, et nous ne nous quitterons plus.

Tout fut prêt le soir pour le départ de Beppa. Elle s'éloigna escortée par quatre des plus intrépides miquelets de la guerilla, et Pujol, après l'avoir accompagnée à quelque distance de la ville, rentra pour recevoir les félicitations de Maurice-Mathieu à qui il avait remis la plus grande partie du butin fait à la Trinidad.

La prise avait été trop bonne pour que la ration du capitaine ne lui permît pas de se jeter dans quelques dépenses extraordinaires : Beppa emportait avec elle deux mille piastres, et Pujol, qui rêvait toujours à sa vengeance, avait expédié dans toutes les directions des hommes hardis, intelligents, les uns déguisés en mendiants, les autres en

ıanteurs nomades, pour aller à la découverte de Marce-
no Perez.
D'autre part, les bulletins de la grande armée de Napoléon
əmblaient présager une prochaine catastrophe, et le capi-
ıine miquelet craignait d'être forcé de quitter l'Espagne sans
voir châtié d'une manière éclatante le misérable Perez. Bar-
elone s'agitait sourdement, Figueras, Rosas, Palamos, fai-
aient entendre de redoutables menaces; les Français, pla-
és sur un volcan, attendaient avec anxiété le moment de
'éruption, et le drapeau tricolore, qui flottait encore sur le
Iont-Jouy et les citadelles catalanes, semblait s'agiter dans
n ciel ténébreux.
Au sud et à l'ouest, les sinistres avertissements ne man-
uaient pas non plus : les armées de Soult, menacées par
əs Portugais et les Anglais, commençaient à battre en re-
raite sans pourtant être jamais vaincues, et l'on voyait en
ıce de Barcelone toutes les chaloupes britanniques se dé-
ıcher des navires mouillés au large, hisser leurs voiles
ısolentes, courir sur la terre, l'aborder et jeter de toutes
arts des éléments de discorde et de rébellion.
Déjà de sanglantes réactions avaient eu lieu; déjà, riva-
:s de la formidable guerilla de Pujol, d'autres guerillas
étaient formées sur les crêtes des montagnes et la tran-
ıillité ne régnait plus que dans les villes militairement
:cupées.
Toute promenade à quelque distance des remparts de-
ınait périlleuse; le laboureur cachait dans les sillons et
ıns le tronc des arbres le poignard et l'escopette, et plus
ous receviez de témoignages d'affection, plus vous aviez
craindre pour votre vie. Les potences, impuissantes à ré-
rimer les assassinats, se dressaient sur les places publi-
ues; l'agonie de nos conquêtes était marquée par des dés-
stres pareils à ceux qui avaient présidé à leur naissance.
spagnols et Français ne fraternisaient plus dans les pro-

menades; l'on se fuyait avec des sentiments de défiance d'autant plus à craindre que la haine du vaincu avait été plus longtemps maîtrisée par la terreur, et l'on ne voyait plus à côté des Français que les Catalans trop compromis dans le passé pour oser espérer le pardon au jour de la retraite.

Dans ces conjonctures difficiles, le général en chef cherchait un appui chez tous les hommes de cœur, et il n'oubliait pas Pujol, dont il connaissait le dévouement fanatique. Il l'envoya chercher dans son quartier.

— La crise est rude, lui dit-il; est-ce que vous croyez à un soulèvement général?

— Non, monsieur le gouverneur; les Catalans sont braves, mais trop paresseux : si l'on se battait d'un lit à l'autre, à la bonne heure; le soldat est forcé de se lever matin, et voilà ce qui me rassure.

— Pourtant, à notre arrivée?

— C'est vrai, il y a eu enthousiasme et énergie; mais la secousse a été si pénible, qu'on en garde partout un douloureux souvenir. On tuera nos gens égarés sur les routes publiques, il y aura aussi quelques assassinats dans les rues, et ce sera tout. Tenez, je connais si bien mes chers compatriotes que, si vous voulez les museler je vous en offre le moyen.

— Parlez.

— Arrêtez-moi, général, faites-moi traîner dans un cachot, dressez une potence, laissez-m'y suspendu pendant vingt-quatre heures, il y aura illumination générale en votre honneur.

— Ce n'est pas ainsi que la France paye les services rendus.

— Eh! bon Dieu! la France de demain sera-t-elle la France d'aujourd'hui? Les gouvernements sont oublieux des bienfaits, les injures seules restent dans leur mémoire.

Quand vous êtes arrivé, je vous ai volé un ou deux millions au plus et tué quelques centaines d'hommes; depuis lors, j'ai rempli vos coffres et sauvé plusieurs milliers de braves : on me demandera compte peut-être des premières victimes, et l'on m'enverra vite les rejoindre.

— Je serai là pour vous défendre.

— Eh! qui vous dit qu'on vous écoutera et que vous n'aurez pas à vous défendre vous-même? Il est si aisé d'écraser un homme à terre. Ce n'est pas dans mes montagnes qu'on viendra me chercher, si jamais on a besoin de moi en holocauste, c'est dans mon lit qu'on ira me surprendre.

— Vous êtes dans votre jour sinistre.

— Moi? point. Ce que je vous dis là, général, je me le suis dit du moment où j'ai pris les armes pour vous combattre, et si j'ai renvoyé ma fidèle Beppa, c'est dans la prévision d'une catastrophe prochaine et personnelle à laquelle je ne veux pas l'associer.

— Comment! Beppa n'est pas à Barcelone?

— Non, général.

— Est-ce que votre amour pour elle?...

— De grâce, point d'accusation qui nous flétrirait, elle et moi. Notre attachement est inaltérable, elle mourra de ma mort comme je mourrai de la sienne; mais j'ai deviné que la réaction qui se préparait serait plus violente ici que partout ailleurs, et j'ai envoyé ma femme à Gérone, à peu de distance de ma vieille mère. Gérone est paisible encore, et j'irai rejoindre ces deux objets de mon affection dès que Votre Seigneurie pourra se passer de mes services.

Un officier du poste entra.

— Général, un mendiant désire vous parler; il sait que Pujol est auprès de vous, et il demande à être introduit.

— Faites entrer.

Un homme vêtu de haillons se présenta appuyé sur un bâton noueux.

— Ciel! toi ici, Jep! s'écria Pujol épouvanté en reconnaissant un des quatre miquelets qui avaient escorté sa femme.

— Oui, moi, dit celui-ci en se redressant et d'une voix rapide, moi qui me suis échappé pour accourir vers toi.

— Un malheur, n'est-ce pas?

— Un malheur horrible.

— Parle, parle, tu vois que je suis dans l'enfer.

— Nous étions près de Gérone; ta femme jette quelques pièces de monnaie à une bande de gueux agenouillés sur la route et chantant des cantiques. Nous faisons halte pendant quelques instants; eux, ils se lèvent pour nous bénir : c'étaient des guerilleros déguisés. Beppa veut se défendre; elle frappe, elle joue du stylet comme tu sais, elle est désarmée; mes compagnons meurent sous le poignard, moi je m'échappe, je me cache dans les montagnes, je les suis à la piste, et je les vois entrer à Besalu, ta ville natale. Que dois-je faire?

— Me suivre, me suivre avec le poignard et l'escopette. Adieu, général, je vole à Besalu, et malheur à cette race maudite, si ma fidèle Beppa et ma mère y ont reçu quelque outrage!

La bande de Pujol fut bientôt sous les armes.

— Enfants! dit le capitaine à ses guerilleros d'une voix rapide, Beppa vient de m'être volée. Votre amie Beppa a été lâchement attaquée sur la route de Besalu au moment où elle répandait des aumônes; il faut que vous nous retrouviez notre amie à tous, il faut que vous me rendiez ma femme à moi seul. A Besalu, enfants!

La bande répéta le cri de son capitaine, prit la route de Besalu, et Pujol à leur tête, haletant comme une bête fauve, jetait çà et là ses regards de vautour pour chercher des victimes.

La route fut bientôt franchie : les soldats de Pujol, ra-

pides comme le milan pour le pillage, étaient l'ouragan pour la vengeance; et la nuit qui suivit le départ de Barcelone, ils se trouvaient campés à quelques centaines de pas de Besalu, dans le lit rocheux d'un torrent à sec Pujol leur ordonna de s'arrêter là, de ne point faire de bruit et de bien aiguiser leurs poignards. Il serrait la main aux plus braves, il disait des paroles affectueuses aux moins déterminés, et avant tout il les exhortait à ne pas faire grâce.

—Songez-y bien, camarades, ils m'ont enlevé ma Beppa, Beppa votre compagne de dangers, celle qui prenait toujours votre défense quand j'étais irrité contre vous. Frappez fort, mes amis, ce village est de trop en Espagne si ma mère ou ma femme y a reçu quelque outrage; il ne faut pas y laisser pierre sur pierre. Beppa est jeune et belle, tuez tout ce qui est jeune et beau; ma mère a des cheveux blancs et des rides au front, tuez tout ce qui a des rides au front et des cheveux blancs. Après le fer et le plomb la flamme, et vous serez bénis! Quelques-uns d'entre vous ont un Dieu, ils peuvent compter sur une éternelle récompense; les autres trouveront dans leur âme et dans mon amitié le prix de leur dévouement et de leur énergie. Le massacre est parfois une vertu, l'incendie peut être une action généreuse, et vous savez que le feu purifie. Besalu est souillée d'une large tache sang : purifiez Besalu, mes braves guerilleros, et Pujol, votre capitaine, n'aura pour vous, à l'avenir, que des paroles d'affection et de reconnaissance. Maintenant, ne bougez pas, poursuivit-il en essayant de se calmer, je vais seul à la découverte, mais tenez l'oreille prête à mon signal. Mathias, Saletas, je compte sur vous.

Pujol, à demi couvert de son manteau brun et armé jusqu'aux dents, s'avança à pas de loup vers la ville silencieuse. Tout y dormait comme si la veille elle n'avait été

18.

témoin d'aucun sinistre événement, comme si dans le jour elle ne devait être témoin d'aucun horrible sacrifice. La nuit était obscure, et cependant une légère teinte de pourpre colorait déjà l'horizon. Pujol entend près de lui les pas précipités d'un homme sifflant une gaie *segadilla*.

— Aour, caballero.

— Buenos Dias, señor.

— Où va sa seigneurie?

— A deux pas d'ici, pour une fête. Et le cavalier?

— A Besalu, pour des affaires de son négoce.

— Vous n'en ferez guère aujourd'hui.

— Pourquoi?

— Ah! c'est bien simple; je viens de graisser deux cordes et je vais les nouer aux deux potences que j'ai plantées ici tout près hier soir.

— Et ces deux potences, pour qui?

— Pour la femme et la mère d'un scélérat... de Pujol.

Pujol frémit, ses dents s'entrechoquérent violemment et une sueur livide inonda son front.

— Il paraît que vous le connaissez, poursuivit le bourreau, car le nom seul de ce coquin vous a fait peur.

— J'en ai entendu parler; mais de quoi sont coupables la mère et la femme de ce bandit?

— La première de l'avoir mis au monde; la seconde de lui donner un fils.

— Parbleu, je verrai la double exécution, et je vais faire route avec vous.

— Est-ce que vous êtes du métier? dit celui-ci d'un ton de voix fanfaron.

— De quel métier?

— Je suis le bourreau de ce canton, et si vous vous y connaissez un peu vous verrez que je ne manque pas souvent mon homme.

— Oui, vous paraissez fort habile.

— Aussi je ne vous conseille pas d'avoir jamais affaire à moi.

— Ni vous à moi, répliqua Pujol, oubliant le rôle qu'il s'était imposé.

— En effet, poursuivit le bourreau, je ne vous avais pas encore étudié ; mais vous avez des yeux qui lancent des éclairs, vos lèvres sont tremblantes, vos poings se crispent, et vous êtes armé jusqu'aux dents.

— C'est que je voulais me tenir en garde contre la bande de Pujol qu'on m'a dit rôder dans les environs.

— Vous n'en avez rien à craindre aujourd'hui, car, avant-hier, elle a été passée au fil de l'épée à Barcelone et son capitaine pendu comme un renégat.

— En êtes-vous sûr ?

— Comme de mon salut éternel ; aussi sûr que je vous vois. J'ai même été chargé d'en informer sa femme ce matin dans le cachot. La malheureuse n'a pas poussé un soupir, n'a pas répandu une larme ; à peine a-t-elle prononcé un mot ou deux.

— Lesquels ?

— Je crois qu'elle a marmotté : *Il sera là*... Elle voulait dire sans doute en enfer.

— Oui, c'est probable, *il sera là ;* elle a bien dit.

— Mais cessons cette conversation, car elle vous rend blême comme si Pujol veillait autour de nous et nous écoutait.

— Qui sait ? peut-être nous entend-il, le damné. Il a été pendu en effet à Barcelone, comme vous venez de me le dire, mais il a fait un pacte avec Lucifer...

Le bourreau se signa.

— Et l'on assure que deux heures après l'exécution le cadavre du bandit a disparu sans que le corrégidor ait jamais pu le retrouver. La Catalogne est bien heureuse d'être purgée de cet antechrist qui a brûlé tant d'églises.

— A qui le dites-vous? Au surplus, voici les potences, j'entends déjà les cloches qui bourdonnent; la foule va accourir, je me mets à l'ouvrage.

— Faites-le solide, car il vous arriverait malheur.

— Tenez, touchez ces deux cordes, comme elles sont lisses, ça va serrer mieux que le *garotte* le plus fort.

— Aour, caballero.

— Aour, puisque vous ne voulez pas rester à la fête.

Pujol s'éloigna. Ses jarrets nerveux ployaient sous lui, les battements de son cœur brisaient sa poitrine et une sueur glacée inondait tous ses membres.

— Pitié! oh! pitié, mes amis! dit-il en arrivant auprès des siens qu'il venait de rejoindre. Pitié! et que j'aie la force de vivre jusque-là. Dieu! Dieu! je crois en toi si tu me permets de revoir ma vieille mère et ma jeune femme enchaînées l'une à côté de l'autre.

— Que dis-tu, Pujol? s'écria Saletas épouvanté de ces paroles.

— Oui, mon ami, ils vont les pendre, les pendre toutes deux, parce que la première est ma mère et que la seconde est ma femme. J'ai vu le bourreau, je lui ai parlé, il est en ce moment à l'ouvrage. Lève-toi, Mathias, mon frère, toi Saletas, le voyez-vous aussi là-bas qui essaye le nœud fatal? O mon Dieu! faites que je vive encore une heure! une heure de vie, et puis l'enfer pour l'éternité!

Pujol était pâle comme un cadavre et ses forces s'en allaient vaincues par l'énergie de sa colère.

— Veux-tu que nous marchions avec toi? lui dit son frère d'une voix martiale.

— Non, Mathias, je ne mourrai pas encore; il doit y avoir un Dieu pour le fils qui brûle de venger sa mère... Silence!... n'entendez-vous pas des cris farouches? oui, oui, ce sont eux.

Pujol bondit comme un chaçal surpris et blessé.

— Vos poignards, enfants, sont-ils bien aigus? vos cœurs bien durs? Marchons, marchons à genoux et la tête baissée vers ces bourreaux; car ce sont des bourreaux aussi ceux qui accompagnent ma mère et ma femme... Entendez-vous encore?... marchons, et silence...

Des torches funèbres répandaient au loin une fumée noirâtre, la route était obstruée par toute la population de Besalu vomissant des outrages sur les deux victimes qui marchaient en chantant les louanges du Seigneur.

Pujol tombe dans les bras de Saletas.

— De la vengeance! lui dit celui-ci tout bas à l'oreille.

Pujol se retrouva debout et terrible.

— Vois-tu, Mathias, point de prêtre là-bas... ils ont bien fait, ma mère et Beppa n'en ont pas besoin pour apprendre à mourir... Les vois-tu, mon ami?... regarde, mes yeux se voilent, il fait nuit.

— Il fait jour, s'écria Mathias, car je vois ta Beppa et notre mère enchaînées toutes deux, et elles nous cherchent sans doute; les voici, les voici! elles touchent presque à la potence; on les frappe! on les outrage!

— A moi, mes braves! s'écria Pujol d'une voix retentissante; à moi, mes guerilleros! à moi, mes nobles bandits! et point d'escopettes, vous pourriez atteindre ma mère ou ma femme.

Les soldats de la guerillera se ruèrent sur le cortége comme une horde de loups sur un troupeau de brebis; la foule veut fuir, elle est bientôt tournée et forcée de s'arrêter.

— A genoux, canaille, à genoux! et toute tête qui dépassera ma ceinture tombera dans le sable.

Les miquelets ont mis en joue la foule tremblante; Pujol s'est élancé vers sa mère d'abord et puis vers sa femme dont il a brisé les liens.

— A moi mon poignard, Pujol! s'écria Beppa.

— Tiens, femme!

— A moi un rosaire! dit la mère.

— Je n'en ai pas, dit Pujol.

Ah! vous élevez des potences pour les femmes! p suivit-il en frémissant, pour des femmes comme ma i et Beppa. Eh bien, misérables, moi, je change la desi tion de ces potences; mais elles devaient porter deux davres, elles les auront. Qu'on m'amène l'alcade de Be qui a laissé outrager ma femme et ma mère, qu'on le livre et qu'il soit mis à mort.

L'alcade livré à Pujol fut pendu, et quand le bour voulut descendre de l'échelle pour saisir la seconde time.

— Reste là, lui dit Pujol irrité, fais ton office pour même, ou je t'expédie un des miens.

Le bourreau eut beau demander grâce, il fut pen côté de l'alcade, et, cette double vengeance obtenue, Pı à demi satisfait, s'écria : « Que les riches de l'en m'apportent à l'instant même quatre mille piastres pas un de vous ne se relèvera! quatre mille piastres se ment pour récompenser mes braves guerilleros que voyez là debout prêts à faire rouler vos cadavres da poussière, et qui me demandent par leurs regards parole d'extermination! quatre mille piastres seuler pour vous punir d'avoir osé toucher les vêtements de mère et de ma femme sans vous être mis à genoux co vous le faites en présence d'une de vos reliques! qu mille piastres seulement, n'est-ce pas que Pujol est bandit bien clément et bien généreux? n'est-ce pas vous l'estimez aujourd'hui ce qu'il vaut, et que vous rendez tous justice? Allons, allons, que l'on s'exé sans retard; j'ai hâte de vous dire adieu, et de saluer main cette ville maudite qui devrait déjà s'écrouler les flammes. Allez, je suis pressé, mes gens atten

le noble paye dont ils se sont montrés si dignes, et si je n'étais pas né parmi vous, vous n'en seriez pas quittes à bon compte. Je vous donne une heure pour l'exécution de mes ordres, et, pour chaque minute de retard, une poitrine sera percée. Vous savez si je tiens parole. »

Comme les envoyés ne furent pas très-exacts, les cadavres de trois victimes avaient été déjà traînés dans un fossé, et la quatrième allait recevoir le coup fatal quand la rançon fut apportée.

— Et maintenant, qui t'a frappée, Beppa? dit Pujol.

— Il est mort.

— Et toi, ma mère, qui a osé porter sur toi une main impie?

— Personne, mon fils.

— Au nom du ciel! nomme-le-moi.

— Au nom du ciel! je lui pardonne.

— Eh bien! puisque tu le veux, je pardonne aussi, dit Pujol en courbant dévotement la tête.

— Merci, ô mon Dieu! je ramène mon fils à la clémence.

XVII

HOSPITALITÉ.

Sanglantes exécutions achevées, justice une fois accomplie, Pujol se jeta de nouveau dans les bras de sa mère et de sa femme, et les couvrit de larmes de tendresse. Son grade, ses crimes, ses soldats qui l'entouraient, le souvenir de ses brillants faits d'armes, la honte de s'être vendu aux Français, il oubliait tout dans ses transports, dans son ivresse, il ne voyait là auprès de lui qu'une mère adorée,

une femme, un fils son espérance; et il pleurait au milieu de sa joie, et il riait au milieu de ses larmes, et il racontait tour à tour ses craintes, sa rage, son désespoir, son délire en apprenant d'abord l'arrestation de Beppa, et plus tard les supplices qu'on réservait à elle et à sa mère.

— *Il y sera!*... n'est-ce pas, ma femme, que tu as dit ces paroles à ton bourreau? *Il y sera* .. Oui, oui, j'y serai, partout où il y aura péril pour toi ou pour ma mère. Que les hommes vous menacent, que le ciel et l'enfer vous poursuivent, Pujol sera toujours là pour combattre et vaincre les hommes, l'enfer et le ciel. Mais, dis-moi encore, as-tu cru un instant aux paroles de mort dont on abreuvait ta dernière heure?

— Pas un instant, Pujol, ces malheurs-là se prédisent par la voix du cœur. A l'heure de la mort d'un objet si tendrement aimé, il doit se passer dans l'âme une de ces commotions qui tuent, le corps doit frissonner, les yeux se voiler de ténèbres. Je te le jure, Pujol, j'ai souri aux paroles de mon bourreau, et le lâche a pris pour de la joie ce qui n'était qu'un démenti à son funeste augure, une certitude de ton retour.

Et Pujol, à ces paroles de tendresse échappées d'une bouche adorée, répondait par de grosses larmes sillonnant ses joues, et par un de ces sourires de joie et d'ivresse où l'amertume occupe aussi sa place. C'était un délire, mais un délire qui tenait des joies du ciel et des tortures de l'enfer; et vous n'auriez pas pu dire en ce moment si Pujol était un ange de lumière ou un ange des ténèbres. C'est que chez cet homme, aux passions si ardentes, les extrêmes étaient toujours côte à côte, et la violence et la douceur devenaient intraduisibles tant elles étaient fugitives et changeantes.

— Moi, mon fils, poursuivait la vieille encore tremblante, je n'avais de pleurs que pour toi seul; qu'ai-je fait

au ciel, moi, pauvre infortunée qui te vois maudit en tout lieu, qui entends de tous côtés les terribles anathèmes dont on poursuit ta tête? Hélas! je t'ai fait naître, Joseph, et Dieu sait si je me suis jamais couchée, si je me suis jamais levée sans appeler sur toi sa sainte bénédiction. Tiens, vois Mathias, le bon Mathias, qui creuse là-bas une fosse pour ceux que tu viens de tuer, pourquoi n'es-tu pas indulgent comme lui, ô mon Joseph! il faut plaindre et pardonner pour que Dieu nous pardonne un jour.

Je dois au Seigneur bien des pardons pour l'avoir négligé dans mes prières. Combien de fois, en me jetant au pied de la croix sainte pour implorer en faveur de Mathias la clémence divine, ton nom n'est-il pas venu remplacer le sien dans mes pieuses oraisons! Combien de fois, en cherchant à devenir mère équitable, ne me suis-je pas frappé la poitrine pour me punir des préférences involontaires que je t'accordais à toi, fougueux Joseph, qui as si souvent fait trembler ta pauvre vieille mère! Est-ce une punition que le ciel m'inflige aujourd'hui? Hélas! que le calice ne passe que sur mes lèvres, et que moi seule je sois châtiée de mon amour!

— Allons, ma mère, allons, je tâcherai de suivre vos conseils; je suis jeune encore, j'ai du temps pour la pénitence, et, en attendant, je m'absous de la mort de ces coquins pendus aux potences qu'on vous réservait, et de ces drôles sur qui Mathias plante en ce moment une croix de bois. Vous avez beau dire, Dieu ne peut garder rancune à qui venge l'outrage fait à sa mère. S'il me punissait pour vous avoir sauvée d'une mort infamante, s'il me frappait pour avoir arraché ma Beppa bien-aimée au gibet préparé par ces misérables, que m'aurait-il donc réservé dans sa justice, alors que, vaincu par la peur, je me serais sauvé comme un lâche à l'approche de ces loups affamés, et que j'aurais permis qu'on vous eût lancées dans l'éternité!

vous, femmes généreuses qui priez pour vos bourreaux? Non, non, ma mère, le Dieu que vous invoquez a compris que j'avais une tâche à accomplir, il m'a donné la force de surmonter ma douleur, il a béni mes armes, et il ne serait plus digne de vos adorations s'il ne m'avait pas permis de vous presser encore sur mon cœur.

Après ces premiers moments donnés à la tendresse, le commandant appela ses bandits toujours haletants.

— Vous vous êtes conduits comme vous-mêmes, leur dit-il avec l'accent de la plus vive reconnaissance, je veux en agir avec vous mieux que de coutume. Voici quatre mille piastres fortes, elles vous appartiennent, vous allez vous partager toute la somme, et, pour peu que les officiers et les sous-officiers y consentent, je désire que cet argent soit donné par portions égales.

— C'est cela, à parts égales, s'écrièrent les officiers.

— A parts égales, dirent aussi les soldats, et vive Pujol!

— Vous voyez, ma mère, que tout le monde ne veut pas que je meure. Ce sont de braves gens!

— Il faut bien que quelqu'un le dise, reprit la mère en souriant avec tristesse.

— Oh! je ne suis pas le seul. Tout bandits qu'ils paraissent, tout méprisables que le publient les Français et les Espagnols, mes soldats et moi avons souvent partagé notre ration avec le piéton de la route, et il m'est parfois arrivé d'entrer sans être connu dans une cabane ou dans une grange et d'entendre des paroles de bénédiction adressées à Pujol. Allez, allez, ma mère, votre Dieu, qui doit me juger selon ce que vous dites, aura une balance égale pour tous, et, s'il est aussi grand et aussi puissant que vous le croyez, il sait ce que je vaux et il fera une juste part des vertus qui me distinguent et ne sont qu'à moi, et des vices que l'enfer m'a donnés. Mais partons, éloignons-nous de

ce maudit village où vous avez tant souffert, et retournons à Barcelone : décidément je ne vous quitterai plus.

— As-tu vu la sainte sœur avant ton départ?

— Oui, de loin; elle portait des secours aux pauvres ainsi qu'elle le fait tous les jours. Moi, j'envoie en secret de l'argent à ceux qu'elle ne peut secourir selon ses vœux. Partout où elle passe, c'est une bénédiction, c'est un cri d'admiration et de tendresse. Sous sa longue robe de bure, sous le grand rosaire qui pend à ses côtés, on sent, on devine la piété qui l'accompagne, on comprend la charité qui lui sert d'escorte. Ses grands yeux bleus ne se reposent que sur les misères, et sa main gauche ignore les bienfaits que sa droite répand. On l'appelle la sainte dans tous les quartiers qu'elle parcourt, les mères s'arrêtent et prient, les jeunes filles plient le genou et se signent, et il n'est pas jusqu'aux moines et aux capucins qui ne baissent leurs regards devant ce regard austère et divin de notre Agatha, qui pourtant a été sans puissance sur l'infâme Marcelino Perez. Quant à moi, ma mère, je m'éloigne d'elle, je la vénère, je l'admire, je pleure en la sentant si près de mon cœur, et je n'ose laisser tomber son nom de ma bouche, de crainte qu'on ne devine qu'elle est la sœur de Pujol et que ce nom fatal ne souille les vêtements qui voilent la pureté d'un ange.

— Le ciel est ouvert pour elle, mon fils, ses prières obtiendront peut-être de Dieu ce que les miennes n'ont pu obtenir.

— Quoi donc, mère?

— Ta conversion.

— Espérez.

Le brancard qu'on avait dressé par ordre de Pujol s'était achevé pendant ces pieux entretiens, on y plaça doucement la vieille femme, et Saletas, Francisco, Marini, Mathias et Ripoll voulurent les premiers le charger sur leurs épaules.

Beppa marchait d'un côté, le capitaine de l'autre, et la bande satisfaite prit le chemin qu'elle avait déjà parcouru, mais moins rapidement cette fois.

Cependant la secousse avait été si rude, que la mère de Pujol eut bientôt besoin de repos; ses forces épuisées ne lui permirent plus de se tenir assise sur le brancard doucement balancé, elle laissa tomber sa tête, et sa voix tremblante dit alors : Mon Dieu! ayez pitié de mon fils Joseph!

Celui-ci alarmé ordonne une halte et recommande le silence pour mieux recueillir dans son âme les faibles accents d'une mère adorée. Le chirurgien de la troupe s'avance et dit tout bas quelques paroles à l'oreille du capitaine qui, pour la première fois de sa vie, tombe à genoux et s'écrie : Mon Dieu! sauve ma mère et je jure de ne plus toucher ni poignard ni escopette! Mon Dieu, sauve ma mère et je jure de faire rebâtir le couvent de la Merced que j'ai incendié! Je te jure, ô mon Dieu, que si tu me gardes les jours de ma mère, je me jetterai à genoux devant les images de tes saints et devant les prêtres de tes églises. O mon Dieu, sauve ma mère, et je cesse d'être le chef de la redoutable guerilla.

Mathias et Marini, un rosaire à la main, chantaient pieusement quelques versets; Saletas, étouffé par les sanglots, menaçait du poing et du regard Besalu dont on voyait encore le clocher, Beppa mordait convulsivement ses lèvres, et les soldats de la formidable guerilla retenaient leurs jurons et leurs blasphèmes à la gorge.

L'agonie de la vieillesse est un spectacle si lamentable! un corps douloureux poussé dans la tombe par une main fatale! la faiblesse aux prises avec la souffrance, le râle avec le souffle dévorant de la mort, la prière avec l'appel inexorable du destin, et point d'espérance! L'énergie est épuisée, et plus la torture sera longue, plus le doute s'effacera; la vieillesse compte par minutes, compte par heures, mais

ne compte plus par jours, et quand a sonné la dernière de ces heures, il n'y a plus à attendre que le dernier regard et la dernière sensation.

La mère de Pujol tenait dans sa main ridée la forte main de son fils baignée de larmes; elle parlait encore, mais par instinct, parce qu'elle voyait peut-être un ange qui lui apportait la palme du martyre. Elle est martyre en effet la mère qui entend tous les jours la malédiction des hommes sur l'enfant de son cœur.

Pujol pleurait toujours et menaçait.

— Et point de secours à espérer, point de ville voisine! Besalu seule dans le lointain, Besalu la maudite, elle qui donne la mort à ma mère! Voilà donc l'enfer qui m'est promis depuis si longtemps!

— Il y a là-bas une petite maison blanche sous de beaux arbres, dit un miquelet revenant en toute hâte de l'avant-garde où l'on était inquiet du retard de la colonne. La mère du capitaine y sera bien reçue sans doute, et, si on lui refuse un bon lit, nous saurons le lui procurer.

— Non, pas de violence aujourd'hui, seulement des prières, dit Pujol d'une voix entrecoupée de sanglots; mais allons vers cette maison bénie, que nos soldats campent à peu de distance pour n'effrayer personne, et que Saletas, Marini, Mathias et moi nous nous présentions seuls pour demander l'hospitalité. Je donnerai plus tard de nouveaux ordres.

Les bandits suivirent quelque temps encore la grande route pour aller camper dans une charmante vallée voisine des bois où se dessinait la maison blanche, tandis que le brancard prenait un chemin de traverse pour arriver plus vite à l'asile protecteur. Les quatre amis avaient quitté leurs escopettes et leurs couvertures de laine, ils avaient aussi caché leurs poignards, afin de n'épouvanter personne, et ils arrivèrent accablés de fatigue, mais prêts à poursui-

vre leur route si la vieille mère ne trouvait pas là les secours qui lui étaient si nécessaires. On frappa tout doucement à la porte barricadée, une jeune servante mit la tête à la croisée :

— Que demandez-vous, messeigneurs?

— Un asile et des secours pour une vieille femme qui souffre et qui se meurt.

— Qui êtes-vous?

— Des voyageurs se rendant à Barcelone.

— Venez-vous de Besalu?

— Non, de Figueras.

— Mon maître n'est pas ici et je ne sais si je dois vous recevoir.

— Votre maître est humain, sans doute, et nous payerons généreusement les soins qu'il aura de notre vieille mère.

— Oh! mon maître, le señor Rodriguez, est trop riche pour rien accepter ; et, comme j'ai aussi une vieille mère, je vais ouvrir la porte, si vous me jurez par saint Jacques-de-Compostelle que vous ne me ferez aucun mal.

— Par saint Jacques et la Vierge des douleurs, vous serez respectée comme une sœur est respectée par ses frères! s'écria Pujol.

La porte s'ouvrit en effet après une assez longue attente; les voyageurs entrèrent, un lit fut offert à la mère de Pujol qui ne voyait et n'entendait déjà plus rien, tandis que son fils, l'œil sans cesse attaché sur elle, semblait la couver de son regard d'amour.

— Je suis seule en ce moment, dit la servante, je ne peux vous accueillir comme je le voudrais; mais le señor Rodriguez va revenir bientôt sans doute avec ses deux autres domestiques, et rien alors ne vous manquera.

— Il n'y a pas de médecin dans le voisinage?

— Si, si, mais c'est un secret; un des domestiques de

mon maître est un docteur, un docteur fort habile puisqu'il guérit tout le monde dans le pays. Mais il paraît qu'il a des raisons pour se cacher.

— Y a-t-il longtemps que vous habitez cette maison et que vous servez le señor Rodriguez?

— Deux mois seulement. Il voyage beaucoup, il est de Barcelone qu'il a quittée parce qu'il n'aime pas les Français; puis il a été je ne sais où, et il a acheté cette campagne il y a deux semaines. Voilà un brave maître, messeigneurs, et qui paye richement ses domestiques. Je suis sûre qu'il ne vous demandera rien pour tous ses soins.

— Où croyez-vous qu'il est en ce moment, ne pourrions-nous pas aller à sa recherche?

— Je ne vous le conseille pas, j'ai entendu dire des choses si tristes depuis hier!

— Quoi donc?

— Qu'on allait pendre plusieurs personnes à Besalu, que deux ou trois cents brigands de la bande de Pujol se sont jetés dans les montagnes voisines, et qu'on les avait vus, le diable à leur tête, piller et assassiner tous ceux qui tombaient entre leurs mains.

— On ne savait rien de tout cela à Figueras.

— Oh! alors je vous apprendrai aussi que Pujol lui-même a été avant-hier pendu et brûlé à Barcelone.

— Est-ce bien vrai?

— Si vrai que les cloches de toutes les villes de la Catalogne en ont sonné d'elles seules toute la journée, et qu'il y a eu des danses publiques dans chaque village.

— Vous avez à coup sûr entendu parler de Pujol.

— Oh! plus d'une fois. On dit qu'il est grand, grand, qu'il a sept pieds et qu'il ne se nourrit que de chair humaine.

— On vous a dit vrai, répondit le capitaine qui, tout entier aux soins pieux qu'il prodiguait à sa mère, n'avait

prêté que fort peu d'attention aux propos de la jeune fille. Mais le docteur tarde bien à rentrer, poursuivit-il avec inquiétude.

— Peut-être a-t-il poussé jusqu'à Besalu?

— Et ma mère qui est sans secours!

— Ah! vous êtes son fils.

— Oui.

— Vous devez avoir bien du tourment, car la pauvrette me semble souffrir beaucoup. Tenez, faites-lui respirer encore ces flacons, et puis brûlez un peu de laurier bénit et mettez-lui-en une pincée de cendres aux tempes, on assure que ça fait ressusciter les morts.

En ce moment, on frappa à la porte.

— Ce sont eux peut-être! s'écria Pujol...

— Non, c'est un mendiant, dit la servante.

— La charité, s'il vous plaît.

— Passez votre chemin.

— Du pain, au nom du ciel!

— Attendez, je vais vous en jeter un morceau.

Pujol avait reconnu la voix d'un de ses officiers et prit le pain des mains de la servante en lui disant : « C'est un péché de jeter l'aumône aux pauvres; je vais descendre et donner aussi quelques piécettes à ce malheureux.

— Oui, mais ne le laissez pas entrer.

— Soyez tranquille, les mendiants sont dangereux en Espagne, je le sais, et je me tiendrai sur mes gardes.»

Pujol descendit et ouvrit la porte.

— Encore un nouveau malheur? demanda-t-il à l'officier d'une voix altérée.

— Non, capitaine. Seulement, nous avons pris trois hommes et nous ne savons qu'en faire.

— Qu'ont-ils dit?

— Qu'ils allaient voir la double exécution de Besalu.

— Et vous ne les avez pas achevés!!

— Ils nous ont demandé si nous n'y allions pas aussi. 'ous avons répondu que oui, que nous savions que c'était ı femme de Pujol qu'on allait pendre, et que nous vou- ons être à la fête; nous avons ajouté que nous faisions par- ie de la guerilla de Pueblo, et que nous nous étions embus- ués pour traquer les hommes de la bande du diable Pu- ɔl qui ne tarderait pas sans doute à se présenter dans le 'ays.

— Ils n'ont rien répondu ?

— Si fait; qu'ils nous fourniraient tous les secours né- :essaires, et que, lorsque nous aurions besoin de repos, ıous pourrions nous présenter ici, parce que cette maison appartient à l'un d'eux.

— A l'un d'eux! A l'un d'eux! dit Pujol avec anxiété. Va vite, mon brave, hâte-toi, l'un de ces hommes est médecin, ma mère va mal, très-mal, et j'attends des secours.

— Je vous quitte donc.

— Ne leur apprends pas qu'il y a des étrangers chez eux.

La porte s'était refermée, Pujol allait remonter, une femme l'arrête, c'est la servante charitable.

— Pitié, señor, pitié!

— De quoi?

— J'ai tout entendu, partez, partez, vous êtes Pujol. *Ave, Maria.*

— Mais Pujol a sept pieds au moins.

— On m'avait trompée, c'est vous...

— Tu te trompes à ton tour, enfant, dit Pujol en adoucissant les éclats de sa voix.

— Oh! je ne me trompe pas cette fois, c'est vous.

— Allons, allons, calme-toi, jeune fille, je ne suis pas le Pujol que tu redoutes tant, et le serais-je, tu n'aurais rien à craindre de celui dont tu as reçu la mère mourante. Viens, viens, et tu seras récompensée de ta charité.

— Mais avant, voyons si vous ne me trompez pas.

— Que veux-tu?

— Que vous prononciez le nom de Dieu et que vous vous signiez.

— Cela est facile : écoute et regarde...

— Allons, voilà qui me rassure tout à fait; le diable ne vous a pas emporté quand vous avez tracé le signe saint sur votre front; n'y songeons plus, il a d'ailleurs été pendu à Barcelone.

— Les morts reviennent parfois, dit Pujol.

— Espérons que le ciel ne permettra pas à celui-ci de quitter la marmite de Satan.

Pujol et la servante se rendirent auprès de la malade dont le pouls battait avec plus de calme et dont les yeux ouverts semblaient regarder et voir. Un léger serrement de main apprit au fils que sa vieille mère l'avait reconnu, et il appuya ses lèvres sur cette main défaillante, attendant une parole de consolation comme la poitrine altérée attend une goutte d'eau. La bouche de la mère s'entr'ouvrit faiblement, et Pujol crut entendre ces mots :

— Je te bénis pour ton amour, ô mon Joseph !

— Cet adieu te portera bonheur, mon frère, dit Mathias toujours en prière auprès du bon Marini.

— Ah! mon bonheur est dans la vie de ma mère, il mourra avec elle.

— Espérons, mon frère et prions.

Deux hommes entrèrent : l'un, jeune, frais, alerte, jurant encore de l'impuissance où il s'était trouvé de se défendre contre ceux qui l'avaient arrêté, mais se promettant bien de prendre sa revanche et demandant déjà son fusil à deux coups et son couteau de chasse dont il avait plus d'une fois fait usage; l'autre, calme, réfléchi, avait une quarantaine d'années et paraissait fort inquiet de l'absence d'un autre

ıpagnon de course, retenu plus longtemps par les ban- ; de la route.

— Le seigneur Rodriguez n'est pas de retour? dit-il en rcevant Ritta la servante.

— Non, señor Mendez; je le croyais avec vous.

— Il y était en effet; mais nous avons été arrêtés et je ısais que les brigands ne l'auraient pas plus maltraité ; nous-mêmes.

— En attendant qu'il rentre, voici dans ce lit de la be- ;ne pour vous, docteur, une pauvre vieille femme qui se ıurt et dont la famille et les amis sont fort inquiets.

— Oh ! oh ! des étrangers ici?

— Je n'ai pas cru devoir fermer la porte à leurs prières, pleuraient tant.

— Vous avez bien fait; mais ces hommes, quels sont- ?

— Nous sommes, répondit Saletas avec un accent péné- ;, guerilleros de la bande de Pueblo, à la recherche de ux de Pujol échappés au massacre de Barcelone.

— Alors, soyez les bienvenus. Le señor Pedro est-il là ?

— Me voici, répondit le fougueux jeune homme, occupé mettre en ordre ses armes; j'ai tout entendu; Ritta a été en inspirée, et pendant que vous donnerez vos soins à la eille, si ces guerilleros ont du cœur, ils feront avec moi ıe battue dans le voisinage, et nous ne reviendrons pas ns avoir rougi nos lames.

— Nous sommes à vos ordres, répondit Mathias qui ıulut arrêter la parole sur les lèvres de son frère, mais ıus attendrons quelques instants l'avis du docteur sur ìtat de notre mère mourante.

Le médecin s'approcha de la vieille femme, l'interrogea ns pouvoir en obtenir une seule réponse, se recueillit ı instant et laissa tomber tristement sa tête sur sa poi- ine.

— Eh bien ? dit en tremblant le plus petit des étra
— C'est votre mère, señor?
— C'est ma mère.
— Elle est bien faible et bien vieille.
— Ainsi donc... plus d'espoir?
— Dieu est grand et puissant.
— Ma mère est morte! dit Pujol en se frappant trine.

Il se laissa tomber de tout son poids; et, tandis q thias et Marini récitaient les prières des agonisan porta le capitaine sur un balcon où l'air frais le fr au visage, devait le rappeler au sentiment de la dou de la vie.

Sur ces entrefaites, le maître de la maison entra le ments en lambeaux et le corps meurtri.

— Mes amis, s'écria-t-il d'un air effaré, c'étaient le dits de Pujol; heureusement aucun d'eux ne m'a re Ils m'ont insulté, ils m'ont outragé, et je ne leur ai é que par miracle.

— A ce soir la revanche! répondit le jeune ho nous donnerons avis à Bèsalu.

— Et ces braves guerilleros de Pueblo nous secon comme ils nous l'ont promis, poursuivit le médec vieille femme qui se meurt est la mère de leur chef douleur accable en ce moment.

— Que les soins les plus empressés leur soient prod docteur, non-seulement comme à des ennemis de la infernale, mais encore comme à des chrétiens. Cette l est-elle en péril?

— Elle va rendre le dernier soupir.

— Ainsi est morte ma mère il y a deux mois à dit le nouveau venu... Ah! le ciel a des vengeance terribles. . Mais voyez encore, docteur; la pauvre f s'agite.

— C'est l'agonie.

— Elle ouvre les yeux.

— C'est le dernier regard.

— Elle veut parler...

— Ce sera sa dernière parole.

— Ecoutez, écoutez...

Mathias et Marini avaient quitté le lieu saint. Penchés sur le lit, ils attendaient dans un morne silence et cherchaient à ranimer de leur souffle pieux le souffle qui allait s'éteindre, lorsque la mère parla :

— Dieu! Dieu! pitié! Joseph, Mathias, vos baisers!... Miséricorde, ô mon bon Dieu! Tu le maudis, toi... et moi... je le bénis... Pujol! Pujol!...

Le lit resta silencieux, et la bouche de tous les témoins de cette scène de deuil se posa dévotement sur les mains qui venaient de retomber sans vie.

— Encore une victime de Pujol, dit Rodriguez les yeux baignés de larmes.

— Où n'y en a-t-il pas? reprit le docteur en jetant le drap blanc sur le visage de la morte.

Pujol revenu à lui entra en ce moment soutenu par son fidèle Saletas.

— Tout est fini, dit tristement le docteur.

— Ciel! Marcelino Perez! s'écria Pujol en bondissant comme un tigre.

— Joseph Pujol! dit en frémissant le faux Rodriguez.

— Apprends enfin ce que vaut mon poignard!...

Pujol s'élançait... Mathias l'arrête et le contient dans ses bras.

— Que fais-tu, Joseph?

— Il a flétri notre sœur!

— Il a secouru notre mère!...

La chambre redevint silencieuse comme le lit.

— Mathias, reprit Pujol, dont les lèvres violettes trem-

blaient de rage, viens, emportons sur nos épaules les restes adorés de notre mère; respectons Rodriguez qui lui a prêté asile à son dernier jour, mais que Marcelino Perez se cache mieux une autre fois, car je n'ai plus de mère à lui conduire!

XVIII

LES DEUX CONVOIS. — BESALU.

— A moi seul d'abord les restes sacrés de ma mère, dit Pujol d'une voix sourde s'échappant de sa poitrine oppressée. Que mon manteau soit son linceul, que les fronts se courbent à son approche et que nul cri de guerre ne soit poussé aujourd'hui par mes miquelets!

On rejoignit tristement le bataillon infernal où l'on était déjà fort inquiet de la longue absence du capitaine et des principaux officiers, et plus d'un cœur se serra à l'aspect de Pujol dont les yeux ternes et les joues creuses disaient la profonde douleur. Un brancard fut formé d'escopettes et de manteaux; chaque soldat tint à honneur d'offrir sa couverture de laine, et la guerilla se mit en route pour Barcelone. Pujol marchait seul derrière le cadavre, puis venaient Saletas, Andreu et Mathias, et en avant, dans un ordre parfait cette fois, cheminaient les redoutables guerilleros sans cigarette à la bouche, sans blasphème aux lèvres, sans menace aux regards. Les stylets dormaient oubliés aux ceintures de cuir, les escopettes ouvraient au sol leur gueule béante et silencieuse, et l'on n'entendait que le bruit mesuré des espardillas faisant à peine crier le sable. Le désespoir de Pujol avait pénétré dans toutes les âmes de sa bande maudite, ou plutôt il avait donné une âme à tous ces scélérats.

Jamais cortége ne fut plus lugubre. Marini et Mathias priaient à voix basse, et l'on eût dit que chaque soldat cherchait à recueillir les saintes paroles pour les répéter à son tour. On n'osa point rire ce jour-là de la piété des deux courageux officiers si souvent en butte aux sarcasmes, et l'on regrettait au contraire d'avoir oublié les dévotes oraisons de l'enfance, car on aurait fait chorus avec eux.

Le chemin se parcourait lentement; une pluie rapide fouettait la guerilla façonnée à ces caprices de l'atmosphère, le vent soufflait ses bruyantes rafales, le feuillage frémissait, et toute la nature était en harmonie avec le deuil de l'armée dont le chef semblait avoir oublié toutes ses douleurs passées pour ne sentir que sa douleur présente.

Ce ne fut que le troisième jour que le cortége arriva aux portes de Barcelone où le bruit du malheur de Pujol était déjà parvenu. Il entra en ordre, taciturne, le fusil baissé, le regard sombre mais non menaçant; et cette fois du moins la population entière encombrait les rues sans colère et sans anathème. C'est qu'il y a des malheurs particuliers qui frappent les masses comme si la catastrophe avait été générale; c'est qu'on se sent involontairement ému quand on voit des yeux qui ont si souvent été sans pitié laisser tomber des larmes venant du cœur, des larmes attestant une plaie profonde.

Pujol pleurait au milieu de ses intrépides miquelets qui pleuraient comme lui; il avait craint d'abord que ses tortures ne fussent point comprises; il quêtait en quelque sorte la compassion publique, et cette humilité, que chacun devinait dans sa démarche pieuse, lui avait acquis les sympathies de toute la population.

Une vieille et sainte personne était morte, morte en bénissant son fils qui l'aimait jusqu'à l'adoration, une mère dévote, dont toute la vie avait été une vie d'expiation et de larmes. Barcelone savait le désespoir dont son âme avait été

brisée par une lâche séduction; elle savait aussi les angoisses mortelles qui devaient la torturer alors que, passant la tête baissée dans les rues ou sur les places publiques, elle entendait les sanglants anathèmes qui poursuivaient son fils Pujol. Oh! le ciel devait s'être ouvert à cette âme si pure qui demandait jour et nuit pardon au Très-Haut du mal involontaire qu'elle avait fait aux hommes. Joseph Pujol était le fléau de la Catalogne, et les redoutables colères que les ministres de Dieu faisaient tomber des chaires évangéliques contre l'implacable guerillero pesaient de tout leur poids sur le cœur de la pauvre vieille mère qui ne trouvait plus de refuge, hélas! dans la tendresse de sa fille Agatha.

Pujol, tout entier à son désespoir, marchait derrière le cadavre, abattu, sans forces, soutenu par un frère pieux et par une femme courageuse et résignée. Aussi les citoyens se pressaient-ils autour de la milice redoutable et la protégeaient-ils de leurs regards d'affection et de pitié. On arriva ainsi, au travers d'une haie de gens de tout âge, à la demeure du capitaine, qui s'agenouilla avant d'entrer et qui, là, comme en partant de la petite maison où sa mère avait rendu le dernier soupir, voulut porter seul le précieux fardeau sur ses épaules.

La troupe fit halte et attendit de nouveaux ordres. Saletas vint lui enjoindre de se retirer dans son quartier, et pas un de ces bandits si indisciplinés ne murmura ou ne songea à désobéir. Tous au contraire, mornes, désolés, se regardaient avec une douleur amère, tous se serraient la main sans prononcer une seule parole; ils cheminaient vers le lieu où s'étaient poussés tant de blasphèmes, et cette fois du moins il y eut du calme, et quelques prières montèrent au ciel pour la vieille femme et pour Pujol, leur malheureux capitaine. Les démons aussi ont leurs heures de recueillement et de résignation.

Quelques instants après, un aide de camp du général arriva et invita Pujol à se rendre à l'état-major. Pujol se leva, prit la main de sa mère, y déposa un long baiser et sortit.

— Eh bien! Pujol, je sais le malheur qui vous a frappé.

— Non, général, vous ne le savez pas; car vous ne connaissiez pas ma mère.

— Oui, une brave et digne femme, m'a-t-on dit.

— Plus que cela.

— Il faut se soumettre aux décrets d'en haut.

— Ils sont bien cruels, et votre Dieu est un dieu barbare.

— Je croyais que le malheur ne blasphémait point.

— Mais le désespoir blasphème, général, dit Pujol en se frappant violemment la poitrine; la plainte est permise au cœur déchiré par les tortures. Tenez, si je n'étais pas né à Besalu, Besalu serait en cendres; si ma mère ne m'avait pas dit : Pardonne! j'aurais fauché deux cents têtes de cette ville de honte et de malheur. Savez-vous bien, général, que cela est lâche et méprisable? savez-vous bien que cela est digne de l'enfer? Les infâmes ont osé souffleter ma belle et glorieuse Beppa! Savez-vous bien, général, qu'ils ont craché sur le visage ridé de ma mère? Oh! oui, j'ai été bien vil; je ne devais pas me montrer si clément, si miséricordieux. S'ils reprenaient ma Beppa, ils lui dresseraient encore une potence; ils en dresseraient peut-être une aussi pour le cadavre de ma mère. Oh! j'ai été aussi infâme qu'eux en ne les clouant pas tous à ces potences fatales! Une jeune femme comme ma jeune Beppa! une vieille femme comme ma vieille mère! Mais la foudre n'a donc aucune intelligence, et je dis donc vrai quand j'affirme qu'il n'y a point de Dieu?

Et Pujol se déchirait le front et la poitrine. Ses prunelles de sang lançaient des regards terribles, ses muscles

bondissaient et ses lèvres violacées, pressées l'une contre l'autre, indiquaient une effrayante menace. Maurice-Mathieu le regardait avec une pitié généreuse, et il ne comprenait pas la double nature de cet homme si extraordinaire qu'il aimait et méprisait à la fois.—Tenez ! s'écria le miquelet en serrant frénétiquement le manche de son poignard, j'ai tué des hommes qui me demandaient grâce, des femmes sans défense, des prêtres agenouillés qui me refusaient de l'or ; j'ai mené mes brigands à la bataille et je les ai poussés moi-même à la cruauté; eh bien ! je n'ai rien fait d'aussi méprisable que ce que j'ai fait il y a trois jours. Comment ! on a souffleté ma femme ! on a craché sur le visage de ma mère ! et j'ai épargné les poitrines qui étaient à la portée de mon stylet ! J'ai compris le mot pardon ! Comment ! ils ont tué ma mère, la mère de Pujol, et Pujol n'a pas incendié cette ville infernale, éventré les enfants dans les bras de leurs mères ! Oh ! je suis un grand misérable ! mais on ne me le dira plus demain. Général, je retourne vers mes braves qui étaient si bien disposés, dont les poignards se trouvaient si effilés, les escopettes si luisantes et les colères si chaudes; je retourne vers eux, et dans deux jours vous apprendrez que Besalu est un monceau de ruines.

— Pujol !...

— Oh ! général ! la discipline est pour les agneaux et non pour les tigres. Je suis un tigre à qui il faut des victimes, une hyène à qui il faut du sang à boire, et il y a du sang à Besalu... C'est que vous ne savez pas tout peut être... J'ai trouvé en route Marcelino Perez ; il était près de moi, à deux pas de mon stylet, et il vit encore ! J'allais fouiller dans sa poitrine, mon frère a arrêté mon bras. Le lâche ! il a changé de nom ; il court en vagabond et se cache; mais je le retrouverai, général, et ma sœur sera vengée !

— Quelle vie que la vôtre, Pujol! lui dit le général en lui pressant amicalement la main et en cherchant à le calmer.

— Oh! elle a été trop longue de quelques heures! On a souffleté Beppa et l'on a craché au visage de ma mère, qui est morte, qui ne m'appellera plus son fils bien-aimé, de qui je ne recevrai plus une caresse... Général, vous apprendrez dans trois jours que Besalu est en cendres.

Pujol s'en allait.

— Major... et les funérailles de votre mère, n'y assisterez-vous pas? ira-t-elle sans vous à sa dernière demeure? Savez-vous ce qu'on dirait, Pujol? que vous avez un cœur et un bras pour la venger, mais que vous n'avez pas d'âme pour la pleurer.

— Et qu'est-ce donc que ces larmes de feu qui brûlent mes yeux et creusent mes joues?... qu'est-ce donc que cette pâleur livide qui me glace, cette fièvre qui me torture? qu'est-ce donc que cette pensée de damné qui me fait désirer de voir l'Espagne en cendres et ses lâches habitants sur un brasier? Je n'aime point ma mère! je n'aime point ma mère! et Marcelino Perez, le séducteur de ma sœur Agatha, vit encore! Il vit... parce qu'il a voulu secourir ma mère à l'agonie. Ah! tenez, général, il y a des douleurs qui nous privent de la raison; je sens que ma tête s'égare, que mes genoux fléchissent, que mon sang bouillonne; tout se confond dans ma pensée, tout devant moi me rappelle ma mère, ma vertueuse mère, que des infâmes viennent d'assassiner. Je vous en prie, général, ne me dites point qu'on m'accuse de ne pas aimer ma mère, car vous êtes à mes côtés, et je touche de ma main le manche de mon poignard.

Pujol s'était arrêté à la voix de Maurice-Mathieu, qui lui parlait de sa mère; il avait laissé tomber sa tête sur sa main, et sa poitrine se brisait à ses sanglots.

Un miquelet entra. Dès que Pujol l'eut aperçu, il lui tendit la main : c'était Beppa.

— Comme il souffre ! dit-elle en sanglotant au général qui venait de lui présenter un siége. Comme il souffre cet intrépide guerillero, qui a donné tant d'or à la France, qui a tant épargné de poitrines françaises ! Voyez, général, il n'a pas un regard ami pour sa Beppa si dévouée; voyez, toutes ses pensées, tous ses souvenirs sont pour sa mère au cercueil; et Beppa la bohémienne, qui s'est faite guerillera pour ne pas le quitter, n'a plus maintenant qu'à jeter de côté son escopette et son poignard, et Beppa, la femme légitime de Pujol, n'a plus qu'à courir après sa famille errante, et à chercher un abri dans les forêts et dans les grottes des montagnes. Oh ! comme il souffre, mon Pujol !

Le bandit alla vers sa femme, s'assit à ses côtés, la regarda d'un œil douloureux, et pressa sa belle tête sur sa poitrine. — C'en est fait, Beppa, désormais il y aura de l'amertume dans notre amour.

— Je le sens comme toi, dit la jeune femme avec des sanglots ; mais qu'ordonnes-tu pour ta mère ?

— Qu'elle soit ensevelie selon sa religion, que la cathédrale soit tendue de noir, que deux mille cierges brûlent pendant trois jours, que mes coffres soient vidés, et que de larges aumônes soient distribuées aux pauvres.

— Et il y a anathème pour cet homme ! s'écria Beppa en le couvrant des plus tendres caresses. Et on l'appelle le bandit ! le brigand ! et on l'accuse de n'avoir pas une âme ouverte à la tendresse ! Oh ! l'infamie a beau chercher à le flétrir, Pujol, mon Pujol à moi sera toujours le plus noble, le plus magnanime, le plus intrépide guerillero que les orages politiques aient jeté au milieu des mêlées.

— Ne ferez-vous rien pour ma mère ? dit Pujol au général d'une voix humble et soumise.

— Mes ordres sont donnés. Il y aura à son convoi un détachement de tous les régiments en garnison à Barcelone. Je dois quelque chose aussi à la mère de Pujol.

— Vous êtes un cœur noble et loyal, et, quoi qu'en dise Beppa, ma douleur profonde a laissé dans mon âme un peu de place pour l'amour et la reconnaissance.

Le lendemain, avant le jour, la maison du commandant des miquelets était voilée de tentures funèbres; quatre de ses gens, l'escopette à l'épaule, la tête découverte, gardaient la porte sous laquelle reposait le cadavre sacré; vingt-quatre cierges brûlaient auprès, et deux chanoines, à genoux, récitaient les prières des morts. Chaque passant s'arrêtait dévotement, fléchissait le genou devant la croix sainte, prenait dans un bénitier une branche de buis et aspergeait la bière.

A neuf heures, les cloches de la cathédrale commencèrent à sonner, et l'on vit arriver, précédés par les tambours roulant sourdement sur le drap noir et par une musique militaire jouant des airs funèbres, les détachements de la garnison qu'avait promis Maurice-Mathieu.

La bière fut placée sur les épaules de quatre miquelets. Pujol la suivait étouffé par ses larmes et soutenu par Mathias et Marini. Beppa marchait seule devant le cercueil, dans son costume de guerillero et comme absorbée dans la plus poignante méditation. Cette femme avait une si grande puissance de volonté, que Pujol seul aurait deviné sa pensée s'il avait pu songer ce jour-là à autre chose qu'à la perte qui venait de le frapper. Beppa souffrait autant que son mari, elle souffrait plus peut-être; prévoyante comme tous ceux auprès de qui elle avait passé ses premières années, elle présageait un terme à la douleur de Pujol, et elle savait qu'une âme fortement trempée pouvait le rapprocher. L'église était encombrée de monde. La cérémonie fut grave, imposante, les quêtes abondantes, et

les soldats de Pujol ne furent pas les moins magnifiques des donateurs, car ils savaient que le capitaine leur tiendrait compte de cette libéralité. Pour ces gens peu propres à comprendre une action généreuse, c'était déjà beaucoup qu'une avance dont ils prévoyaient les intérêts dans l'avenir.

Le général Lamarque, dont l'affection pour le chef miquelet prenait chaque jour une nouvelle force, assista à cette cérémonie religieuse, et il n'eut pas besoin de donner l'ordre à son état-major d'accompagner le cercueil jusqu'à sa dernière demeure.

Le cortége, au sortir de l'église, se remit en marche d'un pas lent, les tambours résonnèrent, la musique joua ses airs les plus sombres, et quand la bière, pour arriver au champ du repos, passa devant la maison de Pujol, celui-ci ordonna une halte, et voulut adresser à ses soldats quelques paroles de remercîment et à sa mère un dernier adieu.

— Enfants de la plus redoutable guerilla qui ait jamais parcouru la Catalogne, leur dit-il avec effort, vous voyez que les Catalans ont tué ma mère; vous les avez vus, lâches et cruels, insulter à sa vieillesse et à ses larmes. Il m'a fallu tout votre courage, toute votre énergie pour arracher cette sainte créature à la potence qu'on avait dressée pour elle; à cela, compagnons, comment devons-nous répondre? par le fer, par le sang et par la flamme! Ceux d'entre vous qui croient en Dieu recevront de lui la récompense qu'ils méritent, car Dieu veut sans doute que les cheveux blancs trouvent partout respect et adoration. A ceux qui ne croient pas, c'est moi qui promets la récompense de leur dévouement, et je ne serai pas avare. Jurez-moi donc tous, ô mes braves guerilleros! que vous regarderez dès ce jour tout Espagnol armé comme un ennemi personnel, et que vous n'accorderez ni grâce ni merci à lui ni à sa mère.

— Nous le jurons ! s'écrièrent à la fois six cents bouches menaçantes.

— Merci, mes miquelets ! Et maintenant, ne nous arrêtons plus qu'au cimetière ; mais permettez-moi d'abord de dire aux braves Français, qui ont rendu à ma mère des honneurs auxquels je n'aurais pas osé aspirer, que mon amitié leur est acquise à tout jamais, et que ma vie leur appartient dès à présent et dans l'avenir.

Arrivé à la porte du lieu saint, le cortége s'arrêta de nouveau, une double haie se forma, et les soldats de Pujol pénétrèrent seuls dans le cimetière ; car le capitaine ne voulait pas que la tombe de sa mère fût violée un jour, et pour cela il devait cacher la place où elle avait été creusée.

Mais, pendant que se faisaient ces dispositions pieuses, un cortége s'avançait d'un autre côté, précédé par un grand concours de moines, suivi d'un nombre considérable de jeunes filles de plusieurs communautés, toutes versant des larmes sur un cercueil découvert où se voyait, amaigrie par les veilles et la prière, une tête glacée portant sur son front l'empreinte des plus horribles douleurs. Plus de deux mille pauvres fermaient la marche.

Il y eut un moment de confusion, mais une voix retentissante de moine s'écria : — Place à la jeune martyre ! place au cercueil d'une vierge ! place à la sœur de Pujol !

— Place au cercueil de sa mère ! s'écria Saletas d'une voix formidable.

Pujol ne respirait plus. Il suivit sans rien voir les deux cortéges qui s'acheminèrent lentement, bien lentement, vers le lieu sacré ; les deux victimes, ensevelies l'une à côté de l'autre, ne reposèrent sous aucune croix ; les soldats de la guerilla nivelèrent le sol, et nulle trace ne signala, dans l'avenir, à la haine espagnole, la dernière demeure d'une sainte et vieille femme, la dernière demeure d'une sainte et jeune fille, mère et sœur d'un bandit.......

Le lendemain matin, Pujol, encore tout entier sous le poids de son désespoir, était dans la chambre muette de sa mère entre son frère et Saletas, qui cherchaient vainement à le consoler, quand un sergent entra brusquement et lui dit :

— Capitaine, votre présence est nécessaire au quartier.

— Pourquoi? demanda Saletas.

— C'est qu'il y a grande désertion; les deux tiers de vos gens manquent à l'appel.

— Qu'est-ce à dire? reculeraient-ils devant la tâche qu'ils se sont imposée?

— Ils ont franchi de grand matin la muraille du jardin, sans doute pour ne pas donner de soupçons à la sentinelle, et nulle patrouille de nuit n'en a vu dans les rues de Barcelone.

— Y aurait-il trahison?

— Je le crois, commandant.

— Allons, Saletas, allons, Mathias, encore un devoir à accomplir. La clémence ne m'a pas porté bonheur; plaignez ceux de ces lâches qui auront trop compté sur elle.

Les trois amis se dirigèrent d'un pas rapide vers le quartier des miquelets. La sentinelle placée à la porte présenta son arme, les verrous se tirèrent avec fracas, on battit le rappel, et Pujol ne vit en effet dans les rangs qu'une faible partie de son armée.

Il s'arrêta au front de ses soldats, et chercha par ses promesses et ses menaces à savoir le vrai motif de cette désertion, d'autant plus funeste que les événements militaires se pressaient autour d'eux; nul ne voulut l'en instruire.

— Où est Beppa? dit-il enfin.

— Elle est venue ce matin, répondit Ripoll; elle est restée parmi nous une heure au plus, et elle s'est éloignée seule.

— A-t-elle parlé à l'un de vous?

— Elle a parlé à quelques soldats, aux sous-officiers Augell, Calmetas et Iriarte, mais ils ne sont plus au quartier.

— Elle ne nous a rien confié, dit tout bas Pujol à ses deux amis, elle n'est pas ici, nos plus braves miquelets sont absents, ils ont reçu ses ordres.

— Tu n'as aucun pressentiment?

— Qu'ai-je à craindre de Beppa?... Ne sais-je pas que loin ou près de moi sa vie est toujours une vie de dévouement et d'amour?

Le lendemain Beppa ne reparut point, et le général ayant témoigné à Pujol quelque inquiétude sur la désertion de tant de soldats de sa bande, celui-ci lui répondit :

— Soyez tranquille, général, Beppa est avec eux.

— Et si elle-même vous eût trahi?

— Général, toute autre poitrine que la vôtre serait frappée à l'instant. Mais vous ne connaissez point Beppa, et je vous pardonne.

Le général fit un mouvement.

— Oui, général, je vous pardonne, car outrager Beppa, c'est presque outrager ma mère.

A peine ces mots furent-ils prononcés, que les pas d'un cheval lancé à toute bride retentirent à la grille de l'hôtel. Le cavalier qui le montait se présenta au général et à Pujol.

— Parle, Luis, dit le commandant en reconnaissant un de ses miquelets, parle, d'où viens-tu?

— De Besalu.

— Qui te l'avait ordonné?

— Beppa.

— Qu'avez-vous fait à Besalu?

— Nous l'avons brûlé.

— Eh bien! général, ne vous ai-je pas dit que Beppa est la plus noble comme la plus généreuse des femmes?

— Cependant l'opprobre qu'on lui réservait...

— Eh ! ce n'est pas son opprobre qu'elle a voulu venger, c'est l'opprobre de ma mère, de la mère de Pujol.

— Avez-vous perdu bien du monde ? continua le commandant en s'adressant au soldat.

— Six hommes, Beppa est blessée au bras, mais ce ne sera rien, elle arrivera ici dans quelques heures.

— Vous me l'enverrez, Pujol, dit Maurice-Mathieu.

— Je vous l'enverrai.

XIX

TRISTESSE.

Toute profonde douleur est silencieuse. L'isolement, la nuit, vont bien à l'âme qui souffre, et l'on s'irrite à toute parole d'ami, à toute fraîche brise, à tout rayon de soleil.

Ce que veut le désespoir, c'est le courroux des éléments, ce sont les flagellations de la tempête, les gémissements des vagues, les sifflements de la rafale, les cris des volcans en combustion, les éclats de la foudre.

Le désespoir et la tristesse n'ont rien de commun. Le premier a besoin de turbulence, l'autre de quiétude. Celui-ci précède toujours celle-là, et ce n'est qu'alors qu'il s'est épuisé en violences que l'amertume arrive avec tout son cortége endolori.

Rarement le désespoir arrache des larmes à vous qui l'étudiez ; la tristesse, au contraire, est contagieuse, et votre cœur se brise aux angoisses qui tordent sans éclat.

La colère de Pujol est, vous le savez, l'avalanche qui s'échappe de la cime des monts, roule, embrasse, étreint, em-

porte et engloutit. Après ce désordre mouvant vient le chaos immobile, on devine que le désastre a passé par là, on voit encore les traces de la blessure ; mais toute résistance semble épuisée, et c'est alors que le découragement, premier symptôme de la tristesse, s'empare de vous et vous prive de l'énergie nécessaire à la douleur.

Dans la tristesse on va jusqu'à accuser le ciel de sa tiède colère ; on l'aurait voulu plus irrité, plus rigoureux, et chez les âmes bien trempées surtout l'affaissement est d'autant plus grand, que le malheur a été plus faible. La tristesse et la nostalgie sont sœurs et filles du découragement. Dans les deux maladies on souffre de partout et de nulle part : on est brisé, anéanti, et l'on ne sait d'où vient la puissance qui vous presse dans ses étaux de fer. Ce n'est point la tête qui se crevasse, ce n'est point le cœur qui saigne, ce n'est ni une piqûre d'épingle ni un coup de massue; c'est une chose insaisissable, c'est la torpeur avec frisson et délire, c'est une agonie lente, boiteuse, qui vous énerve et vous paralyse jusqu'à ce que la commotion électrique, jusqu'à ce que la pile de Volta vienne redonner à vos nerfs racornis cette séve, cette vie que la tristesse seule avait engourdies.

Pujol venait de se coucher tout habillé, et encore s'était-il étendu parce qu'il avait trouvé là sous ses yeux un lit qu'il n'avait peut-être pas vu ; s'il s'y fût rencontré un gouffre, Pujol s'y serait précipité, et au milieu de ses tourbillons il n'aurait pas même cherché un point d'appui. Dans son abattement, il n'est pas bien sûr qu'il se rappelât avoir perdu sa mère et sa sœur ; il se taisait sans penser, il regardait sans voir, et, si vous étiez venu jeter à son oreille le nom de Marcelino Perez, ses mains sans nerf n'auraient point pressé le manche du stylet aigu qui dormait à sa ceinture. Oh ! c'est une terrible douleur que celle qui vous ronge sans que vous la sentiez ! oh ! c'est une terrible chose que la tristesse !

Pujol ne dormit point; il se roula sur sa couche, il souffla le flambeau qui l'éclairait, il le ralluma, chemina, écouta le silence qui l'assourdit, regarda les ténèbres qui l'éblouirent, chanta, rit, pleura; et si quelqu'un était venu lui demander pourquoi toutes ces choses, il lui aurait semblé entendre le tintement d'une cloche ou le hennissement des chevaux ou les hurlements de la tourmente. Peut-être même n'eût-il rien entendu.

C'est que la douleur de perdre une mère adorée est un bien terrible châtiment de Dieu! C'est que voir disparaître là devant ses yeux, sous sa main, contre son cœur, une mère qu'on vient d'arracher à la mort, à un supplice ignominieux, est une de ces tortures que Pujol seul pouvait ressentir, et que le Tout-Puissant n'inflige qu'aux réprouvés. Pourquoi ne plaindriez-vous pas Pujol en proie à cette brûlante tristesse, vous qui recevez encore chaque matin et chaque soir une tendre caresse de votre mère?

Le jour était loin de paraître, et déjà le commandant de la terrible guerilla avait quitté sa demeure. Il s'achemina vers la Rambla, jeta un regard sur cette Méditerranée rageuse dont les flots venaient mourir avec un soupir sur la grève; il s'assit à terre, puis regarda la lune qui fuyait à l'horizon, se releva, parcourut les rues silencieuses sans répondre au cri de la sentinelle vigilante; et, soit instinct, soit que Dieu dans sa clémence eût enfin pris pitié de lui, il se trouva bientôt en face de la caserne où ses soldats s'étaient retirés à leur retour du cimetière.

A son aspect la sentinelle de la grille présenta son arme et il entra. Nul de ses guerilleros ne dormait, nul n'était ivre, nul ne s'armait du poignard pour soutenir une querelle. Il y avait du silence et du recueillement parmi les damnés; et lorsque Pujol parut au milieu de la grande salle, tous se levèrent, ôtèrent respectueusement leur gorra ou leur chapeau et ouvrirent passage au chef qui ne leur

adressa pas la parole. Il s'assit, se frappa le front, et une grosse larme tomba sur ses genoux tremblotants.

— Tu souffres, capitaine, lui dit timidement un de ses plus obscurs bandits en s'approchant de lui ; tu souffres, Pujol, et ta douleur nous fait bien mal.

— Quelle heure est-il ? demanda le capitaine qui n'avait pas entendu les paroles qu'on venait de lui adresser.

— Quatre heures.

— Ah ! tant mieux ! J'aime qu'on s'amuse quand on a fait son devoir, et vous avez fait le vôtre, mes braves amis ; moi seul je n'ai pas rempli le mien ; aussi, voyez, je ne ris pas.

— Un cœur comme celui de Pujol, poursuivit le même guerillero, doit savoir supporter la douleur quand la vengeance est au bout.

— Qui parle de vengeance ? dit Pujol en jetant un regard de feu sur tout ce qui l'entourait ; qui parle de vengeance parmi vous ?

— Moi.

— Qui es-tu, toi ?

— Bep Garrigou, un de tes fidèles.

— Oui, oui, je me souviens. C'était une potence, n'est-ce pas, qu'on avait dressée ? Une ou deux ? Voyons, y en avait-il deux ?

— Il y en avait deux, Pujol.

— C'est vrai au moins ; une pour ma femme, l'autre pour ma mère. Et je suis arrivé là, et j'ai vu ces terribles apprêts, et deux cadavres ont flotté dans les airs aux deux potences dressées pour ma mère et pour ma femme ; et puis il y a eu du silence et puis des têtes fauchées. Mais tout cela est bien peu pour un crime aussi horrible ! Oh ! je suis bien lâche ! — Tu y étais, toi, Bep, dit-il après un instant de réflexion, tu étais à Besalu, sans doute, quand ces horribles choses ont eu lieu. Conte-moi, je te prie, comment cela

s'est passé. Le bourreau s'y trouvait aussi, et le peuple qui hurlait, et les femmes qui auraient voulu un troisième cadavre et une troisième potence. Et point de prêtre, point de consolation à l'heure suprême de ma vieille mère et de ma jeune Beppa!... Conte-moi tout, Garrigou, n'oublie rien, et je te promets, moi, un beau calice d'or à l'attaque prochaine que je médite contre le couvent de la Trinidad. Il ne faut rien me cacher dans ton récit, mon brave guerillero; dis-moi surtout les choses qui doivent le plus profondément entrer dans mon âme. J'ai besoin de bonheur aujourd'hui, et j'en attends de toi. Voyons, conte-moi fidèlement l'aventure de Besalu.

Pour calmer la sombre tristesse du capitaine et peut-être aussi pour l'arracher à cette poignante torpeur qui l'étouffait, le bandit lui fit un récit exact des scènes de deuil que je vous ai esquissées, et Pujol recueilli semblait sourire de temps à autre au souvenir de sang qui lui était offert.

Dès que Bep eut cessé de parler, le front et les joues de Pujol se couvrirent d'une pâleur livide.

— Vous êtes de braves gens, vous, poursuivit-il après un moment de repos; ce que vous avez fait est bien, très bien. Il a fallu niveler la place où dorment ma mère et ma sœur, sans cela les Espagnols auraient déterré leurs cadavres pour les pendre aux potences de Besalu la maudite. Enfants, je vous aime pour votre piété; vous avez rendu hommage aux cendres de ma mère, vous en serez récompensés pendant toute l'éternité!... Je souffre, guerilleros, le sang m'étouffe; je vous en prie, conduisez-moi dans ma demeure, Beppa y est sans doute, il faut que je voie Beppa.

Pujol se leva, descendit le grand escalier de la caserne sans dire un mot, sans pousser un soupir; deux de ses miquelets le portèrent plutôt qu'ils ne le soutinrent jusque chez lui; mais, arrivé dans la rue, le capitaine changea d'a-

vis et ordonna à ses deux gardes de le conduire au cimetière.

— Je veux m'agenouiller sur la tombe de ma mère, leur dit-il avec un profond soupir; je veux ensuite creuser le sol, briser la bière qui renferme ses restes adorés et baiser une dernière fois ce front pieux arraché à ma tendresse. Ceci n'est point une profanation, ceci n'est point un sacrilége, et ma douleur a besoin d'un aliment qui m'ouvre aussi une tombe. Venez, je veux encore embrasser ma mère. Quant à ma sainte sœur, poursuivit-il avec un calme effrayant, il faut respecter sa demeure. Les restes d'une fille morte dans le Seigneur et dans la pénitence ne doivent point être souillés par des regards profanes. L'âme d'Agatha est aux pieds de son Dieu; que ses cendres reposent en paix dans l'asile qui leur a été donné! Guerilleros, vous ne toucherez point à la tombe de ma sœur et vous m'aiderez à fouiller dans la tombe de ma mère.

Les deux soldats de Pujol n'osèrent point s'opposer aux volontés de leur capitaine : ils le bénirent en silence et prirent avec lui le chemin du cimetière; mais, arrivé devant la porte sainte, Pujol s'arrêta, pressa vigoureusement les mains de ses miquelets et leur dit avec un accent courroucé :

— Où m'avez-vous conduit, misérables?

— Où tu nous as dit de te mener, Pujol.

— Je vous ai ordonné de me guider jusqu'à la fosse de ma mère.

— Nous y voici bientôt.

— Assez! assez! Je saurai trouver la place que j'ai nivelée. Venez.

Il dit, et sans paraître se souvenir de ses paroles et de la résolution qu'il avait prise, il retourna sur ses pas, et sans ajouter un seul mot il regagna sa maison.

Les deux guerilleros le forcèrent avec de douces paroles

à se coucher, à prendre un peu de repos. Pujol obéit comme un enfant tremblant devant une menace de son père et s'assoupit. Une demi-heure après il s'assit, vit les miquelets qui lui servaient de garde, leur serra affectueusement la main, et ramené insensiblement vers l'horrible malheur qui venait de le frapper, il poussa un cri terrible, se tordit sur sa couche, invoqua le ciel, l'enfer, jura, frappa, blasphéma et finit par répandre un torrent de larmes.

Ce fut la fin de la crise. L'ouragan avait passé, la foudre s'était éteinte sur le chêne en débris, la mer frappait inutilement le rocher du rivage, tout se tut. Un sommeil paisible, profond, s'empara de Pujol; sa tête retomba mollement sur sa poitrine, ses yeux se fermèrent, et la nature reprit ses droits.

Pujol était redevenu Pujol.

XX

LA VEILLE DU DÉPART.

Un point noir, mais presque imperceptible, se montre là-bas, là-bas, du côté des Baléares, il se lève d'abord lentement comme s'il avait à lutter contre une puissance opposée, il grandit, se développe, étend ses flancs chargés de vapeurs vésiculaires, déploie au loin ses bras gigantesques, assombrit l'atmosphère, s'empare de l'espace et vomit sur son passage l'épouvante et la dévastation. A son approche les populations effrayées se barricadent dans leurs demeures, les piétons gagnent à pas pressés les abris les plus sûrs, les embarcations de la côte se lancent sur la grève, et les marins, habiles à mesurer la valeur de ces menaces et de ces colères célestes, quittent la plage et demandent un

asile aux rochers voisins. C'est que la rafale du sud-est qui souffle sur Barcelone craintive charrie avec elle les tonnerres, les éclairs, des torrents d'une pluie rapide et envahissante et des zones épaisses de grêlons capables de pulvériser les plus solides toitures et d'écraser les quadrupèdes dans les campagnes. C'est aussi que les orages qui pèsent sur la chaude Catalogne, alors qu'ils viennent courroucés des côtes africaines, ouvrent les maisons, ébrèchent les clochers, inondent les bourgs et les villes, s'emparent des plaines désolées, creusent de larges et profondes ravines et roulent avec eux des débris de cailloux, des ponts renversés, des meubles arrachés aux plus hauts étages, des arbres avec leurs rameaux épais et des cadavres d'hommes et de bestiaux trop faibles pour lutter contre ce déluge improvisé devant lequel toute résistance est inutile. Ces météores dont la haute Espagne est périodiquement sillonnée dans la saison des fortes chaleurs, et que la science explique de manière à satisfaire la raison, sont regardés par les Catalans comme des signes précurseurs de quelque grande calamité publique; et, comme en ce pays de superstition et de préjugés ridicules tout effet a une cause surnaturelle, il s'ensuit que Dieu ou les saints sont pour beaucoup dans ces désastres, et que le devoir de tout bon catholique est de prier afin d'apaiser le courroux du ciel. Vous comprenez que les moines, les prêtres et les religieux de tous ordres ne sont pas assez inhabiles pour combattre de telles habitudes, et que leur intérêt moral et pécuniaire leur dicte au contraire une conduite tout opposée.

Si maintenant, au milieu du choc des éléments irrités, vous jetez de quelque haut édifice un regard sur la ville silencieuse, vous voyez sortir de presque toutes les cheminées de légers rubans d'une fumée blanchâtre que les vents anéantissent à l'instant même, et qui disent du moins que tout n'est pas enseveli dans la catastrophe. Ces

fumées sont nées des grands rameaux d'olivier, des palmes bénites que la peur et la religion jettent à la flamme afin de conjurer la puissance infernale qui menace le monde. Dans presque toutes les maisons de Barcelone, qui est pourtant une des villes les moins dévotes d'Espagne, à presque tous les étages des branches saintes couronnent les prie-Dieu, les petites chapelles de famille, les ex-voto du ménage, et au moment d'une irritation céleste la fumée protectrice échappée de la feuille sacrée purifie l'air et rend au ciel son brillant manteau d'azur. Il y a peu d'Espagnols capables de douter de l'efficacité du précieux talisman, et si la foudre tombe sur un édifice, c'est que le rameau saint n'a pas été allumé, ou bien c'est qu'on ne l'a pas allumé assez vite, ou bien encore qu'on en a trop ou trop peu consumé. La peur est mère de toutes les religions.

Dans la caserne des soldats de Pujol, d'autres soins occupaient les héros de la redoutable bande. Au moment où l'orage grondait avec tant de fureur, et à chaque éclair qui perçait ce chaos, à chaque roulement du tonnerre ébranlant le sol, c'étaient des jurons de vingt syllabes propres à réjouir les démons dans leur éternelle marmite; c'étaient des refrains impies et provocateurs; et le vin coulait à flots pressés, et la fumée des cigarettes montait à la vaste voûte où l'orgie faisait entendre de fétides hoquets et des chants sauvages cherchant à étouffer les éclats de la foudre.

Mais je vous ai dit, je crois, que parmi tous ces scélérats promis à l'enfer, et dont je ne veux pas vous conter en ce moment les hideuses saturnales, deux miquelets seuls avaient résisté à la tentation du mauvais exemple et conservé les pieuses traditions de leur enfance. Ces deux hommes, c'étaient Mathias, le jeune frère de Pujol, et Francisco Marini, dévot par principe, par tempérament, et ne tuant jamais son ennemi qu'en faisant le signe de la

croix et en priant pour lui. Aux premières lueurs des éclairs zigzaguant les nues, Mathias et Francisco avaient quitté leurs sacriléges camarades, et étaient allés se blottir, chacun de son côté, derrière un énorme monceau de pains de munition, de ceintures de cuir et de brocs de vin. Là, inaperçus et tremblants, ils récitaient dévotement leurs prières à sainte Barbe et à saint Roch, et se lézardaient de signes de croix imperceptiblement figurés, car la crainte du ridicule étouffe parfois la pureté des pratiques religieuses au moment du péril. Si les impies guerilleros avaient surpris nos deux poltrons à demi agenouillés et pâles de terreur, ceux-ci auraient couru grand risque, malgré la protection du capitaine, de se voir suspendus par les épaules aux fenêtres de la caserne pour qu'ils pussent s'habituer aux menaces de la foudre; mais les vapeurs de l'orgie voilaient déjà les yeux des bandits, et leur instinct seul leur faisait trouver encore les timbales bosselées et vineuses.

L'orage sévissait toujours avec fracas, et tout devenait silencieux dans la vaste salle aux vastes libations, où râlait le délire. Petit à petit les langues empâtées se turent, les bouches s'entr'ouvrirent traditionnellement sillonnées par le pouce faisant un signe de croix, les paupières appesanties se joignirent, les lèvres écumèrent une bave rougeâtre, les poitrines velues battirent plus fort et plus vite, et les têtes alourdies se heurtèrent contre les tables raboteuses où étaient plantées les lames des poignards. Les démons n'ont pas d'autre sommeil, et les soldats de Pujol, sobres pour l'ordinaire, avaient voulu d'ailleurs célébrer d'une manière digne d'eux la veille d'un départ qu'on leur avait fait pressentir pour le lendemain.

Les deux dévots miquelets levèrent alors la tête presque en même temps, et clignotant un peu afin d'être moins éblouis par les éclairs, ils allèrent l'un vers l'autre.

— C'est toi, bon Francisco, je te croyais avec eux.

— Que le ciel m'en préserve, Mathias, l'orage est si violent ! comme Dieu doit être en colère !

— Je le crois bien, mon brave ! Figure-toi que tout à l'heure j'allais me lever quand je me suis senti frapper sur l'épaule par une main invisible. J'ai ouvert les yeux.

— Tu as du courage la nuit ? interrompit l'autre d'une voix inquiète.

— Pas toujours, pas souvent, mais quelquefois.

— Poursuis.

— Figure-toi que j'ai cru entendre une bouche celeste qui me disait : « Mathias, mon fils, l'enfer s'ouvre sous tes « pieds, l'éternité va commencer pour toi; songes-y, ou Sa- « tan s'emparera de ton âme. »

— Signons-nous, ami.

— « Tes crimes ont révolté le Père céleste; renonce « pour toujours à cette vie de bandit qui souille ton frère, « écoute les prières de ta mère qui te conjure du haut du « ciel, et pars pour la terre sainte, ou tous tes péchés te « seront remis. » Là-dessus, je me suis jeté à genoux et j'ai promis.

— C'est drôle, répondit Francisco, il y a longtemps que j'ai pris une résolution pareille. Toucher seulement le tombeau du Christ, c'est se sanctifier : allons nous sanctifier à Jérusalem.

— Allons-y en pèlerins, le bâton et la gourde sur l'épaule.

— Oui, la gourde vide.

— C'est entendu. Couvrons-nous d'un chapeau et d'un grand collet de toile cirée orné de coquillages; marchons pieds nus, et gagnons le ciel en bons apôtres.

— Il y a dans le port deux belles tartanes qui font voile demain pour l'Egypte. Embarquons-nous, et que Dieu nous accompagne.

— Mais pour entreprendre ce voyage, mon ami, il faut d'abord se purifier : qu'au moins nos péchés véniels nous soient remis avant le départ. La besace serait trop lourde avec le bagage de toutes nos méchantes actions. Allégeons-nous.

— C'est juste, et nous pouvons nous donner un mérite auprès de Dieu.

— Allons nous confesser.

— Allons-y. Ce n'est pas de la lâcheté, ça, c'est de la foi.

— Comme tu dis ; et puis, du courage contre les hommes à la bonne heure, mais contre les éclairs, le tonnerre, les sorciers et l'enfer, qu'est-ce que cela peut rapporter, je te le demande ? Des balles, des boulets, des baïonnettes, ce n'est rien, on ne tremble pas en face de ces choses de la terre, mais des paroles mystérieuses, des voix qui sortent on ne sait d'où, des têtes sans corps, des corps sans masse, voilà ce qui glace le sang dans les veines.

— Viens à l'église de San Paulo, voilà la pluie qui cesse, prenons-nous fraternellement par le bras et en chemin.

Nos deux nouveaux pèlerins sortaient déjà de la salle endormie, quand Pujol se montra à eux :

— Vous quittez votre poste? dit-il d'une voix brève, et en remarquant leur grande émotion.

— Oui, capitaine ; on assure que les affaires vont mal, que notre départ pour la France est arrêté, et nous avons résolu tous les deux d'aller effacer nos crimes en terre sainte.

— Par Lucifer! c'est bien vu, et une pareille idée ne pouvait naître que dans de fortes cervelles comme les vôtres. Mais, là-bas du moins, vous n'oublierez pas de prier pour moi ?

— Oh ! de tout notre cœur, tu peux y compter.

— Je vous en remercie d'avance. Cependant, pour par-

tir, il vous faut des piastres, et je ne crois pas que votre ceinture soit bien garnie. Je vous en donnerai, mes intrépides. Où allez-vous à cette heure?

— À confesse.

— Dans quelle église?

— A San Paulo.

— Parfaitement choisi; il y a là-bas de bons prêtres qui ne vous feront pas payer trop cher la rémission de ce que vous appelez vos crimes. Bonsoir, amis.

— Bonsoir, capitaine.

Pujol jeta un coup d'œil sur la salle, vit ses fidèles étendus sur la table et sous les banquettes, et se retira pour ne pas troubler leur sommeil.

Une demi-heure après la conversation rapide échangée entre les subordonnés et le chef, on voyait agenouillés à la droite et à la gauche d'un confessionnal, au fond d'une sombre chapelle aux gothiques ornements, deux soldats repentants de la redoutable guerilla de Pujol. Si, près de là, vous aviez prêté une oreille attentive à ce qui se disait, vous auriez alternativement entendu des paroles de componction, des exhortations saintes et des consolations évangéliques. Les deux pénitents se frappaient la poitrine aux reproches tout paternels de l'homme de Dieu; et l'on dit même que les cœurs endurcis qui étaient venus s'humilier, dans leur repentir versèrent d'abondantes larmes tombant sur les manches des poignards dont nul soldat de Pujol n'avait le droit de se dessaisir. La pénitence infligée aux deux nouveaux convertis fut peu sévère, car après une station de vingt minutes aux pieds d'un saint Jean-Baptiste, ils se levèrent gaillardement, se dirigèrent vers l'immense bénitier placé à l'entrée de l'église, se signèrent, baisèrent dévotement la terre, et se remirent en route pour la caserne, plus décidés que jamais à exécuter leur pèlerinage au tombeau du Rédempteur des hommes.

Ils entraient dans le lieu de l'orgie bachique quand Pujol, qui frappait du manche de son stylet sur la table pour réveiller les plus assoupis de ses soldats, se retourna et leur dit :

— Diable! mes chérubins, vous avez déjà fini? c'est beaucoup moins long que je ne croyais. Je crains bien que vous ne soyez de francs hypocrites, et que vous n'ayez pas tout dit à votre confesseur. Voyons, mon bon frère Mathias, as-tu été franc? T'es-tu loyalement déboutonné? As-tu avoué à l'oreille du calotin que dans notre affaire du couvent de la Merced tu avais gentiment escofié un moine qui demandait merci armé d'un crucifix et d'un tromblon? Vois-tu, mon pauvre cadet, il faut tout dire au prêtre lorsqu'une fois on y est, et voilà pourquoi je ne lui dis rien, moi. La confession, c'est comme un chapelet, quand on en a touché un grain, il faut qu'ils passent tous sous les doigts, ou la prière est sans efficacité. Et toi, vieux sacristain, plutôt fait pour verser à boire à des paresseux de prêtres qu'à toi-même, réponds-moi avec franchise, ange bouffi du troisième ciel, as-tu gardé quelque chose dans ta conscience? N'as-tu pas frappé les dalles de l'église avec ton front impie pour avoir sauvé des prisons un de mes meilleurs lieutenants, qui a tué plus de bons catholiques sans confession, à lui seul, qu'il n'y a de moines dans toutes les Espagnes? Dis, dis, je n'irai pas te dénoncer à l'archevêque, je suis tolérant sur ces matières; et il n'y a que dans les escarmouches que je frappe fort et longtemps. Eh bien! mes agneaux du bon Pasteur, vous ne me regardez pas? Dois-je parler en chef plutôt qu'en ami? déliez vos langues, j'écoute.

— Ah! répondirent les deux convertis en s'entr'aidant mutuellement dans leur éloquence sentimentale, ah! mon brave capitaine, si la grâce pouvait te frapper, nous n'aurions plus rien à demander au ciel. Viens avec nous en

Egypte, à Jérusalem; la guerre touche à son terme, fais aussi ta paix avec Dieu, imite-nous. Si tu savais combien on gagne à se mettre en joie avec soi-même! Tiens, depuis une demi-heure nous respirons plus à notre aise; nous nageons dans un océan de délices, nous ne vivons que de la manne du Très-Haut. Oui, Pujol, la sainte parole du prêtre nous a soulagés de tous nos péchés, elle a purifié chez nous toute souillure, et si nous mourrions en ce moment, les portes du ciel s'ouvriraient pour nous à deux battants. Nous venons de recevoir l'absolution.

— A qui le dites-vous? c'est moi qui vous l'ai donnée.

XXI

PROFANATION.

Chaque soir le rappel se battait tristement dans la ville, attentive, et l'heure de la rentrée des troupes dans les divers quartiers avait été avancée, car le prudent gouverneur de Barcelone ne voulait pas exposer ses soldats aux violences d'une réaction qui se faisait déjà sentir par de sourdes menaces.

Intrépide capitaine, sage et habile administrateur, le général Maurice-Mathieu avait déployé, ainsi que Duhesme et quelques autres officiers supérieurs dans cette pénible guerre d'occupation, toute l'activité, toute l'adresse d'un jeune soldat; et pourtant leurs campagnes dataient des beaux jours de notre République; ils s'étaient façonnés aux difficultés de la guerre à une époque glorieuse et sous des hommes à l'épreuve de tous les dangers et de toutes les commotions populaires. Probe, intègre, économe des deniers de l'Etat et du sang des soldats, n'ayant en vue que

la gloire de son pays et l'honneur du drapeau qui lui avait été confié, Maurice-Mathieu se voyait adoré de ses troupes et révéré par les populations qu'il avait soumises par droit de conquête. Son zèle et son activité furent tels que jamais les garnisons de la Catalogne ne manquèrent de vivres, alors même que les guerillas infestaient les routes publiques; et il avait pour habitude, quand il manquait d'argent, de dire aux miquelets, aux compagnies franches commandées par le célèbre capitaine Palégry, dont je vous parlerai bientôt, et aux redoutés guerilleros de Pujol : — Enfants, la caisse du payeur est vide.

Ecrivez donc l'histoire de ces hommes de fer et de bronze qui ont porté si haut l'honneur de leur pays, vous qui sentez votre cœur battre au souvenir des noms illustres, vous qui savez tenir une plume.

Hélas! les tambours avaient beau résonner dans les rues, les carrefours et les places publiques, la liste des absents était grande, et les chefs cependant n'avaient aucune punition à infliger. Les vastes salles d'hôpitaux se trouvaient encombrées, un climat brûlant et les fatigues des marches forcées avaient clair-semé les rangs de nos braves; et au moment du départ, le cœur de Maurice-Mathieu saignait de se voir condamné à traîner dans de lourds chariots les soldats qui avaient déjà si bien payé leur dette à la patrie.

Les petits détachements cantonnés dans les environs de Barcelone venaient les uns après les autres grossir le noyau général, et les moins intelligents des soldats virent bien que tout était fini pour eux dans cette Catalogne, où s'étaient faites tant de belles actions, où s'étaient commis tant de brigandages.

Pujol avait rassemblé ses guerilleros épars; tous étaient consignés dans leur caserne, prêts à se rendre, l'escopette sur l'épaule, au poste qui leur serait assigné, et demeuraient convaincus qu'ils ne pouvaient plus rester, sous

peine de la potence, sur une terre qu'ils avaient arrosée de tant de sang.

L'intrépide chef de cette bande infernale souffrait plus que tous de cette retraite inattendue ; il laissait là les restes vénérés de sa mère et de sa sœur, et il partait avec la certitude que l'infâme Marcelino Perez jouirait désormais paisiblement du fruit de ses bassesses et de son crime. Vingt fois déjà il avait pris la résolution de se cacher dans une retraite obscure, d'aller toutes les nuits à la recherche de son ennemi dès que les Français auraient traversé la frontière, et de châtier le misérable en fouillant dans sa poitrine avec la pointe du poignard, et de livrer ensuite sa propre tête au bourreau.

Mais Beppa, qui le trouvait souvent plongé dans ces amères réflexions, prenait doucement la figure du guerillero dans ses mains caressantes et lui disait :

— Tu es fou, Pujol, de te désespérer ainsi. Vis, mon ami, pour la vengeance, mais ne t'immole point à elle. Le cœur de Marcelino Perez et le cœur de Pujol ne doivent pas être pesés dans la même balance, l'or ne s'oppose point à la boue; tu es noble et généreux, toi, mon brave Pujol, et celui pour qui tu voudrais perdre la vie est vil et méprisable. Il faut de la raison, même dans le malheur, et je ne veux pas qu'on t'accuse de faiblesse. Allons, mon miquelet, songe à ta femme qui t'aime d'une passion si ardente, songe à ton enfant dont tu seras l'orgueil, songe à tes guerilleros, qu'il serait flétrissant d'abandonner.

Mais ces heures passaient vite, et Pujol s'apercevait aisément que la feinte joie de Beppa n'était mise en œuvre que pour *désombrir* un front où la douleur commençait à tracer de profondes rides.

— Que le présent ravive l'avenir et le colore, disait Pujol, cela est dans l'ordre de la nature; mais il est sans in-

fluence sur le passé, et rien n'efface les plaies de l'âme qui ont résisté aux remèdes des premiers jours.

Beppa venait de s'asseoir comme un enfant sur les genoux de Pujol, et jouait avec ses cheveux noirs bouclés quand le guerillero, honteux qu'on osât le prendre pour dupe d'un stratagème dont le succès l'aurait humilié à ses propres yeux :

— Que tu es folle! dit-il d'une voix sévèrement caressante, que tu es folle, mon enfant! Peux-tu sourire avec tant de grâce et d'abandon au milieu du deuil qui nous cercle de toutes parts? La guerre touche à sa fin, et nous vivons de la guerre : en exécration aux Espagnols, tu sais si les Français nous aiment. Nous voici sans patrie, sans asile, sans amis, sans protecteurs.

— Et notre poignard ! et notre escopette ! s'écria Beppa en se redressant comme une lionne ; n'as-tu plus aucune foi en eux, et ne comptes-tu plus sur leur secours au moment du péril?

— Toi et moi contre tout un peuple! dit Pujol avec amertume.

— Eh bien! répliqua Beppa en se rapprochant du guerillero, n'y a-t-il pas encore de la gloire à succomber en face de tant d'ennemis? Allons, allons, Pujol, ne te laisse point abattre. Ce n'est pas toi qui es vaincu, ce sont les Français en masse. Tes miquelets, si tu veux toujours les commander, ne t'abandonneront pas, et feront encore trembler l'Espagne. Dis à Saletas de brûler Barcelone, et demain Barcelone sera en cendres. Ordonne à Mathias, s'il n'est pas encore parti comme il t'en a menacé, de dévaliser les églises, et les autels seront renversés. Qui veux-tu que je perce de mon stylet? Parle, Pujol, parle, et tu seras obéi. Ton rôle est-il donc si méprisable que tu veuilles y renoncer, Pujol? Quand on a commencé comme toi, il ne faut pas finir en capucin. Le chef de la formidable guerilla,

devant laquelle Français et Espagnols ont si souvent pris la fuite, doit mourir chef de guerilleros, n'eût-il que Saletas et Beppa sous ses ordres.

— Va, ce n'est pas la résolution qui me manque, ce n'est pas mon âme de bandit qui me fait défaut, c'est autre chose qui me brise et me brûle. Je quitte l'Espagne, et je ne suis pas vengé, je passe les Pyrénées, et je laisse tranquille dans son crime un lâche qui m'a tué ma mère et ma sœur. Je vois d'ici Marcelino Perez se riant de mon désespoir et insultant à mes larmes. Je le vois cherchant au cimetière les derniers restes de ma mère et de ma sœur, et jetant au vent leurs cendres vénérées. Beppa, nous quittons Barcelone, et Marcelino Perez va y rentrer en fier hidalgo pour insulter à d'autres jeunes filles, pour outrager d'autres vieilles mères. Beppa, nous quittons Barcelone, moi comme un fugitif, toi frappée de l'anathème qui me poursuit et comme une parjure, car tu m'avais promis Marcelino Perez, que tu as deux fois arraché de mes mains. Essayeras-tu de me consoler avec le présent et avec le passé?

— L'avenir est à nous, Pujol, et Dieu sait ce qu'il nous réserve.

— Il n'y avait d'avenir pour nous qu'en Espagne; et demain, ce soir peut-être, nous quittons l'Espagne.

— Nous y rentrerons quand tu voudras, Pujol. Le monde est la patrie des braves. Nous saurons bien nous tailler une place quelque part que nous poussent nos désirs.

— Tu es une noble fille, Beppa, mais l'infortune a tué mes espérances. Il me semble que je n'aurai plus d'énergie que pour le meurtre.

— Tu en auras toujours pour la piété, Pujol, et je veux te retremper sur la tombe de ta mère. Nous quittons l'Espagne, m'as-tu dit; eh bien! ta dernière visite doit être à

la place qui couvre les cendres de ta mère, ton dernier adieu doit être à la terre qui couvre les restes de ta mère et de ta sœur. Pujol, veux-tu que je t'accompagne? Le culte de la vieillesse et du malheur est aussi une religion sainte. Viens, Pujol, viens t'agenouiller sur la tombe qui s'est ouverte et fermée depuis si peu de jours. Crois-moi, les larmes ont aussi leur douceur, et il y a des amertumes qui consolent et ravivent.

Les deux miquelets allaient sortir, quand un planton, envoyé de l'état-major par le brave général Ordonneau, dont le nom se rattache à tant de glorieux faits d'armes, entra dans la chambre de Pujol.

— Commandant, une dépêche du gouverneur.

— Est-ce l'ordre du départ?

— Je l'ignore.

Pujol ouvrit la missive et lut ce qui suit :

« Commandant, que vos troupes se tiennent prêtes dans leur quartier. Elles formeront l'avant-garde des régiments qui vont se mettre en route pour la France. En attendant, je vous donne avis que trois cadavres de Français assassinés ont été trouvés ce matin dans un fossé, à quelques pas de distance de la petite chapelle de Saint-Cyrille, près de Saria, et que la voix publique accuse les religieux de ce presbytère du meurtre de nos camarades. Je vous abandonne le soin de notre vengeance; que les coupables soient punis. »

— Il suffit, dit Pujol d'un ton bref au planton. Je vais chercher mes guerilleros, me mettre à leur tête, et mon adieu à Barcelone aura du retentissement.

La réponse de Pujol était ainsi conçue :

« Général, les capucins qui desservent la chapelle de Saint-Cyrille sont capables de tout, et le meurtre des trois Français doit leur être imputé. Dans deux heures j'aurai

obtenu satisfaction de ces drôles que vos bontés ont rendus incorrigibles. »

Pujol courut à la caserne de ses bandits, et en leur annonçant l'expédition projetée :

— Je n'ai besoin, leur dit-il, que d'une cinquantaine de braves : que ceux qui veulent m'accompagner passent de ce côté de la salle.

Toute la bande changea de place.

— Eh bien ! soit, leur cria Pujol, ce sera une promenade, un délassement. On assure que la cave des capucins est bien pourvue : enfants, je vous abandonne la cave. Quant aux vases et aux images d'or de la chapelle, que nul n'y touche, j'en ferai des parts égales qui vous seront distribuées, et qui vous aideront peut-être à vivre désormais en honnêtes gens. Vous le savez, mes braves, nous quittons l'Espagne avec les Français, et c'est aujourd'hui notre dernier triomphe.

La bande de guerilleros se mit en marche avant le coucher du soleil, ayant en tête Pujol, qui donnait le bras à Beppa et à Saletas, dont le morne silence attestait la profonde douleur.

— Tant de sacrifices inutiles, tant de sang inutilement versé, dit enfin Saletas à son ami ! Tu voulais, toi, Pujol, une vengeance particulière et l'indépendance de la guerilla. Moi j'avais rêvé la liberté de mon pays, et le voilà retombé sous le joug des moines. Pujol, nul de nous n'a accompli sa mission.

— Lutterais-tu contre les flots de l'Océan? répondit froidement le chef des bandits ; ta main est-elle assez puissante pour arracher le Canigou de sa base? Crois-moi, Saletas, un peuple qui veut vivre dans l'abrutissement est plus difficile à dompter que celui qui lutte pour son indépendance. De la Catalogne seule pouvaient partir les rayons qui auraient dû éclairer l'Espagne dans les ténèbres ; vois ce qui

la guerre a fait de la Catalogne : la peste avait commencé l'œuvre de destruction, elle s'était entretenue par la paresse; les dissensions politiques ont gangrené la plaie, les couvents vont achever la putréfaction. Saletas, les combats et les escarmouches de chaque jour nous ont laissé quelques intervalles pour la méditation, et je me suis dit qu'il y avait folie à se battre pour les masses. Tiens, mon brave, notre devoir est d'accompagner les Français jusqu'au delà des Pyrénées; mais cette tâche accomplie, si tu y consens, si Beppa n'est point fatiguée du terrible métier que je lui fais faire, nous rentrerons en Catalogne avec quelques-uns de mes meilleurs miquelets, et nous vivrons de nous et pour nous; l'air est pur et libre sur les montagnes.

— C'est cela, dit Saletas avec exaltation, vivons et mourons en guerilleros !

— Dans les montagnes et aux dépens des grandes villes, poursuivit Beppa en pressant vigoureusement la main de ses deux amis.

— En attendant, dit Pujol, voici la chapelle de Saint-Cyrille : demain on en indiquera la place; notre dernier jour en Catalogne doit être un coup de tonnerre.

Les moines, les capucins et les religieux qui s'étaient enfermés dans le presbytère ne s'attendaient guère à la visite qui leur fut annoncée par quelques coups de carabine des soldats de Pujol, qui semblaient les inviter à capituler sans résistance. La nuit précédente, une vingtaine des leurs s'étaient détachés de la chapelle, avaient pris par divers sentiers le chemin de Barcelone, et on les avait vus quelques heures après se réunir en une sorte de conciliabule, charger leurs épaules de deux lourds fardeaux, et reprendre la route de la chapelle qui servait d'asile à leur vie mystérieuse.

Quand Pujol arriva, tout y était calme, tout y paraissait

endormi, et cependant un horrible sacrilége y mettait en émoi toute la communauté.

Aux premières décharges des mousquets, plusieurs moines parurent aux fenêtres grillées, et demandèrent à haute voix le motif de ces menaces.

— Nous vous le dirons quand nous serons entrés, répondit Iriarte, l'un des bandits; ouvrez-nous les portes ou elles vont tomber.

— Par ordre de qui venez-vous nous troubler dans nos prières?

— Cela ne vous regarde pas; nous venons parce que c'est notre bon plaisir; et puis trois cadavres ont été trouvés à quelques pas de cette chapelle, et nous voulons faire des perquisitions.

— Mais ce sont trois cadavres français, et vous êtes Espagnols.

—Les cadavres n'ont point de patrie, répliqua le miquelet, qui, pour la première fois de sa vie, faisait de la morale. Allons, allons, poursuivit-il en prenant son escopette par le canon et en s'élançant vers la porte, qu'il fit mine de vouloir briser, ouvrez, ou nous commençons la sérénade.

— A qui appartenez-vous?

— A Pujol.

— Miséricorde! s'écrièrent les moines en se signant. Et où est votre capitaine?

— Ici! s'écria le chef des guerilleros en sortant de derrière un pan de muraille où il se tenait caché. Je suis ici, et je viens vous imposer mes lois. Miquelets! dit-il en s'adressant à ses braves, plus de paroles, plus de menaces; en action, et dans le presbytère!

La bande fougueuse s'élança, brisa les portes, envahit les corridors, pénétra dans la chapelle sans s'y arrêter, monta dans les réfectoires où les religieux étaient assem-

ès, et à peine eut-elle franchi le seuil qu'elle s'arrêta isie d'un horrible spectacle.

Deux cadavres étaient là sur une table noire : le cadavre une vieille femme, le cadavre d'une jeune fille. Auprès eux, sous la table, deux bières ouvertes, d'où se détaiaient, traînant sur le parquet, des linceuls, des voiles et es rosaires. Les moines tremblants, debout ou agenouillés evant le mur, attendaient que la bande infernale eût jeté n premier regard d'observation, et frémissaient à l'asect d'un homme petit, maigre, pâle, qui s'était arrêté omme devant une parole de Dieu, et dont les yeux caves isaient la profonde douleur. C'était Pujol... Pujol à côté e Beppa et de Saletas, qui le retenaient par la main comme ans deux étaux : car, eux aussi, avaient tout compris, tout u en entrant dans la salle sacrilége.

— Enfer et damnation ! s'écria Pujol avec une voix terible.

Et il tomba anéanti... Les guerilleros étaient immobiles comme les cadavres de la mère et de la sœur de Pujol, les moines récitaient à voix basse leur *in manus*, et quelquesuns même, voulant profiter de ce premier moment de stupéfaction et de terreur, essayèrent de prendre la fuite.

Beppa et Saletas s'étaient armés de leurs poignards, et les moines avaient reculé attendant l'arrêt fatal.

Il y eut un moment de silence.

Tout effort pour consoler Pujol eût été inutile, car il est des douleurs contre lesquelles le ciel même est sans puissance.

Pujol reprit ses sens, et calme comme un homme qui sort d'un paisible sommeil, résigné comme celui qui meurt sans appui au milieu de l'Océan, il laissa tomber d'une voix solennelle ces paroles :

— Ainsi, les tombes de ma sœur et de ma mère ont été violées, leurs cadavres sont là, devant vos yeux, les

infâmes profanateurs là aussi, sous vos mains. Faites un cercueil de vos couvertures de laine, enveloppez dévotement ces restes sacrés, agenouillez-vous avant de porter vos mains sur ces deux saintes créatures ; que douze d'entre vous sortent de cette chapelle, qu'ils choisissent un lieu solitaire non loin d'ici ; qu'ils creusent le sol, et qu'enfin ma mère et ma sœur reposent en paix loin de toute profanation.

Douze guerilleros s'avancèrent d'un pas mesuré vers la table noire, les ordres de Pujol reçurent leur exécution, les rangs s'ouvrirent, les fronts se courbèrent une seconde fois, les yeux se mouillèrent de larmes, et une demi-heure après les guerilleros rentrèrent en disant à leur capitaine :

— Tout est fait.

— Non, pas tout ! s'écria Pujol d'une voix de tonnerre ; non, pas tout encore, et l'œuvre est à peine commencée. Là sont deux cercueils ; qu'on les place sur cette table. Les bières ne doivent point rester vides, il faut des vivres à la mort, il faut des habitants aux cimetières : à moi les deux supérieurs de la chapelle ! à moi les infâmes qui violent la sainteté des tombeaux ! Les voici : qu'on s'en empare, qu'ils restent revêtus de leurs insignes, qu'on les plonge dans ces deux bières vides, qu'on les y cloue pour l'éternité, et que les tombes de ma mère et de ma sœur se repeuplent.

Les deux moines furent saisis ; ils entendirent les coups de marteau des guerilleros qui les séparaient pour toujours du reste des vivants. Les douze bandits qui venaient d'enterrer la mère et la sœur de Pujol chargèrent leurs épaules de ce nouveau fardeau. On se remit en route après avoir tout pillé dans le monastère ; on l'incendia et l'on égorgea les religieux ; avant le jour on regagna le cimetière de Barcelone, on lança les deux bières dans les fosses

encore ouvertes, et quand la terre ne tombait pas, on entendait monter de profonds et sourds gémissements qui s'effacèrent petit à petit sous les couches épaisses amoncelées par les fossoyeurs miquelets.

Pujol venait de passer par là.

Le lendemain matin, Maurice-Mathieu écrivit au chef de bandits :

« Je vous avais demandé une réparation, vous exercez une vengeance. Pujol, il est temps que vous quittiez l'Espagne. Partez : nous nous mettons en route. »

La réponse de Pujol fut courte aussi :

« Général, si j'avais été humain, le ciel m'en aurait puni. J'ai trouvé dans la chapelle fatale les cadavres déterrés de ma mère et de ma sœur ; et parmi les papiers arrachés aux flammes, la lettre que je vous envoie, et que je vous prie de conserver comme justification de ma conduite. »

« Révérends pères, la mère et la sœur du bandit Pujol ont été enterrées en lieu saint, dans le cimetière du Mont-Carmel, à Barcelone, à deux pas de la fosse de Leone Cabral, et à six pas au-dessous de celle de Villafranca. Si demain ces cadavres ont été arrachés à leur demeure, vous irez toucher trois mille piastres chez mon banquier Lopez y Dias ; vous brûlerez quatre cents cierges bénits, à mes frais, dans votre chapelle sainte pendant un mois et chaque jour, et je vous ferai confectionner un service en vermeil par le plus habile orfévre de Murcie.

« Marcelino Perez. »

« Eh bien ! général, me blâmerez-vous encore ? ce que vous appelez vengeance est justice. Pas un moine de la chapelle de Saint-Cyrille n'est vivant, le presbytère n'existe

plus, et les deux tombes de ma mère et de ma sœur ne sont plus vides.

« JOSEPH PUJOL,

« Commandant de la terrible guerilla. »

XXII

MORT DE SALETAS.

Beppa entra chez le gouverneur avec cet air d'indépendance et de fierté que vous lui connaissez, et plutôt en soldat qui venait d'accomplir bravement et loyalement un devoir rigoureux qu'en coupable prêt à subir les reproches de son juge. Maurice-Mathieu ne put s'empêcher d'admirer cet air martial et noble de la femme du bandit ; ses regards la parcouraient avec une sorte de curiosité où se trouvaient le respect et la vénération, et Beppa, qui s'en aperçut, laissa se poser sur ses lèvres orgueilleuses un sourire de satisfaction imperceptible.

— Vous venez de Besalu, sergent?

— Oui, général.

— Et vous avez mis ce village à feu et à sang?

— Oui, général.

— En aviez-vous reçu l'ordre d'un de vos chefs?

— Non, général.

— Qui vous a portée à cet acte de vengeance et de cruauté?

— Pardon, général, je n'ai pas compris votre question.

Maurice-Mathieu la répéta.

— Mon action est un acte de sévère vengeance, j'en conviens ; mais cette vengeance était une réponse à une bassesse et à une cruauté qu'il eût été lâche de laisser impunies.

— Mais la discipline militaire, dit le général avec sévérité.

— Mais le cœur! répondit Beppa avec un noble orgueil.

— Pujol vous avait vengée.

— Je n'avais pas vengé sa mère au cercueil, je devais le faire.

— C'est par de semblables expéditions que vous vivez, que nous vivons tous en haine et en horreur aux Espagnols.

— Oh ! je leur rends ces deux sentiments, général, et j'espère bien le leur prouver encore dans mainte occasion.

— Oui, mais à l'avenir attendez mes ordres.

— Je les attendrai à l'avenir, général, car Pujol, mon mari, n'a plus une sœur, une mère à défendre.

— Vous garderez les arrêts forcés pendant huit jours.

— Si j'ai commis un crime, ce n'est pas assez, et ma vengeance est un crime ou une noble action.

— C'est une question que je n'examinerai pas. Mais votre désobéissance...

— Personne ne m'avait défendu d'aller à Besalu, général, et, me l'eût-on défendu, j'avoue que j'aurais désobéi.

— Ces sanglantes réactions rendent cependant notre position plus critique, d'horribles représailles sont exercées, on assassine nos soldats sur les grandes routes, et c'est principalement la guerilla dont vous faites partie qu'on rend responsable de tant de cruautés.

— Essayez de la dissoudre, et vous verrez ce qui arrivera.

— Qu'arrivera-t-il ?

— Que sais-je ?

— Vous le savez, dites.

— Me permettez-vous, général, de vous parler avec la même franchise?

— Parlez.

— Eh bien ! sans nous, monsieur le gouverneur, sans

la salutaire frayeur que nous inspirons, vos troupes mourraient de faim dans cette province, une des plus riches d'Espagne, tant les moines et les religieux de tous ordres vous feraient une guerre sourde, infernale, qui vous priverait de vos meilleurs soldats ; il n'y aurait pour vous ni sécurité sur les routes, ni repos ni calme dans les rues et dans vos demeures. Le poison viendrait en aide au fer, et vos hommes succomberaient à d'horribles tortures. Jeune encore, je connais l'Espagne que j'ai parcourue en vagabonde, mais que j'ai étudiée par instinct ; vous la foulez, mais vous ne la possédez pas. Le malheur a secondé mon intelligence, j'ai cherché à comprendre à un âge où à peine on se laisse aller à la vie, et mes compagnons, gitanos comme moi, me traitaient de folle et d'idiote, eux, les plus avancés des hommes, moi qui les devançais tous. A leur école de paresse et d'insouciance, j'ai pourtant appris le travail et l'activité, mon cœur et mon amour pour Pujol ont fait le reste. Fatale exception, je me suis lancée dans la carrière périlleuse que le ciel a ouverte devant moi, et je suis devenue homme fort et énergique, de femme obéissante et timide que j'aurais dû être. Ma tendresse pour Pujol m'a grandie aux yeux de tous et surtout aux miens. J'ai de la vanité, de l'orgueil, parce que je sais ce que je vaux, et je vaux beaucoup par mon âme. Il y a chez moi une telle exaltation, un tel dévouement pour mon mari, que, s'il m'ordonnait de vous trahir, de le trahir lui-même, je crois que je lui obéirais. Je serai bientôt mère, général, j'ignore le sort que Dieu destine à mon enfant (je crois en Dieu, moi) ; eh bien ! mes prières de tous les jours sont pour qu'il lui fasse un cœur et une âme semblables en tout à mon âme et à mon cœur. Il aura sans doute des jours de malheur, des nuits d'angoisse ; mais le sentiment qui me fait vivre ennoblit tout, et je vous jure qu'il y a du bonheur dans cette infortune.

— Continuez, continuez, je vous écoute avec tant de plaisir !

— C'est bien cela, je vous amuse.

— Non, vous m'intéressez, dit le général avec bonté.

— A la bonne heure. Je savais, général, que vous désiriez connaître les mille aventures de ma jeunesse errante, les mille misères de mon existence de gitana, à laquelle j'ai longtemps été condamnée, et si je ne vous ai encore parlé que de mes sentiments, ah ! c'est que mes sentiments sont tout mon être, et que je mourrais s'ils perdaient jamais de leur violence et de leur sainteté. J'ai vécu jadis dans les cavernes, dans les bois, sur les grandes routes, dans les creux des rochers, le plus souvent sans pain et sans nourriture, traquée par les hommes et les bêtes fauves ; vous voyez que ma vie n'a pas trop changé, et que mon corps a résisté à toutes les fatigues, à toutes les douleurs C'est qu'il m'a fallu deux âmes au lieu d'une, et que je les ai trouvées. Le coup qui frappera Pujol me frappera, et il est écrit là-haut que je mourrai quand il mourra.

— Superstition !

— Religion, voilà tout. Je ne juge la politique que par les événements. Tout ce que des soldats peuvent faire pour pacifier une province, vous et vos généraux l'avez fait ; tout ce que des bandits peuvent faire pour la soumettre, Pujol et ses officiers l'ont fait aussi. Nous n'avons réussi ni les uns ni les autres, et la guerre est ici dans tous les cœurs, dans tous les yeux, dans les villes, dans les campagnes, dans les airs ; s'il ne se trouvait plus d'Espagnols pour vous combattre, vous auriez le climat pour ennemi, et si le climat était sans puissance, la peste viendrait se ruer sur vous et vous briser les membres. Croyez-moi, général, l'Espagne ne peut être vaincue que par l'Espagne.

— Mais c'est un cours complet de politique que vous me déroulez là.

— Politique ou morale, ce n'est pas là la question. Elle est dans le mensonge ou dans la vérité. Ai-je dit vrai ou faux? c'est à vous de décider. Ce que je vous confie en ce moment, je l'ai caché à Pujol, car lui, général, il vous haïssait quand vous êtes entré dans son pays, et il vous hait peut-être encore, mais il vous a juré dévouement et fidélité, et les tortures ne lui feraient pas trahir sa parole. Si je lui ai caché ce que je vous dis, c'est que je ne veux pas qu'il se laisse aller au découragement, et qu'il n'y a de repos à espérer pour lui que dans la vengeance. Marcelino Perez une fois dans la tombe, la carrière de mon mari sera remplie, et une balle ou un stylet fera le reste. Moi, je me trouverai là pour le suivre où il ira... Maintenant, j'ai dit. Je vous obéis, général, et je me rends aux arrêts.

— Attendez...

— Une porte s'ouvrit. Pujol se montra, il avait tout entendu, et il s'avança en tendant la main à Beppa.

— Tu m'écoutais; était-ce une épreuve?

— Je te voyais triste, ma femme, et j'étais alarmé.

—Je vaux mieux que toi, Pujol; je t'aurais deviné, moi.

— Au reste, la leçon ne sera pas plus perdue pour moi que pour le général, et, de mon côté, je vais tâcher de faire mentir tes prévisions.

— Vos arrêts sont levés, sergent, je vous nomme adjudant sous-officier.

— Il paraît qu'on gagne plus à parler qu'à se battre, dit Beppa en souriant.

— J'avais déjà signé votre nomination.

A peine cette conversation avait-elle eu lieu, qu'un courrier extraordinaire, venant de Paris, demanda à être introduit. Il avait échappé comme par miracle aux petites et audacieuses guerillas postées sur les hauteurs de la route pour dévaliser les voyageurs et les militaires isolés; se

vêtements, ainsi que son chapeau, percés de balles, attestaient les périls qu'il avait courus.

Le général ouvrit les dépêches d'une main prompte et s'écria en se frappant le front : — Allons, il faut quitter l'Espagne, il faut battre en retraite; la Catalogne ne nous appartient plus, tout est fini.

— Mauvaises nouvelles ! dit Pujol en jetant çà et là son regard scrutateur.

— Détestables. Russes, Autrichiens, Prussiens, Bavarois, menacent le nord de la France. Quand des hommes toujours vaincus font entendre des cris d'envahissement, c'est que la victoire est à eux.

— Que ferez-vous, général?

— J'obéirai ; mais nous sommes dans une fausse position.

— Disposez de mes coquins.

— Les vivres manquent.

— Disposez de mes coquins.

— Nos caissons sont à sec.

— Disposez de mes coquins.

— Quelle sera notre avant-garde?

— Mes coquins.

— Et l'arrière-garde?

— Je serai partout.

— Ce ne sont pas les balles ennemies qui me font peur, j'ai des soldats; mais perdre d'un mot et en un seul jour le fruit de tant de dangers, voilà ce qui me brise l'âme.

— Enfin qu'ordonnez-vous?

— Rendez-vous à votre quartier, commandant; tenez vos gens sous la main et soyez prêts au premier signal.

— Les arrêts de ce drôle sont donc levés? dit Pujol en souriant et en touchant le menton de Beppa.

— Ils le sont, quoique sa conduite à Besalu...

— Pardon si je vous interromps, général, mais je ne

puis oublier ma mère, et tôt ou tard Besalu aurait été incendié.

Le bruit du prochain départ de l'armée pour le Roussillon vola bientôt de bouche en bouche; le cœur des vrais Espagnols, de ceux qui regardent pour quelque chose l'honneur national, se gonfla de vanité, et de sanglantes représailles se préparèrent dans les ténèbres.

Les rues de Barcelone furent teintes de sang; les poignards longtemps assoupis se réveillèrent, les ardentes passions comprimées par la terreur se jetèrent au dehors, les menaces des premiers jours d'envahissement eurent un écho aux jours d'adieu, et chaque piéton, en passant auprès d'un autre piéton, cachait sa main droite dans sa poitrine pour y chercher la poignée de son stylet.

Mais un homme était là, debout au milieu des convulsions de tous les partis, pour faire payer cher aux Espagnols réveillés le sang qu'il avait juré d'épargner. Cet homme, c'était Pujol. Il avait dit à sa bande :

— Deux poitrines contre une, c'est un taux légal.

Et les soldats lui avaient répondu :

— Nous t'en donnerons trois, et pour peu que tu le veuilles tu en auras quatre.

Un crêpe funèbre planait sur toute la Catalogne, et quand les armées françaises se mirent en route pour le retour, on laissa couché sur le sol le cadavre à demi consumé d'un homme de cœur, de l'ami le plus dévoué du célèbre bandit. Oh! que son agonie fut horrible!

L'incendie, le meurtre et l'assassinat signalaient en tous lieux le passage de la redoutable guerilla, de laquelle deux chefs seulement s'étaient volontairement éloignés. Mathias et Francisco Marini, montés sur une tartane légère, voguaient vers la terre sainte.

Les populations en délire fuyaient à l'approche des bandits, et les pelotons français traversaient un désert troublé

seulement de temps à autre par le bruit lointain des escopettes et des tambours.

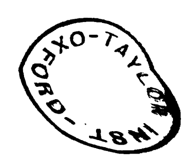
Pujol fuyait aussi : il fuyait le sol maudit sans avoir pu frapper Marcelino Perez; il laissait là, derrière lui, les ossements de sa mère et de sa sœur, et sa rage poussée encore par l'amour et la vengeance valait les plus horribles supplices à ceux qui tombaient entre ses mains. De quel poids eût été la parole de Maurice-Mathieu ou celle de Lamarque? Pujol cherchait des hommes à tuer, des mères à frapper sur le cadavre de leurs enfants, et il fallait à Pujol les cadavres des enfants, des hommes et des mères. Il y avait joie et fête parmi la milice, et Beppa et Saletas jouaient du poignard en miquelets qui n'avaient jamais compris la pitié ou le remords. Pujol avait dit : « Tuez! » et sa bande tuait.

Dans une de ses chasses à travers les bois de sapins qui bordent un passage difficile, non loin de Figueras, l'intrépide et généreux Saletas avait été surpris par une vingtaine de guerilleros de la bande redoutée de Pueblo. Reconnu, il fut à l'instant condamné à être brûlé vif, et avant l'exécution chacun lui crachait au visage et l'outrageait de la façon la plus cruelle.

— Laissez-lui toutes ses forces, dit aux plus acharnés le chef de la horde, laissez toutes ses forces à ce tigre, afin qu'il sente mieux la douleur. Vite, qu'on le lie vigoureusement à un pin et qu'on mette le feu à l'arbre. Que ne tenons-nous avec lui son brigand de capitaine et sa gitana de malheur!

— Vous n'aurez ni la gitana ni mon capitaine, lâches que vous êtes! répondait fièrement Saletas; mais quand je trouvais quelqu'un des vôtres, je le tuais et je ne l'insultais pas ainsi, canailles! Montrez-vous donc vrais guerilleros, puisque vous en portez le nom.

— Non pas, non pas, chien, lui répondit-on en le flagel-



lant, tu seras d'abord insulté comme tu le mérites, et tu mourras ensuite comme un bon petit saint Laurent. De quoi te plains-tu? Ne gagnes-tu pas la palme du martyre?

Et, tandis qu'à ces brutales paroles le brave Saletas répliquait par le silence et le sourire du mépris, on amassait des feuilles sèches et l'on entourait de branches résineuses les jambes de l'ami le plus dévoué de Pujol.

— Chante donc, lui dit un des brigands, chante un cantique dévot.

— Non, j'aime mieux te cracher à la face, tiens!

— Oh! cela n'éteindra pas le feu, mon garçon, et tu dois sentir qu'il commence à piquer. Est-ce vrai, courageux Saletas?

Une fumée noire tourbillonnait déjà et s'élevait en lugubre spirale au-dessus des arbres de la forêt; à son aspect, Pujol, alarmé de l'absence de son fidèle, dit tout bas à Beppa et à deux ou trois autres miquelets qui l'entouraient :

— Par ici, mes compagnons, suivez-moi en silence, Saletas n'est pas loin.

La flamme petillait, les membres de Saletas se tordaient sous la douleur; mais pas une plainte, pas un soupir ne s'échappait de son âme. Un vent violent poussait des langues de feu sur sa mâle figure, sa peau dure commençait à se crevasser, son sang tombait en caillots, encore quelques minutes et il poussait le dernier râle, quand un grand cri retentit au moment où, épiant l'agonie, un bandit répétait à Saletas :

— Mais crache donc encore!

— Crache ton âme, dit Pujol en s'élançant comme un lion et en lui perçant la gorge de son poignard.

Aussitôt lui et les siens délient l'infortuné et l'éloignent de la flamme; son corps n'est qu'une plaie; chacun de ses camarades se choisit deux victimes, et ils restent bientôt seuls près du fatal bûcher.

— Mon brave ami, dit Pujol en se jetant à genoux auprès de Saletas et en répandant des larmes, quelle mort horrible!

— Oui, cela fait mal, bien mal, répondit celui-ci d'une voix mourante; cette flamme brûle plus qu'une balle. Bon Andreu, poursuivit-il encore, des prières, n'est-ce pas? Oui, prie, prie, mon camarade, il y a des consolations dans toutes tes paroles; mais la torture est si horrible que j'entends à peine les tambours qui s'éloignent; fuyez, amis, laissez-moi, n'essayez pas de m'emporter, le sol tient à mes chairs ouvertes. Andreu, Andreu! Adieu, mes amis, adieu, capitaine, adieu, mon fidèle compagnon! Encore un service, Pujol! achève-moi, je t'en prie; les souffrances me feraient peut-être maudire le métier que tu m'as appris.

— Oui, tu as raison, mon ami, dit Pujol d'une voix creuse; je te serai utile et dévoué jusqu'au dernier moment. Adieu.

Une détonation se fit entendre, une cervelle sauta en l'air, et les guerilleros au désespoir rejoignirent le gros de l'armée qui venait de franchir le défilé.

La terrible bande pleura Saletas presque autant qu'elle aurait pleuré Pujol. Le major jura de le venger et il tint parole, car la route de là au Perthus ne fut qu'une large traînée de sang.

XXIII

PRONOSTIC.

Il leur fallait en effet du sang et des larmes à ces hommes de fer qui se voyaient ainsi brisés dans leurs espérances et se trouvaient forcés d'abandonner un pays où ils pouvaient vivre impunément de rapines et de meurtres.

D'un autre côté, il y avait une sorte de découragement chez cette horde infernale, et rien ne se posait devant elle pour la ramener à l'amour de sa première vocation. Mathias était parti, Marini avait pris avec lui le chemin de Jérusalem (1); quelques-uns des chefs bandits nourrissaient encore dans leur âme cette mâle énergie, ce courage indompté qui les avait faits si forts et si redoutables; mais je l'ai dit, le départ des Français ne leur laissait que la possibilité d'une vie honnête et laborieuse, et le travail et la probité étaient à peine compris par l'armée de Pujol. Ne pas voler, ne pas mendier et ne pas tirer le poignard ou l'escopette contre tout piéton, riche ou pauvre, égaré dans sa route, c'était ne pas vivre. Les scélérats sous les ordres de Pujol n'auraient pas balancé entre une courte existence de périls accompagnés de meurtres et une longue série de jours de calme et d'honnêtes plaisirs. Il y avait vanité chez eux à se dire bandits; ils se glorifiaient du titre de brigands, et, après une expédition dans un bourg ou en rase campagne, vous les entendiez se vanter hautement de lâchetés et de forfaits qu'ils n'avaient point commis. L'odeur du crime reste longtemps sur les habits de l'assassin, et l'âme des scélérats de cette bande infernale ne se plaisait qu'au parfum des cadavres.

Quant au chef de la bande, il ne changeait pas; c'était toujours Pujol, le hardi guerillero, l'incendiaire sans pitié, le Catalan fanatique sans cesse occupé de sa vengeance personnelle. Les catastrophes avaient beau s'amonceler s

(1) Par un des plus singuliers hasards du monde, l'auteur ce livre a trouvé à Vahoo, une des îles Sandwich, le Marini d il est ici question. Il vivait là bas en parfait honnête homme, considéré de Tamahamah, roi de cet archipel, et apprena culture des terres et quelque peu de morale aux sauvages tants dont il était entouré. Plusieurs pages des *Souvenirs Aveugle* sont consacrées à Marini.

son front de bandit, il luttait avec l'ardeur d'un jeune taureau contre le courroux des hommes et du ciel; il défiait les événements les plus sinistres, et, le bras au bras de Beppa, il se croyait au-dessus de toutes les calamités humaines.

C'est elle surtout, la noble gitana, qu'il fallait voir à la tête de la guerilla bondissant comme une biche, indépendante comme une lionne au désert, appelant à elle par son activité martiale les balles ennemies et ne pouvant pas croire à la possibilité d'une chute. Elle s'apercevait que de temps à autre la constance de Pujol était à bout, que son énergie lui faisait défaut; mais alors, plus grande encore par le malheur de celui qu'elle aimait d'une passion si vraie, elle trouvait dans sa tendresse alarmée de ces mots de consolation et d'ivresse, de ces regards de douloureuse quiétude comme en doivent laisser tomber les anges aux pieds de l'Eternel.

— Allons, allons, mon ami, lui disait-elle en lui frappant familièrement sur l'épaule, il faut des nuages au ciel pour que son azur nous semble plus doux quand l'orage a passé. Allons, allons, mon guerillero, sois digne de ton passé pour te consoler de ce triste présent et te donner des forces pour l'avenir. Il n'y a que les âmes faibles qui se laissent abattre; que dis-je? il n'y a que les corps sans âme qui succombent. Et puis, que dirait la guerilla si elle te voyait ainsi anéanti? sais-tu qu'elle rougirait de t'avoir si longtemps obéi? sais-tu qu'elle n'oserait plus prononcer à haute voix le nom formidable de Pujol?... Courage donc, mon brave, ne courbe que devant moi ta tête sur ta poitrine; car je sais que tu n'éprouves de vrais chagrins que pour ta Beppa; mais devant les intrépides, en plein jour, en face de l'armée française qui t'admire, tu dois toujours être Pujol, toujours le chef des plus hardis bandits de toutes les Espagnes.

Pujol prenait avec une sainte ferveur la main de sa femme; un long et douloureux soupir s'échappait de sa poitrine; son sang attiédi circulait avec plus de liberté.

Hélas! il avait perdu son cher et intrépide Saletas, son ami le plus dévoué, le compagnon de tous ses périls, et se sentait mortellement frappé au cœur.

— Pour que je retrouve mon courage énervé, répondit-il à Beppa, il faut que Saletas soit vengé, il faut que la vie de cent Espagnols me paye une vie si chère; et le puis-je, quand demain, sans doute, j'aurai dit adieu à cette Catalogne maudite, où je laisse les restes sacrés de Saletas, de ma sœur et de ma mère, et où Marcelino Perez va de nouveau jeter impunément le deuil dans les familles?

— En une nuit on fait de grandes choses; Pujol, veux-tu l'essayer?

— Que ta voix soit donc entendue, Beppa! je ne veux pas que Saletas, en l'autre monde, ait un seul reproche à jeter à la face de Pujol. Voici la grande route que suit l'armée française; là est un sentier qui mène à Castillo, suivons ce sentier, et que l'enfer nous accompagne.

C'était à la pâle lueur de quelques étoiles à demi voilées; une longue traînée noire zigzaguait sur les routes déchirées par le passage des troupes et les roues des chariots portant les malades et les blessés.

C'était aussi un silence solennel, un saint recueillement ainsi qu'on le garderait au dernier râle d'un ami; et de toutes ces poitrines de guerilleros en combustion ne s'échappait aucune plainte, ne s'exhalait aucun soupir.

Hélas! l'agonie des meurtres, des incendies, des brigandages, avait entendu sonner sa dernière heure, et la vie du bandit qui avait si longtemps obéi à Pujol ne voyait devant elle qu'un avenir de quelques pas. Ils allaient, ils allaient tous, parce qu'on leur avait dit d'aller; ils ne regardaient plus à l'horizon qu'ils trouvaient trop éloigné, et leurs yeux

s et farouches, attachés au sol sur lequel ils posaient ied débile, semblaient y mesurer la profondeur de la e qu'ils croyaient sentir se refermer sur eux.

and les âmes fortes, quand les corps robustes sont par une commotion inattendue, la réaction est ter- . Ils ont trop de vigueur pour succomber à une tiède ue, et les puissantes douleurs ont seules le pouvoir de rrêter.

armée de Pujol était donc abattue, mais les tortures et ort ne l'auraient point épouvantée, et elle souriait avec ris aux éclairs qui, non loin du village vers lequel elle irigeait, ouvraient les nuages taillés en fantômes et aux s de la foudre dont les échos des collines répétaient dement les murmures.

nouvelle de la mort de leur magnanime capitaine tas les avait frappés au cœur; ils aimaient ce brave, ans le comprendre, ils l'entouraient de respect et de vé- tion; ils plaignaient et admiraient tout à la fois Pujol ii avoir brisé le crâne pour lui épargner une torture.

- Quel homme que cet homme! disait-on dans les rangs e serrant la main. Il était au niveau de Pujol au moins, ne armée ne lui aurait pas fait rebrousser chemin, pour qu'il eût reçu l'ordre d'aller en avant.

- Par Satan! disait un autre, je donnerais les cent tres que je garde dans ma ceinture pour une de ses nises ou une de ses espardillas.

- Pour deux fois cette somme tu n'aurais pas deux nises de Saletas, répliquait un troisième; car il n'en édait qu'une seule, puisqu'il nous vêtissait de ses es, chacun à tour de rôle, et qu'il envoyait presque es les nuits des provisions et du linge aux malheureux tants des granges ou des villages incendiés.

- Et puis, quelle amitié sainte pour le commandant? le vénération pour sa femme!

— Saletas était plus qu'un homme.

— C'est vrai ; c'était deux hommes.

— Si j'avais été là, j'aurais brigué l'honneur de lui brûler la cervelle, à la place de Pujol. Je ne l'aurais pas manqué, va.

— Ni moi non plus.

— Ni moi.

— Ni moi.

— Ils l'ont lâchement garrotté à un arbre et ils l'ont rôti, les misérables !

— Il n'a pas poussé un cri devant eux, au moins, et pourtant c'est chaud le feu....

En ce moment un éclair brille, le tonnerre fait trembler le sol et une partie de la bande des guerilleros se trouve renversée dans la boue. La foudre avait tué six hommes ; Beppa serrait dans ses bras Pujol, ébranlé par le choc, et de son manteau semblait le protéger contre la colère céleste.

En quelques instants, la bande fut sur pied ; une douzaine de blessés restèrent sur la route, et la colonne, un peu appauvrie, s'avança vers le village sur lequel elle avait projeté de se ruer pour venger la mort de Saletas.

— Camarades, leur avait dit le commandant de la guerilla, vous venez de perdre votre plus brave officier, et moi mon ami le plus dévoué. Il se tordait sous les douleurs, il se crevassait sous les atteintes du feu ; je suis arrivé près de lui, il m'a tendu la main, il m'a demandé grâce.... Je l'ai achevé. Camarades, Saletas est mort ; il est mort de la mort des vrais miquelets ; ne ferez-vous rien pour votre chef, pour le compagnon de vos fatigues ? Répondez, guerilleros ; ne devez-vous rien à la mémoire de Saletas ?

— Ordonne, Pujol, s'était écriée la bande formidable, ordonne, et nous allons t'obéir. Faut-il aller brûler Barcelone ou Séville, Grenade ou Madrid ? Parle, commande, marche à notre tête, et nous te suivons. Nous n'avons pas

besoin de la France, nous ne voulons pas de la France ; l'Espagne nous suffit : vive l'Espagne ! puisque nous y laissons les restes de notre ami Saletas !

— Ce que vous me proposez est impossible, mes braves ; mais auprès de nous, presque sur la route que nous avons à parcourir, sont des villages et des Espagnols ; ce sont des Espagnols qui ont brûlé Saletas, mort aux Espagnols !

— Mort aux Espagnols ! cria frénétiquement la horde sauvage.

Maurice-Mathieu, Decaen, Lamarque, qui savaient le désespoir de Pujol, et qui prévoyaient que la vengeance du bandit serait terrible, lui avaient confié la défense des passages les plus difficiles ; mais l'insoumis guerillero s'était cru en droit de désobéir aux ordres qu'il avait reçus, et il venait de faire une trouée vers Castillo, dont le clocher blanc s'était dessiné dans les nuages à la lueur d'un éclair.

Une pluie rapide et glacée inondait le sol, la route parcourue par les guerilleros devenait impraticable ; les fusils, les tromblons, les escopettes n'étaient plus bons qu'à servir d'appui ; les forces épuisées des miquelets n'ôtaient rien à leur énergie ; ils tombaient dans des ravines profondes, se relevaient pleins d'ardeur, et le nom sacré de Saletas qui sortait de leur bouche les ravivait au milieu de la tempête qui les embrassait.

Pujol et Beppa, forts comme deux rocs, intrépides, infatigables, indomptés, ouvraient la marche, jetaient des paroles d'énergie à leurs camarades épuisés, et montraient à quelques pas d'eux le village où ils devaient exercer de justes représailles et réparer leurs forces.

Le tonnerre grondait avec une majesté imposante et terrible, les éclairs se succédaient si vifs, si rapides, que les yeux s'en trouvaient blessés, et que la nature entière était là, petillante comme au sein d'un vaste incendie. Les gouttes d'eau tombaient maintenant larges et rares, une

odeur de soufre gênait la respiration et pesait sur les poitrines haletantes; les arbres qui bordaient la route gémissaient sous une brise à l'air, et les guerilleros au milieu de ce chaos, éclatant et ténébreux à la fois, juraient au lieu de prier, et serraient avec rage le manche de leur stylet, comme s'ils avaient voulu lutter contre la tempête.

— Nous allons enfin nous reposer, cria Pujol d'une voix retentissante, dans le court intervalle d'un coup de tonnerre à l'autre; courage, mes enfants, nous touchons au port : amorcez vos escopettes, frottez vos poignards et songez à votre ami Saletas que vous avez juré de venger.

Puis se ravisant, pour la première fois de sa vie, au moment d'une attaque :

— Que ceux qui voudront faire grâce ne craignent pas ma colère, poursuivit-il, ce jour peut être aussi un jour de clémence et de pitié.

— Cela est bien, Pujol, lui dit avec affection Beppa, cela est bien, Pujol. Vois, le ciel semble avoir voulu garder le silence pour t'entendre parler, la foudre est restée muette. Je te bénis, mon Pujol, pour ces douces et généreuses paroles sorties de ton cœur.

La bande infernale s'arrêta stupéfaite. Jamais Pujol ne s'était montré à eux si faible, ou plutôt si magnanime; jamais ils ne lui avaient entendu prononcer des paroles de pardon, et ils se demandaient, à voix basse, si le tonnerre et les éclairs, zébrant et mitraillant les cieux, ne venaient pas de lui jeter un peu de frayeur à l'âme. Pour la première fois, il y eut irrésolution dans l'obéissance, et les guerilleros se promirent bien de ne céder qu'à moitié aux molles invitations de leur commandant.

Beppa et Pujol étaient à une cinquantaine de pas des bandits; ils se soutenaient mutuellement dans leur marche si pénible, et ils se trouvèrent bientôt à côté des premières maisons du village endormi. Tout, en dépit de l'ouragan,

y respirait un air de fête qui surprit d'abord les deux miquelets; à la lueur des éclairs, ils virent les portes des maisons couronnées de guirlandes de buis, de lauriers roses et de genêts; des couronnes de fleurs naturelles pendaient aux croisées et aux balcons, des drapeaux jaunes et blancs pavoisaient plusieurs édifices, et le portail gothique de l'église était frais et paré comme en un jour patronal. On devinait que la joie avait naguère passé par là, et que les heureux habitants ne s'étaient assoupis qu'après les chants et les danses.

— C'est grand dommage de les réveiller dans leur bonheur, dit tristement Pujol à Beppa : tuer qui dort si paisiblement est peu digne de gens de cœur comme nous. Je voudrais avoir perdu mon poignard.

— Et moi mon escopette, répondit vivement Beppa toujours prête à donner de la force aux élans d'humanité de son mari. Je gagerais que les habitants de ce village ont célébré hier l'anniversaire de quelque grand bienfait céleste.

— Je suis de ton avis, dit Pujol, demeurons calmes et laissons faire nos intrépides, car enfin il faut une vengeance à notre ami Saletas.

A peine le chef des bandits avait-il achevé ces paroles qu'il se sentit rudement frappé au front par un objet tourbillonnant au vent et que les ténèbres l'avaient tout d'abord empêché de distinguer.

— Qu'est-ce? dit Beppa à son mari qui venait de s'arrêter.

— Je ne sais, répondit le guérillero, attendons qu'un éclair nous serve de lampion.

L'éclair traversa l'espace.

— Ciel! un cadavre pendu! s'écria Pujol.

— Il faut couper la corde, dit vivement Beppa, qui sait? on a vu revenir d'aussi loin.

— Ne te donne pas la peine d'escalader cette potence,

poursuivit le miquelet en souriant, c'est un mannequin. Les joies des habitants de ce bourg sont des jeux bien cruels, à ce qu'il me paraît.

— Meurtre et dévastation! enfer et châtiment! s'écria Beppa en retirant le poignard de sa gaîne. Pujol, c'est ton image qui est pendue à cette potence, c'est ton nom qui est écrit sur sa poitrine, c'est la fête de ta mort qui les a enivrés! Pujol! il me faut du sang maintenant, il m'en faut beaucoup; une part pour Saletas et l'autre pour toi, mon noble ami.

Et elle se frappait violemment la poitrine, et ses yeux lançaient des regards de flamme pareils aux éclairs rouges qui embrasaient au loin l'atmosphère.

— Alerte! guerilleros! alerte, mes bandits! s'écria-t-elle enfin furieuse comme une ourse blessée. Alerte, guerilleros! on a pendu par le cou l'image de Pujol votre capitaine. Alerte! que les portes des maisons soient brisées! que les habitants soient égorgés, qu'ils passent d'un sommeil dans un autre. Point de lente agonie, mes camarades, l'agonie est encore une espérance; il ne faut pas d'espérance aux scélérats. Tuez, tuez tout, hommes, femmes, enfants, vieillards; on a tué Saletas, on a pendu Pujol; point de grâce, point de pitié, mes braves, prenez des flambeaux pour mieux assurer vos coups. Alerte, miquelets! et que les poignards fassent leur office, car on a tué Saletas et pendu Pujol, vos deux meilleurs amis, les plus intrépides hommes du monde.

Les portes des maisons tombèrent sous les crosses cuivrées des tromblons et des escopettes; les habitants saisis dans leur sommeil furent impitoyablement frappés par les stylets. Il y eut un massacre général, une boucherie sans merci, quelques-uns sautèrent par les croisées et se sauvèrent dans la campagne comme des spectres échappés des tombeaux.

Après les premiers sacrifices, les miquelets altérés sans être assouvis parlèrent d'un immense bûcher qui devait consumer en masse tout ce qu'on n'égorgeait point assez vite ; mais les torrents de pluie qui vinrent au même instant inonder le sol s'opposèrent à l'exécution de ce terrible arrêt; les bras lassés se reposèrent, les maisons devinrent silencieuses, le ciel se calma, la foudre alla plus loin porter ses ravages, et le lendemain quand les fuyards nus, tremblants et à demi mort rentrèrent dans la ville, ils marchèrent sur des cadavres et ils trouvèrent à la place du mannequin de Pujol le corps privé de vie de l'alcade qui avait présidé à la fête de la veille

Dans cette nuit sanglante Pujol ne tira point son poignard de la gaîne. Il laissa faire ses guerilleros : il fut vengé.

XXIV

BAPTÊME.

Inquiet de l'absence de Pujol qui avait quitté son poste pendant la nuit pour l'expédition dont je viens de vous dire le terrible dénoûment, Maurice-Mathieu retourna sur ses pas avec un de ses aides de camp, monsieur Renaud de Villebach, officier d'un mérite supérieur et dont les bulletins de l'armée de Catalogne ont fait souvent de glorieuses mentions.

Le chef des guerilleros que nulle route longue ou difficile ne pouvait lasser ne tarda point à arriver au poste qu'il devait occuper à l'arrière-garde de la division.

— D'où venez-vous, commandant ? lui dit le général d'une voix sévère.

— De là-bas.

— D'où?

— Je viens de visiter un village où j'ai tué bien du monde.

— Ainsi donc votre dernier adieu en Espagne sera un adieu de sang?

— Les misérables ont saisi hier mon noble ami Saletas, ils l'ont lâchement attaché à un sapin et ils ont brûlé le plus brave soldat du monde.

— Il est mort?

— Je l'ai achevé en lui faisant sauter la cervelle.

— Comment! vous?

— Il faut bien servir ses amis.

— C'est donc pour venger la mort de Saletas que vous avez attaqué ce village?

— Oui, général.

— Vous avez eu tort.

— Je ne le sais que trop; j'aurais dû en attaquer, brûler et détruire dix autres. Tenez, général, je quitte ce pays avec la rage au cœur, et si j'y rentre jamais...

— Prenez garde, Pujol, vous y laissez bien des ennemis.

— Et les cendres de ma mère et de ma sœur?

— Toujours la vengeance!

— Dites toujours la tendresse. Une mère, une sœur! deux anges! l'une morte de douleur, l'autre de honte. Oh! l'on me l'a dit souvent, je suis damné.

— Et votre femme qui est là, près de vous et qui peut vous entendre, dit le général avec un peu plus de douceur dans la voix, a-t-elle cessé de vous consoler dans vos tourments?

— Ma femme! répondit Pujol en jetant un regard d'amour sur la belle gitana marchant d'un pas intrépide quoiqu'elle fût bien près d'être mère; ma femme! mais si je ne l'avais pas là, souvent, toujours devant mes yeux, il me semble que je serais seul, isolé dans ce monde au

ilieu de mes bandits et de vos soldats. Ma femme! oh! néral, elle va me rendre père, et ce bonheur qu'elle me serve me fait presque croire en Dieu.

— L'impiété, Pujol, pousse au meurtre, à l'incendie, à dévastation. Avec un peu de foi et de charité vous ıriez épargné ce village : c'est une vengeance inutile.

— Inutile! dites-vous? mais vous ne savez donc pas de uoi sont capables des Espagnols? Tenez, j'aurais peut-.re fait grâce. En route je m'étais senti touché au cœur, ı mort cruelle de Saletas, son dernier adieu si douloureux mon âme, si solennel, m'avaient jeté dans une sorte 'engourdissement et de torpeur qui m'arrachaient toute non énergie : il me semblait que l'enfer parlait au milieu des ıuages et que ses regards sillonnant les cieux me disaient le laisser dormir mon poignard. Je voulais faire grâce.

— Eh bien?

— Eh bien! l'enfer ne l'a pas voulu, l'enfer et Beppa, d'accord pour la première fois, ont organisé le deuil et le massacre.

— Comment! Beppa!

— Oh! c'est qu'elle m'aime la noble fille! c'est que son sein bondit à un outrage fait à Pujol. Viens, viens, gitana de bonheur, poursuivit le miquelet en appelant sa femme qui le prit par le bras et salua de la main Maurice-Mathieu. N'est-ce pas, Beppa, que tu m'as conseillé le meurtre?

— Cela est vrai. Mais dis au général pourquoi je l'ai fait! Lui as-tu dit pourquoi je devais le faire?

— Non.

— Va, va, tu peux tout lui conter.

— Eh bien! poursuivit Pujol en colère, figurez-vous qu'en entrant dans ce maudit village tout pavoisé comme en un jour de fête, je me suis senti frappé au front par un objet pendu à une potence. C'était moi, mon image,

l'image de Pujol pendu par une corde qui lui serrait le cou et qui portait sur la poitrine le nom du bandit. Beppa ma femme a parlé, la parole qui s'échappait de son âme ulcérée a jeté l'indignation au milieu de mes miquelets; ils se sont mis à l'œuvre, et ils y allaient de bon cœur, je vous jure.

— Je m'en rapporte à eux.

— On avait pendu Pujol en effigie, j'ai pendu l'alcade à ma place.

— En effigie aussi?

— Général, je ne fais pas la guerre pour rire, moi.

Le général sourit tristement et se félicita tout bas de la dissolution prochaine de cette bande formidable qui laissait derrière elle tant de misères, tant de larmes et de désespoir.

A peine Pujol venait-il de dire les derniers mots de cette conversation qu'un aide de camp de Maurice-Mathieu arriva et lui donna avis qu'un courrier extraordinaire venu à toute bride lui apportait des dépêches de Paris.

D'après les nouveaux ordres reçus qui laissaient encore l'espoir que l'aigle impérial allait bientôt reprendre son vol dominateur, l'armée de Catalogne fit halte, les régiments se cantonnèrent et les soldats de Pujol recommencèrent leurs courses dans les environs, c'est-à-dire leur vie de vagabondage et de rapine.

Cependant, la grossesse de Beppa touchait à son terme, et Pujol, dans sa tendre sollicitude, laissait à ses officiers le soin des expéditions périlleuses et ne quittait presque plus sa courageuse femme. Une souffrance personnelle irrite souvent comme le destin et vous pousse au blasphème; la souffrance de ceux que vous aimez ne vous arrache que des prières. L'amour de Pujol pour Beppa le faisait quelquefois monter jusqu'au doute; son incrédulité, en matière de religion, était chez lui le résultat d'un vouloir

plutôt que celui de la réflexion; et pourtant si Beppa n'avait pas été la femme la plus héroïque du monde, si elle avait poussé des cris de douleur au ciel, Pujol aurait cru au ciel, Pujol aurait adoré un Dieu.

— Tu ne saurais te faire une idée de mes terreurs et de mes angoisses, dit-il un soir à Beppa.

— Qu'as-tu, mon ami? lui répondit la gitana avec une vive inquiétude.

— Cette halte me tue. La France est là devant nous, à deux pas de nous, je laisserais mon stylet pour être en France.

— Quel motif, dis-tu?

— Oh! je ne voudrais pas que notre enfant fût né en Espagne; je ne te voudrais pas un fils compatriote de Marcelino Perez. Il me semble depuis son crime que tout enfant, né en Espagne, est marqué du doigt fatal de ton Dieu, et je vois dans ce ciel rouge de l'horizon une longue traînée de sang qui m'étouffe.

Le lendemain Beppa devint mère et Pujol ne voulut pas que ce jour-là ses bandits s'éloignassent de leurs quartiers. Il ordonna pour eux des réjouissances, des jeux, des joûtes; il distribua aux plus misérables de ses compagnons presque toutes ses économies pour célébrer dignement la joie de leur capitaine et donna aux Français le spectacle des délassements cruels auxquels ils se livraient dans leur repos de tigres. Il y eut du sang versé et Pujol se vit contraint d'user de toute son autorité pour que le désordre ne dégénérât pas en carnage.

Cependant la jeune fille que Beppa venait de mettre au monde était faible et chétive. Les courses, les fatigues de la mère l'avaient privée d'une vie forte, et les deux guerilleros n'étaient pas sans alarmes sur une existence si précieuse; ils craignaient que le ciel ne vînt leur ravir cette

consolation, et leurs entretiens avaient toujours quelque chose de triste et d'amer.

— Te rappelles-tu ce que tu m'as dit un jour, Pujol, en allant attaquer le couvent de la Trinidad?

— Quoi, femme?

— Si c'est un garçon, tu n'en feras pas un capucin; si c'est une fille...

— Je m'en souviens, Beppa. Eh bien! parle maintenant, aujourd'hui comme toujours tu es la maîtresse, aujourd'hui comme toujours tes désirs sont des ordres, tes vœux des arrêts immuables; aujourd'hui, comme toujours, Pujol se courbe devant ta volonté sacrée.

Parle, Beppa, tu es obéie.

— Je veux baptiser mon enfant, Pujol; je veux que dès demain il soit chrétien.

— Il le sera.

— J'ai pris des informations, mon ami; l'on m'a assuré que le curé de Llers, où Maurice-Mathieu a établi son quartier général, venu de Barcelone depuis quelques jours, était un pieux ecclésiastique, et que l'on vantait partout ses vertus et sa charité.

— Je vais trouver le curé.

— Merci, Pujol.

— Et le parrain? Et la marraine?

— Il y a dans l'armée française une cantinière brave et chérie des soldats que j'ai fait appeler ce matin et qui a accepté avec reconnaissance. Quant au parrain, tu le choisiras toi-même.

— Un de mes guerilleros.

— Prend Sarlo : il croit en Dieu.

— Sarlo sera le parrain.

La cérémonie se fit sans éclat, mais avec dignité, avec recueillement. Presque tous les guerilleros y assistèrent, et, par respect pour Beppa, par amitié pour Pujol qui entrait

dévotement dans une église pour la première fois de sa vie, la bande redoutable ne fit entendre aucune parole de damné.

La sainte cérémonie venait de s'achever; Beppa, debout, avait passé son bras autour du cou de son mari, et tous deux, tandis que leur enfant reposait là-haut sur une couverture moelleuse, causaient assis sur un banc de pierre devant la porte de la petite maison qui leur servait d'asile. Ils se félicitaient du bonheur que le ciel leur avait envoyé, et ils jetaient un regard de satisfaction et d'orgueil vers l'avenir. La fille des deux miquelets devait un jour effacer en grâces et en beauté toutes ses compagnes; elle enivrait sa mère de vanité; elle était l'objet de tous les hommages, de toutes les adorations, et sa vie de jeune fille se déroulait joyeuse et magnifique.

Un guerillero se présente :

— Pujol, une lettre!

— Du général?

— Non; d'un moine qui me l'a remise là-bas sur la grande route; il montait une superbe mule, et il a repris à l'instant même la route de Figueras Il m'a jeté une piastre, en me recommandant toute diligence.

— Donne.

Pujol, dans une terreur qu'il ne pouvait s'expliquer, prit la lettre d'une main tremblante, et regarda Beppa qui venait de plonger involontairement ses regards de mère dans ceux de Pujol. Celui-ci se disposait à ouvrir la missive, quand sa femme l'arrêta par un mouvement rapide.

Ne décachette pas cette lettre, mon ami. Il y a là quelque malheur imprévu. Qui peut t'écrire? De qui attends-tu des nouvelles? Ta mère est morte, ta sœur est morte, ta patrie, ta famille, c'est moi. Pourquoi un moine? Pourquoi ce mystère? Déchire ce papier. Toute missive arrivant d'Espagne m'est suspecte. Tout envoi de moine, de capucin, chaussé ou non, m'épouvante. Tu n'as jamais fraternisé

avec les gens d'Eglise, tu les as regardés au contraire comme tes ennemis personnels, puisque tu n'as pas de religion et qu'ils feignent d'en avoir une. Pujol, il y a là un terrible mystère qu'il est imprudent de sonder. D'ailleurs tu le sais, le misérable Marcelino vit encore, et de lui, oui de lui seul peut nous venir cette lettre qui troublerait notre joie. Déchire-la, il y a des mots écrits qui brûlent les yeux

— Tu as rison, femme.

— Non, lis, lis, ajouta vivement Beppa, qui déjà était mère, et qui rapportait tout à son enfant. Oui, c'est sans doute une consolation de plus qui nous arrive. Le ciel est généreux et juste; il nous en doit quelques-unes, nous avons tant pleuré! Souffrir est une colère de Dieu, avoir souffert est un de ses bienfaits.

Pujol décacheta la lettre et en lut les premiers mots d'une voix entrecoupée :

« Pujol, te voilà père, et je viens de donner un nom à ton enfant. »

— Dieu soit loué! s'écria Beppa en joignant les mains; c'est du digne et saint prêtre qui a baptisé ma fille. Poursuis.

Pujol était blême. Il baissa les yeux et poursuivit.

« Te rappelles-tu la visite impie que tu fis il y a deux mois à notre chapelle de Saint-Cyrille, à Saria? »

Beppa et Pujol frémirent.

« Tu y trouvas deux cadavres que tu fis ensevelir et dont nous avons depuis lors jeté les ossements au vent. »

— Implacable destin!

Pujol dévora le reste de la lettre d'un seul regard.

« Une croix sainte protége la tombe des deux martyrs que tu enterras vivants au cimetière de Barcelone. Dieu a fait justice. Tu croyais avoir égorgé tout le monde de la communauté ! un seul s'échappa, c'est moi. Marcelino Perez, que tu dois connaître, me manda que si je le ven-

geaisde toi, il assurerait ma fortune : je suis riche, Pujol !...»

Les yeux du miquelet se remplirent de larmes, Beppa respirait à peine. Pujol ne vit plus rien et laissa tomber le papier. Beppa frémissante s'en saisit.

« Avant que tu achèves la lecture de cette lettre, ton en-
« fant aura vécu. Je l'ai baptisé, c'est un ange au ciel. »

D'un bond la gitana fut auprès de sa fille..... un cadavre !

Le crâne de l'enfant de Beppa et de Pujol était calcine.

Les deux chefs des guerilleros rentrérent seuls en France.

XXV

UN MOIS APRÈS.

Vous ne savez pas ce que c'est qu'une joyeuse fête de village, vous qui n'avez pas visité le Roussillon au mois des fleurs, à cette époque jeune et riante où tout est vert dans la plaine, vert sur le coteau et le flanc des montagnes primitives, et où le *Canigou*, seul géant énorme, étale à l'air et au-dessus des nuages son triple front couronné de neiges.

Oh ! c'est une saison active et bruyante, je vous jure, et cette saison dure six mois dans cet heureux pays isolé au milieu de tant de pays. Les jeunes gens des bonnes maisons se jettent alors dans les bourgs endimanchés, pour danser en pleine place publique sous des guirlandes naturelles de buis, de laurier-rose, de jasmin et de myrte mariés avec coquetterie. Le *bail* si tumultueux, le contrepas si monotone, et où les hommes, dans leur sauvage galanterie des montagnes, passent leur jambe droite à l'aide d'une *camade ronde* au-dessus de la tête de leurs voisines, tour-

nant avec eux au son d'un tambourin, d'un flageolet aigu tenu d'une seule main, d'une cornemuse et de deux sortes de hautbois nasillards donnant de la vie aux corps et de la souplesse aux jarrets.

Dans les *bails*, vous voyez lestes, infatigables, les castagnettes aux doigts, la veste blanche ou de nankin au dos, les jeunes gens se faire suivre, pendant quelques mesures, par leurs agiles danseuses, puis tout à coup se retourner vers elles, les forcer à reculer en faisant claquer leurs doigts ou l'ébène retentissante, s'arrêter pour faire aller les pieds fébrilement l'un après l'autre, et, après cette *espardagnetta*, saisir de la main droite la danseuse par la main gauche, prendre de l'élan à reculons, placer l'autre main sous l'aisselle, appuyer la première au ventre, enlever sa partner et la tenir ainsi courbée en deux au-dessus de la tête pendant une demi-minute.

Oh! ce sont, je le répète, de brillantes réunions où jeunes et vieux, riches et pauvres, paysans et nobles se mêlent, se croisent, se serrent la main, s'embrassent en l'air dans les *sauts* à quatre et à huit et reprennent leur place, insatiables de cette danse nationale que je crains bien qu'on ne me gâte un jour.

Je m'étais rendu avec quelques-uns de mes amis à une de ces fêtes *majeures*, ainsi qu'on les nomme dans le pays ; j'avais joui à Vinça du spectacle si attrayant de la joie publique et j'attendais l'heure du repos quand un de mes anciens camarades de collége, Pallarès, tout juste assez dévot pour savoir qu'il y avait une église à Vinça, me dit :

— Veux-tu venir entendre un sermon à Saint-Jacques ? Il est prêché en catalan, selon l'usage, mais je t'assure que le langage du prêtre a quelque chose d'étrange et de prophétique qui surprend et touche à la fois.

— C'est ton curé? demandai-je.

— Non, c'est un capucin déchaussé, nouvellement ar-

rivé dans le pays avec les religieux d'un couvent dévalisé par la bande infernale de Pujol; et, malgré la présence, à Perpignan et dans presque tout le Roussillon, de la plus grande partie des coquins de ce satané commandant, il lance contre eux, et chaque jour, du haut de la chaire, des paroles foudroyantes, de terribles anathèmes, et il les condamne audacieusement aux flammes éternelles. Je t'affirme, poursuivit mon ami, qu'il y a chez cet homme pieux des moments d'une véritable éloquence digne de Bourdaloue et de Bossuet. Il faut que sa haine contre Pujol et les siens soit bien vivace pour qu'elle lui inspire tant de véhémence et d'indignation. Hier un des soldats du terrible guerillero a été forcé de quitter l'église à une menace du capucin qui l'avait reconnu agenouillé parmi la foule, et peu s'en fallut qu'on ne fît un nouveau Saint-Etienne du malheureux bandit contraint de se sauver à toutes jambes dans les montagnes.

— Allons entendre ton Bossuet moderne.

C'était une remarquable tête de capucin aux cheveux longs, plats, onctueux, mais se hérissant comme les flèches d'un porc-épic à chaque irritation de sa poitrine, à chaque vocifération de ses lèvres violacées. Ses yeux ardents, pareils à deux comètes voyageuses, embrassaient l'auditoire avec la rapidité de la pensée, et les regards de la jeune femme sur qui s'arrêtaient ses prunelles fauves tombaient épouvantés. Son front jaune était sillonné de profondes rides attestant sans doute les austérités du cloître ou les rigueurs des abstinences; ses joues étaient creuses, ses mains décharnées et ses bras étiques. Son corps grêle s'agitait convulsivement comme s'il avait été soumis à l'action de la pile voltaïque, et sa barbe aiguë et rousse, suivant en esclave les mouvements de sa mâchoire anguleuse, achevait de prêter au fougueux prédicateur un caractère si méphistophélique qu'on ne pouvait le regarder sans une vive

émotion. Donnant un téméraire démenti aux habitudes des apôtres de tous les temps et de tous les pays, don Manoël ne divisait pas ses sermons en trois points et traitait de plus d'une matière. Tantôt sur l'hypocrisie et la rapine, tantôt contre l'athéisme ou le libertinage, il faisait retentir la voûte du temple saint de paroles sévères, menaçantes, propres à maintenir les cœurs dans la voie du salut. Ses sermons quotidiens avaient pour auditoire les fidèles de Vinça et ceux des villages environnants, lesquels, dans leur ardeur de dévotion, attendaient le père capucin au sortir de l'église, se signaient en recevant sa bénédiction et baisaient les pans à demi déchirés de sa robe brune et crasseuse.

J'écoutai aussi les anathèmes de don Manoël, et je déclare que jamais habile comédien ne produisit sur moi une plus vive impression, tant il fallait à celui-là d'art et de talent pour se travestir ainsi qu'il l'avait fait.

Je le reconnus, c'était Ripoll, Ripoll, un des plus infâmes officiers de la compagnie de Taumareillas, échappé d'abord à la potence et plus tard, malgré sa bouillante adresse, aux balles françaises et espagnoles.

Dès leur arrivée à Perpignan, les soldats de la milice diabolique, campés sur le glacis et près de la fontaine del Gil, à une cinquantaine de pas du Castillet, s'étaient concertés dans un nocturne conciliabule pour savoir quel parti ils avaient à prendre dans la position difficile que leur avaient faite les événements militaires.

Comme on avait refusé de les incorporer dans les régiments français, et que, d'ailleurs, ils étaient trop bien façonnés aux habitudes aventureuses de la vie de vagabonds, ils se décidèrent à continuer le genre de commerce qu'ils avaient adopté sans répugnance, à se répandre par petites bandes dans les campagnes voisines des bourgs et des villes du Roussillon et à mendier le poignard à la main.

Ce fut alors une épouvante générale.

Nul propriétaire de cette partie des Pyrénées ne se coucha désormais qu'au milieu d'un arsenal d'armes choisies; les portes des granges furent bardées de fer; les mères au désespoir se réfugièrent dans les grandes cités avec leurs enfants, et le deuil qui avait pesé sur la Catalogne ne tarda pas à étendre son voile funèbre sur notre territoire, pur jusque-là de vols et de massacres.

Ripoll, déguisé en capucin, s'était fait reconnaître chef de cette horde de scélérats, et pour mieux seconder leurs sanguinaires expéditions, il allait partout prêchant une chaude croisade contre les bandits de Pujol, trouvait pour lui seul un refuge tranquille dans les fermes isolées; de telle sorte que la nuit, quand tout dormait autour de lui, il donnait avis à ses affidés : les portes étaient ouvertes, les trésors pillés, les habitants égorgés, et l'on publiait le lendemain que le brave, le pieux, le béat capucin Manoël n'avait échappé au massacre que parce que Dieu ne voulait pas que son plus fervent apôtre tombât sous le poignard des démons.

Ainsi se font toutes les histoires chez les peuples hostiles aux progrès des lumières et de la raison, et le département des Pyrénées-Orientales est, sans contredit, un de ceux où la civilisation a eu le plus de peine à s'impatroniser.

Cependant Ripoll, reconnu par moi, je dis à Pallarès, assez à voix basse pour être entendu d'un voisin, la découverte que j'avais faite.

Celui-ci la répéta à son frère, cet autre à son oncle, l'oncle à ses nièces, les nièces à leurs amies, et le soir on ne parla dans Vinça stupéfait de l'apôtre de Dieu qu'en se signant avec de l'eau bénite aux doigts.

Le lendemain, don Manoël avait disparu, et l'on ne pût frémir et pleurer le soir au sermon qui avait été promis la veille.

A Perpignan, les généraux français et leur état-major attendaient avec impatience les nouvelles de Paris.

Ils ne s'occupaient presque plus de leurs désastres particuliers, tant les malheurs de la patrie les frappaient vivement au cœur ; et ils laissaient passer, sans presque y ajouter foi, les bruits de pillage et d'assassinats qui couraient du Canigou à l'Albera et de l'Albera à Salses sur le bord de la mer.

Quelques paroles sévères étaient bien adressées de temps à autre à Pujol, afin qu'il pût arrêter le brigandage dont le Castillet surtout renfermait les principaux coupables :

— Mais, général, répondait le commandant miquelet avec sa franchise de guerillero, ordonnez des chasses contre mes loups affamés et nous verrons ce qu'il y a à faire de cette bande de canailles. A votre place, poursuivait-il au brave général Lamarque, je dresserais des potences sur toutes les routes publiques, et tout soldat isolé de mon armée, trouvé en rase campagne, y serait suspendu au bout d'un quart d'heure sans autre forme de procès.

— La justice ne se fait pas ainsi en France, Pujol, et vos hommes arrêtés par la force armée seront tenus de comparaître devant leurs juges.

— Sottise, général. Qui vous assure que mes coquins ne se déferont pas en peu de jours de tous vos juges eux-mêmes et n'iront pas incendier vos tribunaux ? Je les en crois capables.

— Alors, à quel parti s'arrêter?

— Je vous l'ai dit : les pendre tous, ils ne sont pas même bons à engraisser les terres.

— Les pendre sans exception?

— Si : deux ou trois seulement que je vous signalerai au besoin. Au surplus, continua Pujol, en serrant son poing, j'ai entendu dire que ce bandit de Ripoll s'était fait capucin pour mieux voler : je vais m'en assurer, et si le

fait est vrai, je vous réponds, général, que ce damné scélérat mourra dans l'habit d'un saint personnage.

— Prenez garde, commandant, on qualifie chez nous ces actions de meurtre et d'assassinat.

— J'ignorais qu'on fût coupable et assassin en tuant un chien enragé.

Le lendemain, il y eut inspection générale des troupes françaises et espagnoles sur la belle promenade de Perpignan ; mais Pujol, sans qu'on pût soupçonner sa retraite, manqua à l'appel.

Beppa, sa fidèle compagne, commanda à sa place, et là, comme en Catalogne, la belle, la noble, la généreuse gitana sut conquérir l'affection de tous ceux qui connaissaient sa vie de sacrifices et de dévouement.

La bande redoutable s'était considérablement amoindrie, ceux qui n'avaient mérité que les galères étaient seuls à leur poste; mais les autres, les âmes de boue et de sang erraient çà et là dans les montagnes où ils trouvaient des vivres en abondance et des poitrines à frapper.

Le jour suivant, Pujol, le front calme, l'air serein, l'œil assuré, rentra dans la ville. Sa première visite fut pour Beppa qui lui adressa de tendres reproches; puis il se rendit avec elle chez le général.

— D'où venez-vous? lui dit celui-ci d'une voix amicale et sévère à la fois.

— De Force-Hal.

— Qui vous y appelait?

— Le désir de la promenade, le besoin d'un air pur et libre.

— N'avez-vous rien à me dire?

— Rien, général, absolument rien.

— Pourtant vous n'êtes pas dans l'habitude de vous absenter sans motif.

— C'est cependant comme cela aujourd'hui, c'était comme cela hier; j'ai voulu déroger.

— Pujol! Pujol! vous ne me dites pas tous vos secrets, et cela n'est pas bien, car vous savez que je vous aime.

— Ce n'est pas assez, général, je veux aussi que l'on m'estime, et j'attendais ce mot de vous. Il viendra plus tard.

Une heure après, des cris tumultueux partis de la rue attirèrent aux croisées de son hôtel le général, son état-major, Beppa et Pujol.

— Oh! oh! un cadavre, dit Lamarque, celui d'un capucin!

— Tiens, c'est vrai, dit Pujol d'une voix tranquille. Je crois le reconnaître; oui, je le reconnais, c'est Ripoll sous le froc d'un déchaussé.

— Il a une profonde blessure sur la poitrine, continua le général.

— Diable, ajouta Pujol en regardant Beppa avec un sourire imperceptible, le bras qui a frappé mon ancien camarade sait son métier et la lame de son poignard était effilée.

— Est-ce que tu avais oublié le tien pendant la course, dit Beppa à voix basse.

— Allons donc; je ne me promène jamais sans lui. Après toi, ma Beppa bien-aimée, c'est mon plus fidèle compagnon de périls. A propos, tu n'oublieras pas de le laver ce soir.

On enterra le capucin Ripoll en lieu saint.

On planta une croix noire toute pavée de larmes blanches sur sa tombe, et, pendant quelque temps, on put y lire cette inscription devant laquelle les dévotes âmes de Perpignan et des environs venaient s'agenouiller :

Ici repose le bienheureux capucin don Manoël, lâche-

ment assassiné au milieu de ses saintes prédications. Priez et adorez.

Un matin que Pujol tenant Beppa sous son bras se promenait hors des remparts de la ville et traversait le chemin qui borde le cimetière Saint-Jacques, ses yeux se jetèrent sur la croix et l'inscription qui devaient protéger la tombe.

— Que les hommes sont stupides! s'écria-t-il. Ce signe des bigots pèse trop fort sur la poitrine de mon ancien ami.

Et la croix fut abattue d'un coup de pied.

XXVI

LA TÊTE ET LE PIED DU GIBET.

Le calme régnait en France, mais c'était le calme né de l'impétuosité même de la tempête, le calme qui fait monter la mer aux nues alors que le ciel est sans nuages et l'atmosphère sans ouragan.

La crise avait été violente, les cœurs battaient vite et fort, pleins et gonflés des riches souvenirs du passé et des tristes désespérances de l'avenir.

On entendait encore dans le lointain les longs roulements du tonnerre, on voyait encore à l'horizon les pâles zig-zag de l'éclair, et l'on devinait qu'il n'aurait fallu qu'une rafale opposée pour ramener sur cette France tant épuisée, tant déchirée, les orages dont elle demeurait assourdie.

Un pavillon blanc cinglait vers une île délaissée, comme si on eût voulu montrer que Napoléon, que l'on y condui-

sait captif, put voir à sa dernière heure et debout sur sa tombe le berceau de ses premiers jeux.

Mais les arrêts du destin sont impénétrables, et l'Atlantique devait plus tard étreindre de ses flots turbulents le rocher de bitume où le vainqueur de l'Europe irait expier dans l'isolement et le deuil son immense gloire et son éternelle grandeur.

Des princes dont on avait oublié les noms se virent élever sur le trône impérial et régnèrent par le droit divin.

Il y eut alors de sanglantes réactions, de nobles victimes immolées à des préjugés vermoulus. On voulut raviver des cadavres en putréfaction, on refit une langue bâtarde et insolente au lieu de celle qu'avait apprise notre ardente jeunesse et que l'enfance répétait déjà avec amour.

Les mots gloire, patrie, dignité, honneur national, furent remplacés par ceux de trahison, félonie, honte et bassesse. Le soldat fidèle au malheur fut appelé brigand, sa cocarde tricolore qu'il avait promenée dans toutes les capitales vaincues ne devint plus qu'un signe de rébellion, on osa faire au vétéran un crime de ses blessures sur la poitrine, on ne voulut plus que l'image de son grand empereur figurât sur l'étoile dont il avait été décoré à Wagram, à Moscou, à Austerlitz ou à Friedland.

Il se vit traqué ainsi qu'un malfaiteur dans les villes et sur les routes publiques; l'active police du royaume sembla protéger ou dédaigner les vagabonds et les voleurs pour *courir sur les brigands de la Loire* mendiant leur pain de porte en porte après avoir répandu leur sang le plus chaud pour la défense de la patrie.

Les débris du terrible bataillon de Pujol sur lesquels la puissante action du chef se faisait encore sentir, rôdaient çà et là dans la ville de Perpignan qui avait l'air d'un bi-

vac, tandis que lui, Pujol, logé dans une petite chambre de la rue Saint-Mathieu à quelques mètres de l'église, cherchait dans les tendres caresses de Beppa dont nulle catastrophe ne pouvait affaiblir l'amour, à oublier ses rêves d'ambition et à se créer une nouvelle et tranquille existence au sein des émotions de famille.

De tant de quadruples prises aux Espagnols, de tant de napoléons conservés à la France, il ne lui restait rien ou presque rien, à peine quelques centaines de francs composaient-elles ses économies, et il n'était pas sans une vive inquiétude sur son avenir.

Un petit arriéré lui était dû encore : il le réclama et on lui répondit que les coffres de l'armée étaient vides.

Trop fier pour emprunter, surtout avec la ferme conviction qu'il ne pourrait pas rendre, il se résigna à vivre de privations, tandis que la généreuse Beppa souriait douloureusement au sort cruel qu'elle prévoyait leur être réservé.

Plusieurs maréchaux et généraux de l'est, du nord et de l'ouest de l'Espagne se rendirent à Toulouse. Pujol y alla, présenta ses titres à un solde complet de ses appointements; on lui répondit encore par une impossibilité, et le chef guerillero, afin de pouvoir arriver auprès de Beppa, fut contraint de vendre à un brocanteur ses pistolets de bataille, son pantalon et sa veste de velours brodés, ainsi que son sabre et ses épaulettes.

Vêtu en nankin, il se mit en route à pied et tâcha de vivre oublié jusqu'à ce que de nouveaux événements lui missent les armes à la main, bien résolu à *travailler* alors un peu pour lui, puisque de tant de combats et de sacrifices il n'avait recueilli que du mépris et de l'ingratitude.

Les princes nouvellement refoulés une seconde fois et rentrés après les cent jours de la plus cruelle et de la

plus glorieuse agonie d'un empire, parcoururent les provinces.

Le duc d'Angoulême arriva de Perpignan, où de fastueux arcs de triomphe furent érigés en son honneur, sans doute pour des conquêtes à venir. On lui parla de Pujol dont l'armée française avait eu tant à se louer; il se fit raconter sa vie aventureuse, ses audacieuses entreprises, son amour pour Beppa, son culte pour sa mère, et il partit pour Toulouse afin de continuer sa tournée triomphale au milieu des populations ivres de joie.

Cependant la misère de Pujol était à son comble; ses soldats, presque aussi gueux que lui, mendiaient dans les rues, et l'on en voyait quelques-uns des plus dévoués, après une quête assez productive, aller à la rencontre de leur jeune capitaine, l'accoster timidement et lui tendre la main.

— Tiens, Pujol, lui disait l'un, prends, ce sont des marrons que m'a donnés une bonne et généreuse marchande.

— Je t'apporte une demi-piécette, lui disait un autre. Une jeune fille m'a fait cette aumône sur la place de la Loge où, couché au soleil, j'attendais que la faim disparût dans mon sommeil qui ne venait pas. Prends, capitaine, prends sans y regarder, je n'ai que cela; si j'avais plus, je te donnerais davantage. Tu dois te rappeler d'ailleurs que dans une de nos dernières affaires près de Girone tu m'as prêté six piastres, très-convaincu que tu étais qu'elles ne te seraient jamais rendues.

Et Pujol acceptait ces faibles secours de ses compagnons de péril sans oser leur en faire de reproches; car il était bien sûr d'apprendre plus tard que ces marrons et ces piécettes avaient été volés sur les marchés publics et dans les poches des citoyens.

Perpignan, à moitié espagnol et à moitié français, avait

aussi ses courses de taureaux, parodie véritable de celles des Castilles, de l'Andalousie et de la Catalogne. Elles avaient lieu dans la caserne de Saint-Martin, à côté de la porte d'Espagne, et dans ces jeux du moins il était rare qu'un homme succombât à la lutte.

Toutefois on lançait souvent dans l'arène des bêtes furieuses contre lesquelles il fallait déployer une grande adresse et une vigueur peu commune. Sur le front du plus redoutable des taureaux était placée une cocarde rouge, et vingt francs devenaient la récompense du jouteur assez audacieux pour la lui enlever.

Eh bien! l'appât de cette faible somme jetait les soldats de Pujol dans l'enclos, et là, luttant d'abord entre eux pour diminuer le nombre des prétendants, ils s'élançaient ensuite au-devant de la bête en fureur et ne craignaient pas de la combattre corps à corps sans lance ni poignard.

La foule des curieux placés sous les galeries du premier et du second étage du *quartier* ne demandait pas mieux que les bandits de Pujol, comme on les appelait à haute voix, exposassent leur vie à ces jeux cruels, tant on désirait leur extinction totale.

Mais, je le répète, le quadrupède qu'on opposait à leur audace n'était point assez redoutable pour de semblables combattants, et dès que la course avait eu lieu on voyait s'acheminer vers le jardin de Mamet ces terribles faucheurs d'hommes, oubliant bientôt, dans les libations d'un vin capiteux, leurs malheurs présents et leurs crimes passés.

Pujol souffrait aussi, mais sa douleur avait quelque chose d'austère et de grand. Si on lui parlait de l'ingratitude des gouvernements, il répondait d'un ton de voix qu'il s'efforçait de rendre calme, que nul gouvernement ne lui devait rien, qu'il ne s'était battu ni pour l'Espagne ni pour la France, qu'il avait tué parce qu'il avait jugé nécessaire qu'il tuât, que sans son amour pour Beppa, pour sa mère

et sa sœur, peut-être eût-il fini par se faire moine, et que d'ailleurs il ne redoutait la misère que parce que sa femme, sa Beppa tant aimée, souffrait sans l'avoir mérité.

— Si je voulais, poursuivait-il quelquefois dans un moment de colère ou d'impatience, je ferais trembler ce pays où on ne me donne que rarement un morceau de pain; oui, si je le voulais, ce département serait sous mon œil et ma main ce que naguère était la Catalogne sous mon stylet et mon regard. Si je le voulais, j'aurais, à l'aide des lurons qui me restent et de ceux que je recruterais, de gré ou de force, de la nourriture, des vêtements, de l'or. Mais je ferais de nouveaux ingrats, et j'aime mieux mourir de faim. Oh! les hommes! les hommes, ils ont bien raison de m'appeler *misérable*, car je les laisse vivre!

Et la poitrine de Pujol poussait de profonds soupirs, et ses yeux, devenus ternes et caves par la souffrance, se voilaient de larmes, et il courait embrasser Beppa et son fils qui souriaient en le retrouvant.

Un ordre de Paris arriva à Perpignan. Le général commandant la place annonça au chef de la formidable guerilla qu'on allait enfin s'occuper de son sort, et qu'en attendant on lui donnait un logement commode dans la citadelle, parce qu'on avait entendu de terribles menaces contre lui sortir de la bouche même de ses anciens miquelets.

— Contre eux une citadelle! dit Pujol en souriant avec dédain. Allons donc, général, vous leur faites trop d'honneur. Prêtez-moi seulement une épée ou un sabre, un pistolet ou un poignard, et vous verrez à quelle distance ces coquins se tiendront de moi.

— Je ne veux pas que vous exposiez davantage une vie si orageuse, répondit le général; vous vous devez d'ailleurs à votre femme. Ainsi, obéissez aux ordres que j'ai reçus,

et attendez dans la citadelle le nouveau message que le duc d'Angoulême m'a fait annoncer.

— Ah! c'est de la part du duc d'Angoulême, dit Pujol d'une voix résignée, il suffit, j'obéis, je me rends au poste qui m'est assigné. Général, poursuivit-il un instant après, je ne mourrai pas de faim.

Depuis plusieurs semaines, Pujol couchait en effet dans la citadelle de Perpignan et y occupait une chambrette toute modeste meublée seulement d'une table grossière, d'un lit en noyer et de quatre chaises.

Chaque soir après la retraite il franchissait la pente rapide de la Réal ainsi que le premier glacis de la citadelle qui conduit au pont-levis s'ouvrant sur une porte ou sont encore sculptés les corps privés de têtes de quatre rois dont on ignore les noms, et passait la nuit loin de Beppa désolée et en proie à de sombres pressentiments.

Les cœurs aimants devinent les catastrophes, et le ciel peu miséricordieux semble vouloir les frapper d'un double malheur. Mais elle, cette femme forte et puissante, que nulle colère de Dieu ou des hommes ne pouvait jamais trouver en défaut, refoulait dans son âme les terreurs dont elle était accablée et tendait en souriant une main amie à Pujol dès qu'il lui disait l'adieu de la soirée ou le bonjour du lendemain.

Sa résolution était d'ailleurs irrévocablement prise, elle s'était livrée à Pujol par tendresse, elle voulait mourir à ses côtés et à la même heure que lui, et elle disait parfois avec amertume :

— Comment ne me connais-tu pas encore, mon brave et noble mari? Pourquoi t'épuises-tu en efforts inutiles afin de me cacher tes inquiétudes? Est-ce que j'ai désappris à les deviner? Est-ce que mon cœur n'est pas un écho du tien? Allons, allons, Pujol, notre vie d'amour et de dévouement est finie; nous avons vaincu les hommes, mais

Dieu veut nous prouver qu'il est plus fort que nous. Je crois à ce Dieu auquel tu ne crois pas, et je courbe la tête sous la foudre qui va nous atteindre.

— Redressons-la, répliquait Pujol, et, par la force de notre volonté, si nous ne pouvons prévenir le coup qui nous menace, faisons du moins repentir ce Dieu que tu invoques de son injustice à notre égard.

Il était une heure du matin.

Pujol à moitié nu jouait une partie de manilles avec trois sous-officiers de la garnison de Perpignan détenus à la citadelle pour cause d'indiscipline. Tout à coup on frappe vivement à la porte.

— Pujol, alerte! mon brave! debout et viens, tes coquins se sont armés cette nuit et ils mettent la ville à feu et à sang.

— Me voici, répondit Pujol bondissant comme un chacal et courant rapidement au seuil de sa chambre. Avez-vous un pistolet à me donner? un sabre? un poignard?

— Tu auras tout cela et des soldats pour escorte aussi

— Il ne m'en faut pas beaucoup.

— Vite donc, habille-toi et en route.

— Me voici. Des armes, et vous allez voir comme je manœuvre.

— Et nous, voici comme nous agissons, s'écrièrent à la fois quatre hommes en lui sautant à la gorge et en le garrottant.

Pujol lié de fortes cordes voit alors à qui il a affaire, et, reconnaissant des gendarmes de la ville déguisés en bourgeois, il leur lance un regard de mépris, et, crachant sur la figure de Belmas, l'un d'eux :

— Tiens, dit-il, voilà une décoration pour ta franchise et ton courage. Oh! je le savais bien, poursuivit-il avec une douloureuse amertume, que je ne mourrais pas de faim! Et ma femme! ma Beppa! ajouta-t-il avec un mou-

vement convulsif, arrêtée sans doute aussi! Oh! que la main qui a osé la toucher se sèche au bras du misérable qui lui fera la moindre violence!

— Ta femme! lui répondit l'un des gendarmes en ricanant, que veux-tu qu'on en fasse? Elle mendiera et nous lui donnerons quelques pièces de deux liards en attendant qu'elle apprenne ce qu'on aura fait de toi.

— Les lâches, dit Pujol avec une expression de rage qui contracta tous ses nerfs, les lâches!

Et de grosses larmes tombèrent sur ses joues.

— Me direz-vous du moins, ajouta-t-il encore quelques instants après d'une voix calme et résignée, me direz-vous par ordre de qui je suis arrêté?

— Par ordre de monseigneur le duc d'Angoulême.

— Je l'avais prévu.

Pujol n'était pas encore sorti de Perpignan qu'un homme entrait chez Beppa, qui demeurait toujours à la rue Saint-Mathieu.

— Voici, señora, une somme d'argent que je suis chargé de vous remettre de la part du gouvernement français.

— Vous vous trompez sans doute.

— Je ne me trompe pas, señora, c'est bien à vous que je dois remettre la somme de cent francs.

— Une aumône?

— Je vous l'ai dit, une gratification princière. C'est le duc d'Angoulême qui vous envoie cet argent.

— Assez, assez; mon mari est arrêté. Donnez-moi cette somme, monsieur, et, puisqu'elle m'appartient, que les pauvres en profitent.

Beppa descendit avec rapidité, vit deux mendiants adossés à une borne, leur donna les cent francs et leur dit :

— Prenez, mes amis, et dites un *Pater* et un *Ave* pour le noble Pujol.

— Nous allons en dire trois, répondirent les mendiants; et ils allèrent s'agnouiller dans l'église Saint-Mathieu.

Une large berline, emportée par quatre vigoureux chevaux de poste, roulait lentement vers le Perthus, dernier village de France sur le col qui porte ce nom.

Dans la voiture six hommes : cinq étaient armés de sabres et de pistolets, libres et les yeux ouverts sur le sixième, dont les mains et les pieds étaient fortement liés par des courroies qui ne lui permettaient presque aucun mouvement.

Sa tête nue était droite, son front calme, ses yeux sans colère, et sa bouche, dont les deux coins se baissaient imperceptiblement, exprimait le dégoût et le mépris.

Les autres personnages l'interrogeaient souvent comme pour abréger la longueur de la route; mais ils n'en obtenaient aucune réponse, tandis que plusieurs gendarmes à cheval caracolaient autour de l'équipage criant presque toutes les cinq minutes : Veille! veille!

Pujol allait revoir l'Espagne, la Catalogne, cette Catalogne qu'il avait longtemps ensanglantée, et où son nom seul était encore l'effroi des populations décimées par son stylet et les escopettes de ses bandits.

De sourdes rumeurs de l'arrestation à Perpignan du commandant guerillero s'y propageaient depuis quelques jours, les habitants des villes et des bourgs se donnaient rendez-vous sur le bord des routes royales, et l'on eût fait un mauvais parti à celui qui se serait permis de combattre ou de désapprouver la possibilité d'un guet-apens qu'on regardait là-bas comme un acte de bonne et loyale justice.

On arriva enfin au Perthus.

Là, équipages et gendarmes firent halte et déjeunèrent.

On demanda à Pujol s'il voulait qu'on lui fît manger un morceau de pain et boire un peu d'eau. Il ne répondit pas

et on le laissa dans la voiture, autour de laquelle on ne cessa de veiller.

Cependant de temps à autre l'intrépide prisonnier semblant se ranimer passait sa tête à la portière de la berline et plongeait un regard avide vers la route qu'il devait parcourir.

— Oh! tu as beau regarder, lui disait alors un de ses gardiens, tes compagnons ne viendront pas te délivrer, on a l'œil sur eux aussi à Perpignan, tu es seul, bien seul ici en attendant que tes anciens compatriotes arrivent pour te faire bon accueil. Tu n'as pas longtemps à languir, Pujol; un des nôtres est parti pour aller prévenir tes vieux amis de la Catalogne, ceux dont tu as égorgé les femmes et violé les filles; sois sans inquiétude, mon brave, la fête sera complète et il n'y manquera ni peuple, ni juges, ni bourreau, ni potence.

— Tiens, misérable, voici ma réponse, disait Pujol, et il crachait à la face de son lâche interlocuteur.

Les gardes avaient dîné et ils jouaient au *truc* à qui solderait les frais de la ripaille, quand une caravane de douze ou quinze mendiants, escorte habituelle de tout piéton ou cavalier qui monte ou descend le col, s'approcha humblement de la *venda* avec ses haillons, ses plaies, sa vermine et ses cantiques dévots. Elle s'agenouille ou s'accroupit, entonnant nasillardement ses refrains pieux, elle chante les louanges des saints du paradis, des saints gendarmes français, du saint carrosse portant les saints voyageurs, et demande de l'ail, des oignons et quelques maravédis en échange des éternelles joies que les bienfaiteurs gagneront par la charité.

L'aubergiste répond par un morceau de lard salé qu'il jette au milieu du groupe ruisselant, les chevaux du relais hennissent comme pour faire chorus, les garçons du cabaret poussent du pied les petits enfants trop importuns, et

les gendarmes ordonnent avec jurons et menaces à cette canaille sans pain d'aller mendier ailleurs.

— Tiens, dit avec une sorte de fierté une femme plus audacieuse que ses compagnons effrayés, si nous demandons, c'est notre métier; le vôtre, je crois, est de nous donner. Dieu là-haut vous tiendra compte de votre charité; vous savez que les mauvais riches sont chassés du ciel.

— Est-ce que tu sais, toi, répliqua un gendarme aviné, ce que c'est que le ciel ou l'enfer?

— Oui, je le sais, et mieux que vous encore. Le ciel, c'est la pitié pour le malheur; l'enfer, c'est l'avarice et la cruauté envers ceux qui souffrent; le ciel, c'est une espérance, une consolation, une joie; l'enfer une menace, une douleur, un désespoir. Vous escortez sans doute un grand seigneur, et je suis bien certaine qu'il ne nous refuserait pas quelque chose, si nous osions lui adresser nos prières.

— Pourquoi n'y vas-tu pas?

— Parce qu'une altesse est trop haut placée pour voir les larmes des infortunés, dès lors nous avons recours aux saints, car nous autres, humbles et délaissés, nous craignons de nous élever jusqu'à Dieu.

— Va, va, nous te permettons de parler à l'altesse enfermée dans sa berline; qui sait? peut-être vous viendra-t-elle en aide. Essayez, elle est riche et généreuse.

— Ma foi, j'y vais.

La mendiante s'approcha de la berline dont les stores étaient baissés, et, se plaçant à un pied de distance, elle dit ces mots :

— *Ave Maria.*

Pujol avança la tête avec un mouvement frénétique, jeta un regard de feu sur l'infortunée et dit tout bas :

— J'en étais sûr.

Deux gendarmes accoururent.

— Il m'a fait peur, balbutia la femme tremblante,

des yeux de loup affamé, et j'ai tiré ce couteau de ma poche pour me défendre, car je craignais qu'il ne me sautât à la gorge.

— Oh! tu n'as rien à redouter de ce loup affamé, comme tu dis si bien; il est muselé et nous ne le perdons pas de vue.

— C'est donc un bandit, un scélérat de la guerilla de Pujol qui nous a tant fait de mal à nous pauvres gens de la Catalogne?

— C'est Pujol lui-même.

— Jésus, Maria, Joseph! dit la mendiante en tombant à genoux et en se signant.

Le gendarme avait rejoint ses camarades, la malheureuse femme récitait ses *Pater* et ses *Ave* à demi-voix et mêlait souvent à sa prière des mots que le guerillero seul pouvait entendre :

— Me voici près de toi, mon brave Pujol!... que votre très-sainte volonté... Oh! mon Dieu, ne pourrais-tu couper tes liens avec un couteau?... soit faite sur la terre comme au ciel... Réponds-moi, mon ami... donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien... comme tu dois souffrir!... Pardonnez-nous nos offenses... Eh bien! n'as-tu plus de voix pour Beppa?

Et Pujol essayait en vain de rompre ses solides courroies, sentait tomber sur ses joues des larmes de plomb et disait de manière à ce que ses paroles n'arrivassent qu'à sa femme.

— Va-t'en, va-t'en, ils te tueraient, je ne peux pas me dégager. Va-t'en, Beppa, et prie l'enfer de châtier les traîtres et les lâches.

— Je vais prier le ciel pour toi, mon ami, je vais le prier et te venger peut-être.

— A la bonne heure, je ne souffre plus.

— Ainsi soit-il, répondit Beppa en voyant venir à elle un des gardes du bandit.

— Eh bien! t'a-t-il donné quelque chose? dit celui-ci en ricanant à la mendiante.

— Rien, il paraît qu'il est aussi avare que vous.

Cependant au loin, et à l'une des pentes rapides du col, de larges flocons de poussière usurpaient les airs.

— Les voici enfin, cria d'une voix retentissante le chef de l'escorte, les voici, notre tâche est remplie.

C'étaient eux en effet, des soldats, des hommes du peuple, des juges, des corrégidors, des femmes, des enfants, des vieillards, tous criant, gambadant, jurant, hurlant des *hosannah!* et suivant des gens armés comme pour l'attaque d'une redoute.

Ce hideux cortége arriva à la pierre servant de limite aux deux royaumes, fit halte sans vouloir dépasser la ligne de démarcation, se coucha sur le sol et attendit, la bouche béante et les yeux hagards, que les deux chefs espagnol et français se fussent communiqué leurs mutuels pouvoirs.

On n'attendit pas longtemps.

Les papiers visités, la troupe espagnole s'avança vers la voiture, elle en fit descendre à coups de crosse de fusil le prisonnier qui tomba à genoux et se releva fièrement, de crainte qu'on ne supposât qu'il demandait grâce.

A son aspect, un cri pareil à un hurlement poussé par mille loups surpris autour d'une grange fit retentir les échos de la montagne, tout le monde fut debout, tous les yeux fixés vers le même point, et Pujol, entre une quadruple haie de soldats, se mit en marche pour Figueras après avoir été en butte aux plus grossières injures, aux plus terribles anathèmes.

Les mendiants arrivés au Perthus se mêlèrent à la foule venue de Girone, d'Olot, de Figueras, de Rosas, de Palamos et des villages environnants, et Pujol, qui n'avait ni

bu ni mangé depuis son départ de Perpignan, sollicita alors, sans pouvoir l'obtenir, un peu d'eau du ruisseau qui courait rapide et frais le long de la route sinueuse.

Il y avait une heure que l'on cheminait.

Rendus à Manceza, les soldats firent halte et l'on vit sortir d'une écurie dont la porte était ornée de guirlandes de myrte et de bouquets de genêt et de romarin un mulet vigoureux que huit bras robustes pouvaient à peine maîtriser.

On s'approcha de Pujol, on lui arracha avec brutalité ses vêtements en ne lui laissant que sa chemise et le vieux pantalon de nankin qu'il avait acheté à Toulouse. On cousit sur chaque épaule du guerillero un chou-fleur en guise d'épaulette, on lui ceignit les flancs d'une corde attachant un manche à balai, on posa sur sa tête un chapeau blanc surmonté de deux grandes plumes de coq, et, ainsi accoutré, ainsi dégradé au milieu des sarcasmes d'une meute de bêtes féroces, on le hissa sur le mulet, on l'y garrotta avec de forts liens et l'on se remit en marche vers Figueras.

Derrière la mule harcelée par des bourrades perpétuelles et par des flagellations d'orties, venaient des gens armés aussi de fouets, frappant avec une gaieté sauvage sur les épaules et le dos du miquelet martyr en lui demandant ironiquement pardon *du mal qu'ils lui faisaient sans le vouloir*.

Oh! c'était une noble et belle fête pour les Catalans, que cette entrée triomphale de Pujol dans une des villes les mieux fortifiées d'Espagne, et servant de risée sans dire un mot, sans pousser un soupir, peut-être aussi sans un regret dans le cœur, à une population ivre de vengeance et accusant la lenteur de l'heure qui devait lui montrer le cadavre du bandit suspendu à une potence.

Il y eut des juges, un simulacre d'équité, des paroles mielleuses avant de condamner Pujol.

On ne voulut pas laisser croire à ceux qui de loin entendraient parler de cette inique affaire qu'il s'agissait d'une représaille envers un homme désarmé et honteusement livré à ses ennemis au mépris du droit des gens et des nations.

Le corrégidor qui l'interrogea n'obtint du patient aucune réponse.

Pujol se vit accuser personnellement de tous les meurtres qui avaient ensanglanté la Catalogne, de tous les incendies qui l'avaient dévastée; on lui reprocha des repas de membres d'enfants et de jeunes femmes mises à la torture. Et Pujol, inébranlable dans sa résolution de mutisme, n'essaya aucune justification.

Il savait bien qu'il n'avait été rendu aux Espagnols que pour subir toutes les épreuves des martyrs, et il demandait à Lucifer qu'il lui fût permis de n'exhaler aucune plainte au milieu des tortures dont on devait prolonger sa longue agonie.

De temps à autre, on remarquait que sa poitrine oppressée se soulevait comme une montagne soumise à une colère souterraine.

C'est qu'alors il pensait à Beppa, c'est qu'alors il tremblait pour cette forte et généreuse femme à laquelle il devait les seuls instants de bonheur qu'il eût goûtés sur la terre; c'est qu'alors il était prés de tomber aux genoux de ses juges et de leur dire avec des sanglots et des larmes :

— Oui, je suis coupable de tous les crimes que vous me reprochez; oui, j'ai égorgé vos méres et bu le sang de vos enfants; oui, j'ai incendié vos couvents et vos églises; oui, j'ai blasphémé votre Dieu, j'ai brisé son saint tabernacle et mutilé les vases sacrés quand mon stylet a pu les atteindre; je suis coupable de toutes ces abominations, mais je le suis seul, parce que seul je commandais et que mes soldats ne savaient qu'obéir. Ma femme surtout, ma femme

qui est maintenant sur le territoire hospitalier de la France, oh! si vous saviez par combien d'ardentes prières elle a souvent cherché à me détourner de mes sacriléges, si vous saviez combien elle est dévote à saint Jacques, à saint Christophe et à la Vierge des douleurs! C'est une sainte femme, ô mes juges, c'est un ange à qui Lucifer a arraché mon âme. Eh bien! si ma Beppa rentre jamais en Espagne, ô mes juges, qu'elle soit libre d'y vivre dans la pénitence et le deuil! On ne doit point frapper les saintes du paradis; n'est-ce pas que vous ne frapperez point ma femme? n'est-ce pas que vous ne la punirez point de mes crimes?

Mais Pujol gardait pour lui les vœux de son cœur dans la crainte que, par une nouvelle et odieuse machination, la compagne de ses périls ne fût découverte et qu'on n'écrivît de Perpignan que l'on ne savait plus ce qu'elle était devenue.

Nul défenseur ne fut donné au guerillero, et un jour, à midi, la voix grave et solennelle du corrégidor lui fit entendre ces terribles paroles :

— Pujol, vos crimes vous ont mis en exécration parmi les Espagnols et les Français, vous avez mérité la mort et les tortures réservées aux parricides, aux sacriléges et aux blasphémateurs; mais nous, indulgents dans notre juste sévérité, nous ne voulons pas que votre agonie se prolonge et qu'elle épuise vos forces. Voici donc ce que nous avons arrêté et ce qui sera fait : Demain à pareille heure vous serez conduit sur la place Mayor où l'on vous enterrera dans un trou jusqu'à la poitrine, le peuple passera processionnellement devant vous et vous frappera selon sa volonté. Une heure après, vous serez conduit au lieu de votre dernier supplice, escorté d'un prêtre à qui vous demanderez pardon de votre passé, et là, au son des cloches de toutes les églises, vous serez lancé dans l'éternité. Dieu vous fasse miséricorde!

Pujol se leva et marcha d'un pas ferme vers la porte du vaste local où se passait cette ignoble scène, et là, malgré les gardes, commença son horrible torture.

Un monde entier s'agitait dans Figueras, mais un monde de loups, d'ours en haleine, de tigres à la gueule béante, d'hyènes à la langue rouge, glapissant, hurlant, rugissant, rauquant des menaces et vomissant d'infernales vociférations contre les dernières heures d'un homme qui n'appartenait plus aux hommes, d'un malheureux déjà dans les mains de l'Eternel.

Les triples portes du fétide cachot de Pujol s'ouvrirent à l'heure indiquée. Au même instant, comme une éruption de flots irrités, comme une cataracte envahissante, les vingt mille âmes, accourues pour jouir du séduisant spectacle d'un corps noué au gibet et flottant à l'air, s'agitèrent convulsivement et remplirent l'espace de cris frénétiques.

La milice armée, les gardes royaux, les troupes de la garnison, ne pouvaient plus contenir la horde farouche qui se ruait sur ce débris d'homme dont l'âme seule était calme et puissante au milieu de tant d'irritation.

Le martyr enchaîné seulement des mains marchait lentement d'un pas assuré à côté d'un moine qui lui présentait inutilement un crucifix à baiser et qui criait à haute voix :

« Anathème! anathème à l'impiété! »

On arriva sur la place Mayor.

Là un trou avait été pratiqué la veille; Pujol y sauta plutôt qu'il n'y descendit, des pénitents vêtus de noir et armés de pelles y jetèrent du sable, et le guerillero se trouva emprisonné jusqu'à la poitrine. Le peuple défila devant lui, et, comme si Dieu du haut du ciel avait fait parler sa clémence, peu d'outrages furent prodigués à l'intrépide bandit.

Une femme cependant s'était placée en face de Pujol.

— Misérable ! tu as causé la mort de mon enfant, lui dit-elle. Tiens, brigand, voilà le châtiment que je t'inflige en attendant que le bourreau fasse le reste.

Et, après lui avoir craché à la figure, elle lui appliqua un vigoureux soufflet.

Le peuple avait cependant répondu à cet outrage par un cri général d'admiration comprimé néanmoins par la pitié, et Pujol, après un rapide regard jeté sur la fanatique femme, s'était contenté de lui dire :

— Ce que tu dis et ce que tu fais là est beau sans doute, mais je ne te devine pas encore.

Il y eut un silence, une longue anxiété, et les yeux ardents de la jeune femme se promenaient sur la foule émue de terreur, rien ne bougeait.

Après cette première et longue agonie, Pujol fut déterré, et il eut assez de force pour marcher sans appui jusqu'au lieu du supplice.

Mais en route, cette même femme qui l'avait si cruellement insulté sur la place Mayor s'élança de nouveau sur lui, l'accabla de violentes injures, le frappa à diverses reprises, le saisit par les cheveux, le foula sous ses pieds, et Pujol lui dit enfin d'une voix mourante :

— Femme, je commence à te comprendre.

On était rendu au lieu fatal ou plutôt au calvaire de délivrance.

Pujol montait l'échelle précédé par le bourreau, suivi par le prêtre, horrible chapelet sur lequel la foule fixait des yeux immobiles.

Tout à coup un jeune homme se précipite, saisit violemment la femme par le bras :

— Viens, viens, dit-il d'une voix retentissante, viens, épouse et mère infortunée, je me charge de toi, car tu parais pauvre ; je suis riche, et comme tu es l'ennemie de

Pujol, viens, te dis-je, tu auras de l'or et un bel hôtel pour toi et ta famille.

Pujol tressaillit à cette voix comme à celle de Satan, et la femme bondissant ainsi qu'une lionne :

— Ah ! te voilà donc enfin ! s'écria-t-elle avec un accent frénétique, je te tiens sous ma main vigoureuse. J'étais sûre que tu viendrais jouir des tortures de Pujol. J'étais sûre que j'attirerais tes regards et que tu assisterais à cette fête de la potence. Te voilà donc, Marcelino Perez, pars avant Pujol et Beppa l'épouse de Pujol !

Un cadavre était immobile sur le sol labouré, car une lame d'acier venait de fouiller dans son cœur.

On lança Pujol dans l'éternité, Beppa tomba expirante au pied du gibet.

Pujol abaissa son dernier regard vers la terre, Beppa fit monter le sien vers le ciel, et les âmes des deux miquelets s'envolèrent ensemble.

XXVII

POST-FACE.

La guerre avait achevé ses ravages, le canon se taisait sur les citadelles, les soldats épuisés par les fatigues des marches, des contre-marches et des escarmouches, voyaient déjà dans un horizon peu éloigné leur patrie absente, et l'escopette béante du guerillero restait immobile sur l'épaule de celui qui l'avait si longtemps et si souvent dirigée contre une poitrine ennemie...

Le stylet silencieux avait remplacé le tromblon. En signe d'adieu et comme dernier râle d'une colère près de s'éteindre, il sortait encore à de courts intervalles de la

gaine de cuir et y rentrait rouge de sang; mais, je vous l'ai dit, la guerre de la Catalogne était achevée, le drapeau tricolore, à demi enroulé, dominait tristement les défilés, les ruisseaux torrentueux, les cimes neigeuses où naguère il avait flotté avec tant d'orgueil et de majesté, et les Français, rappelés vers la patrie en deuil, disaient un dernier adieu à ces campagnes dévastées, à ces villages déserts, à ces couvents sans religion où ils avaient campé au milieu de leurs triomphes.

C'était de la misère si vous voulez; mais une de ces misères honorables qui vous laissent le front haut, la démarche altière, le verbe fort, une de ces misères que le malheur a créées et non la bassesse, et qu'on n'a pas besoin d'expliquer au monde pour les faire comprendre et pardonner.

Quand les hommes de courage tombent, on les devine à l'inspection de leurs cadavres, et l'on n'a pas besoin de chercher si la blessure qui les a tués les a frappés en face ou sur le dos.

Ainsi venaient, vers le Roussillon, les intrépides soldats de la Catalogne, alors que tous les peuples émeutés de l'Europe se ruaient comme de rapaces vautours sur la France aux abois.

Je vous ai dit la physionomie noblement résignée des généraux, des officiers et des soldats venant d'accomplir leur tâche si laborieuse.

Je vous ai dit aussi comment Pujol et sa redoutable bande s'étaient vus contraints de suivre le torrent et de fuir leur pays qu'ils avaient inondé de tant de sang.

Je vous ai fait connaître quelques-uns de ses braves miquelets, cœurs ciselés pour les grandes choses, mais gangrenés par le vice, esprits turbulents, cruels, indomptables, vivant au sein du désordre, de la corruption et de l'abrutissement.

Ne m'accusez point si, dans de trop rares exceptions, j'ai fait passer sous vos yeux cette femme si énergique, si belle, si généreuse, et qui a si tristement expié son attachement au bandit.

Ne m'en veuillez pas non plus de vous avoir si faiblement esquissé les traits de ce noble et dévoué Saletas, ami sincère, cœur chaud, passionné, que j'ai dû voiler pour ne pas nuire à la grande figure de mon *héros*...

Eh bien ! j'ai une nouvelle lacune à remplir; il me reste encore une large feuille de ces sanglantes annales à dérouler, et si je parle de cet intrépide miquelet que j'ai dû isoler de mon histoire, c'est que lui aussi est un homme exceptionnel ayant droit à un cadre et ne voulant pas d'une foule importune qui puisse nuire à ses mouvements ou ôter quelque chose à son activité, à sa bravoure, à son énergie de chaque heure.

Cet homme, c'est Palégry. Vous savez : une de ces graves figures antiques sur la charpente desquelles se dessinent visibles à tous les mâles vertus du citoyen et du soldat.

Palégry était un homme d'une autre époque, mais d'une époque de gloire et de grandeur. Fils et frère d'un cafetier de Perpignan, il s'asseyait le matin sur le vieux banc de bois adossé au mur de son établissement, et y lisait les bulletins de la grande armée sans qu'on pût deviner dans son âme les émotions qui s'y logeaient.

Sous le porche de son honnête maison se reposaient aussi les soldats qui allaient en Espagne et ceux qui de retour portaient sur leur front cicatrisé ou sur leur poitrine ouverte les plus honorables témoignages de leur bravoure.

Palégry, surnommé Titotis, versait à boire, aux uns quelques petits verres d'eau-de-vie, et offrait aux autres la demi-tasse dont il oubliait de demander le prix dès qu'il supposait la bourse vide ,et qu'il forçait d'accepter quand il ne voyait pas un chaud empressement à passer au comptoir.

Ainsi se font dans les villes de garnison les plus fervenest amitiés, ainsi l'on devient frère alors que la veille l'on ignorait le nom de celui avec qui l'on avait trinqué.

Sans avoir une fortune bien assise, Titotis était riche assez pour venir en aide sans se gêner au pauvre fantassin qui s'abritait sous le porche de son café, et son regard scrutateur devinait aisément celui avec lequel il pouvait entamer une conversation familière au coin d'une table d'abord vide et encombrée plus tard de bouteilles de bière et de petits verres pittoresquement groupés.

— Eh bien! dit-il un jour à un conscrit qu'une balle au bras avait renvoyé de l'armée trois mois après son arrivée au cadre, eh bien! il paraît que ça chauffe au delà des Pyrénées?

— Je ne sais pas trop ce que vous appelez *Puyrénées*, répliqua celui-ci d'un air maussade; mais, ce que j'ai appris par expérience, c'est que ces gredins de miquelets espagnols visent avec une adresse qui ferait honte à nos chasseurs du Périgord.

— Ah! vous êtes du Périgord?

— Non, monsieur, je suis Périgourdin de père en fils.

— Boirez-vous un petit verre de rhum?

— Pas un, mais deux, si ça vous est loisible.

— Tout à fait. Je suis du pays, moi; cette maison appartient à un de mes amis, et je puis en faire les honneurs.

— Vous êtes plus qu'honnête, vous êtes poli.

— J'aime les braves, voilà tout.

— Dame! je n'ai pas eu le temps de m'apercevoir si je l'étais et même si je pourrais le devenir. A peine arrivé, vlan! mordu!

— Par qui?

— Est-ce qu'on sait jamais par qui l'on est mordu dans cette maudite guerre? On vous dit gare devant et l'on vous

pique par derrière. Si vous tournez la tête, pouf! vous recevez l'estafilade du côté où vous ne l'attendiez pas.

— Vous êtes blessé au coude?

— Oui, j'étais en sentinelle sur une petite redoute, j'entends une voix qui crie : A la poitrine! un éclair brille, un coup part, et voilà.

— Il paraît que les miquelets ne tiraient pas aussi juste que vous le disiez tout à l'heure.

— Mais si, puisqu'en ce moment j'avais l'arme au bras.

Titotis sourit de la naïveté du pauvre conscrit et continua :

— Un troisième petit verre ne vous incommodera pas?

— Je crois que oui; mais j'aime assez à être incommodé.

— Va pour un autre petit verre. Et maintenant, poursuivit Titotis, vous avez votre congé de réforme, vous retournez au Périgord?

— Auprès de ma mère à qui je vais raconter les belles choses que j'ai vues.

— Vous n'avez pas eu le temps de voir grandes merveilles?

— Que trop, mille poulardes! Et Pujol que j'ai entr'aperçu avec ses guerilleros, c'est ça un terrible coup d'œil! Et le célèbre Palégry qui a l'air de se ficher des balles comme vous vous fichez des petits verres que vous ne buvez pas et que vous me versez si bien?

— Ah! vous avez connu Pujol et Palégry?

— J'ai connu Pujol; mais je dirai à ma mère que j'ai vu aussi Palégry. Quel homme! quel luron! quel chef de miquelets! Et il n'a jamais bu que de l'eau ainsi que vous! Il n'y a pas moyen que l'ennemi lui résiste : il se jette au milieu des dangers aussi tranquillement que je me jetterai ce soir sur mon lit. Si vous saviez ce qu'on en dit à l'armée, comme en parlent les officiers, les généraux. Ils l'ap-

pellent le brave des braves, ainsi qu'on nommait le maréchal Ney. Lorsqu'un de ses soldats tombe blessé, il court à lui, le relève, le charge sur ses épaules et le conduit en lieu de sûreté pour aller le venger plus tard. Bref, c'est une bénédiction dans toute l'armée, et avant-hier, quand lui et sa compagnie passèrent en tête de notre colonne, chacun de nos soldats marchait sur la pointe des pieds pour voir tant seulement un poil de sa moustache.

— Il n'en a qu'une imperceptible.

— C'est impossible ; il doit en avoir une de six pouces de longueur au moins qui mangerait la vôtre comme un petit pâté, puisqu'on dit que c'est un homme à poil.

— Peut-être le vante-t-on beaucoup trop.

— On le vante, dites-vous? On le vante, sacrebleu! pour ce mot seul il me prend envie de vous restituer votre eau-de-vie et votre rhum et de vous prouver, le briquet à la main, que ce que je dis est vrai. Palégry! Palégry! respect à Palégry ou je vous manque de respect!

Un ami de Titotis arriva en ce moment et salua le commandant Palégry par son nom.

Le soldat se dressa d'un seul bond, posa sa main droite à la hauteur de l'œil et dit :

— Vous vous êtes gaussé de moi, brave des braves. N'importe, je ne vous en veux pas puisque votre eau-de-vie est délicieuse et que je pourrai maintenant, sans mentir, dire à ma mère que j'ai vu Titotis Palégry, que j'ai trinqué avec lui et qu'il m'a serré amicalement la main.

— Dis-lui aussi que je t'ai prêté trente-six francs pour faire ta route et que nous avons bu à sa santé et à la liberté de notre pays.

Jamais général, jamais Napoléon n'a parlé à ses soldats un langage plus propre à se les attacher, à leur donner du cœur au cœur. Jamais personne n'a prêché d'exemple mieux que Palégry, jamais personne n'a montré plus de sang-froid

avant l'attaque, plus de vigueur au milieu de la mêlée, plus d'humanité après le combat.

— Alerte, enfants! disait-il aux siens, alerte! souvenez-vous que les balles ne courent qu'après les fuyards. Souvenez-vous qu'il y a honte et lâcheté à frapper un ennemi désarmé ou qui demande grâce. Faire grâce vaut mieux que tuer. Enfants, imitez-moi en tout, et l'affaire sera bonne. Si l'un de vous est en péril, qu'il m'appelle et je serai bientôt près de lui, comme un frère dévoué. Allons, mes amis, allons, mes enfants, à votre devoir.

Et Titotis, intrépide comme Pujol, mais humain, noble, généreux, se jetait au milieu des ennemis sans que le réseau de balles dont il était souvent entouré fît naître en lui la plus légère émotion.

Les Espagnols avaient tellement appris combien il était à redouter qu'ils disaient presque toujours à l'approche de la guerilla de Titotis :

— Tuons ou blessons le commandant : lui tué ou blessé, quelles que soient nos pertes, nous aurons remporté la victoire.

Ce qui surtout distinguait Palégry, c'est son admirable sang-froid dans les occasions difficiles et imprévues. Son coup d'œil était rapide, décisif, sa résolution soudainement arrêtée, et le bras exécutait sans retard ce que la tête venait de méditer.

Un jour que, fatigué d'une longue course au travers des ravins qui entourent Barcelone, il s'était adossé contre un mur blanc d'une bâtisse appelée Maison-Carrée qu'il croyait sans habitants, une croisée basse s'ouvrit derrière lui et une main armée d'un poignard allait lui percer la tête lorsqu'un sergent, qui vit le danger du commandant, poussa un cri .

— Palégry, sur votre tête...

Palégry s'était baissé en s'armant de son épée qui se

trouva plongée à moitié dans la poitrine de l'Espagnol.

Une autre fois, s'étant aventureusement jeté en avant de son bataillon accompagné de trois de ses voltigeurs avec lesquels il causait en mangeant des pralines selon son habitude de chaque jour, un laboureur se dressa tout à coup devant eux, s'arma d'un fusil de chasse qu'il avait caché dans le tronc d'un olivier et fit mine de décharger son arme sur lui.

— Doucement, dit Palégry à ses voltigeurs qui apprêtaient leurs armes, quatre contre un, la partie n'est pas égale.

Et s'adressant au paysan :

— A qui en veux-tu ? lui dit-il d'une voix sévère.

— A toi, répliqua celui-ci avec brutalité.

— A la bonne heure, tu es franc ; mais si tu ne jettes pas sur-le-champ ton fusil à tes pieds, je te tue.

— Pare toi-même cette balle.

Le coup partit en effet.

Palégry eut le cou légèrement effleuré, et, s'élançant de toute la rapidité des jarrets de son beau cheval noir, il franchit le fossé derrière lequel le paysan s'était bien retranché et il abattit au vol le bras droit du coquin qui venait de le blesser.

D'abord comme capitaine d'une admirable compagnie de partisans, et plus tard comme chef de bataillon du 18e léger, Palégry n'a jamais fait, comme on le disait hautement dans le pays, qu'une guerre de protecteur.

Dès que ses troupes étaient désignées pour une expédition on voyait les fermiers et les propriétaires aller à lui et lui demander comme une grâce de faire respecter leurs terres, et Palégry, qui comprenait à merveille que la guerre était un fléau assez terrible pour les populations, ordonnait souvent des marches forcées afin d'épargner un champ de blé ou de luzerne que les pieds des soldats auraient mu-

tilé. Aussi recevait-il presque chaque jour des témoignages d'estime et de reconnaissance des Catalans et des Roussillonnais; mais ses soldats seuls profitaient de tant de libéralités.

Quant à lui, les offres d'argent le trouvaient inaccessible, intraitable même, et on l'a vu menacer des propriétaires de changer de route et de passer dans leurs champs, leurs oliviers et leurs vignes s'ils ne cessaient de lui offrir des récompenses qu'il se serait cru déshonoré d'accepter.

— Donnez quelques bouteilles de vin à mes braves, disait-il parfois, grisez-les puisque tel est votre bon plaisir; mais qu'il ne soit pas question d'autre chose, et surtout qu'on ne me présente aucune piastre. J'ai ma solde et mon épée, cela me suffit.

Ecoutez encore quelques traits de sa vie.

C'était aux alentours de Mataro, petite ville sans fortifications, ouverte à toute attaque et servant de retranchement tantôt aux Français qui la frappaient de rudes contributions, tantôt aux Catalans en armes qui la pillaient et la dévastaient.

Palégry et une partie de son bataillon, expédié en avant-garde, avaient attendu la nuit pour faire main basse sur la ville endormie.

— Vous arrivez trop tard, commandant, lui dit un espion que ses gardes venaient d'arrêter.

— Comment cela?

— Mataro est occupé.

— Par qui?

— Par un colonel anglais au service d'Espagne, commandant à plus de deux mille hommes de troupes régulières.

— Tu es sûr qu'il n'a avec lui que deux mille hommes?

— J'en suis sûr.

— Il suffit, va te faire pendre où tu voudras et laisse-moi à ma besogne.

Palégry appliqua un vigoureux coup de pied aux reins de l'Espagnol, et le renvoya sans autre forme de procès.

— Enfants, dit-il aux siens, un colonel anglais nous a soufflé Mataro et s'y est installé cette nuit. Etes-vous d'avis de lui laisser le champ libre ou de l'attaquer?

— Commandant, c'est à vous de décider.

— Mon avis, à moi, est de nous élancer sur la ville, de surprendre nos ennemis et d'y bivaquer. C'est ce qui arrivera pour peu que vous remplissiez votre devoir comme vous en avez l'habitude. Puis-je compter sur vous?

— En avant!

— En avant donc, soldats, et silence!

L'espion à qui Titotis avait si généreusement donné la liberté s'était traîtreusement dirigé vers Mataro et venait à peine d'annoncer au colonel anglais l'approche du chef de bataillon Titotis quand nos troupes entrèrent dans la ville.

Les Espagnols surpris se mirent à la débandade; et là commença dans les rues une de ces fusillades vives que les ricochets des balles sur les murs des maisons rendent si meurtrières.

Les Espagnols fuyaient dans la campagne, et Palégry, maître de la ville, ordonnait à ses braves soldats d'amortir le feu, lorsqu'au détour d'une petite place il se trouve face à face avec le colonel anglais.

— Ah! parbleu! je vous tiens, lui crie Palégry en le saisissant de la main gauche et en lui présentant de la droite la bouche de son pistolet. Savez-vous, colonel, que vous exercez là un métier qui mène droit à la potence?

— Je combats pour l'indépendance d'une nation.

— Eh! cette nation ne veut pas de l'indépendance que vous voulez lui donner; elle aime mieux ses moines et son

abrutissement, et d'ailleurs il y a toujours péril à s'immiscer dans les affaires des autres.

— Je le vois surtout en ce moment.

— Colonel, il ne vous sera fait aucun mal si vous me donnez votre parole d'honneur de ne plus porter en Espagne les armes contre nous.

— Je vous la donne.

— Il suffit, vous êtes libre. Cependant, comme vous avez là un cheval magnifique et que je n'enfourche qu'une rosse, nous allons faire échange.

— Vous êtes trop courtois pour que je refuse.

— Et moi trop franc pour ne pas accepter.

L'*échange* conclu, le colonel s'en retournait à pied et cherchait un refuge dans une maison ouverte lorsque Palégry l'appela encore.

— Colonel, lui dit-il, vous ne voulez pas de ma monture, libre à vous, mais moi je ne veux pas non plus de votre or; j'ai senti là quelque chose de sonnant sur le devant de votre selle, et je n'ai pas l'habitude de dépouiller mes ennemis.

— Dès ce jour je suis votre ami, major.

— A la bonne heure! mais tâchons de nous trouver autre part que sur un champ de bataille de la Catalogne.

Dans une promenade militaire commandée par Maurice-Mathieu lui-même, aux environs de Barcelone, Palégry, selon son habitude, avait pris les devants, et, un fusil sur l'épaule, il grignotait ses pralines à plus d'un quart de lieue de son détachement.

Arrivé près d'un ravin bordé de grenadiers en fleurs, il entend un bruit de voix, il se glisse doucement derrière la haie et voit, à travers les branches entr'ouvertes, une douzaine d'Espagnols armés, délibérant sans doute sur quelque coup de main à entreprendre contre les Français.

Une sentinelle, placée en avant et à quelques pas de Palégry, voit notre hardi chef de partisans qui n'était encore que capitaine quoiqu'il commandât deux compagnies, lui ordonne de s'arrêter et le met en joue.

Palégry s'élance et le perce de sa baïonnette.

Cela fait, il se précipite sur les douze hommes assis à l'ombre d'un figuier, frappe celui-ci du pied, celui-là du poing, saisit son fusil par le canon, brise les épaules, ouvre les crânes à coups de crosse, tire son épée, menace de tuer celui d'entre eux qui fera mine de résister; puis il feint d'appeler quelques-uns de ses camarades cachés non loin de là et ordonne aux Espagnols de marcher devant lui en laissant là leurs armes. Tous obéissent, et, arrivé sur la route, il voit à peu de distance le général Maurice-Mathieu hâtant sa marche, inquiet qu'il était de son brave capitaine.

— D'où venez-vous? lui crie le gouverneur heureux de le revoir.

— Du figuier qui s'élève dans ce champ, lui répond Palégry : j'ai trouvé ces gaillards en embuscade; je suis tombé sur eux, j'en ai tué trois, j'ai un peu éclaboussé les autres et les voilà mes prisonniers.

— Vous étiez seul?

— Absolument seul.

— Et comment avez-vous fait pour vous en emparer? demanda le général plein d'admiration.

— Je les ai cernés.

Le mot fit fortune.

Un seul homme qui en cerne douze!

Les régiments en ont ri souvent, la garnison de Barcelone s'en amusa longtemps par des plaisanteries à la louange de Palégry; et celui-ci, au café, suçait ses pralines et buvait son grand verre d'eau, ne comprenant pas pour-

quoi on était tant émerveillé qu'il eût à lui seul cerné douze coquins.

Palégry était grand, bien taillé, souple, robuste, nerveux.

C'était une organisation toute pyrénéenne, il y avait en lui du Catalan et du chamois, du Catalan pour l'audace, du chamois pour la légèreté.

Sa physionomie avait une suavité ravissante et ses yeux une expression de douceur et de mélancolie qui lui allaient à merveille. Il parlait peu et n'écoutait guère les grands parleurs.

Dans le calme des passions, il vous aurait apparu comme un de ces patriarches de l'Eglise qui vivaient dans le jeûne et la méditation.

Mais dès que la colère animait ses traits, les yeux de Titotis lançaient de brûlantes étincelles, ses muscles faciaux se contractaient, ses lèvres fines se pressaient convulsivement l'une contre l'autre, et tout son corps, fébrilement agité, accusait les mouvements de son âme.

Ami chaud, dévoué, il n'accordait son affection qu'après mûr examen; mais alors il ne fallait pas qu'on vînt devant lui insulter à celui qu'il avait une fois appelé son ami: c'était le volcan qui se réveillait, c'était la foudre qui éclatait et brisait tout sur son passage.

Avant l'époque dont nous avons déroulé quelques feuillets, on voyait à Perpignan une douzaine de jeunes gens à qui une éducation manquée et un point d'honneur mal compris mettaient souvent les armes à la main.

Dans tous les bastions de la ville et de la citadelle, cette société redoutable et redoutée avait des armes cachées, et il ne se passait pas de jour qu'il n'y eût de rencontre entre un étranger ou un officier de la garnison et l'un de ces jeunes écervelés qu'on appelait alors des *crânes*.

On les voyait souvent sans témoins vider une querelle où le bon droit était rarement de leur côté.

En tête de cette dangereuse *troupe* se distinguaient Lajeune et Marrot.

Quand les occasions de querelles manquaient, on voyait fréquemment les membres de cette association s'attaquer entre eux et jouer une bouteille de bière ou un carafon d'orgeat au premier sang.

Le café Palégry a été plus d'une fois témoin des jeux cruels où vainqueur et vaincu, après une bataille, s'asseyaient à la même table et discutaient froidement sur le mérite de la botte qui venait d'ouvrir une épaule ou une poitrine.

Palégry, de l'*Ecole de Mars*, s'était toujours montré l'ennemi de ces combats singuliers, et telle était l'affection qu'on lui portait dans le pays, que nul des *crânes* n'aurait osé lui demander raison de ses blâmes ou de sa colère.

Le sang lui faisait mal à voir, et il ne se serait pas pardonné la mort d'un adversaire tué en duel.

Palégry n'a jamais bu de vin, il ne sait pas ce que c'est que de l'eau-de-vie, du rhum, ou du kirsch.

Sa boisson favorite est l'eau pure d'un ruisseau glissant sur une pelouse ou une régalade d'eau de puits avec une cruche catalane. Il vivrait quinze jours avec de l'orgeat et des échaudés; et vous le voyiez toujours au moment d'une attaque générale, en présence de l'ennemi, fouiller dans sa poche et tirer des pistaches qu'il grignotait avec le plus grand plaisir et dont il n'oubliait jamais de se pourvoir avant d'entrer en campagne.

Appelez Palégry brave, intrépide, humain, généreux, noble, il vous sourira peut-être. Appelez-le bon enfant, et il vous serrera la main avec affection.

Lisez les fastes de la gloire française et vous verrez que

Palégry, chef de bataillon au 18e léger, mérita d'être mentionné dans tous les bulletins de l'armée d'Espagne.

Sa vie militaire est une série de faits mémorables.

A l'affaire de la Bordetta et de Palisa, il acquit des titres à la reconnaissance de l'armée.

Le général Duhesme, après le combat de Montalègre, demanda pour lui seul, sans pouvoir l'obtenir, la croix de la Légion d'honneur.

Dans celui de Saint-Vincent, à la tête de cinquante chasseurs seulement, il mit en déroute une compagnie espagnole, en tua le plus grand nombre et fit le capitaine et le lieutenant prisonniers de sa propre main.

En 1810, à la tête de sa compagnie, il résista à deux cents hommes d'un régiment suisse soutenus par quatre-vingts cavaliers et les força à la retraite après leur avoir fait éprouver des pertes considérables.

A Villa-de-Lanz, il attaqua à la tête de deux cents soldats une colonne de dix-huit cents Espagnols, et les poursuivit pendant quelques heures l'épée dans les reins.

Dans la belle affaire de la Paleja, il tourna, avec deux compagnies, un corps de huit cents fantassins et de trois cents cavaliers ennemis, l'attaqua à la baïonnette et fit trente prisonniers dont deux officiers.

Le 20 novembre 1810, à Saint-André, les deux compagnies sous ses ordres furent attaquées par la division du général Saarsfield, forte de trois mille six cents hommes.

Un colonel de cavalerie, à la tête de huit cents chevaux, après avoir tenté inutilement d'entourer nos troupes, se décida à s'emparer du seul point de retraite qui leur restait et somma le capitaine Palégry de mettre bas les armes.

Ce brave officier répondit à la sommation en chargeant l'ennemi qui, effrayé d'une semblable intrépidité, se retira dans le plus grand désordre avec une perte considérable.

Peu de jours après cette action, le capitaine Palégry, envoyé dans Mataro avec soixante hommes, surprit un poste après avoir égorgé lui-même la première sentinelle, entra dans la ville à la pointe du jour, y rencontra un général avec trois cents hommes, les attaqua et les fit tous prisonniers.

Le 21 janvier 1811, cet intrépide capitaine occupait le village de Badalone; il apprit qu'un corps d'Espagnols considérable l'attendait à Saint-Andria pour lui couper la retraite.

Il marcha sur eux de manière à leur faire croire qu'il n'était pas instruit de leurs manœuvres; mais, avant d'arriver à l'endroit où l'ennemi était embusqué, il prit une direction à gauche et se jeta sur le bord de la mer.

Déconcertés par cette disposition, les Espagnols ne purent l'attaquer qu'avec leur cavalerie, qu'il repoussa vigoureusement par un feu de peloton.

Dans ce combat il ne perdit que dix braves.

Nous ne poursuivrons pas le cours de nos investigations sur les beaux faits d'armes du commandant Palégry; les soldats et les capitaines de l'armée de Catalogne s'en souviennent autant que les Espagnols.

Les uns et les autres parlent de ce brave chef de partisans avec non moins d'estime que d'admiration.

Notre tâche est à peu près finie, et cependant quelques lignes encore pour compléter le tableau que nous avons fait passer devant les yeux de nos lecteurs.

C'est Palégry lui-même qui donne les derniers coups de pinceau.

Voici ce qu'il m'écrivait il y a quelques jours :

« Vous me demandez des détails sur le bandit Pujol; je n'ai pas beaucoup suivi cet homme dans ses brigandages, il me faisait horreur. Cependant il a rendu d'assez grands services à l'armée pour que je ne sois pas resté tout à fait

indifférent à ses actions comme homme de guerre. Voici tout ce que je puis me rappeler en ce moment.

« En 1810, à l'affaire d'Olot, sous les ordres du général Clément, il attaqua l'ennemi, lui enleva une position importante et le força à la retraite.

« La brigade se dirigea sur Ripoll : il reçut l'ordre d'entrer dans la ville et fut le premier qui y pénétra malgré une très-vigoureuse résistance.

« Il est inutile de vous dire le sort qu'éprouvèrent les malheureux habitants dans cette circonstance.

« A la suite de pareilles affaires il revenait toujours couvert de sang.

« A la journée de la Garrigue, en 1810, sous les ordres du général Beurmann, il enleva à la course deux fortes redoutes vigoureusement défendues, fit beaucoup de prisonniers, reçut en récompense l'autorisation de porter les épaulettes de chef de bataillon. (Ordre du général Lamarque.)

« En 1811, à Saint-Feliu-del-Pignou, il attaqua hardiment l'ennemi qui cherchait à couper la retraite à la brigade Beurmann, s'empara de la position la plus importante, et nous épargna des pertes graves que nous aurions éprouvées indubitablement.

« A la malheureuse affaire de la Salut, en 1812, sous les ordres du général Lamarque, Pujol, avec sa bande, appuyé par deux vigoureuses compagnies de voltigeurs du 67e de ligne, soutint la retraite contre toute l'armée espagnole pendant plus de quinze heures.

« Le général Lamarque fut malade au point de laisser craindre pour sa raison, et le sort de la division se trouva un instant soumis aux dispositions que pouvait prendre le capitaine du 67e, ainsi qu'au dévouement et au courage de Pujol.

« Ce chef de guerilleros donnait partout des preuves d'une grande intrépidité et d'une férocité peu commune.

« En un mot, c'était un bandit tout à fait digne de commander aux scélérats qu'il avait sous ses ordres. Il m'est arrivé plus d'une fois, poursuit Palégry, de faire tirer sur sa bande comme sur des bêtes féroces. »

Vous voyez que je n'ai dessiné Pujol ni plus grand ni plus petit, ni plus beau ni plus hideux que ne le sont les hommes qui se ruaient avec lui sur le champ de bataille. Je vous l'ai dit, mon livre est un portrait.

Pardonnez-moi de ne pas vous avoir parlé de Palégry au milieu d'un récit que je n'ai pas dû interrompre; mais mon pays m'en aurait voulu d'avoir oublié cette belle et grande figure de chef de partisans à qui les deux Catalognes doivent tant de reconnaissance et d'affection.

La Restauration se passa volontiers de ses services; toutefois, en 1822, quand Moncey entra en Espagne, il alla voir Palégry dans sa petite chambrette à Perpignan, et il puisa auprès de lui les plus utiles renseignements sur la nouvelle expédition qu'il allait entreprendre contre la Péninsule.

Nommé commandant de la place de Navarins, Palégry reçut dans ce nouveau poste son congé de retraite.

Et maintenant retiré à Saint-Paul, petite ville du département des Pyrénées-Orientales, il vit un peu du présent et beaucoup de ce passé glorieux dans le sein duquel sa vieillesse peut se reposer avec amour.

FIN.

TABLE

Paris. — Imp. Simon Raçon et Comp., rue d'Erfurth, 1.

